PQ 2218
.D63 M4
1875
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ2218
Shelf .D63M4
1875

UNITED STATES OF AMERICA.

MÉMOIRES

DE

N'IMPORTE QUI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

WINDSOR. 1 volume. Dentu.
REINE PLANTEROSE. 1 volume. Hachette.
CONTES DE MON-PAYS. 1 volume. Hachette.
L'ALBUM DE KARL. 1 volume. Hachette.
SILHOUETTES DE VILLES. 1 volume. Hachette.

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.

LOUIS DÉPRET

MÉMOIRES

DE

N'IMPORTE QUI

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE, 28

1875

Tous droits réservés.

PQ2218
.D63M4
1875

UN

COUP D'ÉVENTAIL

HISTOIRE PARISIENNE

I

Il y avait un pied de boue dans les rues, sur tous les toits de la neige occupée à fondre, et au creux des cheminées le vent de mars faisait rage. Le ciel était couleur de bronze à midi trois quarts, et, pour couronner la fête, nous étions en plein emménagement. On s'accommode mal d'un nouveau domicile par ces brouillards et cette pluie. On aurait alors besoin de la vieille croisée, de l'ancien coin du feu, bref, des spectacles familiers sur lesquels on a vu jadis le soleil revenir après l'averse. Les objets rencontrés pour la première fois sous un ciel sombre prennent aussitôt un caractère de morosité que l'avenir ne réussit pas toujours à corriger. L'entrée dans une nouvelle résidence par un temps gris nous fait croire que nos prédécesseurs ont dû être tristes dans cette maison et s'y ennuyer.

Or la matinée n'avait pas été simplement grise, mais

si noire, que les gens habitués par goût ou par métier à lire et à écrire s'étaient vus, dès avant déjeuner, forcés d'allumer leur lampe.

Telle était ma situation; et, les yeux irrités par cette lumière anormale, subissant dans tout mon être les ennuis de l'inclémente saison, je ne rêvais qu'à m'aller endormir sur une chaise, auprès du feu, afin d'y réparer une exécrable nuit, mais non pas avant, toutefois, que j'eusse terminé une page dont il me restait environ dix lignes à écrire.

Elles me parurent aussi longues que les dernières stations d'un long voyage en chemin de fer.

J'ai fini; mon souhait va s'accomplir..... Douce torpeur, sois bénie! A cette heure, je te préfère même au cigare et aux confidences de l'amitié, en face de verres où rayonne le *Lait de la Vierge;* même aux angoisses de l'amour. Demi-sommeil du jour, qui mêles au rêve le sentiment, le souvenir à l'extase, la fantaisie à l'idée, où nos larmes tombent comme il leur plaît, à notre insu, plus fertiles que le rire, tu es pour moi la seule récompense du travail, et combien je te préfère à l'anéantissement du repos nocturne!

Oui, parfois, à midi, j'aime à m'endormir sur un fauteuil, à plonger mon regard étonné de lui-même et de ce qu'il voit, dans l'infini des régions prismatiques! Je chéris ce qui n'a pas de nom exact, ce qui se définit rarement, ce qu'on ne peut toucher avec la main, les choses passées ou désirées: or je ne puis me livrer à elles qu'aux heures imprévues et peu nombreuses de ce demi-sommeil. Je ne dis pas que j'ai raison de tant poursuivre le vague, je dis seulement: Tel est mon goût.

A présent, je tourne ma chaise vers le feu, mais à une distance prudente... c'est tout ce que je puis faire.

Quelques livres tombent ; mes idées, tout à l'heure si lentes, se donnent à présent la chasse.... quelle chasse ! un tourbillon. Que d'étranges évocations ! Comment expliquer, par exemple, que la figure d'un camarade, connu seulement trois mois, à mon entrée au collége, il y a dix-sept ans, et auquel il ne m'arrive jamais de penser les yeux ouverts, me revienne juste à présent que je dors ? Depuis dix-sept ans, je ne me suis pas souvenu d'un seul trait de son visage; et maintenant, il se dresse tout entier, en sa plus fidèle ressemblance, je ne puis pas dire devant les yeux de ma mémoire, puisque je l'ai oublié !... devant quels yeux alors ?

Demandez aux savants ; et si, avec tout leur sérieux, ils vous répondent sur ce sujet un seul mot qui au fond ne soit pas très-ridicule, je consens à ne jamais plus rire.

II

Dans ce moment même, on sonne à ma porte. Je vais ouvrir fort contrarié, refroidi et de mauvaise humeur. C'est un vieillard décoré d'une plaque de cuivre et habillé de gros velours bleu. Il me remet une lettre en se plaignant du mauvais temps. Sur l'enveloppe, au lieu de mon nom, je lis cette absurde adresse :

« Monsieur..... (pas de nom, beaucoup de points), « appartement du milieu, 3e étage, 108, rue de Choi- « seul. »

— Ceci n'est pas pour moi, dis-je brusquement au commissionnaire. Vous auriez dû vous informer auprès du concierge avant de monter.

— Calmons-nous ! répondit ce modeste vainqueur de la Compagnie des factages, avec une autorité qu'il tirait de ses longues années et aussi de sa grande connaissance du cœur humain. Du calme ! la course est payée ; je vous réponds que la lettre est bien pour vous. Lisez-la d'abord, et vous verrez.

Il était si sûr de son fait, que j'ouvris la lettre ; elle contenait vingt lignes environ, d'une écriture assez tourmentée ; les voici :

« Monsieur, je ne me fais aucune illusion sur l'étrangeté de ma démarche auprès de vous ; mais il s'agit d'un vœu, et mon bonheur en dépend. Nous sommes l'un pour l'autre de parfaits étrangers, ignorant jusqu'à nos noms de famille, et je ne sais sur quel valable argument appuyer ma sollicitation. Mon seul motif d'espoir, c'est que vous pouvez me rendre heureux sans qu'il vous en coûte d'autre dérangement qu'un sourire, pour si peu que vous soyez homme à ne pas mal accueillir un émissaire du bizarre et de l'imprévu. Supposez alors que, saisi par l'averse, seul, grelottant, inconnu dans Paris, j'implore au hasard d'un habitant de cette ville hospitalière la faveur de venir m'asseoir un moment au coin de son feu. Telle est la grâce que je vous prie d'avoir la bienveillance de m'octroyer. En termes plus simples, permettez-moi de vous faire une visite. Je vous promets, d'ailleurs, de ne desserrer les dents que si vous m'invitez à parler. Mon nom vous étant sans doute inconnu, je serais à la fois dans les traditions et dans la logique de ma singulière tentative en signant bravement X..... mais ce pseudonyme est usé, et puis il y a les convenances. A tout hasard, je vous prie de tenir pour votre dévoué et d'avance reconnaissant serviteur,

« Robert Merciez. »

C'était la première fois, en effet, que j'entendais ce nom, et l'ensemble de la lettre, signature comprise, me saisit fort au dépourvu.

Mais quelle méprisable chimère que l'éducation, si elle ne mettait l'homme civilisé en état de cacher ses émotions au fils de l'Auvergne! Donc, c'est sur un ton d'indifférence assez bien joué, je m'en flatte, que je demandai au commissionnaire :

— Où devez-vous porter la réponse?

— Au café Riche, à cinq minutes d'ici.

Je simulai pour la circonstance une gracieuse sollicitude, et je repris :

— Cette personne vous a-t-elle paru être en bonne santé?

— Je vous en réponds qu'*il* se porte bien, m'assura le vieillard. A son âge, ce n'est pas fort malin de se bien porter, surtout quand on est assis devant une couple de côtelettes saignantes, une bouteille de cachet vert et le journal des spectacles. D'ailleurs, *il* m'a fait jurer, cette personne, de ne pas vous parler d'*elle*, mais *il* a l'air joliment pressé.

J'eus la tentation de descendre jusqu'au boulevard des Italiens, et d'aller reconnaître moi-même ce correspondant imprévu. Un simple regard porté du ciel gris à mes pantoufles me fit changer d'avis.

— Attendez, mon brave.... Et j'expédiai à M. Robert Merciez ce *laissez-passer :*

« Vous êtes autorisé, selon votre désir, à venir me rendre vos hommages. Excusez une barbe de deux jours.

« *La personne du milieu.* »

Puis je mis un peu d'ordre sur ma table, jallumai un cigare, et j'attendis en proie à une légère surexcitation.

III

J'eus beau interroger successivement tous mes souvenirs d'enfance, de collége, et ceux des années bruyantes, expansives, où nous cherchons quelle place nous conviendra dans le monde, nul écho ne m'y renvoya le nom de M. Robert Merciez. Je me livrai alors au dilemme : ou bien ce nom de Robert Merciez est réellement celui de mon étrange visiteur, et dans ce cas apprêtons-nous à héberger une folie douce; ou bien c'est un pseudonyme, et tout à l'heure je vais voir me sauter au cou un ancien camarade de Charlemagne, quelque lieutenant de vaisseau décoré, retour du Cambodge, et qui se sera procuré mon adresse à un journal. Parbleu ! ce ne peut être que cela. Le fond général de cette épître accuse bien un certain fond d'excentricité, mais relevé d'un air de confiance qui sent le voisinage de banc et de pupitre. La cause est entendue : c'est un ancien copain de *troisième* qui a beaucoup parcouru le monde, et dont la cervelle, imitant les jambes, a peut-être aussi déménagé à ses heures. N'importe, ce marin sera le bienvenu. Je suis précisément dans un de ces jours de paresse intellectuelle où l'on ne saurait faire de frais, où l'on semble avoir été mis au monde pour écouter, les yeux miclos, les pieds au feu, le cigare aux lèvres, les menteries d'un vieil ami, arrivant de Saïgon ou de la Guinée. Fût-il laid comme le diable, il sera mieux reçu que Vénus la Blonde. Nous dirons du bien et du mal des femmes. Arrive donc, imbécile ! Au fait, je commence à me bronzer. Le temps n'est pas loin où l'annonce d'une aussi

énigmatique visite m'aurait plongé dans l'effarement. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un léger appétit de curiosité. Robert Merciez... ça peut être un nom, après tout. Robert est un tantinet rococo; mais, sans être de la dernière mode, Merciez sauve tout. D'abord j'aurais parié pour un fou ; hé ! n'en suis-je pas un autre ? Ah ! mon ancien copain me trouvera changé. Si j'ai encore autant de cheveux qu'en rhétorique, il n'en est pas de même des illusions. On sonne, c'est lui... il sonne bien timidement pour un vieux de la vieille... n'importe, tout vaut mieux que de se faire attendre.

J'allai ouvrir, et je me trouvai en face... d'une jeune dame en demi-deuil, à la figure des plus agréables, à l'ensemble coquet et décent, mais avec un air un peu singulier répandu sur toute sa personne.

Ainsi, c'était elle qui venait de m'écrire; c'était elle, Robert Merciez !

Pourquoi ce travestissement et cette comédie? Je voyais cette dame pour la première fois; mais, *dans notre partie*, ces surprises-là n'étonnent guère et ne déplaisent point. Sur-le-champ je retrouvai mon sang-froid, j'étais fixé. Il s'agissait d'une artiste lyrique ou autre en tournée de lettres d'introduction, et de réclames, ou tout simplement d'une personne venue de la part d'une *autre personne* (on n'avoue jamais ces choses-là en son propre nom) désireuse d'avoir des nouvelles de quelqu'un de mes amis.

Telle fut l'alternative qui s'offrit d'abord à mon esprit avec assez de certitude pour empêcher une troisième hypothèse.

Un point me gênait toutefois, ou plutôt trois points, à savoir : le duo de côtelettes, la bouteille à cachet vert et la table de café.

Cependant, à ma vue, la jeune dame avait reculé avec

un geste de charmant embarras, et elle paraissait rendue muette par la surprise.

— Pourrais-je avoir, Madame, le bonheur de vous servir ?

— Pardon, Monsieur, je croyais (elle n'en était pas bien sûre), je croyais l'appartement occupé par une famille ou du moins par une dame.

— J'ai le regret de vous détromper. Non-seulement ce troisième n'est pas habité par une famille, mais il est le temple même du célibat ; et c'est moi qui suis la personne du milieu. Nous avons bien au quatrième un ménage, mais point de dame, attendu que le chef de la communauté se trouve être un veuf.

— Ma méprise, Monsieur, ne portait que sur la question d'habitants. D'ailleurs, c'est bien ici que j'ai affaire, répondit-elle avec une insistance enfantine, délicieusement nuancée d'hésitation, et comme si j'eusse été obligé de comprendre à demi-mot et de lui épargner un si pénible aveu : c'est bien ici...

— Sans doute, autrement le concierge vous aurait renseignée.

— Oh ! non, répliqua-t-elle avec une naïve vivacité ; il n'aurait pu, au contraire, me renseigner sur rien : il est nouveau dans la maison.

Et comme ma figure, rarement trompeuse, trahissait, je crois, mon émerveillement de ce que cette visiteuse inattendue possédât si bien l'historique des révolutions de la loge, elle reprit, avec une affectation d'aisance que démentait, contraste comique plein de charme, sa gêne visible et réelle :

— Monsieur, ma démarche est exclusivement une visite d'affaires... d'affaires qui se peuvent fort bien traiter ici, comme nous sommes.

— Sur ce palier !... impossible, Madame ! il y a des

bronchites aiguës dans le paillasson, et le froid aux pieds est père de toutes les congestions.

Et je lui montrai le ciel teinté de plomb à travers les vitres ruisselantes.

— Oh! cela ne fait rien... répondit-elle assez contrariée, et visiblement résolue à ne point faire un pas en avant. J'aurai tout dit en une minute. J'occupais avant vous, Monsieur, cet appartement, où vous n'avez dû vous loger qu'il y a six ou sept jours environ. De cruels événements de famille m'en avaient rendu le séjour insupportable...

— Par pitié, Madame, ne m'infligez pas plus longtemps le tourment de vous voir debout à ma porte. Je comprends votre délicate réserve... (Quand on est si prude, dis-je à part moi, on ne devrait pas écrire sous le nom d'un homme.) Il est donc temps de vous révéler que vous êtes ici sur un terrain neutre, chez un journaliste. Vous ne vous feriez pas scrupule d'entrer chez un notaire ou un avoué?... Eh bien! parce qu'il ne s'agit pas d'attaquer un testament ou de plaider en séparation de corps, votre démarche en est-elle moins louable ou plus compromettante?

Sans doute ma boutade frisait l'indélicatesse, car la *charmante* Robert Merciez témoigna par sa rougeur subite d'une véritable gêne. Cela me toucha, au point que je ne négligeai rien pour lui enlever cette impression défavorable.

— Songez, Madame, qu'à toute minute on sonne à cette porte. En conséquence, vous n'êtes pas plus chez un homme seul que seule chez un homme... Et puis, s'il faut tout vous dire, j'ai la superstition du rhumatisme, et il vient d'en bas une bise glaciale. Il s'agit d'affaires, vous l'avez dit vous-même : dès lors, votre présence chez moi, à cette heure, devient la chose du monde la plus

naturelle et la plus avouable. Daignez entrer, Madame, et croyez que je serais ravi de pouvoir vous être utile.

Je sais bien des gens qui font les impassibles, et qui, à ma place, eussent peut-être été fort empêchés et fort sots.

Et moi, nerveux, sensitif et impressionnable plus que pas un, je me mouvais à l'aise dans cet imbroglio excitant, comme dans mon élément naturel, qui est le prévu et la certitude. Remarquez aussi que je venais, ou peu s'en faut, d'être surpris dans mon premier sommeil.

La jolie dame me regarda, parut puiser dans son inspection des motifs de sécurité, flatteurs, à tout prendre, pour mes dehors de sagesse, et elle finit par entrer.

Elle jugeait, sainement du reste, que sa réserve lui devait être une protection auprès d'un littérateur déjà touché par son allusion à de douloureux événements de famille.

Le froid l'avait saisie en parlementant; le voisinage d'un excellent feu me parut achever d'engourdir ses scrupules. Elle reprit :

— Malgré vos courtoises instances, je n'aurais pas dû, Monsieur, entrer ici... mais il s'agit d'un vœu, d'un vœu...

— Je me le rappelle, Madame, c'était dans la lettre.

— Quelle lettre?

— Ne parlons pas de cela maintenant.

— Je sais bien que j'ai pour moi le témoignage de ma conscience...

— Et de la mienne, Madame!

Pause.

— Excusez-moi, Monsieur, d'avoir l'air de me trouver si fort à l'aise chez vous : par instants, j'ai la faiblesse de m'y croire encore chez moi.

— Pour cet instant, Madame, vous ne vous trompez pas...

— Ah! si c'était vrai! soupira-t-elle en portant son mouchoir à ses yeux, bien des choses qui ont pu vous paraître obscures dans ma façon de me présenter chez vous seraient maintenant éclaircies; l'objet de ma visite serait réalisé.

— De quelles choses obscures parlez-vous, Madame?

— D'abord il y a l'émotion dont vous avez pu voir que j'étais agitée en pénétrant ici; j'ai demeuré dans cet appartement, il m'a connue heureuse, et puis j'y ai eu de grands chagrins, et je l'ai quitté. J'ai cru qu'on perdait en route le souvenir de sa peine, en fuyant loin des lieux qui en furent le théâtre. Ici, l'ombre de chers absents me devait sans cesse poursuivre. J'ignorais que cette poursuite fût la dernière consolation des malheureux abandonnés, de ceux qui restent, de ceux qui survivent.

La conversation prenait, vous le voyez, un tour édifiant, révérencieux, attendri.

C'est à demi-voix que je hasardai :

— Vous avez perdu ici, Madame, à ce que je vois, quelque grande affection... votre mère peut-être?

— Non, Monsieur, me répondit-elle, toujours de son même ton à la fois alerte et embarrassé. Grâce au ciel, j'ai encore heureusement ma mère, nous vivons ensemble, et je l'aurais priée de m'accompagner, si je n'avais eu à cœur de lui faire une agréable surprise du résultat de ma bizarre démarche auprès de vous. C'est même uniquement le vif désir de causer cette joie à ma mère qui m'a fait, malgré tant de précautions et de subterfuges, commettre, en somme, une inconvenance.

— Sur ce fameux chapitre de l'inconvenance, j'ai déjà

eu l'honneur de vous dire, Madame, que vous étiez chez un membre de la presse, lequel, par parenthèse, ne plaisante pas avec son sacerdoce.

Elle rougit encore. Décidément, je vais toujours trop loin, mais aussi je suis désappointé; je ne retrouve pas dans cette tenue et ce langage les allures excentriques promises par la lettre. Est-ce donc que le style serait l'homme et non pas la femme? D'ailleurs, il n'en faut point douter, c'est bien elle Robert Merciez : j'ai son aveu. Un seul point m'arrête : ce sont les deux côtelettes et la bouteille à cachet vert, qui n'ont point l'habitude d'engendrer tant de mélancolie... Baste! question d'estomac.

— J'expie en ce moment, reprit-elle, d'une façon bien pénible, les suites d'un premier mouvement. Il faut, croyez-le, Monsieur, subir une très-dure nécessité pour se risquer à de pareils affronts.

Pour le coup, je m'impatientai légèrement.

— En conscience, Madame, vous n'avez pas été si mal reçue; on est prêt à vous faire des excuses d'une longueur démesurée, si l'on est sorti de la plus stricte austérité de langage; on ne demande qu'à vous écouter avec émotion, qu'à vous obéir servilement. Parlez à votre aise et en votre vrai nom. Moi, je m'appelle Prosper Delannoy... sans pseudonyme... Parlez.

— Eh bien, soit... Tenez-vous beaucoup, Monsieur, à cet appartement?

— Cela dépend : à cette heure, par exemple, il me plaît énormément.

— Il suffit... je dois, sous peine d'indiscrétion, en rester là.

— Voici que nous allons retomber dans les petits sentiers tortueux. C'est si beau, Madame, une grand'route bien claire, bien large!...

— En vérité, j'aurais cru la chose plus facile. Excusez-moi.

— Du moins votre loyauté témoignera que j'ai tout fait pour éviter les complications. Faut-il que je vous prie à genoux?

— Je ne suis pas en humeur de railler, Monsieur.

— Je m'en aperçois... et cependant je vous aurais crue d'une humeur plus railleuse que la mienne, d'après votre style.

— Qu'en savez-vous? Vous ignorez jusqu'à mon nom.

— Le vrai, d'accord... mais pas l'autre.

— L'autre, quel autre? J'ai mal compris, car vous n'êtes pas homme à m'offenser volontairement.

— N'est-ce pas vous plutôt, Madame, qui m'avez humilié par ces précautions invraisemblables?

— De quelle lettre parlez-vous? Serais-je tombée dans quelque odieuse mystification? Aurait-on abusé de ce que je suis seule pour me perdre? Monsieur, vous devez voir que j'ai peur !

Un coup de sonnette (le troisième depuis une demi-heure) vint nous surprendre au milieu de ce pathétique. D'abord je n'entendis pas l'interruption, tellement j'étais intrigué de tant de bizarreries.

— On a sonné! s'exclama la belle épouvantée. Qui ce peut-il être?

— Je l'ignore, et de plus cela m'est égal. Une seule chose m'intéresse pour le moment, à savoir qui a pu m'envoyer ce matin certaine lettre, si ce n'est pas vous...

— Tout mon air ne vous a-t-il pas révélé, Monsieur, qu'il y a de votre part une déplorable méprise? Vous paraissez bon et loyal, et vous me voyez confondue.

IV

Encore la sonnette, mais cette fois avec un éclat strident et prolongé qui me réveilla de l'étrange torpeur où s'engourdissait ma faculté de raisonner, et m'éclaira subitement.

— Parbleu! pensai-je, deux romans au lieu d'un. C'est Robert Merciez, le vrai, que je vais enfin tenir; il est là derrière cette porte; mais, avant de lui ouvrir, allons au nœud de ce premier mystère.

— Permettez, Madame, repris-je tout haut, que nous revenions à notre point de départ. J'ai commencé par vous assurer que j'étais tout à votre service; il me faudrait maintenant savoir comment je puis vous servir.

— Ah! cette terrible sonnette... voici qu'elle recommence!

— Puisque je n'en suis pas davantage ému, cela vous doit être fort indifférent. Mais parlez, je vous prie.

— Je vais vous sembler si ridicule!... Eh bien, Monsieur, j'étais venue vous demander comme un service immense, comme une faveur sans prix, à vous qui, très-nouveau dans ce logement, n'avez pu encore y prendre de ces habitudes qui donnent aux murailles une âme et une voix, de consentir à me le céder.

Hé quoi! tant de machinations, de surprises, de perplexités, pour arriver à une cession de bail! J'eus un pâle sourire de désappointement.

— Ma demande est folle, j'en conviens...

— Je ne dis pas cela. (Intonation à l'Alceste.)

— N'en parlons plus. On sonnera donc toujours!...

— Nous allons en avoir le cœur net ; mais, avant que j'aille ouvrir...

— Ouvrir !... jamais !

— Il importe d'éviter un esclandre. D'ailleurs, soyez sans crainte, il ne saurait vous atteindre. Je reprends : Avant que j'aille ouvrir, daignez me répéter, Madame, que vous êtes bien sûre de n'avoir pas, ce matin, sous votre nom véritable ou sous un nom d'emprunt, expédié ici une lettre...

— Monsieur ! c'est là une infamie !

— Je vous crois, Madame : ainsi tranquillisez-vous. Celui qui sonne maintenant est l'auteur de la lettre en question. Il m'intéresse beaucoup. Permettez donc que j'aille faire sa connaissance. Je n'en aurai pas pour longtemps, je vous le promets.

— Monsieur, dit-elle d'un air dédaigneux et tremblеur à la fois, qui me la rendit tout à fait belle, malgré mon inconséquence, qui mérite cette sévère leçon, n'oubliez pas trop que je suis ici à vos instances, sous la garde de votre honneur intéressé à ce que je ne sois vue de personne chez vous.

— Il suffit. Je n'ouvrirai pas, quoique j'aie promis.

— Merci ! ! ! Mais non, reprit-elle comme affolée... si vous n'ouvrez pas et que la personne attende dans la rue, ma honte est sans remède, et vous l'aurez causée ! Ah ! pourquoi m'avoir forcée à entrer ? Tout à l'heure vous ne deviniez pas qui pouvait sonner ainsi chez vous, et maintenant vous avez promis d'ouvrir ! ! !

— C'est la vérité naïve ; que tant de bonne foi soit mon excuse ! J'ai promis, et je ne sais pas à qui j'ai promis, puisque ce n'est point vous Robert Merciez.

A ce nom, il lui vint une mortelle pâleur qui m'alarma. Tandis qu'effarée et muette, elle se laissa choir sur un fauteuil, la sonnette continuait, à intervalles de

plus en plus rapprochés, sa série d'appels tour à tour secs ou prolixes. Une émotion véritable n'a jamais rencontré d'indifférents. Sur un signe de ma jolie visiteuse, je fus auprès d'elle.

— Monsieur, j'accepte tout... Au nom de votre mère, cachez-moi bien, je vous en conjure; faites qu'il soit impossible qu'on me voie.

— N'ayez crainte, belle Madame. M. Robert Merciez, fût-il le diable, ne dépassera pas le seuil de ma porte d'entrée, et sur ce même seuil je ne lui allouerai qu'un séjour de dix secondes.

— N'importe, je ne veux, je ne puis rester ici!

— Il est aisé de vous satisfaire : cette porte s'ouvre sur un salon...

Nouveaux coups de sonnette exigeants, fiévreux; redoublement d'angoisse chez la jeune femme, qui, vaincue par la frayeur, m'obéit comme un enfant.

— Ce salon, lui dis-je, conduit à une autre pièce, d'où vous serez encore plus invisible, bien que, je le répète, tant de prudence soit de l'excès. De nouveau je m'engage à renvoyer aussitôt, et sans qu'il franchisse le seuil de ma porte... pardon... de *votre* porte, cet aimable original.

Elle se retira en grelottant, et moi j'allai ouvrir.

V

Ouais! mais il n'avait pas du tout l'air d'un homme facile à congédier, M. Robert Merciez. Cette fois c'était, ce ne pouvait être que lui, un superbe garçon de trente ans, chaleureux et sensible, qui me broya les mains à première vue.

— Merci, poëte ! merci, cœur d'or ! me chanta-t-il ; merci, merci ! !

— Il n'y a pas de quoi, mon cher Monsieur Robert Merciez, car je suppose que c'est à...

— A lui-même et non autre... à Robert Merciez éternellement reconnaissant de la sympathie que vous avez bien voulu témoigner à sa signature, et que vous daignez renouveler à sa personne, toutes deux inconnues.

— Dans un autre moment, répondis-je avec l'accent du regret et de l'embarras, ce serait de tout cœur ; mais actuellement un travail pressé m'empêche de vous inviter à entrer. Votre lettre était elle-même si pressante, que j'ai du moins voulu vous faire part en personne de cet ajournement; demain, si vous voulez.

— A merveille ! demain, c'est encore trop de bonté ! merci tout de même pour aujourd'hui. Ah ! nous nous entendrons, je vois cela.

Ce disant, il faisait un pas en avant... deux... trois... il était dans la place.

— Hé ! monsieur, n'entrez pas !

— Ne pas entrer ! ne pas entrer ! ah ! que voilà deux mots qui vont vous peser !

Il avançait toujours, et me forçait ainsi de marcher à reculons, moi qui voulais, ô chimère ! lui barrer le passage.

Après ma franche déclaration, il n'y avait plus qu'une voie de m'en faire quitte : c'était de le pousser dehors par les épaules, moyen extrême auquel je répugne, et qu'en somme les circonstances n'autorisaient pas.

— Suivez-moi bien, me dit-il. Je suis né à Paris, j'y ai été élevé : donc Paris m'est cher. Après une absence de deux mois, je viens d'y rentrer il y a une heure. Je n'ai pris en tout que le temps d'expédier un morceau sur le pouce (c'est ainsi que cette admirable santé qualifiait deux côtelettes, arrosées d'une fiole de Saint-Ju-

lien). Eh bien! je n'ai commencé à sentir l'air de la patrie qu'en abordant *notre* troisième étage de la rue de Choiseul, 108. Sa seule vue m'a ragaillardi. Ventre de biche! il s'est passé du nouveau depuis mon départ. Et d'abord ce n'est plus le même portier.

Son jovial aplomb m'avait déjà fait sourire. Sa dernière observation me dérida tout à fait. Il s'agissait de lui rendre raison de ce germe d'hilarité.

— D'après ce que je vois, l'ancien portier a laissé des *regrets et souvenirs*? Maintenant, c'est bien convenu : à demain, n'est-ce pas, M. Robert Merciez?

— A demain, c'est parfait! dit-il en s'asseyant juste sur le fauteuil qu'occupait cinq minutes auparavant la jolie dame. A demain ! je serai un peu plus en toilette, daignez le croire. Excusez pour aujourd'hui ce négligé de touriste : j'arrive d'extrêmement loin. Je ne vous dirai pas que c'est tout un roman, parce que je hais les phrases clichées... mais je le pense.

Puis il se recueillit un instant.

— C'est en vain, reprit-il sur le mode méditatif, mais sans nul à propos, tout en exposant confortablement ses semelles de bottes à l'action directe de mes bûches, c'est en vain qu'on se croit sage en tenant tête aux femmes, en prétendant raisonner avec elles, et leur montrer la vérité, la logique, le divin bon sens. J'ai passé deux mois de réflexions solitaires à retourner cette grave question sous ses divers aspects. Je sais à présent que l'homme fort doit toujours finir par céder, et que l'homme très-fort commence par là. Que n'ai-je mis en pratique cet aphorisme! j'y aurais économisé beaucoup de temps, de chagrins et d'argent.

Puis M. Robert Merciez cessa de parler et de faire attention à moi, et, mollement bercé par sa propre sagesse, il me parut prêt à s'assoupir dans les bras de la

rêverie, à ce point que j'eus à lui répéter jusqu'à trois fois :

— M. Robert Merciez, il s'agit d'un travail extrêmement pressé.

VI

— Pardon, mille fois pardon ! fit-il du ton d'un homme pénétré de confusion et qui va, non pas se retirer, mais fuir... (sans remuer d'ailleurs). Une simple et dernière question : êtes-vous marié ?

— Que non pas ! mais nous avons au quatrième un monsieur qui a été marié ; c'est peut-être lui...

— Ainsi nous disons que vous n'êtes pas marié. Tant mieux peut-être pour vous !... tant mieux certainement pour moi, c'est-à-dire pour le succès de ma démarche !... mais, plus certainement encore, tant pis pour la femme que votre osbtination prive d'un si aimable et galant compagnon !

— Ce n'est pas obstination, c'est méfiance de moi-même... et des autres.

— Les opinions sont libres... mais, en dépit d'antiques railleries, j'affirme que dans le mariage seul habite l'amour heureux.

— Alors, moi qui préfère l'amour malheureux, j'ai raison de ne pas me marier. Gare aux théories absolues !

— Bravo ! je retrouve mon Paris avec ses paradoxes ! Moi, Monsieur, je suis..., non, j'étais marié... avec une femme... non... avec la meilleure, la plus jolie et la plus aimée des femmes.

La journée était aux narrations de la part de mes visiteurs, et de ma part aux questions stéréotypées. Je répliquai d'un air de compassion :

— Vous avez eu le malheur de perdre ce trésor ?

— Non... répondit-il en hésitant. De graves affaires d'intérêt m'ont forcé de me mettre en route, seul, pour un long voyage de plusieurs mois. Mais n'allons pas plus loin... je vois que vous voyez que je mens : car vous le voyez, n'est-ce pas ? Je vois bien, moi, que vous allez me dire : « Un travail fort pressé. » Votre travail fort pressé vous permet-il de donner cinq minutes à un récit des plus attachants? Non... Alors, je les prends, d'abord pour vous servir, ce que j'ai à vous conter étant éminemment instructif; ensuite, parce que j'aime mieux passer à vos yeux pour un voyageur trop expansif que pour un cerveau en dislocation. Donc j'épousai, il y a environ trois ans, une femme que j'adorais, et qui m'aimait, en retour, d'une manière très-satisfaisante. Seulement, douée à mes yeux de qualités introuvables ailleurs, elle se montrait avec cela agressive, opiniâtre, entêtée, imbue des plus fausses idées sur la dignité de son sexe; et, plutôt que de jamais céder, elle soulevait entre nous, à propos de tout et de rien, d'interminables discussions.

Si M. Robert Merciez n'eût pas été si puissamment entraîné par le courant de son récit, il eût ouï comme moi un remuement de chaises se produire dans la pièce voisine. On ne pouvait entendre, et toutefois on protestait. M. Robert n'y prit pas garde et continua:

— Elle était obstinée, cela me rendit violent. Mon excuse, c'est que je l'aimais. Cet appartement, où nous nous sommes mariés par amour, vous l'entendez, a vu des scènes pires que si nous nous étions mariés par haine. Chaque jour, c'étaient d'aigres propos sur les détails les plus indifférents. Une fois, la discussion s'échauffa plus que jamais, et tourna même au violent orage. Ma femme a du sang du Campéador dans les veines; et, comme j'en étais à lui prouver par A plus B qu'elle ne savait ce qu'elle disait, en un mot, de la ter-

rasser sur le champ clos du raisonnement, elle se releva furieuse, et, perdant toute mesure, m'appliqua sur l'épaule un grand coup d'un joli petit éventail qu'elle prit sur une étagère, et qui alla tomber en vingt morceaux à terre.

— Pauvre éventail!

— Ce n'est pas lui qu'il faut plaindre, répondit M. Merciez se levant et tirant de sa poche l'objet d'art en question. On l'a si bien raccommodé qu'il en vaut mieux qu'auparavant.

— C'est ma foi vrai, ajoutai-je en le posant sur la table, après l'avoir examiné distraitement.

La lumière s'était faite en moi. Je me disais : Si je n avais pris soin de reléguer ma visiteuse tout au fond de l'appartement, il y aurait en cet instant un bel œil noir appliqué au trou de la serrure du salon. Trois fois malheureuse jeune femme! Non-seulement il ne lui est donné ni de voir ni d'entendre, mais elle doit geler par là-bas. Comment terminer son supplice? Il n'est qu'un moyen de se débarrasser à la longue des visiteurs inopportuns : c'est de se résigner à leur présence et de leur donner carte blanche.

— Monsieur Robert Merciez, lui dis-je avec douceur (je commençais d'ailleurs à le trouver vaguement ennuyeux), je vois bien qu'il me faudra renoncer à terminer aujourd'hui ces quelques pages ; pourtant je me l'étais promis, et d'autres aussi avaient ma parole. Tâchez au moins de m'en dédommager en continuant d'être aussi intéressant... et aussi court.

Il me considéra avec une surprise affligée. Mes sous-entendus ironiques faisaient de la peine à cette nature éminemment droite.

— Seulement, lui dis-je, parlez plus bas : on s'entend mieux.

VII

Il reprit :

— Deux mots encore, à seule fin de mettre le comble à votre étonnement... et je prends la fuite. Si vous aimez les études de caractère, vous allez être servi à souhait. Quand ma charmante Élise m'eut ainsi battu, — car j'imagine que, dans toutes les langues du globe, cela s'appelle être battu, — son premier mouvement fut de regarder à terre. La vue des fragments de son éventail dispersés sur le tapis la mit hors d'elle-même. Elle fondit en larmes ; bientôt sa colère devint de l'exaspération ; elle s'écria que j'étais un rustre, et que jamais elle n'oublierait cette dernière brutalité. — Et moi, Madame, lui répondis-je (avec ma sotte prétention de toujours avoir le dernier mot), je jure de ne jamais vous parler ni vous revoir, que vous ne vous soyez excusée de cet inqualifiable procédé. — Moi, vous demander pardon ! fit-elle avec un petit rire convulsif ; moi, m'humilier !... moi, faire des avances à quelqu'un, à un homme !... Voilà qui ne se serait jamais vu... et à coup sûr ce n'est pas vous qui le ferez voir. Tenez, plutôt que de faire un pas vers vous... — Ainsi, malgré vos beaux serments d'autrefois, vous ne m'aimez point assez pour cela ? — Je le crois bien que je ne vous aime pas assez, puisque je vous déteste.

— Un homme bien pensant, continua le sagace M. Robert Merciez, qui venait de me mimer toute cette scène avec une verve fort amusante, n'aurait fait que rire de cette explosion d'enfant gâté. Moi, j'eus le tort de prendre les choses très au sérieux, et je passai la soirée à l'Opéra.

— Bravo ! j'aime ce sérieux-là.

— Je couchai à l'hôtel, et le lendemain j'allai déjeuner chez Bignon, où j'eus la bonne fortune de tomber sur un quatuor d'anciens camarades, dont un officier de marine. Notez bien ce point-ci. Vous ne sauriez imaginer, à moins de l'avoir ressenti, ce qu'il y a de charme dans une pareille rencontre, et comme elle porte aux idées de conciliation. Aussi est-ce gai, dispos et tendre que je reparus dans mes foyers vers trois heures de l'après-midi.

— Hélas! ceci me rappelle que j'avais un rendez-vous pour ce jour d'hui à trois heures, et il est deux heures cinquante...

— Comme je rentrais chez moi, poursuivit l'inexorable Robert, une femme de chambre m'annonça que madame avait donné congé pour l'appartement et s'était retirée chez sa mère. Dans ce moment même, madame parut en personne, et, en me revoyant après notre première séparation de vingt-quatre heures depuis trois ans, non-seulement elle ne s'en montra ni emportée ni jalouse, mais elle affecta de ne pas me voir, et avec le plus grand calme elle donna devant moi ses ordres pour l'enlèvement des objets qui lui appartenaient en propre. Ce dernier coup me fut très-sensible et m'emporta jusqu'à me faire manquer aux éléments de la plus vulgaire diplomatie : — Madame, dis-je à celle que je brûlais d'embrasser, un mot de plus sur ce ton-là, et je jure que c'est entre nous fini pour la vie.

Je croyais la plonger dans les larmes ; elle me répondit avec sérénité : — J'y compte bien, Monsieur.

VIII

A cet endroit de sa déposition, surabondamment circonstanciée, comme on voit, j'interrompis M. Robert Merciez :

— Pardon, cher Monsieur! il me semble que vous offrez là quantité d'arguments involontaires au service d'une thèse fort opposée à celle que vous souteniez tout à l'heure, à savoir que le mariage était une oasis...

— Bravo! je vois que vous êtes tout à fait captivé! Au lieu de m'inviter comme tout à l'heure à me presser, vous en êtes à me poser des points d'arrêt, des objections. Apprenez donc que la félicité propre au mariage, et que seul il peut donner, n'est nullement en cause ici. Dans cette misérable querelle, j'avais manifestement tous les torts.

— Diavolo! je vous trouve de bonne composition. Cependant, d'après votre récit même, Mme Robert Merciez me paraît s'être montrée faible sur le chapitre de la sensibilité.

— Elle, insensible! vous ne la connaissez pas. C'est au contraire l'impressionnabilité en personne. Seulement (et je crois avoir déjà eu l'honneur de vous le dire), de fausses idées sur la dignité de son sexe et un amour-propre!... Elle m'a avoué un jour, au bon temps où elle me faisait des aveux, qu'alors même qu'elle sentirait son cœur se déchirer, soit que je ne l'aimasse plus, soit qu'elle m'eût trouvé infidèle, soit que je l'eusse abandonnée... toutes suppositions absurdes...

— Sauf la dernière, cependant, insinuai-je.

— Soit, répondit-il ingénument... mais il n'y a pas eu de ma faute.

— Voilà uniquement ce dont je tenais à vous faire convenir, vous qui prétendez assumer tous les torts sur votre tête.

— Je reprends... car vous m'avez interrompu... Ma femme m'a donc avoué qu'en pareille circonstance, alors même qu'elle se sentirait près d'étouffer sous les sanglots, devant le monde elle sourirait. C'est un cœur

excellent, mais mal élevé. On l'a pénétrée de cette ridicule et funeste notion, qu'il est honteux à une femme de se désoler à cause d'un homme ; que nous devons, nous autres du sexe laid, nous trouver bien lotis, même des mauvaises humeurs de ces anges. Il y a des gens qui raffoleraient de ces natures-là ; mais moi, que voulez-vous ? Je suis passionné, ombrageux, susceptible, comme d'autres ont faim, dorment ou respirent. Naturellement, mes émotions jaillissent, éclatent au dehors, et je ne puis souffrir que mon semblable, ami ou maîtresse, me cache les siennes. Il résulta de tout cela que, lorsque je vis ma jolie et douce compagne bien résolue, bien irrévocablement décidée à partir, je crus qu'une leçon était nécessaire. Je me rappelai fort à propos que ce jeune officier de marine, mon ancien camarade de collége, mon voisin de table du matin, avait fait miroiter devant mes yeux toutes les séductions d'un voyage en Orient. Autrefois, ma seule tendresse m'eût empêché de m'arrêter à de pareilles images, sans les empêcher, elles, de me sourire. Aujourd'hui, ma tendresse n'avait pas diminué ; mais il fallait une leçon, que d'ailleurs j'étais bien aise de donner sous une forme qui ne me fût pas trop désagréable à moi-même. L'occasion me parut bonne ; et, à vous dire le vrai, je la saisis d'abord assez volontiers. Vous me comprendriez mieux, mon cher ami, ajouta M. Robert Merciez d'un ton inexprimablement confidentiel, si vous ne jouissiez pas du titre d'ailleurs si enviable de célibataire. Quand vous aurez été marié, de deux et surtout de trois ans, alors seulement, alors, vous saurez ce qu'il y a de douceur incomparable dans ces petites fugues.

— Croyez bien que je n'en ai jamais douté.

— A présent, je touche au terme de ce consciencieux exposé. Je déclarai à ma femme que, si elle ne rendait

pas les armes sur-le-champ, je quitterais la France dans les trois jours. Un ricanement gentil mais exaspérant fut son unique réponse... puis elle s'en alla. Trois lettres que je lui adressai coup sur coup, fort longues, fort pressantes, ne me valurent que trois lignes impérieuses, où elle me posait pour ultimatum d'aller, ors et avant tout, implorer humblement ma grâce, se réservant, elle, de l'accorder ou de la refuser à son gré... elle ne s'engageait pas. C'était trop. J'expédiai mes meubles et ma bibliothèque chez un ami grandement logé, je réglai toutes mes affaires, et, d'ailleurs tranquille sur le compte de ma femme (je connais ma belle-mère, et je l'estime), je poussai ma pointe jusqu'en Égypte. Délicieux séjour! N'importe... ce n'est pas la vie qu'il me faut; aussi j'ai brûlé quelques bords du Nil, et me voilà. En dépit des trois ou quatre incorrigibles défauts que je trouve à ma femme, mon rêve est de lui être rendu. Tels sont la cause et le but de mon brusque retour. Telle est ma fin. Examinons à présent mes moyens... voyons mon plan, car j'ai un plan, et vous êtes prié de vouloir bien le suivre:

1° C'est dans cet appartement-ci, où nous dialoguons, vous et moi, comme une paire de vieux amis, qu'ont eu lieu, il y a dix semaines environ, les singulières péripéties que je viens d'avoir l'honneur de vous retracer. Suivez-vous mon plan? le suivez-vous?

2° Attendu qu'il n'y a pas eu et qu'il ne saurait y avoir de séparation prononcée entre ma femme et moi, j'ai le droit absolu d'exiger sa rentrée au domicile conjugal, qui est pour elle là où je suis. Mais je ne veux pas irriter son amour-propre, et d'ailleurs je répugne aux voies coercitives. Datée du premier appartement venu, cette exigence de ma part soulèverait plus d'une difficulté, et remettrait maladroitement tout en question: —C'est vous qui avez tort! — Non, c'est vous! — Et de

ce genre de demandes et de réponses, je vous déclare que j'en ai par-dessus la tête. Au contraire, si la même requête arrive à madame ma femme, datée d'ici, il n'y a plus là-dedans pour elle l'ombre d'un prétexte à vexation; et, sans entraîner de ma part ni une concession humiliante ni un aveu de culpabilité, ce sera une démarche irrésistible, un voile enchanteur jeté sur le passé. Hé! quand même ce serait un aveu, cela m'est bien égal après tout. Il n'y a que les imbéciles pour qui ce soit une énormité de dire : « J'ai tort. » Saisissez-vous maintenant, pourquoi je vous disais : Vous n'êtes pas marié, tant mieux pour le succès de ma démarche?... Hé bien, à présent, mon petit plan vous agrée-t-il? et daignerez-vous en encourager l'exécution, en ce qui dépend de vous?

— Monsieur Robert Merciez, répondis-je à ce brave garçon, qui, dans tout cela, faisait de moi le meilleur marché avec une candeur sympathique du reste, vive votre petit plan! seulement, entre nous, permettez-moi d'estimer que mon modeste asile tient une place exagérée dans vos orages et vos raccommodements conjugaux. Cette remarque ne m'est dictée par aucun mauvais vouloir; je vous ai, au contraire, prêté une attention... infatigable. Toutefois, sans que j'aie, vous en conviendrez vous-même, de fortes raisons de prétendre vous obliger à tout prix, j'avoue qu'il me serait agréable de contribuer à votre bonheur, mais non pas de la manière que vous me le proposez: car, sur ce sujet, je dois ne vous laisser aucune illusion.

— Vos raisons, s'il vous plaît?

— J'en ai bien trente; n'en nommons que deux: primo, j'ai la faiblesse de tenir beaucoup à ce logement.

— Il n'est pas gai pourtant; il y faut allumer dès midi.

— J'aime la lumière des bougies.

— Passons à votre second motif.

— Je croyais que le premier vous aurait suffi, répondis-je assez froidement à cet extravagant, pour le punir de me parler en maître. Voici mon second motif: si engoué que je sois de mon humble retraite, supposons que je vienne à la prendre en dégoût, ou que, par un généreux sacrifice de mes inclinations présentes, je me résigne à déménager... eh bien, vous n'en seriez guère plus avancé pour cela, attendu que j'ai des engagements. J'ai, dans le cas précité, donné ma parole à une autre personne. Je n'imagine pas que j'aurai à m'exécuter de longtemps; mais en voilà assez pour vous faire renoncer à jamais prendre vos repas dans cette salle, que, si cet hommage peut vous plaire, nous appellerons la salle de l'éventail. Quant à la personne dont je vous parle, elle se montrerait encore plus obstinée que moi, car elle a le singulier caprice de finir ses jours ici.

— Diable! diable! fit M. Robert Merciez sérieusement désappointé. J'espérais cependant... j'espérais même tout à fait... Ah! voilà un refus qui me déroute et me désole à un point dont vous n'avez pas idée! Singulier caprice, en effet, qu'a eu là cette personne! Je trouve même qu'elle a été un peu indiscrète. Vous souriez.... vous trouvez qu'on en pourrait dire tout juste autant de moi. Hé bien, non, ma parole d'honneur! ce n'est pas la même chose. Allons, pour que j'aie au moins un titre à me dire votre obligé, ne me refusez pas une dernière faveur, et veuillez accepter, pour ce soir, mon dîner de garçon.

— Je ne puis davantage, à mon vif regret, accepter cela: d'abord, je ne suis pas libre, et ensuite, qui peut répondre que ce soir vous ne dînerez pas avec votre femme? Tenez, vous êtes un homme gai et sincère, et vous méritez un bon conseil. Ce serait grand'pitié que vous en fussiez pour vos frais de bons sentiments. A votre

tour, suivez-moi bien. Madame Robert Merciez est-elle, selon vous, dans l'impossibilité de deviner, de pressentir la démarche que vous tentez auprès de moi en ce moment?

— Comment la devinerait-elle? comment la pourrait-elle pressentir?

—La deviner? dame! ces choses-là sont dans l'air, et l'air aujourd'hui c'est la bouteille à l'encre; la pressentir? cela vous touche plus directement, et dépend surtout de l'idée que vous avez pu lui donner de votre caractère, de votre fermeté.

— J'ai dû, ce me semble, lui inspirer une belle idée de mon esprit de résolution, en m'éloignant comme j'ai fait.

— Il importe fort peu qu'on vous ait cru capable de partir; et puis, cela, c'est le passé. Vous suppose-t-on capable de revenir? Tout est là. Le reste ne présente qu'un faible intérêt rétrospectif.

— Si l'on me rencontre, et cela ne peut manquer, ma femme en sera aussitôt instruite; et alors, bon gré, mal gré, elle me croira capable de revenir.

— C'est de revenir... à elle, que je veux dire. Je vous accorde toutefois qu'il vaudrait mieux qu'elle ne fût pas instruite de votre présence à Paris.

— Ce n'est point par moi qu'elle en sera informée... ni par vous, ajouta mon ami M. Robert Merciez, avec un rire joyeux et bête. Mais du diable si je sais où va tout ce luxe de cachotteries, puisque je me livre moi-même!

— Je tiens à vous économiser de nouveaux frais de voyage. En vous retirant, vous n'avez rien prétendu, j'imagine, que faire acte de dignité offensée et donner une leçon à votre charmante femme. Il faut qu'on vous rappelle, ou la leçon tourne contre vous, et vous êtes perdu.

— Merci, bon étranger, d'accueillir si chaudement

ma cause ! mais comment voulez-vous que cette pauvre petite s'y prenne pour me rappeler ? Pendant un mois, elle a pu me croire aux environs d'Alexandrie... mais depuis ?

— Vous supposant à Alexandrie, du moins vous y a-t-elle écrit ?

— Nous étions alors dans le premier feu de notre mutuel ressentiment. Moi non plus je ne lui ai pas écrit, ajouta-t-il fièrement.

— Quand vous passeriez une huitaine de farniente dans un bon hôtel, ce ne serait pas là un traitement trop pénible.

— C'est en partie pour échapper aux hôtels que j'irais si volontiers au-devant d'une transaction.

—Je poursuis. Ne vous montrez pas avec affectation daus la rue où demeure votre femme ; mais traversez quelquefois ladite rue au pas de promenade, d'un air de satisfaction habituelle et de bonne humeur distraite. Dans l'intervalle, installez-vous le plus commodément que vous pourrez ; soyez calme et ne vous refusez rien. C'est le chemin qui mène à la patience. Et, pourvu que vous ne démasquiez pas vos batteries en écolier, vous serez très-surpris, c'est moi qui vous le dis, de vous voir bientôt rendue cette aimable révoltée. Elle vous tombera ainsi, vous ne saurez d'où, et d'abord sous une forme agressive, provoquante, rancunière... mais il n'importe ! l'essentiel, c'est qu'on revienne à vous, à moins que vous ne teniez à faire le tour du monde. Sans mettre en doute, mon cher Monsieur, votre perspicacité naturelle, je ne crois pas vous faire injure en affirmant, *a priori*, que, pour ce qui est de certaine divination instinctive, vous ne serez jamais à la hauteur d'aucune femme, et surtout de la vôtre. Tenez, je gagerais qu'elle sait peut-être déjà, non-seulement la nouvelle de

votre arrivée, mais le nom de votre hôtel et le numéro de votre chambre.

— Ce dernier point ferait singulièrement honneur à sa divination, comme vous dites, car il s'agit d'un numéro compliqué : 369. 3, 6, 9, répéta-t-il de l'air d'un homme qui trouverait encore quelque miel au fond de la coupe des douleurs, si elle enfermait prétexte à calembour. 3, 6, 9, cela tombe bien dans une entrevue à propos de bail.

Après cette dernière sortie, vous connaissez l'homme tout entier.

— Maintenant que vous m'avez compris, lui dis-je, fiez-vous à votre étoile, qui, j'en ai le pressentiment, vous prépare d'agréables surprises. Allez en paix, et soyez ferme.

— Cela me coûtera, mais je vous promets de tenir bon.

IX

Et M. Robert Merciez me fit la grâce de me laisser, non sans m'avoir témoigné des sentiments voisins d'une admiration que j'oserai qualifier de reconnaissante. J'aurais dû moi-même le remercier : il avait réussi à m'occuper et à m'amuser ! Je me sentais tout vivace ; il est vrai que le ciel s'éclaircissait depuis une demi-heure et promettait un beau soir. Tout en allant rendre la liberté à ma charmante visiteuse, je songeais à cette réconciliation, qui ne devait pas exiger de grands efforts de diplomatie, et avait tenu un instant dans le creux de ma main. Peut-être eût-il fallu mettre en pré-

sence ces deux enfants gâtés? Décidément non... et je me félicitai d'avoir eu la force de sacrifier un coup de théâtre divertissant à un but sérieux et utile. Maintenant il s'agit de délivrer cette beauté, de l'envoyer rejoindre son mari. Moi, pour ma récompense, je ne demande qu'à ne pas déloger. Je m'attendais un peu à trouver madame Robert Merciez à demi gelée. Point du tout. Elle était tellement émue et accablée d'étonnement, que, si elle tremblait, c'était, au contraire du courageux Bailly, pour toute cause, hormis le froid.

— Mille pardons, Madame ! et cependant il n'y a pas eu de ma faute, je vous jure. Par force ni par raison, je n'ai pu me débarrasser de ce terrible et inconnu M. Robert Merciez. Il serait rentré par le trou de la serrure; j'ai vu cela en essayant de lui fermer la porte au nez; l'incroyable original !

— Monsieur, répondit la jeune femme avec une expression de honte involontairement théâtrale... n'allez pas me condamner sur ce simple aveu : M. Robert Merciez, cet homme étrange, eh bien !... c'est mon mari !

Je me mis tout de suite au diapason, en murmurant avec stupeur : — Est-il possible ?

J'ignore encore pourquoi je n'allai pas jusqu'à lâcher : « damnation ! » Le demi-jour, la solitude, le trouble de ma victime... tout me favorisait.

— Je n'ose plus vous regarder, continua-t-elle; je viens de m'exposer à tous vos mépris... mais un seul mot, de grâce : ne connaissiez-vous pas déjà M. Robert Merciez?

— Votre mari? Madame, répliquai-je avec l'accent du mystère et de la tristesse... non, je ne le connaissais pas hier... mais je crois le connaître fort bien aujourd'hui; et, passez-moi cet accès de franchise, votre mari est un homme à qui je me fierais médiocrement. Sous

leur apparence joviale, je pénètre à fond ces natures obstinées et absolues.

— Vous ne le connaissez pas. Ah! s'il n'était qu'opiniâtre et volontaire! Mais comment oser redire tout ce que m'a fait endurer sa violence presque féroce? Croyez, Monsieur, fit-elle avec de vraies larmes dans les yeux, qu'une femme de mon âge, élevée comme je le fus, a dû se sentir maltraitée par une main bien rude, pour en arriver à cette extrémité équivoque de vivre loin d'un mari.

— Ainsi, Madame, cet homme que je jugeais simplement extravagant, et que vous me révélez odieux, vous a accablée des dernières brutalités... peut-être même...

— Tenez, ne parlons plus de ces choses, répondit-elle, nullement embarrassée par mon ironique demande, et se maintenant jusqu'au bout dans les traditions les plus pures de son rôle de victime.

J'avais été frappé de la franchise qui animait la physionomie et le langage de Robert Merciez; le regard et la voix de sa femme respiraient une conviction également loyale... et ces deux adversaires s'aimaient.... Mystère!!

Depuis ma bizarre et fortuite intervention dans leurs démêlés, il m'est souvent arrivé de rechercher si ce que nous appelons l'astuce des femmes et ce que les femmes appellent nos grossiers emportements ne seraient pas, en dernière analyse, l'incompréhension réciproque, fatale, éternelle, de deux catégories d'êtres fort dissemblables, mais pouvant être réunies paisiblement, à la condition de ne pas se juger l'une l'autre.

— Soit, Madame, ne parlons plus de ces choses, si c'est pour vous le moyen de les oublier... et, en vérité, l'oubli me paraît désormais votre meilleure ressource. Heureusement, vous voilà délivrée de ce furieux. Si

votre plus chère envie est de ne plus le revoir, réjouissez-vous, Paris ne le possédera pas longtemps.

— Ah! vous comprenez ma peine, et je vais vous dire...

— Non, non, Madame... je ne souffrirai pas qu'un hasard, si heureux qu'il soit, me fasse usurper les priviléges de l'amitié éprouvée, et m'initie à vos intimes secrets.

Pour parler franc, ce n'est pas seulement la discrétoin qui me faisait opérer cette retraite ; j'étais excédé de narrations, j'avais besoin d'être seul et de fumer tranquillement un cigare.

— De grâce, Monsieur, s'écria-t-elle, qu'est venu faire ici mon mari? que vous a-t-il dit?

L'impatience anxieuse de la jolie femme me prouva qu'elle ne me tendait pas un piége, et qu'elle n'avait rien surpris de mon dialogue avec *son* fugitif. La plus fine, dit-on, se trahit toujours par quelque endroit; mais je gage que celle-ci n'eût offert présentement à l'œil le plus exercé qu'une fiévreuse et sincère ardeur de connaître.

— Sachez d'abord, Madame, que monsieur votre mari, ne m'ayant jamais vu, s'est fait une entrée chez moi de son titre de voyageur. C'est, du reste, un conteur fort amusant. Il vient de passer deux mois au pays des almées... voilà ce qu'il m'a dit. Maintenant, pourquoi est-il venu ici? C'est au sujet de papiers et de livres qu'il craint d'avoir égarés dans la précipitation d'un déménagement improvisé.

— Et voilà tout ce qu'il vous a dit? pas une allusion à moi?

— Hélas! non, Madame, pas un mot.

— Et vous, dont la profession est d'observer les hommes, de lire dans les cœurs, vous n'avez rien sur-

pris chez lui qui montre le vide, le regret? la vue de cette chambre n'a point paru l'attendrir?

— Non, Madame... le jaguar n'a point versé une larme.

J'allai bien trente secondes sur cette donnée, et, tout en parlant du ton le plus sérieux et le plus persuasif, je suivais du coin de l'œil les jeux de figure de ma charmante désolée. Je me surprenais à m'attacher à cette situation inattendue et involontaire, comme à mon œuvre... j'en soignais le dénoûment probable et même indiqué, avec une sollicitude d'auteur, comme j'eusse fait d'une comédie.

Aussi bien la comédie ne se dressait-elle pas toute faite devant moi? Personnages principaux :

Monsieur : — Un peu fou, mais de la bonne sorte; passionné, jaloux, affectueux, violent... brouillé avec madame, mais tout prêt à se réconcilier... dût-il faire les premiers pas.

Madame : — Brouillée avec monsieur... prête à se réconcilier, mais désireuse à l'excès de ne pas faire les premiers pas. Bon cœur de jolie Parisienne, gracieusement coquette, mais l'air tout vertueux. Nature froide et gaie, infatuée des priviléges de son sexe.

Moi : — Personnage épisodique, ayant envie de dormir au lever du rideau, et puis réveillé par le piquant de la scène où l'ont jeté les hasards de la location; d'abord jaloux d'une seule chose, à savoir de conserver son appartement, dont tour à tour monsieur et madame travaillent à le déposséder par les voies persuasives... puis s'élevant avec les circonstances, désireux d'abriter son double refus sous une généreuse tentative de réconciliation.

Je n'ai guère parlé jusqu'ici de cet appartement, auquel était pourtant dévolu le premier rôle, quoique

muet. Ce sont là descriptions qui regardent les affiches, mais je puis dire que le troisième du n° 108 de la rue de Choiseul est agréable et commode. A force de me le voir disputer, je m'y attachais, et, par une autre opération intérieure non moins commune, je me sentais devenir d'autant plus ferme, que j'avais été plus près de faiblir.

Encore me fallait-il répondre à la requête de madame Merciez, j'entends au vœu qu'elle m'exprimait lors de l'arrivée de son mari.

Résumons-nous : conserver notre bien, sans forfaire à la galanterie; déclarer que nous sommes prêt à subir toutes les épreuves, hormis celle du déménagement; ramener l'harmonie entre ces époux brouillés, imprimer notre marque sur cette réunion des cœurs, faire triompher la dignité de notre sexe par les seules armes du bon goût et de la logique, sans exclure un doigt de sensibilité.

X

La jolie dame était fort pâle, un étrange combat se livrait au dedans d'elle.

—Sans me permettre, Madame, de prononcer entre vous et monsieur votre mari sur de si graves différends, j'oserai du moins relever deux mots qui vous sont échappés tout à l'heure. Vous avez parlé d'extrémité équivoque. Ce n'est pas à moi d'apprécier le degré de justesse de cette expression en ce qui vous touche; mais c'est à vous, si vous éprouvez réellement le malaise d'une pareille situation, de la faire cesser au plus vite.

— Pourquoi cela? fit-elle avec un reste de fierté.

— Parce que, d'après ce que j'ai vu et entendu, répondis-je avec l'agaçante lenteur d'un homme sûr de son effet, M. Robert Merciez a contracté le goût des promenades de long cours et ne doit que toucher barres à Paris.

— C'est impossible, murmura-t-elle. Répétez-moi ce qu'il a dit, le motif de sa présence chez vous.

Elle ne me croyait encore qu'à demi.

— Très-volontiers, je répète : il croyait avoir laissé ici des livres, des papiers, dans l'élan de sa fuite, et il venait s'en informer. J'ai promis de pratiquer des recherches.

— Ainsi, il pensait à de misérables volumes et il oubliait sa femme... qui, dans ce moment même... Ah! l'on a toujours tort d'être généreuse, et comme je me repens de cette démarche!

Vous jugez avec quelle ferveur je saisis ce joint!

— Ne vous en répentez pas si amèrement. Sans doute, j'avais déjà à part moi taxé votre prière d'imprudence. C'est à cause de cela que je ne m'y suis pas rendu tout de suite. Il me semblait que votre rentrée dans ce logement ne pourrait vous être qu'une occasion persistante d'images et de souvenirs désagréables. Dans tous les cas, il vaudrait mieux, selon moi, si vous réussissez à ramener monsieur votre mari (je dis cela sur un ton de doute compatissant qui me parut fait pour achever l'œuvre si bien commencée), il vaudrait mieux pour tous deux, Madame, aller habiter ailleurs.

— Vous oubliez qu'avec les meilleures intentions je ne puis rien. Où le retrouver maintenant? fit-elle, sincèrement affligée.

— C'est très-vrai, répondis-je, cette fois c'est ma faute; j'aurais dû m'informer davantage, mais j'ignorais alors l'intérêt que vous auriez dans cette affaire. Eh!....

attendez donc, il m'a dit que si je retrouvais les volumes disparus, je l'obligerais en le lui mandant tout de suite par un mot... j'y suis... au Grand-Hôtel, n°... Voyons, quel était le numéro de sa chambre? Il me l'a dit, pourtant.

Tandis que je pataugeais en véritable apprenti dans ces divers mensonges, le souffle me trahit; je m'arrêtai brusquement pour reprendre haleine et juger de l'effet produit. Il dépassait tous mes rêves : c'était à rendre Fénelon jaloux. Ma belle interlocutrice me parut transfigurée.

Je fus frappé comme d'un excellent augure de l'éclat extraordinaire de ses yeux et du délicieux sourire qui remplaça sur ses lèvres l'expression inquiète et frémissante de tantôt.

Ce changement était mon œuvre. J'en eus un accès de joie et d'orgueil. Je venais de subjuguer un esprit, de remuer un cœur. Moi, célibataire, je ramenais au bercail conjugal les époux égarés; je n'avais pas perdu ma journée et je gardais mon logement.

Maintenant, j'attendais que madame Robert Merciez me dît un mot, un seul.

Cependant elle continua de se taire; le triomphant sourire persista sur sa lèvre, l'animation étrange dans ses yeux.

Un rapide soupçon me traversa qu'elle ne m'avait pas entendu, que mon éloquence attendrie n'avait touché que moi.

Nos regards se rencontrèrent; son sourire devint moqueur et incrédule. Elle dirigea un doigt vers ma table de travail. Sans comprendre, je suivis son geste.

Enfin, impatienté, je m'écriai :

— Est-ce que vous ne me croyez pas? est-ce que vous ne croyez pas *qu'il* ait oublié ici des livres?

Rien, non, rien ne saurait rendre le ton dont elle me répondit :

— Pourquoi ne le croirais-je pas capable d'avoir oublié ici des livres? J'y ai bien oublié, moi, mon éventail sur cette table. Je le reconnais; permettez-moi de le reprendre.

Vaincu, mais non pas dérouté, après une dure apostrophe intérieure à l'adresse de M. Robert Merciez, je repris tout haut :

— Vous voyez, Madame, qu'il s'est amélioré depuis votre départ, et que les morceaux en étaient bons.

Mais elle, prestement :

— Cela prouve une seule chose : c'est que M. Robert Merciez vous a conté l'histoire à sa façon, tout en ne faisant, vous l'avez juré, aucune allusion à sa femme. Maintenant, Monsieur, permettez-moi d'emporter mon bien et de me retirer.

Elle allait partir, comme elle le disait; et moi, innocent, je la laissais faire, mû d'une involontaire admiration pour cette aisance avec laquelle la faiblesse sait imiter la force, quand un soudain scrupule me fit parler :

— Madame, quelle périlleuse distraction! Vous ne pouvez, et je ne dois pas vous laisser sortir avec cet éventail. Songez que, d'un instant à l'autre, M. Robert Merciez ne peut manquer de me le venir réclamer. Que lui répondre?... En outre, pourquoi l'oubli de cet objet sur ma table changerait-il en indifférence et en hostilité les dispositions conciliantes où je vous ai vue tout à l'heure? Un seul moyen pourrait tout sauver : ce serait que vous allassiez vous-même le lui reporter.

— Jamais!

— Tant pis! j'attendais mieux de vous, et M. Robert Merciez m'a paru mériter cette légère marque de défé-

rence. Mes prières ne vous touchent pas... fort bien... je ne prierai plus... mais, à ma première rencontre avec votre mari, je lui dirai le rôle qu'on m'a fait jouer envers lui.

— Monsieur!

— Vous voyez donc que votre juste fierté gagnerait tout à un acte de douceur, ainsi que votre réel empire. Soyez gracieuse, soyez simple, soyez femme : vous n'êtes fortes qu'en cédant.

Elle hésita encore quelques minutes. Ces brusques passages du découragement au triomphe, non moins que ma plaisante menace, la prenaient fort au dépourvu.

Enfin, parmi de vives rougeurs et de prudentes réflexions, elle eut l'air de revenir au sens véritable des choses tel que je le lui indiquais; elle s'excusa en grande dame d'avoir tant abusé de ma patience, emporta l'éventail, en m'avisant significativement de ne pas m'en inquiéter, et elle alla rejoindre sa voiture devant la porte.

Et je restai seul, avec le doux espoir de ne pas déménager et la certitude que cette dame ne me reverrait plus.

XI

Moi, cependant, je la revis encore une fois.

Vers le milieu de l'été suivant, revenant un soir d'Amiens, seul dans le compartiment, je vis, à la station de Chantilly, ma solitude troublée par l'entrée d'un couple fort animé.

Absorbé dans un journal, je n'examinai pas d'abord les nouveaux venus, qui ne firent pas davantage attention à moi

D'ailleurs, le jour tombant à faux dans un coin où j'étais blotti, ma lecture attentive, ma casquette anglaise, et surtout la vive causerie où étaient lancés mes nouveaux compagnons, tout donnait beau jeu à l'incognito.

Ne point regarder n'empêche pas d'entendre, et l'oreille a, comme l'œil, ses attaches et ses points de comparaison.

Au son des voix, j'avais reconnu nos époux réconciliés... mais réconciliés à leur manière.

Pour eux, ils ne se doutèrent jamais de la rencontre bizarre qui nous réunissait. J'en eus la preuve par ce bout de dialogue qu'ils échangèrent comme nous entrions dans Paris :

— Non, disait la jeune femme, ce n'est pas moi qui ai cédé : car, si je n'avais pas trouvé l'éventail que tu as fait raccommoder en signe d'aveu et d'expiation, je ne serais pas revenue.

— S'il en est ainsi, belle dame, qu'alliez-vous faire chez ce rimeur?

— J'allais, dit-elle, m'informer de livres et de papiers égarés dans le déménagement.

ROSINE PASSMORE

I

Mon oncle Adalbert était un brave homme, et j'ai reçu par lui de ces marques d'intérêt qu'une âme honnête n'oublie pas. Il avait pleuré avec moi sur la tombe de mon père et de ma mère, morts comme j'étais encore un petit enfant. J'avais hérité d'eux une quinzaine de mille francs, dont le revenu suffit aux frais de ma première éducation ; mais, plus tard, quand j'entrai au collége, mon oncle Adalbert dut y mettre du sien, pour que je ne parusse pas trop au-dessous de mes camarades. Il le fit avec une générosité d'autant plus louable, que lui-même n'était pas riche et vivait de son travail. Je ne le voyais qu'à de rares intervalles. Quand il était satisfait de mes bulletins, il tombait au parloir un beau dimanche sans se faire annoncer, me prenait avec lui pour toute la journée, me faisait dîner à sa table d'hôte (mon oncle était célibataire), et, le soir, me conduisait

au théâtre. Il m'avait toujours imposé, par je ne sais quel air de mystère répandu sur sa personne et son existence ; ce n'était que l'effet d'un naturel calme et plein de réserve; mais, dans tous les cas, je n'étais point seul à en subir l'influence, car tous ceux qui l'approchaient avaient pour lui des égards extraordinaires, même le proviseur, qui jamais, à ma connaissance, ne lui reprocha sa façon arbitraire d'interpréter les règlements du collége en matière de sortie.

Il faut dire aussi que je réparais ces rares infractions par un goût très-vif pour l'étude ; et en somme, je savais mieux la vie privée d'Homère et de Fénelon que celle de mon oncle Adalbert. Un autre bienfait de ma jeunesse, c'est que je connus presque tout de suite, en entrant dans la vie, le prix de l'honneur. Notre nom, qui avait été quelque trente ans auparavant celui d'une des riches familles du pays, était entouré d'une considération singulière, à cause d'un acte de haute probité qui avait fait beaucoup de bruit et nous avait ruinés. Le héros de ce coup d'éclat avait été le père de mon oncle Adalbert, mon grand-père pour tout dire. Aussi bien, au collége, ceux-là mêmes de mes condisciples dont les familles étaient le plus haut placées n'évitaient pas mon amitié, et il s'établit des rapports d'intimité entre deux d'entre eux et moi. C'étaient deux cousins germains, Victor et Carlos Laurenty, ardentes et sympathiques natures. Pendant les grandes vacances, ils m'invitaient à passer des semaines entières à la campagne, chez leurs parents. Ils avaient de bonnes mères et de charmantes sœurs, qui traitaient le pauvre orphelin comme un fils et comme un frère. La première fois que je m'éveillai, par un pur soleil d'août, au milieu de ces bons cœurs et de ces frais visages, je ne soupçonnais pas que la vie pût contenir tant de joie. Les souvenirs de ces

beaux jours sont encore mes plus doux souvenirs.

Ainsi, j'atteignis dix-sept ans ; je passai heureusement mes examens ; la porte du collége s'ouvrit devant moi pour la dernière fois, et je me trouvai dans la rue, le cœur gros et la poche légère : celle-ci n'abritait qu'un diplôme de bachelier ès lettres, pour en jouir *avec les droits et prérogatives qui y sont attachés par les lois, décrets et règlements*. La belle phrase !

Mon oncle dirigeait, en qualité de commis intéressé, une vaste manufacture, sise à quelques kilomètres de la ville de X..., où s'est écoulée mon enfance. Le digne homme nourrissait l'espoir de m'y assurer un sort. Trois mois après ma sortie du collége, il me présenta à ses patrons, et m'offrit à eux pour tenir leur correspondance. Ceux-ci commencèrent par me trouver bien jeune, et me demandèrent si je savais l'anglais. J'avais eu presque tous les ans le prix d'anglais ; je crus pouvoir répondre énergiquement : Oui. Un de ces messieurs me prit au mot et me mit en demeure de converser avec lui dans la langue du *Times*. Franchement, je ne m'en tirai pas à ma gloire ; mais, il faut le dire, si mon interlocuteur ne me comprit pas, je ne l'entendis pas davantage, ce qui fut une circonstance aggravante. Ces patrons, qui n'avaient jamais été au collége, triomphaient de ma confusion ; mon oncle se morfondait. Enfin, il eut cette heureuse inspiration :

— Voyons, Messieurs, vous l'avez d'abord trouvé trop jeune : il ne faut pas désespérer de lui ; nous allons l'envoyer en Angleterre, pour aussi longtemps qu'on le jugera utile. Je me charge des dépenses que pourra nécessiter son séjour là-bas, et, à son retour, voulez-vous qu'il soit des nôtres ?

— Nous n'avons rien à vous refuser, Monsieur Adalbert, dirent les associés.

Mon oncle les remercia ; je remerciai mon oncle, qui

me donna huit jours pour embrasser mes amis et tout disposer pour mon départ. Il offrit même un punch d'adieu en mon nom, dans le plus grand café de la ville, à tous mes anciens condisciples. Victor et Carlos Laurenty, qui voyageaient alors en Normandie, ne purent y assister, ce qui me parut du plus fâcheux augure et me remplit de tristesse.

II

Mon oncle Adalbert avait tout arrangé pour le mieux. Le principal correspondant à Londres de la maison à laquelle il appartenait avait un frère, pasteur à Brighton. Ce frère s'appelait le révérend Thompson, et tenait un pensionnat de jeunes gens. Mon oncle apprit que ce révérend Thompson était en dix mille l'homme voulu pour moi. Il ne se passait guère d'années que Thompson ne reçût chez lui quelques jeunes Français de mon âge, ayant fini leurs études comme moi, et il les traitait moins en écoliers qu'en jeunes gens appelés à participer, d'une heure à l'autre, aux droits et aux devoirs de la vie sociale. Ils jouissaient dans sa maison de la plénitude de leur liberté, excepté à l'heure des repas qui se faisaient en commun, excepté encore durant cette partie de la matinée que le révérend Thompson employait à leur enseigner, lui-même, la grammaire, la partie théorique de la langue anglaise, dont la pratique leur était d'ailleurs présente partout.

Je ne vous ai pas encore dit de quel œil j'envisageai les combinaisons de mon oncle Adalbert, ni de quelle humeur je m'y rendis. Mon oncle ne m'avait jamais con-

sulté, et je n'aurais jamais osé l'interroger. Il me destinait à une profession étrangère, sinon hostile à mes goûts. Seulement, de mon côté, je n'avais pas de vocation bien prononcée; je savais seulement que j'aurais mieux aimé faire un beau livre qu'une grande maison, opinion que je tenais soigneusement renfermée en moi-même, de peur de contrarier mon oncle, et surtout de le faire rire de moi.

En somme, j'avais alors une grande confiance dans l'imprévu, et je regardais comme autant de temps gagné et comme autant de raisons d'espérer un avenir conforme à mes vagues aspirations le délai qui me fut accordé. Mon cœur était destiné à ne jamais connaître le repos, et le désir ou le regret devait toujours le troubler. N'importe! traverser l'Océan, affronter l'infini, l'inconnu, c'était encore de la poésie, après tout : aussi je ne me trouvai pas trop à plaindre. Et puis, on me dit que la nature particulière du pays que j'allais habiter ne manquerait pas de sourire aux tendances de mon esprit, à mon amour des beautés majestueuses et des solitudes pittoresques.

S'il est reconnu que l'Angleterre frappe, par l'étrangeté de son premier aspect, ceux-là mêmes qui l'ont beaucoup vue, quel effet n'allait-elle pas produire sur mon imagination sensible, mais ignorante? J'avais toujours été un lecteur assidu de Walter Scott et de Charles Dickens, et, en leur nom, j'étais d'avance disposé à beaucoup pardonner à mon exil; tous deux m'avaient déjà fait souvent pleurer et rêver sous les ombrages de la patrie. J'abrége les attendrissements du départ. J'embrassai mon oncle Adalbert, qui me chargea d'un monde de recommandations et me remit une lettre pour le révérend Thompson; puis je m'embarquai par une nuit pluvieuse et sans étoiles.

III

Je m'arrêtai à Londres seulement le temps nécessaire pour aller voir la fameuse Tour, qui, bien qu'elle ne répondît pas à mes idées préconçues, me remplit d'étonnement et de mélancolie. Trois heures après, j'étais à Brighton, et sous le toit du révérend Thompson. Je ne vous ferai point la description de la ville ni de l'homme. Pour ce qui est de l'un, j'ai le temps d'y revenir ; quant à l'autre, le premier *Guide* venu vous renseignera suffisamment sur les richesses et les attraits de cet Élysée de l'aristocratie anglaise, sur l'élégante esplanade, sur les *squares* somptueux, le *Devil's Dyke*, etc., etc. ; pour moi, j'aime mieux la mer.

Trois ou quatre semaines après mon arrivée, le révérend Thompson me remit une lettre de France. Elle ne me venait point de mon oncle, dont j'avais eu des nouvelles quelques jours auparavant, mais de mes chers amis Victor et Carlos Laurenty. Quand j'en eus fini la lecture, je me surpris à danser de plaisir, et, la nuit suivante, il me fut impossible de fermer l'œil. Voici la cause de cette joie folle : mes deux amis m'annonçaient que leur famille avait pris à leur égard la même détermination que mon oncle envers moi, et que, sous trois jours, ils m'auraient rejoint. Le révérend Thompson devait être prévenu de leur arrivée par une lettre qui suivrait de près celle qu'ils m'écrivaient. Au jour et à l'heure fixés, j'allai à leur rencontre, à la station du chemin de fer ; je les présentai au révérend Thompson, qui les présenta à sa famille. Après le thé, on nous laissa ensemble, et

nous passâmes la soirée à rire aux éclats, avec des larmes dans les yeux. Avant de nous retirer dans nos chambres, Victor et Carlos m'annoncèrent le projet d'éblouir Brighton par leur faste ; ils me demandèrent si l'on trouvait à y louer des chevaux, et si la troupe dramatique était bonne, leur intention étant, le cas échéant, de s'abonner au mois. Je ne sus que leur répondre ; j'ignorais même qu'il existât quelque chose comme un théâtre à Brighton. Leur question me fit frémir, d'abord parce qu'elle était à cent lieues de mes idées actuelles ; ensuite parce que je ne pus envisager sans chagrin la séparation que la poursuite de plaisirs aussi coûteux ne manquerait pas d'amener souvent entre nous.

Cependant, je leur dis que nous nous occuperions ensemble, dès le lendemain, de la question de chevaux, mais que, pour le théâtre, ils ne devaient pas y songer. En admettant qu'il fût ouvert, leur ignorance de la langue anglaise les empêcherait d'y rien comprendre. Victor me répondit paradoxalement : *Tant mieux !* et Carlos m'insinua que, le ballet seul trouvant grâce à ses yeux, il n'était pas besoin de savoir l'anglais pour comprendre une blanche épaule et une jambe ronde. Son matérialisme me révolta ; mais il fallut me soumettre. Au moment voulu, je leur donnai, tant bien que mal, sur papier, le texte suivant lequel ils devaient formuler leur demande d'abonnement au contrôle, et je les conduisis vers le théâtre, non sans être obligé de demander moi-même mon chemin aux passants.

Enfin, nous reconnûmes l'objet de nos recherches à une profusion d'affiches gigantesques collées sur le mur, sur la porte, sur les fenêtres, et annonçant pour le soir, en caractères longs d'une toise, une représentation extraordinaire au bénéfice de mademoiselle Rosine Passmore, première danseuse. C'est étrange, ce nom qui fait

trembler aujourd'hui ma plume, n'éveilla rien dans mon cœur quand je le vis alors. Aussi je ne crois plus aux pressentiments. Je laissai mes deux amis s'aventurer seuls dans le dédale des couloirs, des escaliers. Je n'ai jamais rencontré d'assurance comparable à la leur. Ils se sentaient tout aussi bien à leur aise sur ce sol qu'ils foulaient pour la première fois, que dans la maison où ils étaient nés. Je ne les vis pas sortir du théâtre avant un gros quart d'heure, et je commençais à perdre patience, quand ils revinrent la figure rayonnante, et s'excusant de m'avoir fait attendre sur ce qu'ils avaient rencontré, chez le contrôleur, la plus belle jeune femme du monde. Ils me firent une description pleine d'enthousiasme des charmes de l'inconnue, et Carlos, saisissant un peu mieux l'anglais que Victor, me dit qu'il avait cru comprendre que cette merveille n'était rien moins que Rosine Passmore, la bénéficiaire. Nous allâmes fumer un cigare sur l'esplanade; le spectacle ne commençant pas avant sept heures, mes amis avaient encore beaucoup de temps à eux pour dîner et s'habiller. Cependant ils ne cessaient de me vanter les yeux de Rosine, ses cheveux, sa taille, sa main, et la chaleur de leurs éloges commençait à me gagner, quand soudain Victor, qui marchait au milieu de nous trois, nous poussa brusquement pour nous imposer silence, bien que ce fût lui qui parlât, et il nous dit d'une voix saccadée :

— Chut! c'est elle.

Ainsi que dans les romans et les drames.

Comme la dame passait devant nous, Victor se découvrit, Carlos suivit son exemple, et j'imitai Carlos. La dame nous répondit par un petit signe de tête, accompagné d'une ombre de sourire ironique, dont l'amour-propre de Victor fut très-satisfait, et que moi je traduisis ainsi : « Pourquoi ces messieurs me saluent-ils? »

Elle était accompagnée d'une femme âgée, sa mère, sans doute. Sa démarche, un peu vive, était pleine de grâce. Comme nous nous croisâmes plusieurs fois dans notre promenade, je pus la contempler à mon aise. Elle était plus que jolie, plus que belle. Certes, les éloges de mes amis étaient encore bien au-dessous de la réalité, et n'affaiblirent point l'impression forte et profonde que la vue de l'étrangère produisit sur moi. Je n'ai jamais rien rencontré qui m'ait agité d'une émotion de plaisir plus complète et plus spontanée. J'ai vraiment honte d'entreprendre la description de cette beauté, tant je sais d'avance que ma plume sera impuissante à retracer ce qu'éprouva mon cœur; mais, malgré moi, je suis poussé à vous en parler. Rosine Passmore (car c'était bien elle, et Victor avait deviné juste) appartenait depuis un an environ au théâtre du Lycœum, à Londres, et ne se trouvait à Brighton que temporairement et en représentations de congé.

Elle n'était pas grande; sa taille, sans être mince, était un modèle d'élégance. L'expression générale de ses traits était reposée et mélancolique; elle avait le teint d'un blanc mat; ses joues, très-légèrement rosées, étaient encadrées de riches bandeaux ondulés; à ces cheveux, d'un noir de jais, elle joignait, par un privilége assez répandu à Venise, m'a-t-on dit, mais presque inconnu dans nos patries, des yeux d'un azur fier et tendre. Cette alliance magnifique représentait si délicieusement la grâce dans la force, la rêverie dans la passion, la douceur dans la jalousie, qu'on en était émerveillé. Que vous dirai-je de ses lèvres fraîches et roses, bornées par de petites fossettes, paradis des baisers; de ses épaules, de ses bras, pour lesquels seulement on l'eût aimée? Couvrez tous ces trésors d'un grand air de dignité modeste et d'innocence; joignez-y cet indescripti-

ble *je ne sais quoi* qui brille pour nous dans la femme de nos rêves, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la singulière et splendide créature qui parla la première à mon cœur avide d'admiration et d'amour.

Comme vous l'avez deviné, mes amis n'eurent pas de peine à me décider de les accompagner le soir au théâtre. Toujours imbus des idées françaises, nous fîmes à frais communs l'achat d'un bouquet destiné à la danseuse. Victor et Carlos avaient retenu les deux stalles les plus proches de la scène; je trouvai heureusement à me placer près d'eux. Mon cœur battait d'impatience: aussi je ne prêtai qu'une oreille distraite à la comédie qui précéda l'entrée en scène de Rosine.

Quand elle parut, radieuse comme une étoile, elle fut accueillie par de vifs applaudissements et un murmure général d'admiration pour sa beauté, son talent et son éblouissant costume. De ce dernier je ne vous dirai rien, parce que j'ai seulement gardé le souvenir de bas rouges qui recouvraient deux jambes, deux merveilles d'élégance et d'harmonie. Elle débuta par un pas espagnol qui fit fureur dans l'assemblée, et qu'on lui redemanda jusqu'à trois fois.

A ce moment, Victor, le chef de la bande, lui lança notre bouquet, le premier et le seul qu'elle reçut de la soirée. Cet hommage lui fut des plus agréables, à ce qu'il nous parut; elle nous adressa, pour nous remercier, un charmant salut. L'émotion du succès soulevait sa blanche et ferme poitrine. Autour de nous, on vantait son caractère honnête et sa vie retirée; j'aurais volontiers serré la main de ceux qui parlaient ainsi, et mon cœur leur était reconnaissant de n'avoir pas détruit ses rêves. De notre coin, nous plongions dans les coulisses, et quand Rosine sortit de scène pour laisser la place à un chanteur comique, nous ne la perdîmes pas de vue

pour cela : elle but à petites gorgées un verre d'eau qu'on lui apporta, et elle s'assit tranquillement en attendant son tour de reparaître devant le public. Un moment, il nous sembla qu'elle interrogeait sur notre compte un employé du théâtre qui vint à passer près d'elle. Puis elle revint en scène avec des fleurs de notre bouquet sur son sein.

Mes deux amis m'avertirent qu'il était temps de nous retirer; je ne compris pas ce qu'ils voulaient me dire; la mort m'eût été douce en ce moment, et la réalité terrestre me parut odieuse. Pendant le trajet du théâtre à la maison du révérend Thompson, Victor et Carlos, vaincus par les fatigues de leur récent voyage, ouvrirent une fois la bouche pour me faire observer que Rosine seule avait dansé de la soirée, et il fallait espérer qu'il n'en serait pas toujours ainsi, car, à la longue, cela deviendrait monotone. Pour moi, je ne soufflai pas mot... et mon sommeil fut agité de visions délirantes. Je rêvai que le révérend Thompson épousait Rosine, que Victor était élu maire de la ville de Brighton, et que j'étais engagé comme premier danseur au Théâtre-Royal.

IV

Le lendemain, je m'éveillai avec la migraine. J'entretins longuement mes deux amis de l'impression qu'avait laissée en moi la dernière soirée. Ils me reprochèrent doucement de prendre feu pour des bagatelles. Victor et Carlos avaient leurs raisons pour ne pas se montrer à ce point accessibles aux joies de la première fête venue : bien que plus âgés que moi d'un an ou deux seulement, ils avaient déjà vu d'assez près les ivresses de

la vie et les reflets des bougies et du gaz sur les épaules nues, pour n'en pas être aussi facilement éblouis que leur pauvre camarade. Cette première raison ne fait que servir de préface à une autre, d'un ordre plus général et plus élevé. Ils avaient certainement le cœur aussi bon, et peut-être meilleur, mais, à coup sûr, autrement situé que le mien. Je n'entends pas leur jeter le blâme, en disant d'eux qu'ils étaient des hommes de plaisir; sans en être moins sincères et moins courageux aux heures graves de la vie, ils en courtisaient de préférence les heures folles et rapides. Ils étaient incapables d'absorber toute leur âme dans l'extase d'une rencontre inattendue et dans le souvenir d'un moment: aussi je me promis bien de ne pas leur découvrir ce qui se passait en moi. Ce qui m'excusait, à mes propres yeux, de cette discrétion, peut-être injuste envers deux cœurs dignes de toute ma confiance, c'est que je ne pouvais pas encore me rendre compte à moi-même de mes désirs et de mes projets.

Cependant, je restai une semaine sans retourner au théâtre, et à imaginer des moyens de revoir Rosine. Je la rencontrai un jour dans la rue; les battements de mon cœur m'avertirent de sa présence plus que ne le firent mes yeux, devant lesquels s'étendit une sorte de nuage. Elle était accompagnée de deux autres jeunes femmes, appartenant comme elle à la troupe de Brighton A un coin de la rue, elle les quitta et regagna seule sa demeure. Je la suivis de loin. Jamais je n'oublierai cette scène; si j'étais peintre ou poëte, je crois que je réussirais à faire un tableau lumineux ou un poëme touchant de ce que je vais conter en peu de mots.

Le soleil était des plus ardents, le pavé même sur lequel je marchais me brûlait les talons, et l'air tiède et lourd m'entretenait dans un état de langueur et d'insen-

sible contemplation. Sur les murs blancs des maisons récemment construites, les feux du midi renvoyaient un éclat torpide et monotone. Il n'y avait qu'elle et moi dans la rue large et longue aux trottoirs ensoleillés, et sur nos têtes, et tout autour de nous, le silence, cette autre solitude, régnait. En ce moment, la chose la plus difficile de la terre eût été pour moi de remuer ma langue dans mon palais; la force de raisonner m'avait aussi quitté, et il m'aurait été impossible de marcher moins lentement, fût-ce pour sauver ma vie. Et puis, elle semblait tellement ignorante de ma présence, de mon existence!... Enfin, c'était toute une scène d'un autre âge, ou plutôt, d'un monde étranger à celui dans lequel nous vivons. Cette femme simple et pensive, qui marche d'un air alangui, mais cependant d'une grâce sereine et d'un pas régulier, et sans jamais tourner la tête en arrière, et cet homme dont le cœur voudrait s'élancer en avant pour diminuer au moins d'un pas la distance inflexible qui le sépare d'elle, et que je ne sais quelle magie arrête: c'est une page arrachée aux sublimités infernales de l'Alighieri; ou plutôt, n'est-ce pas le spectre du Désir fasciné, se dressant entre le pauvre exilé de ce monde et la patrie de l'Amour, de la Lumière, de l'Harmonie?

V

J'appris que Rosine Passmore vivait avec sa mère dans le voisinage de Kensington-Gardens, et que les deux femmes y occupaient, au rez-de-chaussée d'une maison garnie, un petit appartement très-simple, où

elles ne recevaient personne. Je sus, en outre, qu'elles louaient, à un mille et demi de la ville, un modeste cottage, où la danseuse allait se reposer les soirs de *relâche*. Nous étions dans les premiers jours de septembre, et la campagne était admirablement belle. Ces divers renseignements me furent aussi fournis par Victor. Mon digne ami appartenait à cette classe privilégiée de gens qui, sans avoir jamais l'air de rien chercher, trouvent tout. Dans le fait, cela ne m'avançait pas à grand'chose. J'aurais donné beaucoup pour revoir Rosine, et c'était déjà un point de connaître sa maison; mais je ne pouvais raisonnablement me présenter chez elle, sous le seul prétexte que je serais ravi de faire sa connaissance. Je me résignai donc à attendre, ne pouvant davantage.

Sur ces entrefaites, mes deux amis et moi nous prîmes à frais communs un abonnement à l'*Illustrated London News*.

Le premier numéro qui nous parvint de cette feuille hebdomadaire contenait le portrait de mademoiselle Passmore, en costume de ballerine, accompagné d'un pompeux éloge de la belle artiste. Ce portrait était des mieux venus, et je restai de grandes heures à le contempler. J'avais été assez intimement lié au collége avec un certain Claude Vallon, jeune homme très-doux, très-savant, d'ailleurs pauvre et sans famille. Je savais qu'il se destinait au journalisme, et qu'en attendant il était simple rédacteur d'une feuille de théâtres, à Paris. J'écrivis à Claude et j'accompagnai ma lettre d'un petit manuscrit à l'adresse de son journal. C'était un article « *Voyages*, » où je parlais presque uniquement du théâtre de Brighton, des succès et de la grâce de Rosine Passmore. Il fut inséré presque immédiatement, et Claude, conformément à ma prière, m'adressa un numéro du journal, que je fis parvenir, presque aussitôt, à la belle

danseuse. Le lendemain, la poste m'apportait, de sa part, une carte sous enveloppe :

ROSINE PASSMORE

With many thanks.

Ces derniers mots étaient écrits à la main et veulent dire : *Avec mille remercîments.*

Et ce fut tout.

Cela servit seulement à me prouver que mademoiselle Passmore était polie et sensible à un galant procédé ; mais pas du tout qu'elle m'inviterait, dans un avenir prochain, à prendre le thé chez elle, comme j'en avais conçu l'espoir. Victor et Carlos, aux yeux vigilants desquels cette carte ne put échapper, se creusèrent le cerveau pour découvrir qui avait pu me valoir cette marque d'attention de la part de Rosine ; quand, après les avoir tenus en suspens, je leur dévoilai tout, ils me demandèrent où je pensais que cela me mènerait. Je n'avais rien à répondre.

VI

Cependant, on commençait à afficher sur les murs du théâtre les dernières représentations de Rosine, et on allait même jusqu'à en fixer le nombre extrême, qui était de douze. Cela ne réduisait plus qu'à trois semaines environ la durée probable du séjour de la danseuse à Brighton. J'en ressentis une grande tristesse, et

mes amis, pour me distraire, me proposèrent un jour de les accompagner dans une petite excursion à quelques milles de la ville, dans la plaine de Norton-Green, où avaient lieu, à cette époque de l'année, des courses de chevaux. Comme la séance se prolongeait fort avant dans l'après-midi, je cédai à mon impatience, et je m'en allai sans mes deux amis, qui, mêlés à plusieurs paris, ne pouvaient quitter la place. Je m'aventurai, en regagnant la ville, dans un petit sentier rempli d'ombre. Quand le désir m'en prenait, il m'était facile, en me dressant légèrement sur la pointe des pieds, d'étendre la vue au-delà des haies qui bordent la route. En avançant, j'aperçus fort distinctement deux femmes assises sur un banc de bois peint en gris, et qui faisait le tour d'un gros arbre planté en face d'un modeste *cottage*. Je reconnus Rosine. Elle était occupée à quelque travail de broderie, tandis que sa mère lisait à haute voix la vie et les aventures de Nicolas Nickleby, par Dickens. Au bruit que je fis en remuant le feuillage avec ma canne, la vieille dame interrompit sa lecture, leva la tête, et, à ma vue, fit un signe à sa fille. Ma surprise fut inexprimable quand je vis Rosine quitter son banc pour venir au-devant de moi, quand je l'entendis m'appeler à peu près par mon nom, et me remercier en termes assez vifs des choses obligeantes que j'avais écrites sur elle. Je ne croyais pas qu'elle eût gardé un si bon souvenir de l'incident. Je fus ravi. Là-dessus, nous échangeâmes quelques propos indifférents, autant que le permit mon trouble. La mère m'offrit, pour me rafraîchir, un verre de vin de groseille.

Je passai un quart d'heure céleste auprès de la danseuse, ne me sentant plus vivre, et absorbé dans une délicieuse contemplation. Quand je pris congé d'elle, la charmante fille m'autorisa à l'aller revoir quand elle

serait de retour à Brighton, c'est-à-dire à deux jours de là.

Rosine n'avait jamais aimé. Moi, de mon côté, je ne savais rien des choses de l'amour. La nécessité l'avait seule conduite à embrasser sa périlleuse carrière, et elle y apportait, tout en l'honorant par son talent et ses mœurs, une invincible mélancolie et une sorte de rancune contre le destin. D'autre part, sa mère, femme d'un sens droit, d'un cœur honnête et d'un esprit positif, avait sagement éclairé Rosine sur tous les piéges, et lui avait fait entrevoir un bon mariage avec quelque directeur de Théâtre-Royal, comme la plus désirable chose qui fût sur terre. Cette perspective avait peut-être souri aux premières ambitions de la jeune fille; mais l'exemple d'une sœur malheureuse en ménage, et morte deux ans auparavant d'un *broken heart*, avait totalement changé ses idées. Ainsi elle s'éveilla, un beau matin, veuve d'espérances et d'illusions, bien qu'elle n'eût jamais été trompée.

Ces petites causes, jointes à d'autres que je n'ai ni le temps, ni la liberté d'esprit, ni la science nécessaires pour expliquer ici, faisaient d'elle un type étrange, et, autant par l'esprit que par la figure, je crois n'avoir jamais rencontré personne qui lui ressemblât.

Cependant cette belle créature tant aimée, celle qu'on avait déjà commencé à surnommer l'inexorable, savait mon nom, m'accueillait presque, me souriait, me parlait, et peut-être parlait de moi. Je regardai mon bonheur comme invraisemblable, et j'osai à peine y croire; mais je ne l'aurais pas échangé contre tous les trésors de la terre, et il me transfigurait même à mes propres yeux.

Quand je me présentai chez elle à Brighton, c'est sa mère qui vint m'ouvrir; la bonne femme me dit que sa

fille ne pourrait me recevoir, attendu qu'elle était au lit, souffrante de la poitrine, et elle m'engagea à ne pas repasser avant une huitaine de jours, parce que, en admettant que Rosine fût sur pied dès le lendemain, elle aurait beaucoup à travailler, non-seulement à un pas nouveau, mais à ses costumes, dont elle faisait une partie elle-même. Cela m'enchanta d'entendre dire que pas même les mains d'une femme n'approchaient de ce corps charmant; pourtant, j'eus beaucoup de mal à dissimuler mon désappointement de ne pas la voir et le dépit d'attendre une éternelle semaine. Sur ces entrefaites, ma bonne étoile me fournit une occasion inespérée de l'entretenir tout à mon aise.

VII

Tandis que Victor et Carlos fréquentaient de préférence les *gentlemen riders* et tout ce que Brighton contenait de bipèdes chevauchant, buvant et fumant, j'avais fait la connaissance d'un artiste appartenant à la même troupe que Rosine, et qui, au théâtre, jouait les traîtres, et, à la ville, s'occupait de photographie. Ce jeune homme descendait d'une excellente famille de Manchester (à ce qu'il me dit) et avait fui jadis le foyer natal à la suite du remariage de sa mère. Dans une de ces économiques *eating-houses* de Londres où l'on ne respecte les bourses qu'aux dépens des estomacs, le jeune fugitif fit la rencontre d'un *schoolmaster* français qui visitait Albion chaque année, dans le dessein d'en emporter une cargaison de canifs payés à très-bas prix, et surtout de jeunes Anglais en payant un très-haut. Cet industriel

remarqua la physionomie intelligente de notre ami, lui proposa de l'emmener avec lui, le destinant à enseigner l'anglais aux héritiers présomptifs de messeigneurs de Saint-Omer. Il lui offrait, en retour, la table, le logement, et 15 francs par mois.

Le jeune Breton se laissa d'autant plus facilement persuader, qu'entre tous les embarras qui l'assaillaient alors, il n'avait pas celui du choix. Il accompagna donc son nouveau maître aux conditions fixées, et, après avoir épuisé les délices de la table, du logement et des quinze francs promis, il regagna furtivement *le Angleterre*. Le hasard le mit sur le chemin du Lycœum-Théâtre, en quête de sujets pour combler les vides de la troupe. Il se fit agréer pour l'emploi de second traître, et monta rapidement au premier rang.

William Robertson (puisqu'il faut *ne pas* l'appeler par son nom) se trouvait à Brighton au même titre que Rosine, en représentations de congé, et il faisait, pour l'amour de l'art, des portraits à quarante sous. Il demeurait au second étage, chez une sorte de Juif qui vendait de vieux habits. Il y vivait avec sa maîtresse et la sœur de sa maîtresse, les deux plus sinistres figures de gypsies que j'aie rencontrées. Il y avait une curieuse étude de mœurs, et surtout d'absence de mœurs, à faire en ce taudis.

La première fois que, séduit par le bon marché, je m'y présentai pour avoir mon portrait, les deux femmes ne me lâchèrent pas que je ne leur eusse fait la promesse d'un parasol en soie grise. Puis, j'assistai à une étrange conversation entre Robertson et elles. L'intérêt que j'y pris venait de ce que le nom de Rosine y était prononcé. J'eus honte d'entendre nommer mon ange dans ce repaire de courtisanes. Robertson leur annonçait, d'un air satisfait, qu'il avait vu Rosine le matin à la répétition,

qu'il lui avait parlé de la petite affaire, et qu'elle avait consenti.

PREMIÈRE GYPSY.

De quelle petite affaire voulez-vous parler?

DEUXIÈME GYPSY.

Eh quoi! vous ne savez pas, ma sœur? Ils ont entre eux une foule de mystères; il ne vous dira pas la vérité, soyez-en sûre: ainsi, ne l'interrogez pas.

ROBERTSON, *s'adressant à moi.*

Monsieur, je vous demande pardon pour l'inconvenance de ces deux sottes personnes. Vous connaissez, au moins de nom, notre charmante camarade, Rosine Passmore. Persuadé que son portrait se vendrait fort bien, je l'ai priée de favoriser mon atelier de sa visite. Elle a bien hésité un moment, mais j'ai sa promesse, et elle doit venir après-demain, vers trois heures. Nous avons toujours été fort amis; elle est aussi bonne que belle.

PREMIÈRE GYPSY.

Taisez-vous. Ne sais-je pas, et tout le monde ne sait-il pas que vous êtes son amant?

J'eus froid au cœur en entendant ces mots, et j'aurais volontiers écrasé sous mon talon la vipère qui venait de les lancer d'un air féroce.

La principale cause de ma première émotion était que la bonne mine, l'esprit et l'entrain de Robertson ne rendaient pas l'accusation de sa maîtresse trop invraisemblable. Tandis que je m'attachais à dissimuler mon agitation, Robertson se retourna vers sa jalouse compagne, et lui dit du ton de Figaro:

— Vous venez de dire un mensonge et de commettre une action basse. Ce que vous avez dit est faux, d'autant plus faux, que personne ne serait plus heureux et

plus fier que moi de reconnaître que c'est vrai. Rosine Passmore vaut beaucoup mieux que moi, qui vaux beaucoup mieux que vous: ainsi, je vous défends de parler d'elle; et, si je vous surprends à répéter vos diaboliques mensonges, suivant l'humeur où je serai, je vous donnerai des coups de bâton, ou je vous chasserai dans la rue.

Il lui débita tout cela du même ton obligeant et poli qu'il me dit à moi :

— Pardon, Monsieur, je suis à vous; de quelle grandeur voulez-vous votre portrait?

L'artiste avait conquis ma sympathie et mon estime par la déclaration qu'il venait de faire. Je le suivis dans son atelier, où je restai une grande heure au delà du temps nécessaire, tant sa conversation m'attacha. Il me raconta longuement son histoire, dont j'ai donné plus haut le résumé, me conta une foule d'anecdotes sur lui-même et sur ses camarades; enfin, je réussis à l'amener sur le chapitre de Rosine, dont il me fit l'éloge le plus vif.

— J'espère, Monsieur, poursuivit-il, que vous n'avez pas fait attention aux commérages de ces deux vilaines filles que nous venons de quitter. Elles ne sont point méchantes au fond, mais je vous les recommande comme les deux plus impudentes coquines du monde. Ce qui m'a irrité dans leurs suppositions de tout à l'heure, c'est qu'elles savent bien qu'elles mentent, et sans autre profit que de me mettre en colère. Elles savent que non-seulement elles s'attaquaient à une personne de beaucoup trop leur supérieure pour qu'elles aient le droit d'en parler, mais encore elles voudraient me donner l'air d'un imbécile en satisfaisant leur orgueil.

D'abord je ne compris pas fort bien ce que Robertson voulait dire; il se donna la peine de m'expliquer en-

suite sa pensée, et, depuis, l'expérience m'a souvent prouvé qu'il avait touché juste.

— Chaque fois, me dit-il, que vous verrez un homme un peu bien élevé, attelé à une femme indigne de son sexe, sans éducation, sans principes, et descendue très-bas, même dans l'estime de son amant, soyez sûr que la drôlesse ne manquera pas de ressentir une malveillante jalousie de ce frêle reste de supériorité. Le supplice le plus ordinaire qu'elle réservera à son malheureux compagnon, sera de le tantaliser en lui attribuant la conquête des femmes les plus belles et les plus vertueuses. L'explication de ces mensonges misérables, c'est que c'est un malin triomphe pour elle, objet de dégoût et de mépris, de pouvoir se supposer en rivalité avec l'honneur, la beauté, la vertu.

— Monsieur Robertson, lui dis-je, vous parlez comme Shakespeare; mais, lorsqu'on a affaire à de pareilles créatures, et surtout lorsqu'on trouve à s'en plaindre aussi amèrement, il me semble qu'il est un moyen facile...

— De s'en débarrasser? interrompit Robertson; vous êtes encore jeune, Monsieur, et vous ignorez que la femme est un animal bien opiniâtre, quand elle a cessé d'être un ange aux blanches ailes. Celles-ci ne s'en iront que d'elles-mêmes; je ne puis, en conscience, faire plus que de les battre tous les trois ou quatre jours.

— Votre façon de généraliser une opinion si rigoureuse à l'endroit des femmes ne s'accorde guère avec ce que vous m'avez dit tantôt de la belle Rosine.

— Rosine n'est pas une femme ordinaire, et si vous la voyiez...

— Oh! je serais bien heureux de la voir!

— Vraiment? fit complaisamment Robertson. Et il sourit.

Cette conversation avait eu lieu en français, langue que le traître-photographe parlait et entendait aussi facilement que moi. Ce Robertson avait d'excellentes manières, et tout à fait la figure d'un honnête homme.

— Mademoiselle Passmore, reprit-il, a désiré qu'il y eût le moins de monde possible dans l'atelier quand elle viendrait; cependant, comme vous ne paraissez pas homme à abuser d'une pareille rencontre, vous pouvez venir, si cela vous plaît, entre trois et quatre heures, après-demain; le prétexte sera que vous venez chercher votre portrait. A propos, ne faites pas de compliments à Rosine : elle ne les aime pas, et votre qualité de Français les rendrait suspects. Il se pourra que vous rencontriiez ici d'autres membres de la troupe; vous ferez la différence entre Rosine et eux.

VIII

Je fus exact au rendez-vous, et je trouvai, en arrivant, l'étroit atelier de Robertson envahi par cinq ou six personnes, parmi lesquelles je ne vis pas Rosine. Il y avait là le comique de Brighton, un petit homme sautillant, riant aux éclats, buvant de la bière et fumant une longue pipe; quand il ne dansait pas sur la table, il était assis dans un grand fauteuil de cuir, au coin du feu. Un baryton, à la figure féroce et presque toute noire, arpentait l'appartement en fredonnant un air sinistre. Une ingénue, sans sa maman, riait avant et après aux excentricités du comique. Une chanteuse de romances, avec sa maman, contemplait d'un air rêveur des photographies de lieutenants. Robertson, assis à

contre-jour dans l'embrasure de la croisée, frottait consciencieusement les carreaux de verre qui devaient servir à ses prochaines opérations. Quand j'entrai, il se leva, me présenta à ses camarades, me les présenta collectivement, et me demanda si j'avais le temps d'attendre un quart d'heure, avant qu'il me remît le portrait que je venais chercher. Je saisis son intention, et je répondis en conséquence. Le comique, qui était tout à fait de la maison, à ce que je crus voir (la deuxième gypsy nourrissait pour lui une passion folle, mais non sans espoir), se leva pour m'offrir une chaise à côté de lui, et accompagna sa politesse d'une drôlerie qui fit se tordre de rire l'ingénue. Comme Robertson m'invitait à fumer, attendu que ces dames n'y voyaient pas de mal, je tirai mon étui à cigares et le présentai d'abord au comique ; celui-ci, après avoir mis cinq minutes à se décider pour choisir le meilleur, l'offrit de ma part au baryton, lequel me répondit par un salut cérémonieux et refusa en me désignant sa gorge par un geste pathétique, mais sans ouvrir la bouche.

Robertson vint à moi et me dit en français :

— Moyennant trois pièces de six pences, j'ai réussi à me débarrasser des deux femelles ; elles se promènent maintenant dans la ville ou sur le port, et elles en ont jusqu'au soir, pour le moins.

A ce moment, on sonna à la porte de l'atelier. Robertson disparut un instant et rentra avec madame Passmore et la belle Rosine. L'ingénue et la chanteuse de romances allèrent se jeter à son cou. En Angleterre, les femmes de toutes les classes s'embrassent beaucoup entre elles. Quand la danseuse m'aperçut, une rapide expression de surprise et de dépit se peignit sur son visage, et elle me salua d'un air qui voulait dire : « Souvenez-vous que nous nous voyons pour la première

fois. » Heureusement, je la compris. Bientôt, profitant d'un moment où nous étions tous levés, elle se rapprocha de moi, et je l'entendis me dire presque sur le ton confidentiel d'une vieille intimité :

— J'espère que vous n'avez pas dit à Robertson que nous nous connaissons? C'est un bavard.

— Soyez sûre, lui dis-je, que je n'en ai pas touché mot, et je venais chercher ici un portrait que j'ai commandé.

— Ne mentez pas, vous savez qu'on va faire le mien.

— Certainement, l'on n'a pas manqué de me le dire depuis que je suis arrivé.

Et, croyant qu'on nous observait, elle reprit assez haut :

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la France, Monsieur?

— Pardon, Mademoiselle, fit Robertson intervenant, j'ai oublié de vous présenter monsieur, un jeune écrivain français. C'est lui et ses amis qui vous ont jeté ce bouquet.

— Ah! ce n'est pas un bouquet, c'est une couronne que mademoiselle méritait... et...

— A propos de couronne, fit le comique au baryton, pourriez-vous m'en prêter une demie?

L'ingénue éclata de rire; le baryton répondit: « Non », par gestes seulement; madame Passmore et la mère de la chanteuse de romances se mirent à causer entre elles; leurs filles et moi nous formions un petit trio d'amis. La chanteuse de romances s'appelait Marie Wadham: elle était sentimentale, bien élevée et presque instruite. Elle comprenait un peu le français et goûtait beaucoup notre poésie; au demeurant, elle paraissait très-attachée à Rosine, dont l'humeur sérieuse et mélancolique s'accordait bien avec la sienne.

Cependant Robertson vint annoncer à Rosine qu'il était prêt, et la pria de le suivre dans la galerie où il opérait, et séparée de nous par une petite porte vitrée. Pendant ce temps, je récitai à Marie Wadham des vers des *Contemplations*, qui venaient de paraître; mais je ne perdais point Rosine de vue. La danseuse s'assit sur une chaise de paille, après avoir ôté son chapeau blanc et le mantelet de drap gris qui composaient, avec une robe de soie noire, sa toilette ordinaire à la ville. Je la trouvais charmante ainsi. Ses pieds délicats étaient chaussés de bottines vernies.

J'assistai alors à une petite scène qui blessa mes sentiments. Madame Passmore, sans être fort âgée, portait sur sa figure, assez maigre et ridée, la trace de nombreux chagrins. En outre, l'excellente dame aimait trop à s'épancher en société, et ses appréciations péchaient rarement par un excès d'intérêt ou de nouveauté. Enfin, le comique ne manquait jamais une occasion d'être grossier ou piquant. La présence de Rosine, en tempérant les élans de la loquacité maternelle, l'empêchait de prêter le flanc à la gaieté des assistants. En cette circonstance, madame Passmore, jusqu'alors absorbée dans un entretien confidentiel avec la mère de Marie Wadham, ne vit pas plutôt la porte vitrée se refermer sur Rosine, qu'elle se lança, toutes voiles dehors, dans une dissertation sur les variations atmosphériques, sur les agréments d'être riche, d'avoir une bonne santé, et de conserver ceux qu'on aime. Elle conclut par une péroraison sur les changements qu'amène le temps, sur ceux dont elle avait elle-même été témoin depuis un certain nombre d'années, et qu'avaient subis tous ses amis en général, et la ville de Brighton en particulier.

— Oui, je déclare que Brighton n'est pas reconnaissable pour ceux qui ne l'ont point vu depuis quinze ans,

dit-elle. La première fois que j'y vins, c'était en compagnie de mon pauvre mari, Robert Passmore, alors au service du duc de Cambridge; j'entends qu'il dirigeait la musique du noble duc. J'avais alors vingt-trois ans.

Le bouffon bâilla d'une manière formidable et chanta assez haut, sur un air populaire :

Est-ce qu'Élisabeth la vierge
Ressemble à son portrait?

L'ingénue, sans avoir compris un seul mot de cette désobligeante raillerie, crut devoir éclater de rire. Madame Passmore appela le comique un malhonnête. Moi, j'aurais voulu jeter ce malencontreux homme dans les escaliers; je me bornai à me repentir de lui avoir offert un cigare et à ne plus faire attention à lui.

En ce moment, Rosine reparut parmi nous, comme le photographe se retirait dans le cabinet qui lui servait de chambre noire.

Je profitai d'un instant de liberté pour lui dire combien j'avais regretté que son indisposition ne lui permît pas de me recevoir, et lui demander s'il ne serait pas possible d'abréger l'intervalle de huit jours qu'on m'avait signifié. Elle parut réfléchir, et, fixant sur moi son beau regard profond, elle me dit :

— Demain, entre deux et trois heures, je vous attendrai. Je ne vous promets pas d'être longtemps avec vous, parce que nous sommes maintenant dans un coup de feu; mais, une demi-heure, ajouta-t-elle en souriant, suffira sans doute aux choses importantes que vous avez à me dire. C'est que vous avez tout à fait l'air mystérieux d'un conspirateur; n'importe, s'il s'agit

d'un complot contre le gouvernement, je n'en suis pas, vous êtes prévenu.

Notre entretien dura encore plusieurs minutes sur ce ton, mais aucun de nous n'était occupé de ce qu'il disait, et il me sembla que Rosine se servait, comme moi, de cette légèreté d'emprunt pour cacher le véritable état de ses pensées.

Bientôt Robertson vint rappeler son modèle pour une seconde épreuve. J'allai dire quelques mots agréables à madame Passmore, puis je m'enfonçai dans le vaste fauteuil de cuir, j'allumai un cigare et rêvai.

Autour de moi on discutait le succès de mademoiselle Piccolomini dans *la Figlia del Reggimento*.

La séance aux portraits terminée, Robertson vint nous avouer, de l'air le plus contrarié, qu'un seulement était assez réussi, pour qu'il consentît à le vendre, et annonça, en me désignant, qu'il était retenu. J'offris sur place de le couvrir de diamants. On m'en demanda six francs dix sous, avec le cadre.

Rosine sourit de mon ardeur, et, en sortant, elle répéta : « A demain ! »

IX

Le lendemain, je ne manquai pas de me présenter, à l'heure indiquée, chez la danseuse. C'était d'un rare contraste que l'appartement sombre et froid où vivait la femme qui nous procurait chaque soir ces éblouissements. C'est madame Passmore qui vint m'ouvrir; je la saluai avec un paquet de chocolat de France, comme on jette un gâteau à Cerbère, le gardien de la

porte des enfers, à cette différence près qu'il s'agissait, pour moi, de la porte du paradis. Je fus reçu dans une chambre vaste et nue, où les deux femmes finissaient leur frugal dîner, et qui possédait pour tout ornement une lithographie de Wellington (*the Duke*) et un portrait au daguerréotype de madame Vestris. C'était le professeur de Rosine, qui m'en parla souvent avec reconnaissance.

Rosine ouvrit l'entretien par le récit des obligations qu'elle avait à cette dame; ce sujet nous conduisit jusqu'à la fin du repas; et comme madame Passmore débarrassait la table, la danseuse me fit visiter les trois ou quatre pièces dont se composait l'appartement. Je vis, sans intérêt, une cuisine microscopique, attenante à un cabinet où dormait madame Passmore. Quand j'entrai dans la chambre à coucher de la belle danseuse, je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux et agité de sensations inconnues. Je n'avais jamais vu, auparavant, la chambre à coucher et le lit d'une femme; et cette pensée me tortura, que si Rosine avait un mari ou un amant, comme cela ne devait pas tarder à arriver, cet Élysée serait son domaine; que, quand il voudrait, il y tiendrait dans ses bras, sur son cœur, sur ses lèvres, frémissante et soumise, l'idole de mon âme. C'est l'excès même de mon innocence qui m'évoqua avec une telle violence ces images voluptueuses de la belle et dédaigneuse Rosine, domptée par un amour dans les joies duquel elle oublierait jusqu'à mon nom. Elle s'aperçut de mon trouble, et peut-être en devina la cause, car elle rougit légèrement, et comme elle me fit signe de la suivre hors de ce délicieux sanctuaire, je me vis passer dans la glace d'une psyché. Jamais je ne me parus à moi-même aussi maigre.

J'avais alors à peine dix-huit ans; j'étais grand, élancé,

j'avais les cheveux d'un blond tendre et un grand air de faiblesse et de douceur. En somme, il me paraissait difficile qu'une femme comme Rosine pût jamais dire à un enfant comme moi : « Je vous aime. »

Cependant, nous rentrâmes dans la salle où j'avais d'abord été introduit. Madame Passmore nous y laissa, pour aller prendre l'air dans un petit jardin. Rosine, restée seule avec moi, me désigna un siége, et s'assit elle-même sur une chaise de paille, auprès de la fenêtre. Je m'approchai d'elle, et après quelques propos incohérents dont elle paraissait aussi confuse que moi, je lui pris machinalement la main et la tins embrassée; puis je m'amusai à contempler cette main, à la retourner de mille façons et à la baiser de nouveau, comme un enfant fait d'un jouet qu'il aime. Tantôt je fixais sur elle des regards qui peignaient mon trouble intérieur; j'aurais pu la regarder pendant des siècles ainsi, et nul que moi n'a plus possédé par les yeux cet objet enchanteur. Soudain je ne sais quel vertige me saisit; je me laissai tomber aux genoux de Rosine, j'étreignis sa charmante taille d'un bras, tandis que, de l'autre, je tentai d'incliner sa tête vers mes lèvres.

Mais elle bondit hors de mon étreinte et murmura :

— Comme les autres!

Je la suppliai; elle fut inaccessible.

Qu'il me soit beaucoup pardonné; depuis un mois, je vivais tellement dans la pensée continuelle de Rosine, elle m'était si présente partout et toujours, j'avais eu avec elle tant d'entretiens dans les pays du rêve et de l'espérance, que je ne pouvais m'imaginer qu'elle ne me connût pas autant que je la connaissais. Mon explication vous suffit-elle? Je la donnai plusieurs fois à Rosine, qui, avant de se laisser persuader, me dit d'une voix émue :

— Pourquoi m'avez-vous trompée? Contre mes habitudes et mes résolutions anciennes, un jeune homme a pénétré chez moi ; c'est vous. Votre esprit s'est révélé au mien en différentes rencontres, sous une forme délicate et réservée, qui m'a été agréable et me faisait éprouver du plaisir à vous voir. J'ai cru vous en donner une preuve en vous accordant ce que je n'ai jamais accordé à personne, la permission de venir chez moi comme un ami. Tenez, maintenant je puis vous le dire, j'avais cru reconnaître dans nos humeurs une conformité de vague mélancolie qui m'eût permis de vous dire, comme à un jeune frère, mes tristesses et mes ennuis. Et voilà que, dès le premier jour, vous me donnez vous-même les mêmes causes de souci dont j'aurais aimé à me plaindre à vous. C'est mal. Je ne vous en veux pas de ressembler à tous ceux de votre âge; je vous pardonne, mais séparons-nous: il vaut mieux que, tout de suite, nous rompions ensemble, afin de ne pas avoir d'amitié perdue à regretter.

J'étais au désespoir, et elle-même avait quelque peine à se défendre des larmes qui brillaient dans ses yeux et qui coulèrent silencieusement sur ses joues quand je lui dis :

— Pourquoi me condamnez-vous? Il m'eût été moins dur d'avoir à supporter votre indignation que votre pardon dans l'oubli. Pourquoi ne resterais-je pas votre frère et votre ami? Comme vous je suis jeune, comme vous pauvre des joies du monde, comme vous étranger à ceux qui nous entourent, comme vous triste et solitaire, comme vous perdu en des visions sans fin, comme vous épris des splendeurs de l'harmonie et de la beauté morale. La seule différence entre nous, ma bien-aimée Rosine, c'est qu'après tout je saurais où trouver mon bonheur, s'il m'était permis d'aller à lui, et que vous ne le sauriez peut-être pas, ma belle...

Étrange renversement! elle ne sembla plus fuir mon approche; et, laissant tomber sur mon épaule sa jolie tête accablée, elle dit en soupirant :

— Mon aimé (*darling*), vous m'avez fait de la peine!

Je la tins serrée contre ma poitrine, et je couvris de baisers son cou blanc et parfumé de fraîcheur, sans qu'elle résistât davantage. Au milieu de notre extase, nous entendîmes dans le corridor voisin le pas lent de madame Passmore. Rosine reprit sa place au coin de la fenêtre, et je me tins debout devant elle et comme prenant congé.

La vieille dame nous regarda alternativement d'un air surpris et railleur. Je m'en tirai tant bien que mal, et je balbutiai en me tournant vers Rosine :

— Puisque vous le permettez, Mademoiselle, je vous apporterai prochainement le dernier roman de Bulwer: *la Famille Caxton.*

— Eh bien, Rosine, vous n'accompagnez pas monsieur jusqu'à la porte? dit mistress Passmore de son ton naturel.

C'est ce que fit Rosine, en me serrant les mains avec force, et me priant de revenir le plus tôt possible.

— M'aimes-tu? lui dis-je en français, au comble de l'exaltation.

Elle disparut sans me répondre.

X

Huit jours après, Rosine, qui m'avait accueilli durant ce court intervalle sur le pied d'une intimité croissante, m'apprit avec émotion qu'elle quitterait Brighton le

surlendemain, pour faire sa rentrée au théâtre du Lycœum, où elle venait d'être appelée en termes pressants. Consterné par cette nouvelle, je me jetai au cou de l'enfant, sans être arrêté par la présence de sa mère, et je la pressai longtemps contre mon cœur. Sa peau frissonna, comme le duvet d'une tourterelle, au toucher subit de mes larmes. Madame Passmore elle-même eut pitié d'une si vive douleur et tâcha de me consoler, en disant que Londres n'était point le bout du monde, qu'un hiver n'était point l'éternité, qu'il y avait toujours moyen de se revoir, que la poste n'avait pas été inventée pour le Grand-Turc... et autres lieux communs également rassurants. Je n'en tirai pas la plus petite consolation, et Rosine semblait penser comme moi. Hélas! quand je reproduirais les terreurs amoureuses que j'évoquai pour la conserver, cela n'empêcherait pas qu'elle ne m'eût quitté quarante-huit heures après cette funeste annonce. Je reçus, le lendemain, de cette charmante et fidèle Rosine, une lettre que je baisai avant de l'ouvrir.

Elle contenait quatre lignes au plus. On me disait qu'on se portait bien, qu'on pensait toujours à moi, et qu'on attendait de mes nouvelles à cette adresse :

Lambeth-Palace, New-Road, 4.

Puis, dans un post-scriptum aussi court que le reste, Rosine me demandait si j'avais terminé les vers que je lui avais promis sur un de ses rôles. Je passai la nuit à lui écrire vingt réponses extravagantes. Voici à peu près le contenu de la vingt et unième :

« Ma belle Rosine,

« Je vous aime par-dessus tout, je n'aime que vous, et vous êtes loin de moi. Après cela, vous me demandez si j'ai songé à vous faire des vers; oubliez-vous donc,

ma bien-aimée, que l'autre jour, en vous quittant, j'ai dit adieu à tout ce qui est pour moi poésie et bonheur? Je ne veux pas ici vous offrir le contenu vulgaire d'une déclaration; ne redoutez pas de ma part cet ennui. Rosine, bien des années me restent à traverser avant d'arriver à ce qu'on appelle la maturité; mon cœur cependant, mûri par l'épreuve, a vu son aurore obscurcie par mille brouillards et noyée enfin dans les pleurs. Puis, les angoisses, les désespérances ont détruit peu à peu sa fierté; mais l'idéal, qui voltigeait sans cesse autour de ce frêle édifice de mon cœur, en soutenait encore les débris flottants. Un jour j'ai cru tenir ce rêve de mes rêves; l'aile de cet habitant de l'éternelle patrie m'a effleuré la joue en passant, j'ai même pu arroser de mes larmes ses pieds sacrés... et puis, la vision s'est enfuie. Au nom de cette tendresse dont je vous remercie, pardonnez à ma folie; bonheur, gloire à vous qui avez été bonne, et qui m'avez bâti de vos mains un asile de souvenirs où se réfugiera mon âme abandonnée. Je m'efforcerai, s'il le faut, de lutter contre ma lassitude et mon dégoût universel : mais que j'entrevois de défaillances! Tomber si soudainement des splendeurs de votre ciel... mon amour, j'ai peur des ténèbres. Si je vous écris toutes ces choses, c'est que ma langue m'aurait fait défaut à les prononcer. Qu'il me soit bientôt permis de voler vers vous, de vous presser sur mon cœur, et de vous baiser le front, avant que nous cessions de nous voir! Grâce à ce que je vous ai dit plus haut, cette suprême entrevue ne sera embarrassée d'aucune confidence, et je pourrai être tout entier à mon bonheur.

« Votre Armand. »

Ce ne fut pas moins d'une semaine après l'envoi de

cette lettre que la réponse de Rosine me parvint. La voici :

« Je n'ai pu vous donner de mes nouvelles, et je le regrette d'autant plus vivement, que j'ai de sérieux reproches à vous faire au sujet de votre dernière lettre, dont le ton de découragement est une énigme pour moi. Pourquoi parlez-vous de venir me baiser le front et de ne plus me revoir ensuite? Si me baiser le front vous donne de pareilles idées, j'aime assez à vous voir, je l'avoue, pour me borner à vous serrer la main. Consolez-vous donc, mon cher Armand; croyez que je ne vous oublie pas et que je vous regarde toujours comme mon sincère ami. Tout mon temps est pris par les répétitions. Marie Wadham me charge très-instamment de vous présenter ses amitiés. Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur? Je vous prépare une petite surprise qui, je l'espère, ne vous sera point désagréable. Il m'est impossible d'en dire davantage aujourd'hui, et puis... ce ne serait plus une surprise. Vous m'aimez, dites-vous... et le porteur attend la réponse. Mon Dieu! mais... je le répète... ce ne serait plus une surprise.

« Votre fidèle Rosine. »

Je fus heureux en lisant cette lettre, et je n'eus point de repos que Rosine ne m'eût informé de ce que devait être sa surprise. Elle tint bon et me répondit, d'une manière très-brève, que je ne devais le savoir qu'à deux ou trois semaines de là; que, ses moments étant très-occupés, je ne devais pas attendre de prompte réponse à mes lettres; qu'enfin le mieux était d'attendre patiemment qu'il lui plût de m'éclaircir son petit mystère. Je repris un peu de courage et je m'absorbai dans mon travail, à la grande satisfaction du docteur Thompson, qui

ne se doutait de rien. Je suis heureux de pouvoir rendre en passant cet hommage à l'admirable discrétion des mœurs anglaises. Ni les préoccupations dont ma figure portait des traces visibles, ni les lettres que je recevais, ne devinrent pour le révérend Thompson des instruments de soupçon. Le fait est d'autant plus remarquable, qu'il était, ainsi que le reste de sa famille, d'humeur légèrement tracassière. D'ailleurs, on m'avait placé chez lui pour apprendre l'anglais; je remplissais mon mandat en conscience, et, de plus, je ne scandalisais pas par ma conduite ses chastes yeux et ses chastes oreilles. Que pouvait-il exiger de plus? Revenons à mes camarades, Victor et Carlos, dont je devais bientôt être séparé, et qui n'avaient jamais cessé de me témoigner, par mille délicates attentions et par tous les services qui étaient en leur pouvoir, une sincère amitié.

XI

Victor et Carlos Laurenty étaient depuis trois mois les compagnons de mon exil. Ils étaient, en tous points, des voisins tels qu'il en faudrait donner aux misanthropes pour les réconcilier avec la vie et l'humanité. Carlos, le plus jeune et le moins expérimenté, mais non le moins hardi, appartient à cette classe singulière d'individus que tout amuse, que tout fait rire et qu'entraîne l'irrésistible manie de flairer toujours le bouffon à côté du sublime. Cela le rend souvent désagréable aux gens dits sérieux; mais, comme il est bon et beau, on finit toujours par lui pardonner. Sur ses joues fraîches, honnêtes et grasses, dans ses grands yeux d'un bleu pâle, et

jusque sur le sommet de ses épaisses boucles blondes qui lui donneraient, vues d'en haut, un faux air de chérubin, on lit : « A bas la mélancolie! Tous les méchants sont buveurs d'eau! » Carlos a une partialité précoce pour le vieux vin de France. Son plaisir est si complet, que, lorsqu'il rit, tout en lui semble rire : tête, bras et jambes. C'est, au demeurant, une nature dévouée, affectueuse, et qu'on ne peut s'empêcher d'estimer et d'aimer. Il ne prodigue pas les appellations tendres, mais il commet les actes généreux. Il sait se mettre dans l'embarras pour ceux qu'il aime, et il faut lui en avoir beaucoup de gré, car c'est un des adorateurs les plus convaincus du dieu Comfort, ce qui donne une grande portée à ses apostasies. Carlos n'envie qu'une chose au monde : c'est l'aplomb mythologique de Victor, dont je vais tâcher d'esquisser aussi, en peu de mots, l'olympienne physionomie. Victor, à dix-neuf ans, ne mesurait pas loin de six bons pieds de haut, portait les cheveux ras, la moustache longue, allumait un cigare sur un cheval lancé au triple galop, buvait comme quatre, et plaisait beaucoup aux femmes sentimentales, sans aucunement déplaire aux autres. A Brighton, tout le monde l'appelait *le colonel,* et il ne s'en défendait pas. C'est un bon ami et un très-divertissant compagnon. Les moyens qu'il a employés durant notre séjour à Brighton, pour se concilier la faveur et l'attention publiques, remontent à lui. Il s'était lié, dans une partie de chasse dont il courut sans nous les fatigues, avec un riche propriétaire des environs de Brighton, qui, séduit par les façons de notre ami, et le prenant pour un jeune seigneur français en voyage, l'invita à venir passer une semaine dans son château et à ne pas se gêner pour prendre avec lui ses domestiques. La sérénité de Victor ne l'abandonna pas dans ce grave mo-

ment; il répondit qu'il voyageait avec deux de ses gens seulement, et qu'il ferait son possible pour se rendre, dans un bref délai, à la courtoise invitation du seigneur châtelain. Ce qui avait mis Victor si fort en frais de cordialité, c'est que mondit seigneur châtelain possédait, à ce qu'il apprit, une vieille cave et une jeune damoiselle, tout à fait dignes l'une et l'autre, à des titres différents, mais égaux, de l'estime d'un galant homme. A tous les autres égards, le nouvel ami de Victor était une reproduction assez fidèle de l'irascible Western de Fielding, et il n'aurait pas été prudent de lui manquer de parole. A son retour parmi nous, Victor nous réunit, Carlos et moi, en conseil extraordinaire, et nous développa son cas avec chaleur et talent.

Il nous demanda s'il pouvait compter sur notre amitié comme nous avions toujours eu lieu de compter sur la sienne, notamment moi, Armand Laurent, dont les affaires vis-à-vis de Rosine n'étaient dans une situation prospère que par le fait de son dévouement à lui Victor. Je ne m'en serais jamais douté; néanmoins, je me laissai attendrir et lui jurai obéissance, reconnaissance, en récompense de ses bienfaits. Se tournant alors vers Carlos, au nom des liens qui les avaient toujours unis depuis leur enfance, Victor le conjura de dire si les sentiments qu'il portait à son cousin iraient bien jusqu'à ne pas lui refuser un petit service. Carlos dut s'engager aussi par serment. Victor nous révéla qu'il n'était qu'un moyen de le tirer d'embarras : c'était que nous consentissions à passer pour les deux fidèles domestiques dont le seigneur châtelain avait non-seulement permis, mais encore désiré qu'il fût accompagné. Carlos demanda à son cousin s'il était gris. Victor, pour nous amorcer, se rejeta sur une description très-séduisante de la cuisine d seigneur châtelain, qui nourrissait ses serviteurs, nous

dit-il, au jambon d'York, et leur autorisait l'usage du grog en dehors des heures de repas; sans parler des filles d'office et des femmes de chambre, que Victor n'avait jamais vues, mais qui devaient être les plus piquantes soubrettes!.. Quant à la question de livrée, il nous dit de ne pas nous en inquiéter, car, en homme prévoyant, il avait glissé à son futur hôte que la haute fashion parisienne était d'habiller ses domestiques familiers de fracs noirs. Tel était le caractère de Victor. Dans la seule enceinte de Brighton, il connaissait, au bout d'un séjour de trois semaines, tous les chevaux, cochers, jockeys, loueurs de fiacres et marchands de chiens de la ville; c'était à eux qu'il devait d'être appelé *le colonel*, et il leur en était reconnaissant. Ces relations distinguées étaient fières de lui et répandaient au loin sa popularité. Lorsque nous en faisions le sujet de plaisanteries, dans cette bienheureuse *library* de *Samuelson House*, où nous avons tant ri et tant fumé, Victor nous répondait que nous étions jaloux des promenades gratuites à cheval que son commerce lui rapportait. Une autre fois, Carlos et Victor annoncèrent officiellement leur projet d'acheter un dog-cart et un poney. Dès lors il ne se passa point un seul jour que nous ne fussions en proie aux assiduités de tous les bouchers, boulangers et autres, qui avaient à se débarrasser de rosses fourbues et de vieilles machines à deux ou quatre roues. Victor, enfin, honteux de ce manége, congédia un jour cet essaim de juifs. Dès lors, l'idole descendit de son piédestal. Cependant, il avait monté tous les chevaux à vendre dans la ville et s'était paradé dans tous les équipages disponibles, sans qu'il lui en coûtât rien qu'une abondante distribution de poignées de main et de cigares belges. Quand je me promenais dans les rues en compagnie de Victor, nous étions salués par d'étranges in-

dividus que je voyais pour la première fois, et qui ne devaient pas appartenir à la magistrature ni à l'aristocratie de Brighton. Les connaissances de Victor sentaient généralement l'eau-de-vie et ne dédaignaient pas de fumer leur pipe *coram populo*. Il y avait surtout un athlétique marchand de chevaux que Victor appelait *mon oncle*, et chez lequel il dînait quelquefois. Ces jours de gloire allaient finir.

Rosine, fidèle à sa parole, m'écrivait à trois semaines de là une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Armand,

« Je viens satisfaire votre curiosité, au sujet du petit mystère dont je vous menace. Lundi prochain, je serai libre toute la journée ; venez me voir. Je vous attendrai pour déjeuner chez moi, à dix heures, et nous irons ensemble au Palais de Cristal, si vous le voulez bien. Ma mère doit passer cette journée chez une dame, à quelques milles de Londres ; au retour, nous dînerons ensemble à la maison.

« Votre fidèle Rosine. »

Cette lettre me plongea dans une joie ineffable. Au moment où j'allais en donner lecture à mes deux amis, ceux-ci réclamèrent les premiers la parole pour un fait personnel, et ils me tendirent ensemble deux éditions d'une même circulaire manuscrite, émanée des bureaux paternels. En voici la copie :

« Mon cher ami,

« Je crains que nous ne nous soyons pas bien compris quand je vous séparai de votre famille pour vous envoyer à Brighton. Mon but n'était point de vous y

mettre en relation avec le *corps de ballet* et les chevaliers d'industrie de la ville. Ayez donc l'obligeance de présenter mes remerciements à M. Thompson, et, au reçu de cette lettre, veuillez vous préparer à gagner Londres, où vous êtes attendu chez M. Mathews, qui consent à vous recevoir dans ses bureaux. Vous trouverez à y occuper votre temps d'une façon plus conforme à mes désirs et aux convenances. »

Le moment de la séparation devait être cruel, mais il fut adouci par le petit plan que nous concertâmes ensemble. Je donnai lecture à mes amis de la lettre de Rosine, et il fut convenu que nous quitterions Brighton de compagnie, le lundi suivant, jour de mon rendez-vous. M. Thompson ne s'opposa point à cet accomplissement des devoirs les plus sacrés de l'amitié.

La rue où Rosine demeurait est située à quelques cent pas de l'imposante station de Waterloo. Ce n'était pas de la joie que j'éprouvais en m'y rendant d'un pas rapide, c'était une sorte de fièvre qui bouleversait mon cœur et ma tête. Quand je me présentai à l'adresse indiquée, une vieille femme vint m'ouvrir et me dit qu'elle ne connaissait pas mademoiselle Rosine Passmore. Je faillis suffoquer de désappointement. Ce n'était qu'une fausse alerte. Celle qui l'avait causée était une nouvelle femme de ménage, encore ignorante des noms des locataires. Rosine, qui demeurait au premier, reconnut ma voix, et m'appela. En une seconde je fus dans ses bras. Elle me demanda si j'étais heureux de ce qu'elle m'eût préparé cette rencontre. Je lui répondis par des caresses d'enfant, puis nous nous mîmes à table, et quand mon agitation eut fait place à un calme relatif, nous décidâmes de l'emploi de la journée, que nous résolûmes de passer au Palais de Cristal, comme c'était la première intention de Rosine. Là-dessus, je l'embrassai de

nouveau. Elle me dit que rien n'était fait, et qu'elle me renverrait sur-le-champ à Brighton si je ne me tenais tranquille.

— Si vous ne vous conduisez pas comme un jeune gentleman bien élevé, me dit-elle, j'en ferai prévenir votre maître, le révérend Thompson.

— Eh quoi ! vous le connaissez, Rosine ? lui répondis-je. Alors, confidence pour confidence, j'ai rêvé que vous l'épousiez.

Et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, en songeant à la figure du rigide Thompson, s'il eût pu se douter qu'on parlait de lui aussi légèrement dans la chambre d'une comédienne.

XII

Puis nous partîmes, elle à mon bras, à la recherche d'un cab qui nous transportât à la station de Sydenham. Je ne sentais plus la terre sous moi. Rosine était calme et pensive ; moi, je ne pouvais me lasser de la contempler, et, en marchant à côté d'elle dans la rue, je ne sais pas comment je ne me heurtai point vingt fois contre les pavés, car jamais je ne regardai ni à mes pieds ni devant moi.

Dieu ! toi qu'on représente sévère pour nos défaillances, serait-il possible que tu n'eusses point souri alors à notre bonheur, que tu nous eusses rayés de ton pardon ? Pourtant, ce ciel radieux, cette ivresse ineffable, tout cela est ton ouvrage, ô Dieu ! Loin de ta volonté, hors de ton espérance, on n'aime pas comme nous nous

aimions. Ceux que tu abandonnes souffrent, et nous étions heureux.

Plus tard, aux heures d'isolement, qui de nous n'a dit en face de ces reliques sacrées : « C'était là le bonheur ! »

Oh ! le bonheur !... Laissez-moi vous dire comme j'ai goûté le bonheur un jour. Être à l'aurore de la vie, et, par une matinée de soleil et de liberté, rencontrer seule la maîtresse de votre cœur, innocente et amoureuse, et soudain se sentir emporter par la vapeur, côte à côte avec celle qu'on va posséder, loin de ce qui humilie et peut gêner la tendresse ; sentir qu'on l'a près de soi, qu'elle ne connaîtra que vous dans le monde étranger où vous l'emmenez, qu'elle est bien là réellement assise près de vous et vous regardant ; se causer à soi-même d'horribles frayeurs en fermant les yeux et en feignant de croire que tout cela est un rêve ; baiser ses mains, ses yeux ; ne plus se souvenir d'aucune ambition, d'aucun ennemi : ce fut là mon bonheur.

Quand nous aperçûmes le Palais de Cristal, Rosine, jusque-là rêveuse et recueillie, poussa un petit cri d'admiration, bien justifié par la splendeur de cette merveille. Rien de plus féerique, de plus *rêvé* que cet admirable palais, quand le miroir de son dôme réfléchit les tendres feux du matin. Ainsi le soleil d'amour, qui venait de se lever sur moi pour la première fois, m'illuminait tout entier de sa flamme radieuse.

Rosine s'extasia également devant l'intérieur magique du Cristal-Palace. Après une promenade de quelques heures, rapides comme des secondes, nous atteignîmes la galerie des tableaux, où m'attendait une aventure bizarre. Comme ma compagne venait de s'asseoir, je vis qu'un certain nombre de personnes, jusqu'alors absorbées dans l'examen des peintures exposées, regardaient

Rosine avec une obstination singulière, et se communiquaient à voix basse des remarques auxquelles j'étais sûr que son nom était mêlé. Je fis part de mon étonnement à Rosine; elle me répondit que je me trompais et parla d'autre chose. Évidemment la belle et célèbre artiste du Lycœum était connue d'un certain nombre des habitants de Londres; mais je ne pouvais m'expliquer qu'elle fût l'objet d'une pareille attention, au milieu d'une foule se composant en grande partie de voyageurs et d'étrangers. Comme je levais les yeux, j'eus l'explication du mystère, et je vis à une place d'honneur et entouré d'un grand cadre doré le portrait en pied de Rosine, peint par David L..., jeune artiste à la naissante célébrité. Rosine parut désolée de l'air désappointé et presque morose dont j'accueillis cette découverte. Un sentiment aigu vint me traverser le cœur au sujet de ce peintre qui avait représenté Rosine les épaules, les bras et les jambes nus, en héroïne mythologique.

— Vous êtes fou, me dit-elle : le peintre n'a dessiné d'après nature que ma figure; en fût-il autrement, trois mille personnes ne me voient-elles pas chaque soir à peu près dans ce déshabillé qui vous alarme ?

— Cela est vrai... mais aucune de ces trois mille personnes n'a le droit de venir près de vous pour vous toucher et vous faire prendre telle position qui lui sera agréable, comme ce maudit artiste qui, sous prétexte de favoriser ses effets d'air et de lumière...

— Et moi qui croyais vous faire plaisir en vous montrant deux Rosines, car je n'ignorais pas que mon portrait fût ici. Mais, comme vous êtes irritable !

Nous descendîmes dans le jardin, où les grandes eaux jouaient comme à Versailles. Le ciel étant clair, une foule énorme y circulait à l'aise, tandis qu'une autre

foule était assise, non sur le vert gazon, comme disent les romances (cela est interdit en Angleterre), mais sur les degrés des escaliers de pierre. Nous nous plaçâmes le plus loin possible de la presse et du bruit. Rosine avait laissé, peu à peu, son sein agité reposer sur mon bras, et son voile était baissé. Il me semblait que sa vue errait, indifférente, sur le spectacle qu'elle avait devant elle. Un moment, je vis deux larmes silencieuses rouler le long de sa figure, et, comme je m'en émus :

— Cher Armand ! murmura-t-elle.

Bientôt, cependant, elle recouvra la sérénité habituelle de son visage, et accepta que je la conduisisse dans la splendide salle du restaurant, où l'on dîne à la carte, auprès des lacs d'Amérique et à deux pas de l'Alhambra. Elle ne voulut accepter qu'un morceau de volaille froide et un verre de bordeaux. Ce modeste repas terminé, nous allâmes faire un tour devant les petites boutiques parisiennes dont cet Élysée est émaillé. Je la forçai d'accepter quelques souvenirs de notre excursion. Puis elle me rappela qu'il était temps de retourner à Londres, où sa mère nous attendait. Je comptais trouver au retour le tête-à-tête de l'arrivée ; malheureusement, tous les compartiments étaient envahis. Nous y fîmes la rencontre de Français qui paraissaient trouver ma compagne de leur goût, et s'évertuèrent à lui rendre ces mille petits services dont l'occasion se présente à chaque instant en voiture publique, tels que de lui offrir la meilleure place, d'ouvrir ou de fermer les fenêtres à sa fantaisie. Ils poussèrent même l'abnégation jusqu'à jeter leurs cigares sur la voie.

— Diable ! me jeta dans l'oreille un mien compatriote, indiscret et facétieux, vous avez là une jolie maîtresse.

Dans le fond du compartiment, un vieux gentleman entretenait galamment Rosine du supplice de William Palmer ; puis il lui parla d'un cheval qu'il avait gagné à la loterie, et d'un château, entouré de vieux arbres, qu'il possédait dans le Yorkshire.

Arrivés à Londres, nous regagnâmes en cab l'antique Lambeth.

En cette heure d'ivresse, sa jeune beauté réalisa pour moi ce mot d'un poëte d'esprit :

« On dirait d'un rayon de soleil qui touche la terre pour la première fois. »

Madame Passmore n'était pas encore rentrée. Rosine alla porter sur sa toilette mes petits cadeaux. Or, tandis que je la suivais du regard, elle vint tout d'un coup s'asseoir sur mes genoux, et me prit la tête entre ses mains ; je crus voir une armée de blanches colombes s'abattre autour de moi, et je restai un moment ébloui.

— Ah ! Rosine ! que je t'aime ! et toi ?

Je penchai mon oreille sur ses lèvres, et j'entendis un *oui* bas, mystérieux, solennel.

La sonnette résonna avec un bruit sec.

— Ah ! fit Rosine.

Elle fut en un bond devant son piano, et joua avec un entrain fiévreux cet air populaire :

« Not long ago, in Westminster. »

XIII

Madame Passmore me salua à son arrivée avec une grande cordialité, et me raconta pendant le dîner des histoires de son mari et de son fils. L'heure du train

venue, elle m'accompagna avec Rosine jusqu'à la station de Brighton, où Carlos et Victor m'attendaient ; je les présentai à ces dames. J'avais arrangé avec Rosine, pour la semaine suivante, un pèlerinage à la Tour. Le prétexte dont je devais me servir auprès du révérend Thompson était que le négociant chez lequel allaient travailler Carlos et Victor m'avait invité à dîner avec mes deux amis, afin d'aller entendre dans la soirée le célèbre réfugié hongrois Kossuth, qui donnait sa dernière séance.

Au jour et à l'heure convenus, je revins chez Rosine. A ma grande surprise, je la trouvai sommeillant sur un sofa. Pendant la nuit elle avait eu un peu de fièvre, me dit sa mère. Une moiteur froide perlait en imperceptible rosée sur son front pâle, tandis qu'une tresse de ses longs cheveux noirs, tombant par-devant, se détachait sur la rondeur de l'épaule avec une indicible poésie. On devinait à travers le brouillard blanc de son vêtement la ligne parfaite de ce beau corps insensible, et qu'on eût pu croire privé d'existence, sans le soulèvement régulier du sein. Sa jambe, qui pendait languissamment, eût servi de modèle aux sculpteurs qui ont immortalisé Diane, et son pied, mignon et cambré, demeurait immobile et suspendu entre la chaise et le plancher. Pendant que je rêvais devant cette maîtresse de mon âme, je sentis un grand calme, un grande espérance et une immense résignation descendre en moi..... Ah ! toute ma vie reposait bien là ; et, tandis qu'elle dormait, par je ne sais quelle prestigieuse métempsycose, je crus voir son propre rêve étendre sur mon front ses ailes féeriques, et une douce langueur s'empara de moi. J'allai m'agenouiller près de Rosine, j'entourai mon cou de ses bras dociles, et j'inclinai mon front sur ses lèvres. Je l'entendis murmurer mon nom à diverses reprises ; et, comme elle s'éveilla tout à coup, elle fut très-effarée

de me trouver réellement à ses pieds, après qu'elle m'avait appelé en songe. Nous passâmes une journée pleine d'intraduisibles émotions, au milieu des horreurs et des richesses historiques de la vieille Tour de Londres. Rosine était plus vive et plus provoquante que je ne l'avais jamais vue. Elle avait une certaine façon de me taquiner agréablement, que je ne puis conter qu'en entrant dans un détail philologique. La langue anglaise a deux termes pour dire *j'aime*, qui sont : *I love* et *I like*. Le premier veut dire « aimer d'amour, » ou tout au moins de tendre amitié ; le second veut dire tout simplement : « goûter, apprécier, » et quand je disais à Rosine : « M'aimez-vous ? » souvent elle me répondait : « Oui, » en employant le second des deux mots. C'étaient autant de prétextes à des caresses, à des étreintes dont l'étrange ardeur ne pouvait s'assoupir, et me métamorphosait à mes propres yeux. Et puis, comme j'étais fier d'elle! Même dans la foule affairée des rues populeuses de Londres, on se retournait pour admirer sa beauté, la grâce de sa figure et de sa démarche. En rentrant chez elle, après cette longue visite à la Tour, Rosine trouva un appel pressant du directeur du Lycœum, qui, en présence d'un changement forcé dans l'affiche de la soirée, n'avait d'espoir qu'en Rosine et la priait de se tenir prête à paraître deux fois. Rosine parvint à tout concilier, en me retenant pour dîner et en m'invitant à l'accompagner le soir au théâtre, sauf à la reprendre à la sortie, à un endroit qu'elle me désigna. Je me rendis très-volontiers à cette combinaison, et, comme nous gagnions à pied le théâtre, elle me dit, en pressant mon bras avec une douce violence:

— Armand, s'il est au monde une autre jeune femme à laquelle vous vous intéressiez, dites-lui, dites-lui bien souvent de ne pas imiter l'exemple d'imprudence que je

vous ai donné en m'élançant à votre suite, sans savoir qui vous êtes ni où je vais. Aucun lien ne vous attache à moi, rien même ne vous retient dans ma patrie; y serez-vous seulement demain? Il est certain que vous me quitterez bientôt; loin d'ici, une famille qui vous aime trouve longues les heures de votre absence. Vous serez encore le moins à plaindre, vous m'oublierez, et pourquoi vous aurai-je connu? »

Je dissipai les inquiétudes de Rosine sur ce sujet, en lui disant que personne ne m'attendrait au retour; qu'il y avait lieu de penser que je serais forcé de retourner pour quelque temps en France, mais qu'il ne serait pas impossible que je revinsse me fixer auprès d'elle dans son pays. Elle rougit; j'étais sincère en lui parlant. A cette époque, j'avais précisément reçu l'annonce du mariage d'un de mes amis, qui, pauvre comme moi, venait d'épouser la fille unique d'une millionnaire. La mère et la fille étaient les deux plus acariâtres personnes, et mon ami l'être le plus malheureux et le plus dégradé de la terre. Sa femme était laide, mal élevée, tracassière et avare; cependant on disait de mon ami que c'était un homme sérieux, et qu'il avait réussi à se bien caser. Rosine m'apportait en dot l'amour, la beauté, l'enchantement, et, entre de pareils trésors et le million de mon ami, je n'aurais point hésité.

Cependant nous entrâmes au théâtre, et la soirée se prolongea bien au delà de l'heure fixée entre Victor, Carlos et moi pour notre rendez-vous. Ils m'avaient offert un gîte chez eux pour la nuit; j'ignorais tout à fait leur adresse. Aussi bien, en voyant approcher minuit et en songeant qu'ils avaient cessé de m'attendre, j'éprouvai quelque inquiétude. Cependant je reconduisis Rosine jusque chez elle; là, elle me dit adieu d'une façon bien tendre, pour une artiste qui venait d'obtenir un

grand succès. Nous échangeâmes un nouveau serment de n'être jamais que l'un à l'autre, et je l'embrassai une dernière fois. Comme la porte se fermait sur elle, je l'entr'ouvris avec une force irrésistible et je suivis Rosine, qui n'eut pas la force de me repousser, dans l'escalier obscur de la maison silencieuse et endormie. Deux heures après, je la quittai, fou et ne sachant où diriger mes pas. Il me semblait que j'étais le jouet d'un songe menteur. Avant de me lancer dans le dédale sombre des rues voisines, je restai en contemplation devant les fenêtres de la bien-aimée. Ah ! si j'avais pu deviner alors qu'après des engagements aussi sacrés, je ne devais plus revoir celle qui venait de me livrer sa fierté, sa vertu, celle qui tenait ma vie, au lieu d'attendre seulement que la lumière eût disparu de sa croisée, j'eusse préféré que l'aurore me trouvât étendu mort sur le seuil de l'humble porte, pour empêcher une femme de m'appeler parjure. Mais, loin de soupçonner qu'un lendemain aussi noir fût réservé à mes plaisirs éclatants, je m'aventurai plein de courage et d'espérance dans le carrefour étroit qui conduit du vieux Lambeth au pont de Westminster. Quand je fus arrivé sur ce pont majestueux, la grandeur du théâtre s'empara tellement de moi, que, ne sachant d'ailleurs où passer le reste de la nuit, je pris le parti de rester jusqu'au lendemain accoudé sur l'un des vastes rebords, d'où l'on voit le flot se dérouler gracieux et sinistre entre les gros navires au repos.

Là, je me répétai avec un charme inexprimable les strophes mélancoliques de Longfellow :

LE PONT.

« Je me tenais debout sur le pont, vers minuit, alors que toutes les cloches battaient l'heure, et la lune vint

se lever sur la ville, derrière la tour obscure de l'église.

« Or, semblable à ces flots se précipitant contre leurs barrières, un torrent de pensées s'en vint fondre sur moi et remplir mes yeux de larmes... »

Cependant une pluie assez fine, mais donnant les plus belles promesses pour le reste de la nuit, vint me rafraîchir les mains et les joues.

La position devenait intolérable. Comme je cherchais à m'orienter, il me revint en mémoire le nom d'un hôtel où descendent nombre de Français. J'entendis, à une petite distance, un bruit de souliers ferrés qui frappa mon oreille plus agréablement que toutes les mélodies de l'école italienne.

C'est un enfant, habillé en décrotteur, que le ciel m'envoyait. Je lui demandai s'il connaissait *Leicester-square*. C'est là que se trouvait l'hôtel en question ; il a nom *Sablonière-hôtel*. Ne me demandez pas le pourquoi de ce nom à la Sahara; je n'étais pas alors d'humeur à remuer cette poussière étymologique. Cependant je tâchai à me faire comprendre de l'enfant; l'averse grossissait, et je dépendais de ce jeune inconnu, du moins jusqu'à Saint-Paul. Mais dès que j'aurai aperçu le dôme séculaire, je reprendrai ma course avec moins d'incertitude; car, en deux pas, j'aurai atteint le pont des Frères-Noirs, et de ce pont au square Leicester, la route est aisée à suivre. En courant avec mon guide, je m'aperçus que j'étais suivi depuis quelques instants par un homme enveloppé du manteau traditionnel des brigands civilisés.

Il m'eut bientôt rejoint. Les questions que j'adressais à haute voix à mon cicerone en guenilles, et mon accent étranger, l'avaient mis tout de suite au fait de ma situation.

Il m'aborda d'un air courtois :

— Monsieur désire gagner Leicester-square?

— Oui, Monsieur ; en suis-je éloigné?

— Non ; mais vous vous en éloignez. Je connais l'endroit, et, si vous voulez...

— Mille grâces! Je vous suis.

Mon interlocuteur avait, dans le regard et l'accent, une aménité nuancée de franchise et de mélancolie qui lui valut ma confiance. Il avait un grand front et de grands yeux. Ses cheveux noirs lui descendaient jusqu'au milieu du cou, et ses moustaches lui couvraient la lèvre inférieure. Mais les joues et le menton étaient complétement rasés. Je fis plusieurs conjectures à part moi, sans pouvoir fixer l'état social de mon guide. Ses façons exquises permettaient de le prendre pour un homme du monde attardé et sortant du bal. A certains propos, j'aurais juré que c'était un artiste. Il me demanda si la pluie m'avait incommodé, et nous nous mîmes en marche d'un pas rapide, lui s'arrêtant fréquemment pour voir si je pouvais le suivre sans difficulté. Soudain, à la pluie vint se joindre l'orage. Je ne sais rien d'imposant comme les menaces du ciel aux rues désertes de Londres, par une nuit sombre et pluvieuse. J'avais mes raisons pour en être singulièrement troublé. L'effrayant contraste qui traversait en ce moment mes idées était bien fait pour me jeter dans une morne perturbation... et je me demandais si ce monde, où je n'avais plus rien à désirer, allait finir, et ce qui s'ensuivrait.

Mon compagnon, ne prenant pas souci de cette tempête, semblait poursuivre une méditation commencée. Mais quand nous atteignîmes le porche d'un temple, il me conseilla de nous y arrêter et d'attendre la fin de l'orage. Alors il s'enquit de mon âge, de ma profession, me demanda si j'avais terminé mes études, me cita ses auteurs latins favoris, et daigna me complimenter sur

les progrès que j'avais faits en peu de temps dans sa langue. Dès lors, une certaine familiarité s'établit entre nous, et il me raconta qu'il avait vu toute l'Europe.

— Ainsi, vous connaissez la France? lui demandai-je.

— Oui, c'est une glorieuse nation. J'aime l'esprit de ce pays, bien que certains points de son caractère me déplaisent. En un mot, sans en ressentir moins d'orgueil d'être né Anglais, je trouve que la politesse de vos mœurs et l'élégance de votre société n'ont pas de rivales dans le monde.

Je remerciai chaleureusement l'inconnu, et je tâchai, le plus discrètement possible, d'obtenir quelques renseignements sur lui-même. Je crus comprendre qu'il était riche, et qu'à la suite de quelque profonde déception, il avait cloîtré son âme dans l'amour des travaux utiles et le désir de voir ses frères humains heureux.

Tout d'un coup, il me dit :

— Voici Leicester-square, Monsieur.

Il était trois heures de la nuit.

Je me confondis en assurances de gratitude auprès de ce galant homme, qui me répondit :

— Permettez-moi de vous quitter ici, car j'ai encore plus d'une lieue de chemin à faire avant d'être chez moi.

— Comment ! lui dis-je, vous ne demeurez donc pas dans ce voisinage, comme je l'avais pensé?

— Non, Monsieur : je demeure près de l'endroit où je vous ai rencontré. Mais croyez-vous que j'aurais pu, sans remords, aller me coucher tranquillement, vous sachant, vous étranger, et par cette horrible nuit, aux mains d'un guide que j'ai le droit de soupçonner au moins d'ignorance de la route, sinon de mauvais desseins? Il n'est point rare que les enfants qu'on ren-

contre à cette heure fassent partie de bandes qui visent les personnes attardées ou égarées. Je me félicite donc que le ciel m'ait mis sur votre chemin.

— Monsieur, lui dis-je en lui étreignant les mains avec force, je n'ose point espérer qu'il me sera jamais permis de vous rendre, dans mon pays, le même service; mais il sera désormais impossible que l'idée d'obligeance, de courtoisie et d'humanité, se présente à mon esprit sans y être accompagnée de votre souvenir.

— C'est bien, Monsieur, me dit-il d'un ton grave. Dieu vous bénisse! Ce que j'ai fait n'est rien. *Let brotherly love continue on earth.* (Laissez l'amour fraternel se perpétuer sur la terre.)

Puis je le vis disparaître par la rue Orange, qui avoisine Leicester-square. Je ne l'ai plus revu. Je passai le reste de la nuit dans une chambre de l'hôtel Sablonière, et, le lendemain matin, je regagnai Brighton, accablé d'émotions diverses.

XIV

Dans l'heure qui suivit mon retour chez lui, le révérend Thompson me fit appeler dans son cabinet et me dit que, sans entrer dans la discussion des motifs qui pourraient réclamer de nouveau ma présence à Londres, il ne m'autoriserait plus à m'y rendre sans une approbation explicite et par écrit, adressée directement à lui, Thompson, par mon oncle Adalbert. Hélas! si je n'avais eu que cette cause de soucis!... Mais il ne me restait plus un penny. J'allai me coucher sur ces nouvelles

alarmes, et, le lendemain matin, on vint jeter sur mon lit, tandis que je dormais encore, trois lettres : la première était de Carlos et de Victor, qui m'accablaient d'injures pour leur avoir manqué de parole. Ils m'annonçaient en post-scriptum que, depuis dix jours, ils avaient dépensé cinq cents francs à s'habiller et à vivre comme les gens de qualité, et qu'ils allaient en être réduits à détrousser les passants. Je reconnus, sur l'adresse de la seconde épître, l'écriture de Rosine ; elle m'ordonnait de venir vivre auprès d'elle, et elle m'attendait à bref délai pour nous accorder là-dessus. La troisième, écrite d'un autre style, était de mon oncle Adalbert (qui désirait aussi que j'allasse vivre avec lui), et se terminait par ces mots : « Je te prépare, d'ici peu de jours, une surprise. »

J'étais plongé dans un abîme d'idées confuses ; enfin, l'ordre rentra peu à peu dans mon cerveau, et j'oubliai Carlos et Victor, et mon oncle Adalbert et sa surprise, pour ne plus songer qu'à Rosine. Que faire ? Il me restait juste de quoi affranchir ma réponse. La pension que me faisait mon oncle y avait passé tout entière, ainsi que certaines avances de mes deux amis. J'entrai dans une colère pleine de tristesse et de stupeur, et j'eus des frissons de désespoir en songeant à l'avenir inévitable. La surprise de mon oncle m'inspirait peu de confiance, et l'idée ne s'en présentait pas à moi sous la forme d'une allocation de fonds. J'écrivis à Rosine de ne pas m'attendre au jour qu'elle avait fixé. Je ne sais plus le prétexte que je lui donnai ; j'avais la tête en feu. J'éprouvais une honte facile à concevoir en ne répondant pas avec transport à l'invitation que Rosine me réitéra en ces termes :

« L'impossibilité où vous êtes de venir lundi m'a fort inquiétée ; j'espère ne vous avoir donné aucune cause de

mécontentement, et ne vous avoir pas déjà lassé de moi: cela n'est pas un reproche, cher Armand. Je m'en veux de ce que les soucis des dernières représentations aient empêché Rosine d'être plus à vous; mais je vous en récompenserai bientôt, mon amour, et je vous envoie, en attendant, mille baisers. »

Une dernière ressource me restait: c'était d'avouer la vérité à mon oncle, de le débarrasser de sa tutelle, et de le prier de me faire tenir les quelques billets de mille francs qui me revenaient de la succession de mes parents, en lui disant que j'étais résolu à me fixer en Angleterre. Mais je ne devais recourir qu'à la rigueur à ce moyen extrême, sans grand espoir d'ailleurs. Je passai d'interminables nuits à rouler mille projets extravagants dans mon cerveau surexcité. Un matin, mon œil fatigué rencontra sur une table de travail quelques livres assez richement reliés, une chaîne de montre en or que je tenais de mon oncle Adalbert, et divers autres menus objets de luxe et d'art, dont l'ensemble pouvait représenter, vu le rabais énorme qui caractérise les trocs de ce genre, une centaine de francs. Je pris une grande résolution. Il pouvait être midi comme je sortais de Samuelson-House, la tête perdue. Au moment où je quittais, d'un pas chancelant, le seuil du révérend Thompson, une voiture s'arrête devant moi; un gros homme se précipite dehors à ma vue, et me tend les bras : c'était mon oncle Adalbert.

Il prit lui-même son bagage, donna quatre sous de pourboire au cocher, et me poussa devant lui; sans cela je serais resté cloué contre le mur du révérend, et même je perdis à un tel point la conscience des lieux et des personnages, que je m'adressai au frère de mon père en anglais. Il crut à une plaisanterie, m'appela farceur, me trouva engraissé, et me demanda comment je trou-

vais sa surprise. Il paya à M. Thompson ce que je lui devais, me donna deux heures pour faire ma malle, accepta le dîner du révérend, se grisa légèrement de porto et de méthodisme, et, le soir même, il me fit, bon gré, mal gré, embarquer avec lui.

XV

EN MER.

Est-ce bien moi que ce navire enlève loin des bords qu'elle habite ? J'avais tant juré de ne vivre que par elle et pour elle ! Chaque seconde me fait avancer d'un pas vers mon supplice, et ma stupeur est si profonde, qu'il ne me reste même pas la force de me plaindre. Comme elle va me mépriser, quand elle aura lu les quelques lignes tracées au crayon et confiées furtivement à la boîte du steamer ! J'ai l'air de fuir comme un voleur de nuit, son forfait accompli, et je me regarde moi-même avec honte et douleur ! Maintenant, couché sur le pont, je compare mon impuissante tristesse à la vigoureuse mélancolie du flot qui bat la côte ; mon âme est pleine de combats, mon esprit d'irrésolution, et l'onde m'appelle avec un charme irrésistible. Il me semble que ma vie entière a été un songe. Cependant ma pensée s'envole en une seconde à mille lieues de mon corps, et en une seconde revient l'accompagner. Mon oncle m'expose en termes vifs la félicité qui m'attend dans une manufacture où l'air du bon Dieu n'entre pas. Mon oncle attribue le laconisme de mes réponses au vague

malaise du voyage, et c'est presque un soulagement pour moi qu'il ait pris la chose ainsi ; cela le fait renoncer à me parler.

Et je sens mon âme qui prend un immense essor et va tomber en prières et en désirs aux genoux de Rosine, la bien-aimée.

Je ferme les yeux, elle m'apparaît.

Elle a reçu ma lettre, et ce coup lui a été sensible. Elle sent qu'elle m'a perdu pour toujours, et va s'étendre avec chagrin sur sa chaise de repos. Son peignoir blanc ne dissimule pas le trouble de son sein, et je vois frissonner son petit pied.

Je l'entends dire :

— Mère, Armand est parti !

Madame Passmore n'en veut rien croire qu'elle n'ait lu le billet. Elle, moins généreuse, couvre mon nom de son mépris. Rosine pleure sans souci de la représentation, qui exige pour ce soir des joues roses et des yeux brillants.

Et le navire avance toujours... J'entends les bruits du port.

XVI

Maintenant, flétri dans mon aurore, solitaire au milieu de la foule, exilé au sein de ma patrie, je ne sais à qui parler du passé. J'entends dire, au sortir des réunions joyeuses, qu'on n'y aime pas mon humeur fantasque, ma volonté absolue ; tout m'accable, à commencer par les salons brillants. J'y vais toutefois, parce qu'il me plaît encore d'y regarder certains modèles, et puis,

d'y apprendre les nouvelles, et enfin, parce que je serais désolé de n'être point rangé parmi ceux du bon ton. Mais mon cœur y est triste jusqu'à la mort. Souvent, pendant le quadrille, j'entrevois sous un ciel plein de rêves et de fantaisies le beau parc de Richmond...

« Cher Armand, disait Rosine, dans une de ses dernières lettres, vous avez dû me trouver désespérante quand je parus n'accepter que l'hommage de votre fraternité artistique. Ne m'appelez pas coquette, ne me dites pas insensible, car je vous aime, et je voudrais vous avoir près de moi pour toujours. »

Où es-tu maintenant, chère reine de mon cœur? Quel nuage te couvre, astre aimé?

Après les effusions du premier désespoir, je rentrai dans le domaine de la réalité active, en écrivant lettres sur lettres à Carlos et à Victor, pour les prier de se rendre, en mon nom, chez Rosine, de lui raconter ce qui s'était passé, et lui renouveler ma promesse d'être à elle, quoi qu'il advînt. Pour comble de disgrâce, mes deux amis voyageaient en Écosse, et leur absence de Londres dura un mois. A leur retour, ils s'empressèrent de me satisfaire. Rosine avait quitté son ancien logement; elle n'appartenait plus à la troupe du Lycœum, et l'agent dramatique lui-même ne connaissait pas sa résidence actuelle. Je m'abandonnai à mille conjectures étranges; j'en vins à me figurer que Rosine n'allait pas tarder à venir me retrouver en France, et je l'attendais presque. Il y avait des moments où je croyais la voir ouvrir ma porte, appuyer sa poitrine contre ma poitrine, ou son bras sur mon épaule. Parfois encore, la joie qui vole dans l'air, aux matins de printemps, se trompant de route au bruit de mes souvenirs, me venait suffoquer de parfums étrangers.

Quand ce premier aveu, qui m'a rendu pour un jour fortuné entre tous les hommes, échappa aux lèvres de Rosine, un tel vertige m'avait saisi que je ne savais où j'étais, ni comment j'étais venu. Ceux qui n'ont pas éprouvé ce divin désintéressement de l'âme, où toute chose terrestre disparaît à nos yeux, ignorent le moment où l'amour est le plus doux. Mon cœur était né à l'amour avec la même sensation de voluptueuse douleur et de puissante faiblesse qui accompagne la première entrée du soleil dans l'œil d'un aveugle, de la foi dans un cœur sceptique.

Il est encore pour moi des heures d'extase où, toujours fasciné par la grâce de son regard, je suis, comme aux plus beaux jours, disposé à me sacrifier pour elle. Ce qui, dans le bon temps, n'avait pas peu contribué à resserrer nos liens, c'était l'incertaine possession que l'un avait de la langue de l'autre. Il nous semblait alors, compensation bien due à ma tendresse, voir s'opérer en nous l'infiltration des mêmes pensées, des mêmes sentiments. Alors elle se rapprochait de moi; son moindre regard souriant m'enlaçait; je palpitais, et dix années de captivité n'eussent pas payé trop cher, alors, mon plaisir.

Souvent, la nuit, quand la fatigue a clos mes paupières, je me sens transporté, sur l'aile des rêves parjures, à la demeure, hélas! ignorée qui l'abrite aujourd'hui. Les événements passés courent dans ma mémoire et la sillonnent d'amertume. Je flotte dans l'infini, à la conquête d'un grand horizon pâle, où la beauté de Rosine brille d'un éclat triste et tentateur. Je me réveille en sursaut, mon regard et ma main la cherchent dans l'ombre; alors les angoisses du souhait inassouvi me viennent torturer, et à chaque réveil je sens à mes défaillances que l'implacable vautour a rongé une portion

plus grande de mon cœur. Une fois levé, il me faut plonger dans un océan dont chaque goutte m'opprime la tête; j'ai pour emploi, tous les matins, de compter de l'or et de l'argent. Quand je sens rouler entre mes doigts ce métal stupide, au bruit harmonieux, dont les piles étalées devant moi n'arrachent même pas un soupir à mon indifférence, et dont la centième partie m'eût jadis fait heureux de vivre, je me rappelle cette enseigne de cabaret représentant un vieillard porteur de l'habit bleu et du gilet jaune traditionnels; il s'adresse en ces termes à trois petits malheureux qui n'ont ni gilet ni habit :

« Jeune, j'avais des dents et pas de pain; vieux, j'ai du pain et pas de dents. »

C'est toute la vie.

« Si jeunesse *savait!* dit le proverbe. » Il devrait dire : Si jeunesse *avait !*

XVII

DEUX ANS APRÈS

Bien qu'il puisse sembler, d'après le ton de ces confidences, qu'un tiers de siècle me sépare du temps qu'elles rappellent, deux ans seulement s'étaient écoulés depuis mes infortunes! Un grand changement s'était fait dans ma position. Mon oncle Adalbert était mort, presque subitement, me laissant, comme à son légataire universel, une fortune sur laquelle je n'aurais pas osé compter, et qui me permit de me livrer tout à mon aise à la vie des lettres. Je trouvai une place dans un journal de Paris, et, n'ayant plus un seul parent au monde, à

l'exception de cousins tout à fait inconnus, j'allai m'établir à Paris.

Cependant je commençais à regarder les noms et les faits contenus dans ce récit plutôt comme un jeu de mon imagination que comme un trésor de ma mémoire. J'en étais même venu à admettre la possibilité d'une sorte de métempsycose, qui eût introduit en moi le souvenir du bonheur d'un autre; — enfin, je croyais plutôt à un reflet, à une réminiscence de lecture et de roman, qu'à un épisode de la vie personnelle, lorsque, en janvier dernier, j'allai rendre une visite à M. H***, du théâtre du G... Je rencontrai, dans le cabinet directorial, un Anglais, ami de la maison, qui me fut présenté comme remplissant, dans un théâtre de Londres, les fonctions d'administrateur. Dans le cours de l'entretien, l'Anglais vint à se plaindre amèrement des déboires de l'état, et, entre autres, de l'embarras où il s'était trouvé, deux ans auparavant, avant de pouvoir remplacer une danseuse dont le public de sa nation était fort épris, et qui, au milieu de la saison, avait fui, au mépris de son engagement.

— Sait-on ce qu'elle est devenue? demandai-je, tout bouleversé par ce peu de mots.

— On m'a dit l'avoir rencontrée, à New-York, en compagnie d'un infime cabotin, mis au ban de la troupe pour ivrognerie et brutalité. Ce misérable l'outrageait et la battait; et dans la nuit où la mère de cette pauvre fille, qui vivait avec eux, mourut, le misérable profita de sa douleur pour la voler honteusement et disparaître. L'infortunée, continua l'Anglais, s'était livrée à cette indigne alliance par suite d'un *broken heart* (cœur brisé), à ce qu'on raconte. C'était une femme de taille moyenne, à l'air mélancolique, et, en tous points, la plus belle qu'on pût voir.

— Comment se nommait-elle, Monsieur? lui dis-je d'un ton suppliant.

L'insulaire, qui n'avait accordé qu'une médiocre attention à mon entrée, tourna les yeux de mon côté avec une certaine nonchalance empreinte d'étonnement, et il me dit, entre deux spirales de fumée :

— Qu'est-ce que cela vous fait? vous ne la connaissez pas.

— N'importe! ai-je répondu, la mort dans l'âme.

— Mon Dieu! vous y tenez?.. Rosine Passmore... je crois.

LES

PEPINS D'ORANGE

CONTE PARISIEN

I

Triomphalement couchée dans sa voiture du jeudi (elle en a une pour chaque jour de la semaine), Bleu-de-Ciel, coiffée comme un Amour et allongée ainsi qu'au bain, sous la fourrure qui la couvre des pieds aux épaules, franchit le seuil d'un hôtel de la rue du Cirque.

Le concierge, qui regardait son *commis* balayer le trottoir, fait signe à l'îlote de suspendre sa corvée.

Le commis, un homme qui avait rêvé mieux, ôte sa casquette. Le concierge soulève sa calotte en velours violet, décorée de filigranes, et dévoile un crâne nu comme le marbre, jaune comme la cire.

Ce n'est point l'âge qui a produit cette dévastation, c'est la pensée.

Il reste ainsi, la calotte soulevée, comme devant son prince, au passage de Bleu-de-Ciel. Une telle faveur,

qui nous rendrait fous, nous autres, arrache tout simplement à la jolie blonde, non pas un regard, mais un murmure : « *Vieille bête !* » Bleu-de-Ciel ne commence à regarder qu'après l'Arc de l'Étoile. Jusque-là, rien n'est digne de ses yeux. Lorsque l'équipage a disparu, le concierge se recouvre. Trois secondes après, le commis suit l'exemple du patron. L'un est triste, l'autre est grave.

Qu'est-ce que Bleu-de-Ciel? D'où vient Bleu-de-Ciel? Que fait Bleu-de-Ciel ?

Je vous tiendrais pour un homme extraordinairement fort, si vous pouviez répondre un seul mot véridique à l'une de ces trois questions. Les deux dernières, notamment, resteront des mystères à jamais impénétrables. Tout au plus sera-t-on sûr de ne pas se tromper en répondant à la première : « Qu'est-ce que Bleu-de-Ciel? — C'est Bleu-de-Ciel. » En voilà une dont on peut dire, en vérité, qu'elle n'aura eu que la peine de naître. Elle prendra ses vingt ans en décembre. C'est l'âge où les filles de vraies duchesses recevaient de leurs parrains cent francs pour leurs étrennes. Cent francs ! Bleu-de-Ciel les a donnés à la *petite* de la loge, un jour qu'elle aimait les enfants. Les calottes de velours violet n'ont pas l'habitude de se soulever sans savoir pourquoi. Le parrain de Bleu-de-Ciel ne se montre pas, il est vrai... mais que de dédommagements ! Et puis, des parrains, elle en a cent, à juger par les noms.

Heureusement, on a supprimé les passe-ports sur les routes de Bade, Hombourg, etc. Autrement, comme il eût été chargé, celui de la chère enfant !

« Nous, préfet de ***, requérons les autorités civiles et militaires de l'empire français, et prions les autorités civiles et militaires des États alliés ou amis de la France, de laisser passer librement la dame Bleu-de-Ciel, Bébé Patapouff, Petit-Chien, etc., etc. »

Il est vrai qu'on eût pu se rattraper en supprimant la prière : *de lui donner aide et protection en cas de besoin.* Elle ne tient pas à ce qu'on la défende, et, d'ailleurs, elle est femme à s'en tirer toute seule.

II

Passé l'Arc de l'Étoile, au milieu de la contre-allée, un cavalier qui trottait par là, de cet air tout moderne d'homme jeune encore, qui trouve qu'après le cheval rien ne vaut le dîner, reconnut la voiture de Bleu-de-Ciel et vint cheminer près de la portière.

— Bonjour, chérie ! dit-il à la vice-reine des blondes.

La spécialité du comte Pierre était d'aimer tendrement.

— Bonjour, comte Pierre ! L'appétit s'ouvre, je vois.

— J'allais justement vous faire prier de m'accorder une heure d'audience.

— Le motif?

— Vous aimez les originaux; et, s'il y a dans le monde un type sans pareil, c'est bien le marquis Ernest.

— On m'en a parlé. N'est-ce pas une espèce de petit sacristain?

— Vous allez voir comme il s'agit peu de sacristains dans mon affaire.

La voiture allait au pas, ainsi que le cheval du comte Pierre, et l'on pouvait causer comme deux vieux amis.

— C'est comme cela ; le marquis Ernest, qui peut se vanter d'avoir bien caché son jeu jusqu'aujourd'hui, vous aime étourdiment... et n'a jamais aimé que vous.

— Cela n'est pas d'un sot, fit Bleu-de-Ciel, et je l'en féliciterais volontiers.

III

La scène troisième de ce petit drame ridicule, où l'unité de lieu sera violée plus d'une fois, se passe à la *première* de *la Périchole*, dans une baignoire de face. L'ancien parterre, transformé en stalles d'orchestre, apporte comme une houle de têtes dites humaines jusqu'au bord de ces sombres nids, qui seraient d'intolérables cachots, si l'entrée n'en coûtait, à certains jours, le prix d'un cheval anglais. Toutes ces cages sont bondées, excepté une seule, qui n'enferme que deux prisonniers. C'est aussi la seule qui nous intéresse. Le devant en est occupé par une dame gentille... pas trop rousse... pas trop ébouriffée... pas trop *rien*... assez *tout*. On la soupçonnerait, à la rigueur, d'être un peu folle, à certain sourire inexplicable, mais bientôt expliqué, dont sa figure s'illumine graduellement, et qui ne s'adresse à personne. Nous sommes à l'entr'acte. Dans le fond de la même baignoire, dont nul visiteur ne vient troubler l'étonnant silence, un jeune homme, qui, malgré sa toilette irréprochable, n'a pas l'air d'un habitué de ces solennités, un chaste provincial de Paris, pourrait servir de modèle à un portrait définitif de celui qui *voudrait bien s'en aller*. Tapi au coin le plus obscur de sa geôle,

il ne perd pas des yeux sa compagne. Il a l'air d'en être satisfait... mais satisfait comme pion et non comme amoureux. Parfois un nuage glisse sur son front. Toutes ces énigmes vous impatientent. Nommons d'abord les personnages :

Le jeune homme, c'est le marquis Ernest.

La femme, c'est Bleu-de-Ciel.

IV

Ce n'est pas le premier pinceau venu qui serait digne du marquis Ernest. Cette étude réclame une touche spéciale, un sentiment du risible délicat ou du délicat risible. Je dois avoir tout cela, mais je n'en abuserai pas.

Dans ce temps-là, le marquis Ernest venait de s'éveiller comme à l'ordinaire, c'est-à-dire vers neuf heures. Il avait regardé à sa montre, et soudain il avait poussé un cri de surprise et presque d'horreur. Comment! lui, l'homme exact et ordonné entre tous, avait-il pu commettre une si lourde méprise? Mais à quoi bon s'injurier soi-même? C'était trop vrai. Qu'est-ce qui était trop vrai? C'est que, par suite d'une faute d'addition, très-excusable quand on aime, ce n'étaient pas dix-neuf jours, ainsi qu'on aurait tant voulu le croire, mais bien vingt, qui séparaient le marquis Ernest de son mariage avec Yolande. C'est à la découverte funeste de ce vingtième jour qu'est dû le présent récit. Le marquis Ernest, s'il n'est pas absolument un type, ainsi que l'avait assuré le comte Pierre à Bleu-de-Ciel, est du moins un homme rare. Il a la passion, la manie de l'ordre. Il est le rangement, la méthode en personne. Il vit à cette

condition que toute chose soit en sa place, que toute heure ait son emploi invariable. Vous voyez d'ici comme un pareil caractère est mal placé pour goûter l'abracadabrante fantaisie des Cora, des Léonie, des Blanche, des Bébé, des Chienchien. Aussi demeure-t-il froid à ces noms illustres, j'allais dire à ces dates patriotiques. Il avait arrêté de se marier à vingt-huit ans. A vingt-sept ans et huit mois, il demanda et obtint la main de sa cousine éloignée (son programme excluant les cousines en deçà du troisième degré). Il entra alors officiellement dans sa seconde manière, dans la phase des bouquets, des bijoux, des vers et des dîners chez les parents de la fiancée. Il gagna ainsi deux mois et onze jours, du moins il le croyait, et le susdit programme était tracé pour dix-neuf jours, lorsqu'il s'éveilla et regarda à sa montre. Tout allait si bien... pas une seconde pour l'imprévu !... Formalités légales, visites, invitations, remonte de sa maison, achats en vue du voyage à Naples, total dix-neuf jours, sec. Ça allait trop bien. Aussi quel réveil! L'effarement du marquis fut traversé soudain comme par un éclair. Il n'était pas de ces gens à qui il revient dans le malheur des airs de musique. Il ne pouvait lui revenir qu'un proverbe. C'était donc un proverbe : « Il faut que jeunesse se passe, » affirme la sagesse des nations. « Hé quoi! se dit le marquis Ernest, les nations se sont cotisées pour être sages à mon profit, et je n'en profiterais pas! Méditons tout au moins là-dessus. Le dicton est clair : « Il faut que jeunesse se passe. » Ne pas voir dans cette coïncidence du vingtième jour imprévu et du proverbe négligé un appel d'en haut, c'eût été par trop d'aveuglement. Ainsi, ce vingtième jour, qu'il craignait de lui voir retomber de tout le poids de ses vingt-quatre grandes bêtes d'heures, était destiné par la volonté des puissances mystérieuses à un devoir

presque sacré. Restait à définir les circonstances dans lesquelles s'accomplirait ce devoir. Le marquis Ernest s'en rapporta là-dessus au comte Pierre, qui est très-lancé. Le comte Pierre lui recommanda une divine personne, très-sympathique au club, et dont tous n'avaient que du bien à dire. Admirablement élevée par une mère idolâtre, cette personne pouvait prétendre à tout (le comte Pierre, personnellement, la chérissait), lorsqu'elle fut trompée par le plus lâche des princes Ober...off. Le marquis Ernest eut l'air de *gober* le prince Ober...off; mais, au fond, comme il n'était qu'ordonné et pas imbécile, il trouva cette arabesque oiseuse. Le comte Pierre présenta son ami. Une jeunesse qui a résolu de se passer en dix heures n'a pas de temps à gaspiller. Pour couronner la fête, il avait été stipulé que le jeune couple dînerait chez Bignon et irait à la *première* des Variétés. Dans l'intervalle, il convient de dire que le marquis Ernest, qui, depuis son enfance, n'avait pas connu une minute de vide, à frotter ses médailles, à cataloguer ses livres et ses dessins, s'ennuya monstrueusement auprès de la jolie blonde, dont les mille petites extravagances le révoltaient. Il se faisait l'effet d'un civilisé jeté chez les sauvages. Ce que c'est que l'idée! il n'y a rien de moins sauvage que Bleu-de-Ciel. Ses prévenances les plus délicieuses le tourmentaient. Il attendait comme un martyr la fin de tant d'épreuves. Enfin sonna l'heure du dîner, puis celle d'aller au théâtre. Le marquis Ernest trouva que quarante louis pour des huîtres d'Ostende, des ortolans ignobles, une bouteille de Laffitte, une de Moët, un sac de bonbons glacés, et cette petite étuve... c'était assez joli. Mais avec quelle joie il en eût donné quarante autres pour que les choses en restassent là, et pour qu'*elle* voulût bien se retirer avant la sortie! C'était là son seul point noir, car l'attitude de

Bleu-de-Ciel n'offrait rien que de rassurant à l'œil du plus inquiet. Voilà où en étaient les préoccupations du marquis attentif, et qui, tout en se félicitant de trouver sa compagne si raisonnable, s'étonnait de son air rêveur.

La petite boîte de fruits glacés l'avait d'abord fait trembler. Il voyait d'ici Bleu-de-Ciel grignotant, pendant la musique, et le parterre furieux, criant : « A la porte ! ! » Et son mariage devenu impossible après ce scandale public. Hé bien, rien de tout cela !

« C'est incroyable, se disait le marquis Ernest. Elle est calme, et même un peu triste. Pauvre femme ! quel vide, quel ennui parfois sous ces fronts couronnés de roses ! Ceci est une simple image.... Mais qu'est-ce qui peut l'absorber ainsi ? »

V

Le marquis Ernest, n'y tenant plus, émerge de son coin obscur, juste à temps pour jouir du spectacle de sa rêveuse amie, posant la dernière pierre, c'est-à-dire le dernier pepin d'orange, à un gentil monument dont les assises sont figurées par le bord d'un chapeau, situé en plein sur la tête d'un personnage gravement assis, et invisible pour les gens de la baignoire.

C'est alors que le marquis Ernest gémit d'une voix étranglée :

« Misérable ! voilà ce que me réservait son air songeur ! Dans cinq minutes on va frapper le premier coup. L'orchestre se rasseoit. Cet homme, forcé de se découvrir, découvrira tout. Je ne crains pas les épées... mais

Yolande perdue... un si bon mariage démoli... mon nom mêlé à cette farce grossière... c'est à blanchir en une nuit, rien que d'en rêver. Voilà à quoi se sera passée ma jeunesse ! Mais foin de la fausse chevalerie ! Fuyons avant tout le tapage. Je ne dois aucun ménagement d'ailleurs à une créature qui m'expose ainsi ! » (*Il ouvre la porte de la loge.*)

— Vous avez si chaud que cela, marquis ?

— Oui, je m'en vais... pour ne pas revenir. Libre à vous de m'imiter, mais sur-le-champ, ou pas du tout. Vous m'avez compris ?

— Parfaitement, beau croisé... à votre aise ! Nous voulons filer avant *l'auteur ! l'auteur ! !* de peur de me compromettre. Caliban, va ! Bon voyage... à *Saint-Malo !*... Vous savez le reste.

On frappa les trois coups comme il sortait. Bleu-de-Ciel n'était pas autrement émue.

VI

Le marquis Ernest sauta dans la première voiture qu'il vit stationnant devant le théâtre, et rentra chez lui, la tête en feu, et maudissant de tous les plus vilains mots de son pudique dictionnaire son absurde complaisance pour les proverbes. Il mande son valet de chambre, un nommé Hector. M. Hector, pour parler comme le concierge, a judicieusement profité de l'absence de son maître pour faire un tour de boulevard. Il n'y a pas grand mal à cela ; mais tout est dans le joint, et ce joint... on sait ce qu'il est devenu. Le marquis est au paroxysme de la colère et de l'agitation. M. Hector

sera bien reçu. Onze heures sonnent, puis minuit : pas d'Hector! Le marquis a eu le temps de digérer vingt fois sa sotte aventure ; mais elle s'est arrêtée au gosier... il étouffe. Ainsi, il n'aura évité le Charybde de la sortie, que pour tomber à plat ventre dans le Scylla de quelque affaire. Avec qui encore ? Un claqueur, ou son cousin sans doute. La mauvaise humeur du maître est à son comble, lorsqu'on entend le bruit d'une clef dans la serrure. C'est Hector qui vient déshabiller monsieur et se mettre à ses ordres. M. Hector, en habit de ville, a bonne tournure, et c'est pitié de traiter ainsi un homme bien mis.

— Pour vous apprendre à rentrer à de pareilles heures, vous n'êtes plus à mon service.

— Comment, Monsieur ! fait Hector stupéfait.

— Ah ! j'oubliais... demain, je n'y serai pour âme qui vive, je vous autorise même à faire le sourd quand on sonnera. Après-demain, vous pourrez chercher un autre emploi.

— J'en suis désolé, Monsieur, et monsieur me regrettera peut-être. Monsieur ne m'avait jamais parlé aussi durement. Croyant que monsieur rentrerait, comme à l'ordinaire, passé *les* minuit, je ne savais pas faire si mal en allant au théâtre, d'autant plus qu'on m'avait donné un billet.

— Vous êtes allé au théâtre... Quel théâtre ? fit le marquis, intéressé malgré lui.

— A une première représentation, aux Variétés.

Ici une pause.

— Contez-moi donc cela en me déshabillant. Que s'est-il passé ? Y a-t-il eu quelque bagarre, quelque dispute ? N'avez-vous rien vu d'extraordinaire ? Quels de mes amis étaient là ?

— J'ai vu en sortant — cela ne me regarde pas,

mais c'est monsieur qui m'interroge — le comte Pierre conduisant une dame ; et ils riaient.... ils riaient !

— La salle était-elle belle ?

— Belle, si vous voulez ; mais il y a de fiers... mal élevés partout. Voyez un peu les ordures qu'ils ont jetées sur mon chapeau, fit le valet de chambre en exhibant les traces des tentatives architecturales de Bleu-de-Ciel.

— Où étiez-vous donc placé?

— Aux stalles d'orchestre, tout au fond, contre les baignoires... Mais ça doit venir d'en haut.

M. Hector était-il sincère ou diplomate ? Sincère probablement.

Le marquis Ernest respira comme un homme allégé d'une barre à l'épigastre.

— Je vous ai, en effet, parlé un peu durement; prenez ces deux louis pour vous acheter un autre chapeau, et qu'il ne soit plus question de rien.

EUCHARIS

I

Il y a un coin de Paris qui échappera toujours à ceux qui, n'étant point baptisés de la bonne ville, n'en ont pas l'amour mêlé au sang de leur cœur, et sont capables, en bonne santé, de s'y ennuyer. Je veux parler de cette vaste et cordiale franc-maçonnerie, embrassant tout ce qui a écrit, chanté, parlé, peint, sculpté. Les gens qui ne connaissent pas la valeur des mots, et se plaisent aux vulgaires généralités, appellent cela : *le monde artiste*. C'est une expression ridicule, à peu près vide de sens, une insipide banalité.

Pour saisir l'intérêt, il faut entrer dans le détail, et l'on voit bientôt à se passionner et à s'attendrir. Le mot « passion » n'est pas de trop, avec cette réserve, bien entendu, qu'on se trouve en face du simple et du vrai. C'est étrange comme un amour blessé dort au fond de toutes ces expériences, comme une même femme (*semper*

eadem) rayonne dans toutes ces mémoires, comme ces hommes sont bons, comme les femmes devraient les aimer, et comme, en regard de cette clémence pour la faiblesse des femmes, la brutalité positive de certaines races et de certaines classes prouve bien que décidément tous les hommes ne sont pas égaux.

Ici la femme est plus qu'un sexe, c'est un élément. Je ne justifie pas les excès ; je ne fais jamais entrer la démence, ni l'imbécillité, ni la maladie, au compte du raisonnement. Mais ne voir dans la galanterie de Paris que la fleur du libertinage, c'est manquer de justesse, plus encore que de justice. Il y a là des questions de sympathies infuses, de solidarité transmise.

L'amour vrai, c'est-à-dire l'amour sans phrases, de la nature et de la campagne, m'est venu assez tard. Cependant il ne sera jamais tel chez moi que je me sente capable de passer toute ma vie au village, non plus qu'aux bords de la mer, ou parmi les montagnes, ou sur les rives mêmes du lac de Thun. Mais si, quelque samedi soir, un ami me propose de l'accompagner jusqu'au lundi suivant, à Montmorency, à Bougival ou ailleurs, je suis volontiers son homme. Il n'est pas un de ces doux paysages qui n'abrite quelque intéressant blessé de la chère bataille où je suis moi-même engagé, et dont je préfère mille fois la fatigue et les anxiétés aux loisirs du plus certain repos.

C'est à Écouen, dans un pavillon tout imprégné encore du parfum d'un autre âge, que Maxime Favel s'est retiré, il y a environ deux ans. Je crois que c'est un homme heureux. D'abord, il a une figure agréable, la taille voulue, et l'on n'appréciera jamais suffisamment quel gracieux avantage cela est sur le chemin de la vie, que de plaire sans avoir besoin de parler. Ensuite, il a tout juste, en fait d'argent, des ressources en harmonie

avec ses goûts. Ses besoins sont ceux d'un homme sobre et adonné aux livres.

Il n'a pas une renommée gênante, mais son talent réel est coté. Dans les années où il cultive le roman (car il n'est pas emprisonné dans un genre, et il est fort éclectique en ses travaux), il est sûr que journaux et revues ne le feront pas attendre plus qu'il n'est séant et permis. Il s'occupe aussi un peu de théâtre ; mais ses derniers et ses plus chers travaux sont des brochures politiques d'un sens très-droit, et où il eut la satisfaction de dire des choses que les feuilles qui ont l'air de se compromettre à nous crier : « En avant ! » n'auraient certes pas insérées.

Depuis deux ans donc, Maxime Favel habite à Ecouen, non loin de l'antique palais des Montmorency, une petite maison qu'il occupe seul. Une vieille servante fait le ménage. Favel et moi nous ne nous connaissions guère jusqu'alors que de nom, mais nous avions échangé des lettres de sympathie ou de remercîments. Même, il m'avait plusieurs fois invité à venir dîner chez lui ; mais j'avais toujours laissé fuir l'occasion.

Enfin un jour, un ami commun m'entraîna et nous partîmes pour Ecouen. Favel, prévenu, nous attendait à la station de Villers-le-Bel. Après un quart d'heure de marche, nous entrâmes dans ce qu'il appelait sa maisonnette. Au dehors, elle est mieux qu'encadrée, elle est tapie dans les feuilles et la mousse ; au dedans, on sent, dès le premier pas, chez qui l'on est. Tout y parle une langue agréable et familière à notre oreille et à notre intelligence. Dans la cuisine, ce sont des ustensiles en métal, ou des faïences de plusieurs siècles. Dans la salle à manger, ce sont des dessins ou de petites toiles signés de noms amis ; un buste du maître de la maison, ouvrage d'un sculpteur vivant ; des piles de livres nouveaux avec

dédicaces d'auteurs, tous braves gens plus ou moins célèbres qui tous ont connu les violences de la destinée.

Avant de nous mettre à table, Favel m'expliqua d'un mot la provenance de chaque objet. Cependant je le vis passer rapidement et sans mot dire devant une espèce de statue de jardin, représentant une nymphe deminue, et devant un portrait à l'huile qui me saisit. C'était celui d'une jeune femme de la plus rare beauté. Une épaisse chevelure noire ornait l'ovale assez court d'une figure douce et fière, à la blancheur divine. Ce qu'il y avait surtout d'irrésistible et d'extra-humain dans cette peinture, c'était, sous les cheveux noirs, la profonde lumière de deux yeux bleus, qui s'attachaient à vous, et avaient l'air tout à la fois de vous supplier, de vous arracher la vérité de vos pensées les plus secrètes, et de défier votre cœur d'échapper à leur fascination. Sauf la tête et la naissance du cou, la toile restait une ébauche et ne présentait plus que des lignes confuses.

Je l'ai dit, Favel passa rapidement devant cette toile. Quant à mon introducteur, il était très au fait des moindres choses de la maison et rien ne l'y étonnait. Aussi, le voyant ne pas s'arrêter plus que Favel devant le portrait et même éviter d'y faire aucune allusion, je soupçonnai qu'il y avait pour moi de puissantes raisons d'imiter cette absolue réserve.

Le dîner fut très animé, comme il manque rarement de l'être à Paris, ou dans ces environs qui sont encore Paris, entre gens de la même profession, réellement sympathiques au caractère et aux travaux les uns des autres, sans arrière-pensée de jalousie possible.

Aux frontières de la trentaine, dans une carrière et dans un milieu où les mois comptent double, ce n'est plus la joyeuseté ivre de la dix-neuvième année. Le sou-

rire et le demi-mot ont remplacé l'éclat de rire et la tirade ; il y a une seconde jeunesse, il y a une dixième gaieté.

Au dessert, Favel posa des cigares dans une assiette, et lui-même debout s'amusait à rouler une cigarette. Sa manche en traînant sur la cheminée renversa une frêle tasse de vieux chine qui contenait du maryland ; la tasse se brisa comme une coquille d'œuf.

Favel ne put réprimer un cri de dépit :

— Allons ! s'écria-t-il, je n'ai pas de chance..... justement la tasse de Louise.

Je levai la tête. Favel échangeait un regard expressif avec l'ami qui m'avait amené, et auquel sans doute il ne restait rien à révéler des secrets de la maison, car il me parut correspondre à merveille aux émotions de notre hôte. Vers sept heures, cet ami fut forcé de rentrer à Paris ; n'ayant pas les mêmes raisons et cédant aux instances de Favel, je m'engageai à ne partir qu'avec le dernier train. Nous allâmes faire au clair de la lune, Favel et moi, une promenade dans la royale avenue du château d'Ecouen. Des fragments de Bossuet vous y reviennent aussi naturellement aux lèvres qu'après une nuit de bal des vers de Musset, quand on avait dix-huit ans.

Favel était un enthousiaste sans pédanterie, qui savait tout, éprouvait tout. Le compagnon me plaisait, de ce sentiment qui remplace, entre certaines gens se connaissant seulement depuis deux heures, le travail de beaucoup d'années.

Notre entretien prit peu à peu une tournure expressive et sentimentale, qui me mit à nu le cœur de l'homme. Dans le plus franc et le plus sincère d'entre nous, il y aura toujours deux êtres : celui que nous voyons, fût-ce devant un seul témoin, et celui que nous tenons tête-à-tête.

Au retour de notre promenade, nous allâmes nous reposer dans le petit salon où était accroché le beau portrait inachevé que j'ai dit. Encouragé par la pente de notre conversation, je me hasardai à questionner Favel sur cette admirable ébauche.

— Elle n'a porté bonheur ni au peintre ni au modèle, répondit Favel. L'un est allé mourir de la phthisie à Alger; l'autre, Louise... Au fait, vous m'avez déjà entendu prononcer ce nom au sujet de la tasse brisée. Gustave ne vous en a-t-il jamais parlé ?

— Jamais.

— Eh bien, je vais vous dire cette histoire. Elle est bizarre et vraie. C'est un roman de jeunesse, dont tous les épisodes sont d'une rigoureuse réalité. Préparez-vous à m'entendre beaucoup parler de moi, non que j'y prenne plaisir, mais parce que c'est à moi que ces choses sont arrivées.

II

Favel commença :

— Lorsque, pour venir demeurer rue Bonaparte (cela se passait il y a environ huit ans, j'en avais alors vingt et un), je quittai Douai, ma ville natale, mes relations dans cette paisible cité et sa banlieue ne firent que décroître, jusqu'à ce qu'elles arrivassent, et c'est le cas présent, à se limiter au cercle étroit d'une famille sensiblement réduite par les coups de la mort, et dont les survivants pensent à moi quand nous nous voyons ou bien quand je leur écris.

Il n'en était pas ainsi jadis : le membre absent d'une maison gardait à jamais une place à la table et dans le

cœur des siens. On pouvait suivre et voir de loin partir ou rentrer le coche triste ou joyeux qui le portait. Je m'arrête : autrement vous pourriez croire que j'ai seulement de l'estime pour le progrès, mais point d'amour.

Bref, entre les parents qui me restaient dans l'arrondissement de Douai, et qui me faisaient le meilleur accueil à mes rares voyages, une mention d'honneur est due à mon cousin Alexandre et à sa femme.

La spécialité de ces très-honnêtes gens, c'est d'avoir élevé l'ennui au rang d'une fidélité, d'une conviction austère, d'une rancune intraitable contre ce qui n'est pas lui, et de supporter bravement ce qu'ils appellent les bons et les vilains côtés de cette religion baroque.

Autant que si on leur proposait une apostasie, on les irrite, on leur fait offense, on les vexe, en leur offrant quoi que ce soit qui ressemble, non pas à une recherche du plaisir, mais à une simple rencontre avec lui.

Si par mégarde il m'arrive de signaler en leur présence les changements survenus dans Paris, la vogue d'un spectacle ou d'une exposition, mes gens deviennent rouges. Ils ne sont pas infestés, eux, de cette rage de tout rapporter à Paris; ce n'est pas bon Français, mais c'est textuel.

Alors, pour éviter un torrent d'absurdités où s'engloutirait ma bonne humeur, je me rétracte le plus tôt et le plus habilement que je puis, sans réussir toujours, il s'en faut, à éviter la migraine.

Cependant le cousin et sa femme, qui habitent la campagne onze mois sur douze (le douzième est consacré à une ville de jeux), sont très-loin d'être les ennemis du progrès, du moins en ce qui concerne les embellissements d'un jardin qui leur tient lieu de fils et de filles, et le perfectionnement des engins de chasse ou de pêche.

Le cousin, notamment, est un enragé tueur de lapins et de perdreaux.

Ce ménage entretient avec Paris, par mon intermédiaire, des rapports commerciaux tellement étendus, que, sauf le pain et l'eau, je ne sache rien dans ce qui les entoure qui ne vienne point de Paris, même les fleurs, même l'herbe peut-être. En outre, comme la vie tranquille des champs les a rendus nerveux, impatients, crispés ; au moindre caprice qui les saisit, la poste ne leur suffit plus... et ils ne sont pas gens à reculer devant les frais supplémentaires d'une dépêche. Je suis blasé sur leurs façons, et je ne m'en scandalise pas. J'aurais quelque raison peut-être de trouver qu'ils disposent bien à leur aise et bien inutilement de mon temps, qu'ils pourraient adresser leurs messages directement aux destinataires, et ne pas me faire intervenir quelquefois — c'est le mot — à propos de bottes.

Mais ils m'ont dit un jour, en termes flatteurs et devant témoins, que j'étais si précis et si exact ; que toujours, grâce à moi, leurs intentions avaient été remplies et comprises, juste comme ils pouvaient le désirer... et depuis ce jour, naturellement, je leur appartiens.

J'ai fait ainsi connaissance avec tous les corps d'état : arquebusiers, grainetiers, guêtriers. Ils font tenir des montagnes de commandes, d'amers reproches, de conditions, de marchandages, dans vingt mots confiés au fil électrique. Je n'ai plus besoin de chercher à comprendre, je devine.

Un jour, par exemple, l'aurore me trouva fort perplexe devant le télégramme suivant :

« Dire Hermand, 9, rue Vosges, ne pas emballer Eucharis. Motifs demain. Très-pressé. Cousine embrasse.

Alexandre. »

Ne pas emballer Eucharis!

Si au courant que l'on soit de ce répertoire maniaque où Jupiter porte un pince-nez, et où Vénus la Blonde parle l'argot et lutine Ernest, il y avait là de quoi me surprendre.

Eucharis! A ce nom, je vis se dresser l'excitant cortége de Calypso, tourbillonnant dans une ronde des Bouffes-Parisiens... le pur et clair génie de Fénelon sur un air d'Offenbach.

Ne pas emballer Eucharis!

Très-pressé. Voilà une recommandation inutile. J'étais trop intrigué pour ajourner cette petite partie. La fraction de la rue des Vosges où l'on m'adressait touche presque à la Bastille, et sert de couloir à la place Royale.

Ce quartier de la Bastille, dont nous sommes séparés par quarante minutes de marche environ, nous est moins familier que l'Angleterre et l'Oberland. Les choses que l'on y voit, rigoureusement semblables à celles des boulevards Montmartre et des Italiens, nous paraissent servir à un monde différent. Ce sont les mêmes Parisiens et de plus authentiques, en somme, que les Vénézuéliens et les Tartares de la Madeleine, et il semble que chez eux on n'est plus à Paris... tout au plus à Paris prolongé... et c'est le noyau, le cœur, le sang de Paris. Les mêmes journaux aux étalages ont l'air de numéros de la veille, qui ont passé la nuit dans quelque train express.

Plus on pénètre dans ce qui fut (il n'y a pas si longtemps déjà) le vrai, l'historique, le seul Paris, plus on est aux antipodes de l'autre Paris, de ce présomptueux et infinitésimal *tout Paris* que vous savez.

Je ne sais à quelle distraction je cédai en montant dans le premier omnibus qui passa, car le temps était radieux. A tout prendre, je ne fus pas le seul qui eut

cette pensée, car l'intérieur fut bientôt au complet. Au bureau de la Porte-Saint-Denis, personne ne faisait mine de descendre, lorsque le contrôleur se présenta avec une jeune dame vêtue en demi-deuil qui avait le numéro un. Cette dame allait se retirer d'un air assez contrarié, sans se douter que je venais de recevoir le coup de foudre dont parlent les écrivains spéciaux.

Aussitôt je fis signe que je me dévouais. Avertie par le contrôleur, la jeune dame revint sur ses pas. Elle attendit que je fusse dehors; et, pendant cinq ou six secondes, j'eus le temps d'admirer une taille, une chevelure, des mains... mais surtout deux yeux d'une langueur lumineuse, de ces yeux qui, en portant autour d'eux le regard le plus indifférent, content des poëmes d'amour inspiré au pauvre monde, mais non ressenti par le cœur dédaigneux que recouvre un sein de Diane. L'impression fut si captivante, que je restai bien trois autres secondes avant d'abandonner la marche de l'omnibus... attendant... je ne sais quoi. Si la belle me remercia du sacrifice de ma place, ce fut de manière à lui valoir une mention honorable à l'Académie Silencieuse. Elle crut assez plausiblement que je m'arrêtais là parce que ma destination était dans le voisinage.

Je dus rompre violemment le charme de cette vue: car le cocher, ne se sentant pas de vocation à collaborer à mes siéges amoureux, s'était remis en route.

S'il vous est arrivé, et cela a dû vous arriver quelquefois, de faire à pied le trajet de la Porte-Saint-Denis à la Bastille, vous avez déjà pensé qu'il n'est rien de moins précis que d'évaluer, comme je viens de le faire, ce trajet à trente minutes; que parler ainsi, c'est parler en arpenteur ou bien confondre les jambes des hommes avec les roues des omnibus.

L'esprit occupé d'une telle rencontre, j'avais entière-

ment oublié l'objet primitif de ma course, lorsque, deux heures après être sorti de chez moi, je m'arrêtai au coin d'une rue portant cet écriteau : rue des Vosges.

Alors je ne pus m'empêcher de sourire sur la dépêche du cousin Alexandre, et de me rappeler Eucharis.

Je m'arrêtai devant une maison à la porte close et qui sentait singulièrement la province. On y accédait par un petit escalier en pierre. L'espèce de concierge qui répondit à mon coup de sonnette me demanda assez durement ce que je voulais. J'aurais été par trop embarrassé de le lui dire.

Déclarer à un pareil homme que le but de ma visite était de protester contre l'emballement d'Eucharis, cela m'eût paru d'une fantaisie exagérée, même dans les sphères d'imbroglios où un télégramme m'avait jeté.

Je me contentai de demander si j'étais bien chez M. Hermand.

— Montez au premier, me dit l'homme, et entrez dans la pièce à droite.

Je montai, persuadé assez logiquement qu'il était allé prévenir Hermand, ou bien encore que j'allais me trouver en présence de ce personnage en entrant dans la pièce à droite. La pièce à droite était ouverte et comme m'attendant. Salle à manger de sous-préfecture, dont le mobilier, tout en style empire, ne se sauvait de la vulgarité que grâce à deux ou trois petites toiles hollandaises et à quelques belles épreuves de gravures.

Les lettres n'étaient représentées dans cette pièce froide et sèche que par un exemplaire flambant neuf de l'*Almanach Bottin*.

J'attendis quelques minutes, en arrêt devant les gravures hollandaises. Ma pensée, un peu engourdie, traînait en zigzag autour de ceci et de cela... comme

lorsqu'après une longue marche on vient à s'arrêter et à attendre quelque chose.

A l'autre bout de cette salle à manger, il y avait une seconde porte, qui s'ouvrait sans doute sur les appartements intérieurs. C'est derrière cette porte que j'entendis enfin, après dix ou quinze minutes de solitude et de silence complets, le craquement léger d'un pas, qui annonçait plutôt madame que M. Hermand, si c'était l'un des deux à qui j'allais avoir à délivrer mon burlesque message.

J'ajustai ma cravate, et je donnai un tour de coude à mon chapeau.

Si vous me connaissiez davantage, je n'aurais pas à vous dire comme je suis peu enclin aux fantasmagories. Bref, je crois être de ceux qui, lorsqu'ils ont les yeux ouverts, se sentent bien éveillés. Aussi j'eus besoin d'un coup énergique d'autorité sur moi-même pour retenir une exclamation ridicule, lorsque, la porte s'ouvrant, je vis entrer la dame du boulevard Saint-Denis, qui avait l'air d'être ici chez elle, et plus jolie encore que tantôt.

A ma vue, elle parut surprise et choquée. Me reconnut-elle? peut-être... mais si vaguement! Sans doute, elle était entrée dans cette salle pour y prendre quelque chose, et sans avoir été prévenue de rien.

La nature m'a gratifié d'un air de visage qui éloigne des plus soupçonneux et des plus effarouchées l'idée de mystification. Après avoir hésité si elle ne rebrousserait pas chemin sans paraître m'avoir vu, la jeune dame se ravisa. Elle me trouva, j'imagine, suffisamment sérieux et digne; et, du nimbe où je ne pouvais m'empêcher de la voir, elle se transforma *subito* en maîtresse de maison, polie, qui attend les explications d'un visiteur : à savoir comme il se nomme, et pourquoi il est venu.

— Madame, ou Mademoiselle, lui dis-je (elle salua

affirmativement à *mademoiselle*), ce n'est pas un simple Parisien, mais le messager de l'Olympe lui-même, qui devrait être où je suis, et répondre à ma place. Loin de pouvoir donner des explications, j'aspire à en recevoir sur ce fait obscur : Un monsieur Alexandre X..., d'auprès de Douai, mon parent et mon ami, me mande par le télégraphe, de courir au n° 9 de la rue des Vosges, prier M. Hermand de ne pas emballer Eucharis. Voilà tout.

J'espérais la consterner, ou tout au moins la surprendre. Fol que j'étais! c'est avec la plus entière sérénité qu'elle me répondit :

— Je ne suis pas, Monsieur. très au courant des dernières expéditions; mais, d'après certains mots que j'ai entendus, je crains fort que vous n'arriviez trop tard. Eucharis doit être à présent à la gare du Nord, sinon déjà en route pour Douai.

— Ah! très-bien!... (j'étais encouragé par une ombre de sourire, à lui parler moins cérémonieusement). Vous comprenez, vous, Mademoiselle, et tout ce mystère n'en est pas un pour vous. Mais moi, je tâtonne, je vais les yeux bandés. Je vous supplierais de m'éclairer un peu cette chambre noire.

Le sourire s'accentua, au point de se dessiner en gaieté, très-fugitive, mais saisissable.

— Rien de plus simple, Monsieur. M. Hermand, chez qui l'on vous adresse, est fabricant de vases et de statues. Votre parent lui aura, je suppose, commandé une Eucharis, dont il ne veut plus à présent. Voilà tout ce que vous appelez le mystère, expliqué.

— Mystère ou non, Mademoiselle, je me loue d'un incident qui m'aura fait me trouver deux fois le même jour sur votre chemin.

— Ah! nous nous sommes déjà rencontrés? fit-elle

d'un ton si naturel, que ce n'est rien de le dire, il faudrait l'avoir entendu. J'étais vexé.

— Parfaitement, Mademoiselle. C'est moi qui suis tout à l'heure descendu de l'omnibus au moment où vous y montiez.

— Il faut donc que je vous remercie.

Évidemment, elle savait faire la leçon au monde. Nouvelle pause. Je me rejetai sur Eucharis.

— Comment, je vous prie, pourrai-je savoir si j'arrive trop tard, et si la statue est déjà en route?

— Je ne puis vous renseigner là-dessus. M. Hermand seul le pourrait.

— Je suppose que j'ai l'honneur de parler à sa fille?

— Oui, (d'un ton qui signifiait : ce monsieur est trop questionneur).

— M. Hermand est-il chez lui?

— Je vais le faire demander à l'atelier, et, s'il y est, on vous y conduira.

Elle salua légèrement. Deux minutes après, le concierge vint me prendre. Il me fit traverser une autre salle, puis un corridor, puis descendre un escalier qui aboutissait à un petit jardin. A chaque pas, cette fois, je trouvai des témoignages du commerce de la maison. Ce n'étaient que moulages de toutes sortes, animaux, bas-reliefs, masques humains.

A l'extrémité de ce petit jardin était l'atelier, où M. Hermand travaillait seul pour le moment. Je me présentai à lui, et la conversation s'engagea aussitôt.

C'était un homme d'assez haute taille, à cheveux rares et longs, figure intelligente, et de race parisienne foncièrement; l'air fatigué et résistant.

Il avait surtout la politesse de Paris, qui, même en matière de discussions marchandes, place toujours les

gens sur le terrain de la complaisance et de l'accommodement.

Lorsque je lui eus, dépêche en main, exposé l'objet de ma visite, il sourit.

— C'est bien, Monsieur : j'attendrai la lettre de votre parent, qui doit donner les raisons du contre-ordre. Sur un autre sujet, je ne m'en inquiéterais nullement; mais Eucharis n'est pas très-demandée... nous n'avons guère de Télémaque aujourd'hui... mais il y a encore des Mentor, à en juger par la conversion de M. Alexandre.

Vous avez à présent la note de l'homme; il parlait sur un ton de demi-goguenardise littéraire, d'une voix lente et harmonieuse. Je l'eus bien vite pénétré. Ce devait être un caractère à principes très-absolus, et, le principe une fois admis, souriant à ses conséquences les plus farouches. Il était le second que j'eusse vu de cette trempe de patriotes, admirablement polis, qui décrètent la mort de tous ceux qui ne pensent pas comme eux, du même timbre clair, posé et doux, dont ils diraient une fable de la Fontaine.

En attendant les conversations qui devaient plus tard me prouver que je ne m'étais pas trompé dans mon premier jugement, nous en eûmes une sur des sujets professionnels. Hermand m'invita à m'asseoir, à fumer si j'en avais envie. Au bout d'un quart d'heure, il me dit :

— Vous êtes journaliste?

— A peu près. Qui vous l'a dit?

— Je le devine. J'ai des amis chez vos confrères.

Il me cita plusieurs noms de gens avec qui j'avais été plus ou moins lié... mais la plupart d'une époque et d'une génération bien différentes de celle-ci. Dans la liste d'Hermand on trouvait peu de ces aimables fervents qui ont placé tous leurs tressaillements et toute la

moralité de la vie dans la découverte d'un moutardier et le dessin d'un nez. L'accord fut donc promptement établi entre Hermand et moi, malgré ces divergences qui tiennent aux racines mêmes de la plante individuelle.

— Vous aurez beau faire, dis-je à Hermand, que cette sortie réussit à égayer : en admettant qu'il n'y ait un jour dans notre patrie que des blancs, ou que des bleus, ou que des rouges, aucun nivellement politique et social ne pourra faire qu'il n'y ait jusqu'à la fin des blonds et des bruns.

— Vous oubliez les roux, fit le chef d'atelier.

Hermand n'était pas un homme froid, on le verra, mais un homme calme. Rien de pédant ni d'austère. Un ami de l'esprit et du sourire, un vrai Parisien, aux attitudes à la fois mobiles et nonchalantes.

Lorsque je l'eus ramené à la question d'Eucharis (le cousin Alexandre est un brave homme et le plus loyal du monde en ses transactions, mais invraisemblablement méticuleux dans les clauses d'un marché), le marchand de statues me répondit :

— Baste! n'en parlons plus; dites-lui seulement de ne pas être aussi changeant la prochaine fois.

— Je n'ai pas cru devoir aller au delà de la dépêche; mais je sais mon cousin un homme juste, qui n'a pas eu un seul instant la pensée de mettre à votre charge les frais de son inconstance. Sa lettre de demain me donnera raison, vous verrez.

Là-dessus, Hermand me fit examiner les diverses parties de ses ateliers. Cela n'avait guère de rapport avec le grand art ; mais c'était plein de vie et d'intérêt, et puis la société de cet homme me plaisait. Son langage avait une saveur et toute sa personne un attrait : c'était une ardeur contenue et transparente, un goût et un tact

à lui, et puis des échappées d'indolence orientale par où l'artiste se trahissait chez ce marchand. Mais il ne fallait que bien peu d'imagination pour se le représenter bondissant du sommeil des cigarettes vers un fusil au repos dans quelque armoire. Ce nonchalant prononça une seule fois, ce jour-là du moins, le nom de mil huit cent quarante-huit, mais avec un de ces sourires que les commentaires ne pourraient qu'affaiblir, comme il est parlé dans les journaux.

Je ne jugeai pas encore à propos de conter à Hermand par quelle série de menus accidents parisiens je me trouvais déjà en connaissance avec la plus charmante partie de sa famille. Tout l'enchaînement de nos destinées serait autre, si trois mots avaient été dits tel jour au lieu de n'avoir pas été dits.

Quoi qu'il en soit, vers cinq heures, il y en avait trois que M. Hermand et moi nous causions, et nous nous étions surpris à nous appeler *mon cher*.

Voyant que je me disposais à prendre congé de lui, Hermand me retint :

— Vous allez dîner?

— C'est vraisemblable.

— Seul, et au restaurant?

— Je le crains.

— Si cela ne vous est pas désagréable, restez et dînez avec moi. Un ami m'a envoyé de Zurich d'assez bon vin d'Yvorne, que nous tâterons ensemble.

III

Avec moi! cela voulait dire *avec nous*. La seule société d'Hermand m'aurait décidé à accepter cette ami-

cale invitation. Vous devinez ce qu'une autre perspective ajouta à mon désir de répondre : Oui.

— Voyons, c'est dit?

— Vous avez une façon si cordiale, que j'accepte de grand cœur.

— Rentrons : je vais prévenir ma fille que nous avons un invité.

C'était le premier dialogue auquel j'allais assister entre mademoiselle mon idole, et mon ami son père. Elle me parut assez peu familière à l'égard d'Hermand, qui lui-même traitait cette reine issue de lui avec une nuance d'éloignement. Lorsqu'il lui eut dit :

— Monsieur dînera avec nous, l'héroïne de mon nouveau roman m'adressa un regard fort singulier, dont je compris seul l'ironie, et qui signifiait positivement :

— Faut-il aussi vous remercier pour cela?

J'avais du reste la conscience en repos : c'était le maître de la maison qui, de sa propre initiative, venait de m'inviter.

Mademoiselle sortit pour donner, je suppose, les ordres nécessités par l'arrivée d'un convive.

Il y a des pères devant lesquels on peut, sans être soupçonné d'aucune arrière-pensée de galanterie ou de mariage, louer la beauté de leur fille. M. Hermand n'était point de ceux-là. De certaines façons railleuses, qui étaient le cachet de son individu, vous avertissaient de lui laisser le monopole de certains sujets et de ne pas toucher à d'autres qu'il ne vous y eût amené.

Hermand pouvait avoir de quarante-six à quarante-huit ans, et sa fille vingt-deux.

J'ai beaucoup voyagé; je me suis promené à pied des jours entiers dans presque toutes les grandes villes d'Europe. A Paris, capitale des capitales, j'ai vu toutes les femmes qui étaient ou qui sont en réputation de

charmes et de beauté. Je n'ai rien vu nulle part qui m'ait autant frappé que la fille du marchand de statues. C'était une taille si parfaite, une démarche si noble et si aisée, tant de jeunesse et de grandeur naturelle... mais surtout, magie supérieure, un air de tête ! un magnétisme de regards ! et c'est justement par là que je suis conquis.

Cependant je suis impartial, je ne cherche pas à dissimuler les défauts de mes amis : aussi je n'hésiterai pas davantage à vous dire que je fus médiocrement satisfait d'Hermand en présence de sa fille. Je conçois un air de sans-façon chez un homme, dans sa maison, parlant à son enfant... c'est encore de la joie et de la santé, cela. Mais je surpris chez mon nouvel ami des nuances, de simples nuances de trivialité, mises en relief ou rendues plus sensibles par le voisinage d'une délicatesse et d'une dignité natives, que j'appellerais de vrais modèles, si ces choses-là s'obtenaient par l'imitation ou par des leçons. Mademoiselle Hermand s'appelait bourgeoisement Louise, un joli nom français et aimable qui satisfait toutes les tournures d'esprit, les joyeux et les mélancoliques. Le dîner, que Louise surveilla elle-même, fut un dîner de ménage, simple et irréprochable. Une femme de chambre alsacienne, engagée depuis un an dans la maison, servait à table. Cette fille devait être affligée du *delirium ridens*, car jamais je ne connus d'hilarité pareille. Dans la salle à manger elle se contenait encore, mais dans le simple trajet de la cuisine il lui échappait des fusées d'éclat de rire indomptable.

Louise, qui souriait à peine dans ses rares abandons, regardait avec une curiosité intéressante cette virtuose du rire, pour qui la vie était un perpétuel chatouillement. C'était bête ; mais, quoi qu'on en eût, on s'y laissait gagner. D'ailleurs, la jeune maîtresse de maison

eut pour moi des soins qui m'enchantèrent et en firent à mes yeux la muse de l'hospitalité. Sous son toit et à sa table, elle ne vit plus dans l'inconnu que l'hôte, et elle fut parfaite de tact et de bonté.

Hermand demanda à sa fille si elle était sortie le matin; il ne lui fit pas cette demande d'un ton questionneur et ombrageux, mais très-naturellement et comme pour entretenir la conversation et marquer de l'intérêt à ce qui se passait dans la maison pendant qu'il travaillait à l'atelier. Rien de plus; cependant un vague instinct de discrétion m'avertit de ne pas regarder Louise au moment où elle répondrait, et, autant que possible, de ne pas entendre sa réponse. Or, malgré moi et irrésistiblement, à moins de me boucher les oreilles, je saisis qu'il était question d'une proche parente, d'une marraine indisposée, dont on avait été prendre des nouvelles le matin même. J'ignore si Louise me sut particulièrement gré de mon abstention et de ma neutralité; mais, lorsqu'un peu plus tard, la conversation ayant changé de sujet, il me fut permis de regarder Louise en face, je surpris une lueur de confiance et de sympathie envers moi. Pendant le reste du repas, la gracieuseté obligée de son rôle de maîtresse de maison se fondit en une attitude plus flatteuse pour celui qui en était l'objet.

Extérieurement, nous étions les mêmes l'un vis-à-vis de l'autre; mais je découvris à de certains détails que la glace était rompue, de son côté du moins, car du mien il n'y avait jamais eu de glace. Elle m'avait ravi par sa beauté, elle gardait sa conquête par le *je ne sais quoi*. Causer avec elle était une volupté. Ne ressemblant en rien à ces spirituelles de pacotille dont on dit qu'elles ont réponse à tout, Louise brillait par les idées, et, de même que son corps charmant, son langage avait de la

tournure. Son front mat irradiait comme son regard, et la blancheur veloutée et nerveuse de sa main prenait une vie magique sous le choc mystérieux des intelligences.

La physionomie de M. Hermand, durant ces intermèdes, fournissait un sujet d'études complexe et divertissant. Un moment je le crus en train de penser :

« — Est-ce que je me serais trompé, et ce monsieur, avec qui j'ai débuté par sympathiser si fort, serait-il aussi un de ces êtres faibles et démodés qui appellent tour à tour les femmes des anges et des déesses, et se pâment devant des collections de vieux gants et de pantoufles dépareillées? » En outre, il aimait beaucoup à parler, M. Hermand, quoiqu'il fût lent à s'exprimer et, lorsqu'on lui rognait sa part, malgré lui, il en devenait indisposé contre les gens. Le dépit dissimulé donnait des tons indéfinissables à cette longue barbe pointue. Dans aucun cas, il n'était facile de savoir au juste ce qu'il pensait ; mais on pouvait le deviner, et cette fois je devinai qu'il n'était pas content. Or, dans cette maison, où venaient de surgir pour moi de si vives attaches, et où je tenais énormément à revenir, c'est Hermand qu'il importait surtout de ménager. Ma réelle sympathie, à défaut de l'intérêt personnel, me l'indiquait suffisamment.

Par une évolution habile, je replaçai entre ses mains ce que les fidèles partisans de l'image appellent encore le dé de la conversation ; mais, en réalité, après avoir disposé de ce dé, je continuai à n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour Louise... Louise charmeuse ineffable, Paris fait femme, la quintessence de la séduction française dans une seule taille; avec cela, de ces sourires qui enivrent d'orgueil l'homme qui réussit à les faire éclore avec un mot juste et fin... et puis des langueurs, des distractions de patricienne. Certes, on ne connaissait pas devant elle le sentiment de l'égalité des sexes dans l'a-

mour. Elle rendait vraisemblables, à nos esprits fermés par le comfort moderne aux désintéressements d'un autre âge, cette constance et cet héroïsme fabuleux dont la palme était un baiser... une rougeur. Je n'explique pas, je raconte.

Et bien qu'on ait prétendu qu'une femme sait toujours qu'elle est aimée, un peu avant même celui-là qui l'adore, il me sembla que Louise planait bien haut au-dessus de ces petites vanités féminines. Découverte affligeante! c'était une perfection de corps et de traits, une rectitude, un calme qui éveillaient l'idée d'impassibilité. Non, l'amour avec ses désordres, ses petitesses et ses joies absurdes, n'entrera jamais au compte de cet être radieux et triste. Et pourtant j'étais assis auprès d'elle, le drap de mon paletot toucha trois heures durant l'étoffe de sa robe, son bras et le mien se frôlaient sans cesse, si voisins que la tendresse la plus vive n'eût pu souhaiter mieux..., et séparés peut-être par les océans et les gouffres du souvenir et du rêve.

Dans l'entretien, le mot *amant* fut distraitement prononcé par mon hôte. Louise supposa, selon moi, que j'étais surpris de cet oubli paternel. Elle eut alors un geste indicible. C'était son sens des convenances qui était surtout choqué, elle souffrait pour moi.

IV

Au café, Hermand roula une cigarette et me dit :

— Fumez-vous ?

— Volontiers, quand on m'y force.

— Vous dites cela parce que vous avez peur de faire

enfuir les dames. Rassurez-vous. De toutes façons, ma fille doit nous laisser : vous ne l'incommoderez pas.

Je n'ai jamais été un fumeur convaincu ; je fais honneur à une pipe ou à un cigare, quand il le faut, voilà tout. Aussi je souris médiocrement à l'idée que Louise allait nous quitter pour nous permettre de fumer à l'aise. Après un salut cérémonieux, elle nous avait laissés. Quelque envie que j'eusse de me retirer aussi, car enfin j'avais quitté mes foyers depuis le matin, certains scrupules m'imposaient de donner encore une heure à Hermand. Lui, il n'était ni impatient ni nerveux, et, qu'il parlât ou qu'il se tût, il ne semblait guère avoir la notion de la fuite du temps. Il ne fut pas fait entre nous la moindre allusion à sa fille. J'étais même persuadé, sans savoir pourquoi ni comment, que le sujet lui eût été désagréable. Il n'évoqua pas davantage le moindre souvenir de sa vie de ménage. Hermand était sobre d'explications sur tous les sujets, même ceux de son art ou de son métier, à votre choix ; mais, quand on touchait aux questions politiques et sociales, et notamment aux épisodes de la deuxième République, il devenait tout passion, et même nous eûmes à ce propos une légère dispute, où je m'emportai autant que lui. Il avait, tout au moins dans l'expression, des partis pris qui ressemblaient à de l'ignorance et à de la puérilité, et qui, à des auditeurs non initiés, devaient paraître plus propices au succès du despotisme qu'à l'avénement de la liberté. Il est vrai que, sur le fond des raisons et l'objet des aspirations, nous avions mille points de rencontre. J'en étais à lui reprocher sa tranquille ironie, son manque de sensibilité, et aussi de supprimer trop aveuglément certaines tendances qui, sous quelque régime social dont l'avenir salue le triomphe décisif, feront partie de la condition humaine.

Aux plus vives sorties d'une opinion en conflit avec la sienne, Hermand opposait un sourire pensif, et il caressait sa longue barbe. On aurait pu croire qu'il se rendait intérieurement... il n'avait pas entendu.

Toutefois ma franchise ne nuisit pas à son désir d'entretenir nos relations : car, au moment de nous séparer, il me prit la main et la garda quelques instants :

— Puisque vous n'avez pas de ménage et que vous prenez tous les jours vos repas en ville, venez à l'occasion dîner ici sans vous faire annoncer. En supposant que j'aie affaire au dehors, je suis rentré généralement vers cinq heures. Votre société me fera toujours plaisir.

La soirée était belle. Pour si peu qu'il y ait des étoiles au ciel, Paris, le soir, est un vrai charme pour ceux qui le connaissent et l'aiment. Je repris à pied le chemin de la rue des Vosges à mon domicile; mais au lieu de suivre la ligne des boulevards, je préférai m'engager par la place Royale, cette protestation du vieux Paris contre l'immense et monotone hôtel garni qui va le remplacer. Ce carré de verdure bordé de maisons rouges, ces arcades surbaissées à la façon de Berne la protestante et des monastères catholiques, ce nid de silence et d'oisiveté espagnole tapi au centre du foyer classique des exaspérations nationales, toutes ces choses ont un vieux prestige qui n'a rien perdu de son autorité d'ancêtre à se trouver rajeuni et vivifié par les noms de Hugo et de Rachel. Grands noms en somme ! Si nos esprits ne le comprennent pas, interrogeons les mémoires de cinquante ans.

V

Chemin faisant, à travers un zigzag de rues qui conduisaient chez moi, si l'on veut, mais en passant par la tour de Jean-sans-Peur et par les poivrières de Saint-Louis, je m'efforçai de ne penser qu'à mon hôte. Il était bien digne d'intéresser à lui tout seul : c'était une volonté, un caractère ; mais le voisinage nuisait à ce portrait correct ; en termes justes, le prestige un peu romanesque de Louise faisait pâlir l'estimable réalité d'Hermand. J'avais tort : il eût fallu oublier le père et la fille, puisqu'on ne pouvait séparer le nom de l'un de la fascinante image de l'autre. Pourquoi? Je commençais à redevenir jeune et heureux ; j'avais payé à la vie ma part de chagrins et de rougeurs ; à travers assez d'humiliations, de remords et d'ingratitudes, j'avais recueilli assez de mensonges et de larmes !

Fatal mirage de poésie ! tu m'avais fait préférer assez d'yeux cerclés de noir sous des fronts blêmes, aux joues roses de mes amours de seize ans !

L'enchantement de ces lugubres magies intérieures fut rompu à ma rentrée chez moi par la voix du concierge :

— Monsieur ! une lettre.

Timbre de Douai, c'était du cousin Alexandre. En voilà un qui ne s'occupait guère, je vous prie de le croire, ni des républicains marchands de statues, ni des belles brunes ténébreuses aux yeux bleus.

Dans cette lettre, le cousin m'annonçait avec une joie qui petillait derrière son masque d'indifférence (comme

éclatait l'orgueil de Diogène à travers les trous de son manteau) que, s'il avait renoncé à prendre livraison d'Eucharis, ce n'était point le fait d'un caprice ni de l'inconstance. Il était tout prêt d'ailleurs à entrer en composition avec M. Hermand. S'il avait contremandé le voyage de la suivante de Calypso, c'est que le coin de sa propriété, à lui Alexandre, dont la statue de cette nymphe était destinée à faire une sorte de chapelle mythologique, venait de lui être acheté par un voisin.

Le cousin Alexandre n'en disait pas davantage, et il n'était pas besoin qu'il en dît davantage. J'étais tranquille sur la question du prix de vente. Alexandre avait même dû faire un beau marché; il devait être content. Si je n'en trouvai pas le témoignage dans le corps même de la lettre, je ne devais pas l'échapper au *post-scriptum*.

On m'y demandait, en effet, si je n'étais pas encore rôti par la fournaise, avec accompagnement de la plaisanterie antique sur les mansardes et les restaurants. Le cousin Alexandre a des plaisanteries immuables, comme il est lui-même immobile.

D'ailleurs, je ne fis pas mauvais accueil à cette lettre, qui me fournissait une si bonne raison de retourner le lendemain chez Hermand; non pour y dîner, par exemple, car j'avais trouvé la précédente séance trop longue et trop lente.

Après une nuit assez douce, comme j'allais sortir vers neuf ou dix heures du matin, quelqu'un sonna chez moi et y laissa une lettre. Le quelqu'un était un apprenti de l'atelier d'Hermand; la lettre était une invitation du patron, à qui j'avais plu décidément. Il me conviait pour le dimanche suivant à une matinale partie de pêche à la ligne, puis à passer la journée avec lui dans une maisonnette qu'il possédait sur la ligne de la Varenne et dont il ne m'avait pas dit un mot la veille.

A tout hasard, je répondis que je ne négligerais rien pour me faire libre, et que plus tard j'apporterais moi-même à M. Hermand une réponse positive. Cette idée de passer une journée à la campagne avec celle dont j'avais l'esprit malheureusement obsédé me remplit d'un désordre tel, que j'en eus, cinq minutes durant, un tremblement dans les mains.

Le samedi, j'allai donner une réponse décidément affirmative au marchand de statues, que je trouvai fort occupé dans son atelier. Il voulait tout laisser là pour reprendre notre conversation et me tenir compagnie. Je m'y opposai formellement.

— Puisque cela vous fâcherait, me dit-il, j'obéis. Quant à demain, si vous en avez le courage, prenez à la Bastille le train de six heures et demie du matin. Je vous promets, tout au moins, de l'air pur et des œufs frais.

Je fis comme il me l'indiquait. A sept heures j'étais à destination ; Hermand m'attendait à la gare. Sa maisonnette était à un quart de lieue de là. En été, il y passait ordinairement les nuits du samedi au dimanche. Nous rentrâmes chez lui pour y prendre les instruments de pêche.

Je ne vous décrirai pas ce joli et simple cottage. Il y en a beaucoup de cette espèce dans les environs de Paris. Il était enveloppé de cet adorable silence des aurores d'octobre, qui valent bien celles de juillet. Mon cœur était gonflé par les tumultes d'un amour naissant.

Je me représentai quel divin tableau de beauté endormie renfermait le premier étage. Un peu plus tard, je voyais Louise descendant de sa chambre en costume du matin, et venant nous rejoindre au bord de la rivière.

Sous quel heureux astre n'étais-je pas né, de me voir

si bien accueilli dans la maison qui contenait, pour moi, la plus aimée et la plus belle femme du monde! Fasse Dieu encore que le marchand de statues n'ait point l'hospitalité banale, et que tout à l'heure, à déjeuner ou à dîner, nous ne voyions pas fondre sur cette agréable intimité, des troupeaux d'amis et de connaissances, que moi je n'aurais jamais vus, mais auxquels Louise devra octroyer la meilleure part de son attention !

Je fus bientôt tranquillisé sur ce chef. Tandis qu'Hermand et moi nous devisions comme deux sages, chacun au bout de sa ligne, je risquai cet aperçu :

— J'espère que nous allons dîner tout à fait entre nous, et que vous n'attendez pas de monde?

— Je vous assure que nous serons bien seuls.

Je faillis suffoquer de plaisir. Il n'y avait pas de quoi.

Après une séance de trois heures et demie, où j'attrapai en tout un petit animal qui s'égare parfois dans ces eaux-là, et qui a divers traits de famille avec la sangsue, nous rentrâmes dans le cottage. Je vis le couvert mis seulement pour deux personnes. J'eus beaucoup de mal à dire d'un air indifférent :

— Nous serons donc privés de voir mademoiselle votre fille?

Hermand me répondit avec un singulier sourire, très-embarrassant même pour un interlocuteur qui avait comme moi toutes sortes de raisons de croire à sa réelle sympathie :

— La liberté est une belle chose. Mademoiselle ma fille, qui n'aime guère la campagne, passe volontiers les dimanches chez sa marraine, une belle-sœur à moi, avec laquelle je suis brouillé. Mais je n'exige pas que toute la terre épouse mes querelles. En vertu de ce prin-

cipe, ma fille est dans d'excellents termes avec sa tante, chez qui elle passe une partie de sa vie.

Hermand avait raison : la liberté est une belle chose ; mais on n'en saurait dire autant de l'insouciance, et cette façon de traiter les liens et les obligations de la famille y ressemblait scandaleusement selon moi. D'ailleurs, je n'eus pas le mauvais goût et l'imprudence de m'appesantir sur l'incident ; mais il advint ceci : que le reste du jour me parut maussade, et que, malgré les instances de mon hôte, je revins dîner à Paris, laissant Hermand aux bras d'un sien camarade. Vers neuf heures, après un tour de boulevards, je m'engourdissais à parcourir un catalogue dans la librairie du coin de la rue de Gramont, lorsqu'entra un de mes amis :

— Tiens, me dit-il, si tu veux entendre un acte de la *Traviata* avec la Patti, voici mon fauteuil, n° 73. N'y mets pas de façons : tu conçois que, si j'y renonce, ce n'est pas pour ton plaisir, mais bien parce qu'une affaire plus intéressante m'appelle ailleurs.

J'acceptai, non sans reconnaissance, l'offre de mon ami, et j'entrai dans la salle des Italiens juste comme allait commencer ce deuxième acte si touchant de la *Traviata*, qui, musique et livret, arrache des pleurs. On sait quel fut le succès du drame originaire. Ce n'est pas que le sujet ne soit vulgaire et que l'héroïne n'ait traîné partout.

Alors quel talent n'a-t-il pas fallu, et quelle rencontre merveilleuse de l'à-propos, pour intéresser à ce spectre d'une viveuse, pour faire de cette vulgarité une date et un type ! Et puis, sincères ou imités, il y avait là-dedans un délire d'espérance, un mouvement de jeunesse !... L'incomparable Adelina, alors à ses débuts, jetait parmi ce public l'admiration et l'attendrissement. Autrefois, j'aurais trouvé la fête complète, et j'aurais été

ravi. Malheureusement, ce temps de calme et d'heureux empire sur moi-même avait fui. A présent, j'étais la proie d'une idée fixe, j'appartenais à une seule image. Voici le plus triste en tout ceci : un pressentiment qui ne m'a jamais trompé m'avertissait que je ne m'envolais pas vers la clarté, mais que je me plongeais dans les ténèbres et la peine; et cependant j'allais toujours plus avant dans le tourbillon de cet inconnu séducteur et meurtrier. C'est ainsi qu'à certains points périlleux de la grande mer, les bouées à cloches, par une nuit d'orage, crient en vain : Éloignez-vous ! au navire condamné et attiré dans leur sillon mortel par es mauvais génies de l'ouragan, qui les envoient trouver leur perte sur ce qui devait être l'instrument de leur salut.

Je voyais partout Louise, malgré les cent beautés de cette salle resplendissante, et le vertige fut poussé un instant si loin, que, mes yeux s'arrêtant par hasard sur une certaine baignoire, j'y vis positivement celle qui tenait alors ma vie. Seule? non... pas seule. Un peu en arrière d'elle était assis un homme d'environ trente ans, à la figure admirable d'élégance, mais hautaine et presque dure. Je me suis trompé; ce ne saurait être Louise : alors cette effrayante ressemblance tient de la magie ou bien de l'hallucination. Je regarde encore pour mieux m'assurer. Cette fois, les yeux de la dame rencontrent les miens, et de cet éclair honteux je suis un moment aveuglé... mais j'ai bien vu. C'est elle! D'ailleurs je suis résolu à pousser la vérification jusqu'au bout, et à n'en pas avoir le démenti.

J'essuie les verres de ma lorgnette, et, profitant d'une scène dramatique, où toute la salle est à la discrétion des artistes, j'examine de nouveau la baignoire... plus personne!... Allons, je suis fou, et il n'est que temps de

soigner sérieusement cela. Cependant... il n'y a pas de cependant... la baignoire est vide.

Quand il s'agit de savoir si l'on a la cervelle brouillée, on ne recule devant aucune épreuve. Je vais dans l'entr'acte interroger avec art une ouvreuse, qui dépense infiniment d'intelligence à paraître ne pas comprendre un mot de ce qué je lui demande.

Je me surpris à croire que je perdais la tête, ou plutôt je ne me rendais pas compte de mon propre état. Et le dimanche précédent, j'étais si heureux et si sage! Il y a du cauchemar et de la diablerie là-dedans. J'étais tellement agité d'un malaise rare, que la navrante mort d'Adelina, que cette agonie d'une rose blanche me parut longue. J'avais hâte de me retrouver rue de Choiseul, et de réfléchir à mon aise dans mon fauteuil, chez moi. J'avais besoin de me rassembler, de me condenser... car on eût dit que je m'évaporais.

VI

Cette fois, chercheur systématique de romans dans le réel, il me semble que je n'ai pas à me plaindre, que j'ai l'imprévu dans mon jeu, et même le fantastique aussi. Mes yeux prétendaient avoir reconnu Louise... cela est-il une preuve? Mais, si l'on estime que le trouble de mon imagination ait suffi à me faire voir Louise là où elle n'était pas, du moins je n'avais pas rêvé l'homme à la souveraine élégance et au front blême, qui l'accompagnait.

Je passai ainsi deux heures, un livre sous les yeux, mais en réalité noyé dans mon rêve. Après la nuit

étrange et douloureuse qui s'ensuivit, rien, pas même la crainte d'être indiscret ne m'eût empêché de retourner le lendemain chez Hermand. Quand je parle d'*être indiscret*, il s'agit seulement de Louise, car j'étais tranquille à l'égard du père. J'arrivai rue des Vosges, à l'honneur de mes calculs, à peu près comme ils devaient avoir achevé leur dîner, sans avoir encore cependant quitté la table. Il me sembla que le repas de famille avait été exceptionnellement gai.

Hermand m'accueillit avec joie ; Louise, plus animée que de coutume, et toute brillante d'un soupçon de rose aux joues qui la rendait divine, insista pour que je prisse du café.

— Qu'aviez-vous donc à vous enfuir si vite hier? dit Hermand en roulant une cigarette, et où avez-vous fini la journée?

J'imaginai que Louise en ce moment me regardait avec une sorte d'anxiété ; cependant je répondis simplement, mais un peu en homme qui cherche par avance une excuse dans le naturel du débit, pour le cas où il produirait trop d'effet :

— Je suis allé aux Italiens, un peu tard, il est vrai ; mais j'ai pu encore cependant y passer deux belles heures.

Louise eut un geste de surprise non moins naturel que mon accent.

— J'étais moi-même aux Italiens hier soir; il est vrai que j'en suis partie avant la fin du spectacle.

M. Hermand recevant cette explication comme si tout s'était passé à sa connaissance et avec son aveu, je ne commis pas la grossièreté de paraître moins satisfait que le chef de famille, mais j'étais abasourdi.

C'était pour moi une consolation de voir que l'on n'avait pas menti aux deux domestiques. Toutefois,

je brûlais d'apprendre encore de Louise en quelle société elle se trouvait au théâtre. Mon parfait repos était à ce prix : aussi me restait-il un fond d'inquiétude et de trouble.

Le reste de la soirée, Louise fut charmante et telle que je ne l'avais jamais vue, c'est-à-dire gaie, vraiment femme, en un mot, *humaine*... et non plus ce sphinx au charme adorable, mais par trop en désaccord avec les goûts et les intelligences d'aujourd'hui. Devant cet astre ignoré et voilé, je faisais un retour involontaire sur ces guenons moins l'esprit, dont on publie chaque jour à cent mille exemplaires les toilettes et les pataquès... et je me disais : « La religion de la beauté est donc morte comme les autres ! » Je contemplais le dessin harmonieux de cette taille jeune et flexible, les chastes séductions du corsage, et surtout les aspects ineffables de la tête, et je murmurais à part moi :

— Si elle voulait, on n'aurait pas besoin de se mettre en feu la cervelle ni de chercher le livre impossible : elle serait vraiment la poésie de la maison et la muse de la vie !

Ce fut sa faute si je me berçai de ces rêves menteurs : ce soir, elle n'avait plus cet air de n'être heureuse qu'au sein des étoiles; elle semblait faire des avances aux tendresses de l'humanité. Ah ! mensonge des fronts impassibles ! Si je n'avais, dès sa première vue, abandonné toute raison, est-ce qu'il n'y avait pas une brume, un contraste, qui, sur-le-champ, aurait dû me mettre en défiance et sur mes gardes ? c'est-à-dire l'espèce de mystérieux abîme qui semblait avoir de tout temps séparé les destinées du père et celles de la fille. Ces deux êtres si proches de par les liens sacrés, on les dirait rassemblés au hasard, comme des voyageurs sur le pont du même navire ou comme les locataires de

la même maison. Il y avait une autre disparate non moins saisissante. Ainsi, bien qu'à conditions égales de naissance et de rang social les femmes aient sur les hommes le privilége de la distinction et de la délicatesse, chez Louise cette supériorité était trop accentuée. Les plus bienveillants devaient l'interpréter ainsi : évidemment, cette jeune fille, à l'éducation achevée, n'a pas cessé de vivre depuis l'enfance dans un autre monde que son père.

Aujourd'hui, je l'ai dit, elle avait l'air content et disposé à s'amuser de tout ce que nous imaginerions pour passer la soirée. Premier changement : ma visite lui causa un plaisir manifeste. Elle joua au piano des fragments de *la Traviata*, puis des souvenirs de *Don Juan*, et l'imprécation d'*Alceste*, avec sentiment, avec passion même, à ce point qu'on lui voyait venir des larmes aussitôt rentrées. Hermand éprouvait d'une tout autre façon que nous. Ce qui nous déchirait le faisait sourire et lui semblait frivole.

J'étais assis près du piano de Louise, et, emporté par la justesse et l'ardeur de son jeu, par l'animation de son regard, je l'accompagnai d'abord en *soliste* timide; puis sa voix s'unit à la mienne, et leur accord promettait à mon cœur affolé d'autres sympathies plus solides et plus chères. Après une heure de musique, Louise me demanda si j'aimais le thé; elle s'en faisait tous les soirs une tasse, mais M. Hermand n'en prenait pas. Naturellement je répondis : Oui, afin d'avoir une raison d'éterniser ma visite. J'étais retenu là par des attaches si puissantes, qu'à présent même elles m'enchaînent encore. La boîte à thé était posée assez haut sur le buffet. Louise dut monter sur une chaise pour y atteindre; mais le pied lui manqua, elle poussa un petit cri, et, si je n'eusse été là pour l'en préserver, elle tombait tout à

fait à la renverse. Malgré l'étourdissement qui devait l'envelopper, elle se dégagea aussitôt de mes bras, en m'adressant un rapide merci ; mais elle ne put le faire sans remarquer ma pâleur, et elle en fut émue.

Deux minutes après, tandis qu'elle s'efforçait de nous rassurer, le timbre de sa voix s'affaiblit tout à coup, puis elle s'évanouit complétement. Cela rendit ma présence chose assez délicate dans cet intérieur, où j'étais en somme très-nouvellement admis. Hermand prit sa fille dans ses bras, et la transporta chez elle, tout à fait insensible. Ses yeux de Belle-au-bois-dormant étaient tournés vers moi. Après quelques instants, le marchand de statues rentra pour me dire que Louise avait repris connaissance, et qu'on venait d'envoyer chercher le médecin, à cause de la douleur très-vive qui lui restait au pied.

Probablement, j'avais moi-même perdu la tête, car je demandai à M. Hermand si ce médecin était un jeune homme. Je me repris aussitôt :

— Permettez-moi de venir demain prendre des nouvelles.

— Une fois pour toutes, venez sans permission.

Le lendemain, j'appris avec joie que ce n'était pas une foulure, comme je le redoutais, mais une simple contusion à la cheville. On voyait toutefois, à l'altération de Louise, cette princesse des temps chevaleresques, incapable de gémir, que ce petit accident bourgeois lui avait fait passer la nuit dans de véritables tortures. C'est Hermand qui m'introduisit dans la pièce où elle se tenait étendue sur une chaise de repos, ayant à portée de la main un guéridon chargé de livres et de nécessaires à ouvrages. A mon entrée, elle parut surprise ; je devinai au premier coup d'œil qu'elle ne trouvait pas bien que son père s'avançât autant avec moi.

Peut-être aussi je tombais en tiers assez malencontreux dans une conversation qui l'intéressait : car elle n'était pas seule à mon arrivée. La personne qui lui tenait compagnie leva la tête avec une expression très-visible de curiosité, quand Hermand me présenta. C'était une *dame*, comme Paris seul en produit, et comme on est généralement assuré d'en rencontrer au moins une auprès de toute femme d'un talent illustre, ou tout simplement d'une grande beauté. Il semble que les lèvres presque toujours pincées de ces maigres satellites n'aient été faites que pour livrer passage à une seule sorte de paroles : « Enfant, tu n'auras pas toujours des épaules de lis et des lèvres de roses... Songe à ton avenir ! » Bref, de ce côté-là, malgré les saluts polis, j'inspirais et je ressentais de la méfiance. Louise venait d'écrire ; un buvard ouvert et une plume luisante d'encre le témoignaient suffisamment ; mais de ce qu'elle avait écrit on ne surprenait pas d'autres traces. Bientôt la visiteuse se retira, légèrement influencée, je suppose, par l'étrange détermination qu'elle lut dans mon attitude de me faire céder le terrain, et je restai seul avec la jeune fille. Pendant une demi-heure où nous causâmes en tête à tête avant le retour d'Hermand, elle fut douce et très-sympathique envers moi. J'étais bien un peu plus agité qu'il n'eût fallu ; mais où en serions-nous si les femmes ne nous pardonnaient pas cela ? Pendant cette demi-heure, de quoi fut-il parlé ? Je ne sais... Mais elle eut des accents affectueux, et comme traversés d'une note de regret. Il n'y eut pas dans toutes nos rencontres un moment où je fus plus près de lui dire que j'étais son bien, et que je l'adorais. Mon cœur battait avec furie. Ah ! misère ! que ces bonheurs-là sont féroces ! Et pourtant je ne trouvai rien de mieux qu'à lui répéter que je n'étais pas assuré de n'avoir pas

encore les yeux ouverts toute la nuit suivante, de la peur que j'avais eue à cause d'elle.

Ses yeux brillèrent, et vivement elle m'avança la main. Je la baisai avec religion, et cette petite bourgeoise le trouva naturel. C'est alors qu'elle se rejeta sur la littérature, et qu'elle me demanda à quoi je travaillais. Justement, il s'agissait d'un récit sur lequel, à tout événement, je n'eusse pas été fâché d'avoir l'avis d'une personne de son goût. J'entamai une analyse qu'elle interrompit bientôt. Elle préférait que je vinsse le lendemain lui donner la primeur de mon œuvre. Même elle fixa son heure : « Il ne faut pas, me dit-elle, que vous soyez dérangé en lisant. »

Je n'eusse pas donné cette séance pour toutes les pompes de la terre, et je passai ma soirée à mettre mon manuscrit à peu près en état d'être lu. Je nageais dans la folie, dans l'extase ; plus rien n'arrêtait mon vol dans les régions de l'impossible. J'eusse dit au sens commun et à la sagesse : Infirmes !

— Cependant, objectait le bon sens opiniâtre, l'invincible et divin bon sens, cependant ne trouves-tu pas que cette jeune fille se met un peu beaucoup, de son propre gré, hors de la loi commune ? En un mot, ce que tu vois ne te paraît-il pas l'opposé de la clarté et de la simplicité ?

J'avais bien la tête à ces raisonnements ! J'étais pris par tout ce qui arrache un homme à ses travaux, à ses luttes, à ses efforts antérieurs, pour le jeter dans une autre sphère. Le cœur et les sens une fois surpris, ajoutez à ce double servage les plaisirs pénétrants et subtils de l'intelligence. Louise était merveilleusement spirituelle, mais d'un esprit simple et dominateur, à la grande manière française d'autrefois. Le lendemain, j'arrivai à l'heure dite avec mon manuscrit. Devant toute

autre jeune personne, l'idée même du récit que j'allais lire, quelque décemment et même sévèrement qu'on l'eût présentée, eût rendu cette lecture d'un goût très-douteux. Il s'agissait, en effet, d'un mystérieux drame de famille, où une jeune fille passe pour la sœur d'un petit enfant dont elle est en réalité la mère.

C'est vers trois heures que je sonnai chez Hermand, où désormais j'avais mes libres entrées. Louise me reçut avec une expression d'intérêt et de tristesse. Un instant j'aurais pu supposer que son cœur gros de douleurs secrètes ou aspirations allait s'ouvrir à moi. Ce qui donnait un charme, une saveur étranges à la fille d'Hermand, c'est que, malgré les disparates où elle vivait, jamais elle n'avait l'air déclassée. Je l'interrogeai discrètement sur les causes possibles de ce ton mélancolique. Souffrait-elle plus que la veille? Elle se borna à me répondre que tous les jours ne se ressemblent pas. Ajoutons que les autres jours elle n'était pas bien gaie non plus. L'après-midi était grise et froide. Heureusement un grand feu de bois brûlait dans le salon de Louise. On m'invita à commencer aussitôt ma lecture, qui dura environ deux heures. Pendant ce temps elle faisait de la tapisserie les pieds au feu, la tête couronnée de lueurs divines. Aux endroits que je croyais saisissants, je la regardais pour m'assurer si nous sentions de même. Lorsque nos yeux se rencontraient dans cet élan d'émotions partagées, je trouvais aux siens un rayon de sécurité maternelle dont j'aurais pu m'offenser, si je n'y avais lu une réelle amitié. Quand j'eus fini, elle-même laissa tomber sa tapisserie et resta un moment silencieuse et comme recueillie. J'allai poser un genou devant elle sur un tabouret : sa tête s'inclina vers la mienne, elle écarta mes cheveux,

comme si elle allait me donner un baiser au front; mais, se redressant aussitôt :

— Soyez bon, dit-elle, et tout le monde vous aimera.

Et, comme elle murmurait cet enfantillage, navrant comme la mélopée d'une jeune mère folle dont le premier-né vient de mourir, dans le secret du sein chéri que mon cœur venait d'effleurer, j'entendis un sanglot. Je me levai, n'y pouvant tenir davantage.

— C'est convenu, je ferai toujours comme vous l'ordonnez; mais, sous peine d'étouffer, il faut que je sorte.

Il venait de me naître cette pensée, que peut-être l'altière Louise, par la naissance et le rang, simple fille d'un obscur chef d'atelier, par les façons, l'esprit et la figure, princesse comme on ne l'est plus, pouvait me supposer capable de prévoir à mes sentiments et à mon amour avoués pour elle une autre issue que le dénoûment grave et irrévocable. De ce triste soupçon procédait la variabilité de son attitude envers moi. Elle devait bientôt être désabusée : car ce jour même, et avant dîner, je résolus de parler à M. Hermand. Oui, cela me prit ainsi, et je me dis pour m'encourager : Alors tous les nuages se lèveront, et toutes les ombres seront dissipées, quand *elle* verra qu'il s'agit de mon nom et de ma vie.

Fou que j'étais ! dans le vertige de mon exaltation, est-ce que je ne voyais pas Louise me remerciant, me trouvant généreux?

Me déclarer d'abord à la jeune fille, j'en eus bien la pensée; mais cela eût choqué trop les règles reçues, tout en étant conforme aux indications de l'équité et de la logique. Et puis, j'aurais eu quelque honte et de la gêne à m'adresser directement à Louise, tandis que j'étais sûr du bon vouloir et de l'amitié d'Hermand. Lorsque

je l'allai prendre à part dans l'atelier, il m'accueillit, en effet, avec la cordialité obligeante dont j'aurais cru pouvoir répondre d'avance.

— Pourquoi ces airs graves, et qu'y a-t-il pour votre service, mon cher ?

— Loin d'être assez grave encore, j'ai à m'excuser auprès de vous, Monsieur Hermand, d'un manque de cérémonies, dans une occasion où elles sont pour ainsi dire consacrées. Mais ce n'est pas ma faute... je n'ai point de famille ici : force m'est de faire mes affaires moi-même et d'être mon propre ambassadeur. Voyons, que répondriez-vous à celui qui viendrait vous demander pour moi la main de votre fille ?

A ce brusque assaut, le marchand de statues resta impassible et méditatif; sa main droite tortillait la pointe de sa barbe ; enfin il me répondit :

— Mon cher, vous me plaisez beaucoup, je crois vous l'avoir montré. Vous n'avez peut-être pas l'étoffe d'un martyr de la cause que j'aime, mais du moins vous êtes un homme simple et droit, et un refus ne vous viendrait pas de moi, si j'étais le maître de choisir et de décider. Mais vous avez pu voir que notre intérieur ne ressemble pas à tous les autres. Ma fille a été dès l'enfance habituée au libre exercice de sa volonté; et, moins que dans tout autre sujet, ce n'est pas à propos de mariage que je songerais à intervenir, à moins que le choix de Louise me parût indigne, et ce n'est pas de cela que j'ai peur. Si elle vous agrée, j'en serai enchanté. Mais j'y pense, que ne lui adressez-vous votre demande vous-même ?

— Cela ne se fait pas.

— Il est vrai, cela ne se fait pas dans la sphère d'hypocrisie où se meuvent nos relations sociales ; mais en stricte justice, dans un monde sain et libre, cela devrait

se faire. Dans un contrat où il s'agit de la vie, les parties intéressées devraient bien prétendre à un peu d'initiative. J'ajoute que, vu les termes particuliers où les circonstances vous ont placé vis-à-vis de ma fille, l'embarras d'une adresse directe, surtout pour vous qui avez le don des périphrases, me paraît singulièrement diminué.

La passion m'avait trop échauffé pour que je m'arrêtasse à discuter la théorie d'Hermand et à relever ce qu'elle me paraissait avoir d'américain et de brutal. Je me bornai à répondre:

— Vos raisons sont excellentes, mais je préfère que ce soit vous qui parliez d'abord.

— J'aurais autant aimé, moi, que ce fût vous; mais un plus long débat pourrait vous faire douter de mes sympathies. J'accepte donc... malgré moi, c'est entendu. Nous dînons ensemble, n'est-ce pas?

— Je vous prie de m'excuser pour aujourd'hui : je suis un peu agité, et, en outre, mon absence de ce dîner vous fournira une occasion assez bonne de parler en ma faveur.

— Comme vous êtes impatient!

— J'en conviens.

— Peut-être vous faudrait-il aussi la réponse ce soir?

— Si c'était possible, j'en serais ravi.

— Je commence par vous déclarer que, moi, j'ai besoin tout au moins de deux jours.

— Soit, et vous viendrez m'apporter des nouvelles en me demandant à déjeuner.

— C'est juré.

Il est clair que le brave homme, sous son air sceptique, me favorisait d'une réelle prédilection, et que dès le même soir il commença à travailler pour moi : car le

lendemain, vers midi, je reçus sous enveloppe parfumée de l'*odor di femina* le billet que voici :

« Monsieur,

« Je suis toujours heureuse de vous voir, mais j'aurai un plaisir particulier à vous voir aujourd'hui, si vous êtes libre, vers trois heures.

« Louise Hermand. »

Cela ne disait rien, et j'eusse mis Champollion au défi d'interpréter cet odorant message.

DEUXIÈME PARTIE

VII

Un peu avant l'heure fixée, j'arpentais la place Royale, lorsque je vis venir de mon côté Hermand, qui ne m'avait pas d'abord aperçu et ne s'attendait évidemment pas à me rencontrer là sitôt.

— Eh bien ? lui dis-je.

— Eh bien, j'ai commencé hier à toucher deux mots *de votre affaire*, sans vous nommer d'abord. Louise a déjoué mes plans en disant qu'elle devinait qu'il s'agissait de vous et qu'elle ne vous aurait pas cru si caché.

— Et voilà tout ?

— Tout absolument. Et à ce propos, vous seriez bien aimable de me rendre ma parole : je tiendrais fort à ne pas me mêler de la suite. En somme, cela ne me regarde pas. C'est vous qui vous mariez.

Il était raide et gêné en me parlant ainsi, et je vis à ce signe qu'il m'aimait véritablement. N'avons-nous pas éprouvé ceci : lorsqu'un être sincèrement cher réclame de nous un bon office que nous ne pouvons lui

rendre, nous lui en voulons de nous avoir placé dans l'impossibilité de l'obliger? Je vis, à l'air d'Hermand et à son ton en me parlant, qu'il ignorait que Louise m'eût écrit. J'eus bientôt la preuve de cette ignorance.

— Alliez-vous à la maison?

— Oui, et je serais fort heureux que mademoiselle Louise fût visible.

— Je vous souhaite meilleure chance qu'à moi. Mais dans tous les cas, si vous vous en allez encore aujourd'hui à six heures, je me fâcherai.

Je n'avais rien d'un vainqueur lorsque je parus devant Louise, qui m'attendait à ce même coin du feu, témoin des incidents de la veille. Mais, depuis hier, les choses étaient changées. L'inanimé reflète notre âme, cela est pour moi comme une certitude matérielle. Louise essaya cependant d'un sourire en me tendant la main; mais, comme on dit, l'effet était produit, et dans le sourire et dans la pression des doigts je lus aussitôt, clair comme le jour, que je n'épouserais *jamais* mademoiselle Louise Hermand.

Par exemple, les motifs restaient à être expliqués, et ils devaient m'intéresser.

Louise sourit quand j'entrai, je l'ai dit. Le temps de saluer, d'approcher un siége du feu, cela prit bien trente secondes; quand de nouveau je regardai la jeune fille en face, elle pleurait.

Ce fut au dedans de moi un déchirement et une révélation; je m'oubliai moi-même dans ce profond amour qui m'enveloppait, et je ne pensai qu'à Louise, je me jetai à ses pieds, éperdu de dévouement et d'admiration. Je couvris ses mains de mes lèvres.

— Qu'y a-t-il, mon âme? Et suis-je le malheureux qui a introduit le chagrin dans votre vie?

Elle ne m'ordonna pas de me relever.

— Non, me dit-elle, vous n'avez aucun reproche à vous faire ! Vous êtes jeune et croyant, vous avez trop présumé des grâces de la vie, et votre cœur s'est livré à des hôtes qui le déchireront au lieu de le remplir. Je comprends votre espérance et votre joie... vous avez été élevé dans votre sphère naturelle, facilement, sans secousses, sans contrastes, dans une position nette, pour une carrière ouverte...

— Mais enfin...

— Mais enfin, mon cher Maxime, si votre ardeur ne vous avait pas aveuglé, vous vous seriez dès le premier jour détourné de moi, en voyant que j'étais une femme triste, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus à fuir au monde. Une femme souhaitable comme compagne d'une existence entière ne doit être triste que de la mort ou du malheur de ce qu'elle aime, c'est-à-dire triste pour un temps, et de choses déterminées. Comment votre instinct de Parisien vous a-t-il si mal servi en cette occasion, et ne vous a-t-il pas soufflé qu'il n'y avait rien de bon pour vous ici ?

— Louise, votre exaltation vous arrache des paroles injustes et excessives.

— Hélas ! je ne dis rien que de trop vrai. Rien de plus vrai non plus que mon chagrin, lorsque je vous vis sortir de l'ordre de sentiments où j'aurais tant voulu vous fixer.

Plus elle essayait de se faire douce et persuasive, plus l'impatience me mordait les nerfs.

— Votre père ne vous a donc pas tout dit ?

— Deux mots suffisaient, Monsieur.

— Eh bien ?

— Deux mots peuvent faire beaucoup contre l'harmonie du monde, mais non pas contre notre amitié, je l'espère.

— Alors, c'est un refus ?

— Pourquoi ces termes extrêmes ? où est le refus ?

— C'est jouer cruellement sur les mots.

— Monsieur, je vous connais d'un jour, et déjà vous m'avez fait mal.

— Rassurez-vous, je n'irai pas plus loin dans l'expression de mon sentiment sur votre genre de coquetterie.

— Vous ferez bien, Monsieur Maxime Favel; vous êtes libre de déraisonner, mais je ne vous permets pas de mentir. Où prenez-vous que j'ai été coquette à votre égard, que j'ai jamais fait autre chose que céder à vos prévenances, et, à l'exemple paternel, je dirais même que vous subir, si dans ces derniers temps je ne m'étais senti naître une réelle amitié pour vous? Vous êtes honnête et juste, Maxime... il m'importe peu d'être jugée excentrique par ceux-ci et ceux-là, mais je tiens à votre estime.

— Pardonnez à la fougue d'un cœur aussi cruellement amoureux, au désespoir d'un homme qui se livre à vous, et dont vous ne voulez pas accepter le nom et l'amour.

Louise me regarda avec un air de profonde angoisse, mais c'est d'une voix ferme qu'elle me répondit :

— Je ne le puis pas !

— Ah ! misère de moi !

Je me mourais ! Je passai par tous les dégoûts de la tête et du cœur. Mais quelle succession rapide et infernale de sensations et d'images ! J'étais hébété, je m'ennuyais; j'aurais voulu vivre obscur et bestial dans quelque ferme du Nord. Je vis surgir un temps de ma première jeunesse, où, n'ayant encore aimé qu'une jeune fille nommée Diane (et de quel sauvage et distant amour alors ignoré de cet ange et de moi !), j'étais si heureux,

avec un vieil ami. Nous partions le dimanche pour les champs, lestés d'une simple tasse de café et fumant notre pipe joyeuse le long des grands chemins ! A ce souvenir, mes yeux se mouillèrent. Louise me crut navré à cause d'elle, et elle me consola comme un enfant gâté. Alors je lui tendis la main :

— Je suis redevenu raisonnable... Adieu.

— Adieu, jusqu'à quand ?

— Je ne sais.

— Si ce n'est pour moi qu'il convient de le savoir, faites un effort pour mon père, qui ne vous a jamais été désagréable, lui, et qui vous aime sincèrement. S'il ne vous voit plus revenir, il s'en prendra à moi, et je vous jure que nous n'avons pas besoin de cela. Je vous ai dit tout ce qu'il m'était possible de vous dire.

— Aussi ne demandé-je pas à en savoir davantage; je n'imagine pas qu'une plus ample confidence pût me rendre moins cruelles mon impatience et ma désillusion.

— Je vous pardonne encore cette offense; ce n'est plus vous qui parlez à présent, c'est votre colère. Plus tard, c'est peut-être avec des larmes qui brûleront vos paupières que vous pleurerez les paroles mauvaises que vous m'aurez dites.

Ce n'est pas en vain que je l'adorais tant, et j'eusse menti soit à elle, soit à moi-même, si la fatalité qui grondait en ces derniers mots n'eût aussitôt amolli mon cœur.

— Puisqu'il faut nous séparer, lui dis-je, et vous avez beau rêver, par bonté d'âme, à de faciles occasions d'être réunis encore; puisqu'il faut nous séparer, et que mes violences ne blesseront plus vos oreilles, ne pouvais-je du moins partir sans cette incurable détresse morale ? Vous avez dit : « Je ne puis pas. » Quel abîme

cache ce seul mot ? Quel mystérieux despotisme vous prive de la libre disposition de votre personne ?

— Vous le saurez, Maxime, bientôt... et alors seulement vous comprendrez les tortures que j'aurai dissimulées sous un front calme. Si vous m'aimez, si vous m'avez jamais aimée le quart seulement de ce que vous juriez tout à l'heure, vous ne pouvez pas m'être déjà devenu un étranger.

— Je n'ai pas la froide raison qui distingue toutes ces nuances ; mais, si c'est de nouvelles protestations qu'il vous faut, croyez que je ne serais pas plongé dans cette détresse si j'avais cessé de vous aimer.

Sans doute je n'étais déjà plus moi-même : autrement, est-ce que j'aurais pu résister ou plutôt me soustraire aussi brutalement que je le fis aux supplications de ces lèvres dont, la veille, un mot affectueux enchantait pour moï la vie, à l'étreinte de ces mains dont j'avais rêvé de faire la chaîne de mes destinées ?

Elle était fière et digne jusque dans ses angoisses, jusque dans ces luttes désespérées de son mystérieux et inébranlable refus avec ma passion irritée ; c'est à demi-voix et couvertes par le petillement de la bûche que s'échangeaient prières et menaces. Oserai-je tout dire ? Je la brisai presque contre mon cœur, et elle tomba à mes genoux... et, toute suppliante qu'elle pût paraître, l'apaisement de cet orage dépendait d'un mot d'elle. Je baisai ses yeux humides, et elle retint mes mains dans les siennes. Plus nous aurions eu l'air, aux yeux d'un témoin mal prévenu, de nous rapprocher et de nous mieux entendre, plus la terrible barrière se dressait haut devant ma pensée. Enfin, exaspéré, je m'écriai :

— Vous ne pouvez pas m'aimer ?

— Non.

— Vous ne vous appartenez donc pas ?

— Puisqu'il vous plaît de faire violence à la dernière pudeur d'une femme... eh bien, non !

— Je croyais qu'il était passé le temps des beaux ténébreux!

— Monsieur, je ne vous connais plus.

Ma colère, grandissant à chaque seconde, fit en terminant de moi le plus grossier des amants éconduits :

— Cela vous dispensera de me reconnaître à notre prochaine rencontre aux Italiens.

Elle retomba exténuée sur un fauteuil; je me traînai à ses genoux, j'implorai lâchement mon pardon; d'une voix saccadée, et de crainte d'une surprise, elle consentit enfin à me dire :

— Soit, je vous pardonne... Mais retirez-vous.

Je sortis.

VIII

Je n'étais pas le premier, ni seulement le millième amoureux intempestif qui, sortant de la chambre étroite et silencieuse (où vient de s'accomplir le déchirement intérieur qui résume pour lui, du moins à l'heure où il s'opère, toutes les calamités de la vie), s'est senti assailli comme par un choc étrange, en retrouvant les lumières du boulevard et toutes les rumeurs de Paris. Ces foules et ces agitations m'étaient exécrables. Je ne voyais au monde qu'une forme adorée, étendue là-haut dans le silence et l'abandon, sur le fauteuil où elle gisait si triste à cause de moi.

En quittant cette maison d'Hermand, qui en huit jours et par suite du plus mince hasard avait pris une

si grande place dans ma destinée, j'éprouvai — tant l'amitié vraie a d'empire sur nous, et tant le cœur des hommes a été fait pour se laisser prendre aux attaches de l'humanité! — qu'il me manquerait quelque chose de n'avoir plus, à défaut de romanesque amour, ce refuge dans mes heures d'isolement et d'hypocondrie. C'était ma faute : je m'en étais chassé moi-même. Cependant m'eût-il été dans aucun cas permis d'y revenir? Sans parler d'autres objections, n'aurais-je pas eu trop à rougir devant Louise de mon grossier emportement? Avec quel égoïste sans-façon je la laissais seule pour se tirer aux yeux d'Hermand des complications et des détours de cette pénible aventure?

Je passai toute la soirée à retourner dans mon esprit mille hypothèses également désolantes. Notre époque n'est plus aux paladins voilés. Dans *celui* qu'on ne nommait pas et qui était le maître et souverain de celle que j'aimais tant, je ne pouvais être amené à voir autre chose que le héros d'une séduction coupable, pratiquée par quelque personnage de haut rang sur une fille trop jolie pour sa fortune, et malencontreusement élevée en dehors et au-dessus de la sphère où elle était née.

Quand on y pense exclusivement, ces choses-là vous irritent d'abord, et finissent par vous dégoûter de vous-même, de votre poésie, de votre idéal si ardemment idolâtré. J'étais un misérable d'éprouver de ces hontes et de ces remords, et de violer ainsi un secret que je ne devais que deviner et pressentir. Je faisais de la calomnie intérieure. Si Louise, comme j'avais lieu de le redouter d'après un demi-aveu fortifié de raisonnables conjectures, était attachée à un homme placé très-haut au-dessus d'elle; c'était sa tête ou son cœur,

l'orgueil ou le dévouement qui l'avaient vaincue. Jamais trace de considérations étrangères à l'un de ces deux mobiles ne m'était apparue dans l'existence digne et modeste de la jeune fille. En somme, qu'avais-je à reprocher à Louise et de quel droit la maudire ? Je venais peut-être de passer, ignorant et ingrat, à côté d'une grande et délicieuse amitié. Alors tant mieux ! j'ai bien fait... Cette vie est un mensonge, un décor, et c'est folie amère que de s'y attacher à rien ou à personne ! Après ces accès de furieux mensonge (car tout le prix de la vie est, au contraire, d'aimer), le cœur loyal qui sera en moi jusqu'à la fin se déchirait, et le reste de la nuit je pleurai et je me tordis sur mon oreiller brûlant.

Pour retrouver un peu de fraîcheur, j'essayai le lendemain d'une promenade matinale dans Paris. J'espérais qu'une grande fatigue physique materait ces révoltes nerveuses et ce désordre moral. J'allai sur les hauteurs de Montmartre voir se dérouler à mes pieds cet incomparable tableau de Paris. Dans la plus grande tempête du cœur, il est impossible de ne pas ressentir l'effet de cette immense vue ; et viennent les évocations historiques ajouter leur prestige à l'influence du présent qu'on voit, ces bouleversements énormes, tant de variations et de gloire, imposent un moment silence à nos chagrins personnels. J'éprouvai le bienfait passager de cette sorte de résignation, et pendant quelques heures je souffris moins. Au retour de cette excursion, j'en étais à débattre intérieurement les divers moyens de faire mes adieux à Hermand : car de retourner dans sa maison, cela n'était pas possible. Je n'étais pas encore fixé quand je regagnai le n° 17 de la rue de Choiseul. On me remit alors une lettre de M. X..., un de mes anciens camarades de collége, l'unique héritier d'un no-

taire de la rue d'Alger, un Parisien de haut en bas, fils de Parisien et le compagnon en dix mille qu'il fallait à un personnage de ma triste condition d'esprit. X... m'invitait par ce billet à venir passer une huitaine dans le joyeux et hospitalier domaine de famille qu'ils ont entre Rambouillet et Chartres, et où dans la belle saison se succèdent d'agréables hôtes des deux sexes.

Le notaire de la rue d'Alger a conservé jusqu'aujourd'hui, grâce à son caractère et aux incidents de sa carrière, les allures et la gaieté d'un jeune artiste. Il avait débuté par être avocat plein de promesses et d'avenir, il s'était signalé dans plusieurs causes politiques. En outre, il était au mieux avec les chanteuses, les poëtes, les journalistes, qui trouvaient en lui un conseil et un défenseur sympathique et toujours prêt, lorsqu'une maladie de la gorge le força de renoncer à une profession chérie. Si le notariat entrava l'essor de sa naissante popularité, il ne fut pas autrement défavorable à sa fortune. Avec un esprit aussi vif, mais peu d'aptitudes au travail, mon ami, le fils de ce charmant homme, rappelait exactement son père. Au moment où m'arriva leur cordiale invitation, je songeais à aller demander pour un mois l'hospitalité au cousin Alexandre : non que la maison soit consolatrice, mais elle a ce mérite à mes yeux que je l'ai toujours connue, que je suis né à son ombre, et que j'y trouve, malgré les disputes, la mesquinerie et l'aigre moisissure propre à certains lieux et à certaines vies, une vertu d'apaisement, ou plutôt ce je ne sais quoi que la régularité imperturbable des habitudes a de spécifique contre les maladies morales.

Mais le remède eût été lent et morose, tandis que le palliatif contenu dans le billet de mon camarade X... offrait les avantages opposés. Je savais en outre que,

malgré un certain parti pris de raillerie, mon ancien condisciple était de ces hommes à qui l'on peut tout dire et qui comprennent tout; tandis que me voyez-vous, emporté par l'expansion, raconter au cousin et à la cousine Alexandre l'histoire de ma passion infortunée pour la fille de *leur* marchand de statues ?

Ma résolution fut bientôt prise. En une heure, j'eus rempli une caisse de tout ce qui m'était nécessaire. J'écrivis à Hermand un billet où, sans franchir les limites de la stricte vérité et dans les termes ordinaires, je lui disais qu'il n'eût pas à être étonné de la rareté et même de la suppression de mes visites pendant quelques semaines, attendu que j'allais passer une partie de l'automne chez des amis vivant loin de Paris. Je pensais que le marchand de statues pénétrerait le sens caché de cette déclaration franche et loyale d'ailleurs. J'espérais en outre, en agissant de la sorte, parer à toutes les difficultés de l'avenir. En effet, me disais-je, ou bien mon chagrin, sans cesse augmentant, m'empêchera de revenir dans la maison d'Hermand, et le pli sera pris; ou bien le voisinage des arbres m'aura apaisé, rafraîchi, et je pourrai revoir sans danger ce théâtre de ma présente désolation.

J'aime la société de ces sortes de gens, avoués, médecins, notaires. Ils voient l'humanité à nu, au moral et au physique; ils sont mêlés à l'intimité, au réel des affaires, et l'on obtient parfois en causant avec eux la clef et la lumière des choses fermées et obscures. Justement, je suis presque aussi lié avec le père de X... qu'avec mon camarade lui-même; et souvent, lorsque je dînais chez lui, nous faisions un tour de jardin en causant de toutes sortes de choses qui m'intéressaient, tandis que les autres hommes se livraient à une partie de billard. Une heure après la lettre de X..., j'en reçus une

du notaire lui-même, m'informant qu'il prendrait le train de quatre heures à la gare de Montparnasse et que nous partirions ensemble. J'en fus heureux, car celui-ci mêle à la bonne humeur de l'ami des traits de bonté paternelle.

Il me trouva l'air nébuleux. Ma foi, tant pis ! sans nommer personne, je lui contai mon pénible roman. Il me consola de son mieux. On survivait à ces chocs, si durs qu'ils fussent, m'assura-t-il, et il entreprit de me le prouver par un exemple. Il avait eu lui-même jadis un désespoir dans mon genre... et, lorsqu'il y pensait trop longtemps, me dit-il, le présent disparaissait. Il trouvait cette ressemblance entre nos deux situations qu'à lui et à moi une même fatalité avait interdit d'épouser nos bien-aimées. Je ne fis d'ailleurs aucune révélation, même sur le quartier de Paris qui avait été le théâtre de mon échec : autrement le notaire en aurait su autant que moi. Hélas ! il en savait *plus* que moi, le notaire !

Bref, nous arrivâmes à destination vers six heures et demie. Mon rival de rhétorique nous attendait à la descente du wagon ; il y eut des embrassades. X... m'annonça que l'hôtellerie était au complet, qu'il avait dû défendre héroïquement ma chambre, qu'il venait d'arriver deux misses ravissantes, que Rebecca était la plus dangereuse toquée de la terre, et qu'il ne se brûlerait la cervelle qu'après avoir mis Rebecca au point de ne plus tant se moquer des gens.

La soirée de ce premier samedi fut signalée par un joyeux et brillant dîner dans une salle à manger vaste, agréablement ornée, et tout égayée et parfumée du voisinage d'un parc, sur lequel la lune d'octobre jetait la lumière des féeries shakespeariennes. J'avais pour voisine, à ma droite, une de ces misses

ravissantes dont m'avait parlé X..., et amies de ses cousines, qui étaient elles-mêmes en villégiature avec un certain nombre d'autres dames, dans la maison du notaire.

Celle qui était ma voisine, jeune personne de vingt et un ou vingt-deux ans, s'appelait Florence Simpson; élégante et distinguée plutôt que jolie. Elle était d'assez grande maison, et une de ses tantes l'avait présentée, au dernier *levee* de Saint-James, à la reine Victoria. Elle avait surtout de grandes séductions dans la voix, et nous causâmes bientôt sur un ton assez vif de satisfaction partagée, pour que j'en sois encore à me demander comment je ne lui fis pas la narration de mon aventure.

L'autre miss, Rebecca Ellis, la demi-sœur de Florence, était, au contraire, d'une animation, d'une douce folie, qui faisaient les délices du notaire et de son fils, sans préjudice d'un peu de scandale qu'elle causait aux Françaises les plus enjouées. Cette jolie excentrique, à tête de jeune Apollon, à boucles blondes s'arrêtant à la naissance du corsage, occupait assez le reste de l'assemblée en sens divers, il est vrai, pour nous laisser, ma belle mélancolique et moi, nous évaporer à notre aise dans le sein compatissant des étoiles.

Les escarmouches régulièrement établies entre les Parisiens et la petite Anglaise consistaient en ceci, que Rebecca ne laissait passer aucune occasion de se moquer ouvertement de la France, et que ses hôtes le lui rendaient en éloges dérisoires de sa belle patrie. Le tout au milieu de la gaieté la plus affectueuse, d'éclats de rire français, et avec l'aide de cet excellent moët rosé qui séduirait Lucrèce Britannique.

Mais sous cette apparence d'entrain et de folie s'agitaient des opinions sincères, une passion réelle. Aussi

cette conversation moqueuse était pleine de vérité au fond, et très-instructive par-dessus le marché. L'air de plaisanterie permettait tout et sauvait tout. On disait plus qu'on ne pensait, en vertu de l'axiome : « Qui peut le plus, peut le moins »; et la pensée véritable, impossible à dire en face, autrement que protégée par cette exagération manifeste et ces éclats de rire, se faisait jour ainsi Rebecca, avec ses dix-neuf ans, ses boucles blondes et ses lèvres roses, humides d'un doigt de champagne glacé, parlait de liberté, de constance politique, du Canada, du Bengale, de Madrid et de Berne, avec aisance et facilité. Elle avait du naturel jusque dans la mauvaise foi obligatoire, inséparable de tout système. Ainsi elle critiquait la France et Paris jusque dans leur climat. C'est là, on ne l'ignore pas, le *dada* des Anglais anglaisants.

— Vive l'éternel soleil de Londres ! fit le notaire.

— Certainement, le soleil de Londres vaut mieux que celui de Paris.

— C'est depuis le libre échange ! répondit X...

On rit... de quoi ne rit-on pas dans ces heures de santé générale, de jeunesse et de nuit sereine? Seuls, ma voisine et moi, nous gardions notre mélancolie. De temps en temps, Florence s'efforçait de modérer Rebecca, qui s'animait à la lutte. « *Becky, How very absurd!* » Becky buvait un demi-verre de moët à la santé de l'interruption, et reprenait de plus belle.

A quoi bon vous faire l'histoire en détail des jours suivants, qui furent des jours d'amusements variés, de chasse, d'excursions à cheval, de musique, de danse et de *flirtation* pour tout le monde, sauf pour moi, dont l'intérieur, sous les formes tranquilles et souriantes exigées par les convenances, était rongé par un souci qui croissait au lieu de s'éteindre.

Un matin, nous étions, après déjeuner, réunis tous sur la galerie qui fait suite à la salle à manger. Quelqu'un fit remarquer à l'extrémité de la pelouse un espace vide, une sorte de rond-point environné d'arbres centenaires, et qui semblait réclamer, dans l'intérêt de la perspective ménagée par une éclaircie, quelque chose comme un groupe, une Diane chasseresse avec son chien.

— L'idée est raisonnable, fit le notaire du ton d'un homme indécis.

Aussitôt ma pensée se reporta vers le cousin Alexandre, et de ce moderne elle ne fit qu'un bond vers la plus lointaine antiquité, dans la personne d'Eucharis.

— Si vous vous décidez, dis-je à mon hôte, j'ai sous la main l'homme qui vous convient.

J'étais poussé par un sentiment d'amitié dont je suis loin de rougir encore, puisqu'il procédait d'une bonne inspiration du cœur. Il en résulta un de ces coups de théâtre qui, à la scène, rapportent, dans les délais voulus, cent mille francs à leur auteur, mais qui, dans la vie privée, lui ferment la porte des maisons. Voici la malheureuse phrase qui produisit tout cet esclandre :

— L'homme dont je parle s'appelle Hermand et demeure rue des Vosges.

Comment et pourquoi décrire? Représentez-vous seulement miss Florence Simpson, la jeune Anglaise présentée à la reine, qui pâlit, perd connaissance, et à laquelle on fait respirer des sels ; le notaire qui me saisit énergiquement le bras, pour m'avertir que je dis des horreurs, et m'empêcher d'aller plus loin..... et le reste de l'assistance stupéfait de cet intermède et de ma confusion. Je me tus sans rien comprendre non plus à cette crise étonnante, mais très-frappé aussi de ce qu'un nom que je prononçais moi-même dans l'agitation

de mon cœur produisît sur les autres une impression aussi vive.

Une demi-heure après, tout était rentré dans l'ordre, du moins en apparence. Les dames, dans leurs appartements, méditaient une surprise, car on attendait pour le dîner de nouveaux étrangers qu'il s'agissait d'éblouir. Moi et quelques autres nous devions retourner à Paris le lendemain. Le notaire me prit le bras et m'invita à un tour dans la campagne avec lui.

— Vous savez, mon cher hôte, lui dis-je, que j'ai beau paraître avoir pris mon parti des cérémonies de tout à l'heure, je n'en saisis pas le premier mot.

— Croyez-vous donc que c'est pour vous le dire que je vous ai pris à part, comme au théâtre ?

— J'avoue que j'aurais quelque curiosité de connaître le lien qu'il peut y avoir entre le nom d'Hermand, prononcé par moi, et le trouble où il vous a tous jetés, vous notaire parisien, miss Florence, la belle patricienne anglaise, et les autres.

— Vous me demandez cela sans autre hésitation, sans même vous arrêter devant ce scrupule qu'il me faudrait peut-être vous ouvrir des secrets dont je ne suis pas le maître : un notaire n'est-il pas un confesseur ? Ne rougissez pas, j'ai voulu seulement vous faire peur, et j'en ai assez appris sur l'affaire qui vous intéresse, par des voies qui m'appartiennent, pour en disposer à mon gré, sans violer aucune confidence. D'ailleurs l'histoire sera courte.

— Pardon, mon cher hôte, lui dis-je ; s'il s'agit de n'importe quel Hermand, et non pas de celui de la rue des Vosges, mon intérêt à cette aventure diminue singulièrement.

— Tiens ! tiens ! c'est donc le côté Hermand qui nous est sensible ? et moi qui vous croyais pris par la Diana

Vernon qui vous absorbait tant à dîner! Vous m'écouterez cependant, quand même ce n'est pas de votre Hermand qu'il s'agirait. Vous avez habité l'Angleterre : ce n'est donc pas à vous qu'il serait nécessaire d'expliquer comme l'éternelle illusion de l'amour est conduite d'une façon honnête, poétique et touchante, dans ces intérieurs, très-ennuyeux, je l'avoue, au point d'optique d'un Parisien, qui ne comprend pas l'anglais même dans les traductions, et ne comprend le thé qu'à l'état de remède. Le *thé* est pourtant une déliciense institution anglaise, et il favorise bien des petites fêtes domestiques et des petits extras hospitaliers, faciles à improviser en une demi-heure, et à la portée de tous les ménages. Mais il n'est pas question de thé. Miss Florence Simpson appartient à la haute société de son pays.

Je l'ai rencontrée en Italie avec sa famille il y a plusieurs années ; je conduisais auprès d'elle à Naples mes deux nièces, avec lesquelles elle se trouve liée depuis l'enfance, par suite de circonstances que nous remettrons, si vous le permettez, à un autre jour. Florence est fille du premier lit d'un *honourable* de Putney. Elle avait échangé, depuis toujours, une foule de *Valentines*, de messages plus directs encore (sans parler des promenades sur les *peers* à Dieppe et à Brighton), avec un Edward, ou un Albert, ou un William, leur voisin de château et le plus brillant ex-rameur d'Eton. J'ai su tout cela par des tiers ; on ne m'a fait jurer aucun secret : je poursuis. L'Albert en question est très-joli garçon, héritier d'un titre et d'une grande fortune ; mais ce n'est point là ce qui l'a rendu cher à Florence : elle ne voit en lui que l'ami de son enfance, celui qu'elle a toujours aimé, sans avoir une seule fois rêvé qu'elle pût en aimer un autre ; en un mot, son fiancé. Albert,

attaché quelque temps pour la forme à l'ambassade du faubourg Saint-Honoré, en est bientôt arrivé à témoigner pour le séjour de Paris d'une prédilection telle, que, malgré la brièveté du trajet, il fut près d'un an sans repasser la mer. Cette conduite, qui donna lieu au chagrin sincère d'une personne, au mécontentement de plusieurs autres et aux interprétations variées de l'absurde galerie, avait une cause.

Albert avait un jour remarqué au Théâtre-Lyrique, dans une loge des premières, seule en société d'une dame fort saluée, une jeune personne de dix-huit à vingt ans, d'une beauté si charmante et si superbe à la fois, qu'il y pensa la nuit et les jours suivants, et qu'il n'eut de repos que lorsqu'il eut réussi à se faire présenter chez madame de..., dont il avait fini par savoir le nom et l'adresse, grâce aux démarches nécessaires. Son premier mouvement avait été de se faire présenter en habit et en gants blancs, et, avant d'entamer aucune conversation, de demander la main de la beauté qui l'avait émerveillé. Le souvenir d'un engagement antérieur avec Florence, la crainte de plagier quelque vaudeville obscur et suranné, où cette brusque entrée en matière ne saurait manquer de figurer à titre d'originalité, et la connaissance bientôt acquise que la dame chez laquelle il allait être reçu n'était pas la mère de celle qui l'avait animé d'un si vif enthousiasme, tout l'empêcha de donner suite à ce premier mouvement. Qu'advint-il de tout ce à quoi je viens de vous initier ? Un amour dont personne ne doute, bien que personne n'en ait la preuve..., un amour partagé, dit-on. Une police spéciale mise en campagne a transmis ces documents à qui de droit. La beauté s'appelle mademoiselle Hermand. Elle vit la moitié du temps chez une tante maternelle. D'ailleurs, son existence est modeste et

cachée. Vous savez maintenant la cause de l'émotion produite ce matin par le nom d'Hermand.

Ainsi parla le notaire.

Certes, vu certains précédents, je devais bien m'attendre un jour ou l'autre à quelque révélation de ce genre ; mais la coïncidence paraissait si extraordinairement ménagée par la main habile d'un faiseur de romans ou de drames, que j'en restai un instant comme hébété. Dans ces moments où notre âme est le plus secouée, notre corps a des habitudes mécaniques qui permettent heureusement de dissimuler le trouble de l'intérieur. J'ai donc vis-à-vis de moi-même la satisfaction de pouvoir déclarer que, depuis ce cruel moment jusqu'à celui de mon départ, ni mon hôte ni personne ne soupçonna combien j'étais mêlé à ce drame bizarre. Une des choses dont je fus le plus ému, et je puis dire frappé, ce fut les sympathies réelles et manifestes, et n'ayant d'ailleurs aucun des caractères de l'amour naissant, qui nous avait réunis, dès la première heure, Florence et moi, deux sacrifiés du même abandon. Pour les esprits folâtres, il y avait là une réparation et une vengeance tout indiquées, mais ni elle ni moi nous n'étions d'humeur à rire. Son cœur ne lui appartenait plus ; et ce que je puis dire de ma propre situation vis-à-vis de Louise Hermand, c'est que je ne voyais pas les choses de la même sorte depuis qu'elle était entrée dans ma vie, que j'en étais moins jeune et moins gai, qu'il y avait une ombre devant les yeux de ma pensée.

IX

Je rentrai à Paris le jour suivant. La dernière main qui me fut tendue pour la seconde fois à l'heure des adieux était la main de Florence. Fantastique de la réalité ! Je possédais le secret intime et vital de trois êtres ne me connaissant guère, sauf Louise, qui convenait d'en être arrivée à l'amitié, et encore moins par le fait de mon mérite ou d'un élan spontané que de mon insistance.

Je vous peindrai difficilement la noire mélancolie qui s'empara de moi à mon retour dans ce logement familier de la rue de Choiseul, où, durant plusieurs années, j'avais été non pas heureux, mais tranquille, sans ennui, pour tout dire : *habitué*. Aujourd'hui, je n'y retrouvais plus cette tranquillité; j'y apportais, j'y renfermais avec moi mon tumulte. Ce logement contenait (on n'a pas abattu la maison, il contient encore) trois pièces au second sur la rue. En deux minutes, quand j'ai besoin d'un spectacle d'animation, je suis rendu sur le boulevard. Quant à la solitude où j'ai coutume de vivre chez moi, elle est bien rarement troublée par une visite, le gros de mes relations étant formé de gens qu'on ne rencontre que chez eux ou sur des terrains neutres.

Dans la joyeuse et vivante maison d'où je revenais, quelque rongé que je fusse au dedans, j'avais dû me faire un masque et paraître prendre ma part de la vie générale. Ici, le même devoir ne m'imposait plus sa contrainte, et tout de suite je me livrai pieds et poings

liés à l'abattement. En rentrant j'avais demandé au concierge s'il n'était venu personne...

— Personne qui n'ait laissé sa carte ; et, selon les instructions, tout a été déposé chaque jour sur la table de Monsieur.

Aucun des noms que j'y trouvai n'intéresse la présente histoire. D'ailleurs, pas un billet. J'avoue que j'en ressentis quelque déception, et même un peu de dépit. Cependant, qu'attendais-je ? qu'avais-je le droit d'attendre ? Rien, il est vrai ; mais les colères et les angoisses d'un amant s'inquiètent bien d'avoir le droit. Je pensais que la résolution dont j'avais fait preuve en fuyant comme on l'a vu, loin de Louise, si bouleversée à mon départ, aurait laissé une vive trace dans ce rare esprit.

Mais où avais-je la tête? Après tout ce que je venais d'entendre, est-ce que j'existais seulement pour cette duchesse inflexible? J'avais subi d'étranges perplexités depuis l'histoire du notaire. Étais-je labouré par les griffes de la jalousie? Je vais vous faire un aveu singulier : Eh bien! non... ou du moins pas encore. J'éprouvais pour cette femme tous les amours; ils se succédaient assez rapidement pour ne jamais laisser d'espace libre... et dans cet instant c'était le plus pur, le plus désintéressé, le plus généreux qui parlait. Ainsi je frémissais à l'idée que Louise était malheureuse, qu'il y avait un mystère et de bien graves difficultés dans sa vie. Alors il me prenait contre la chose sociale des indignations violentes. Je me disais : « Est-ce que les parents de cet Albert ne pourraient pas le laisser heureux selon son rêve, selon la vertu et selon ses serments?... Et les familles après cela viennent prêcher la morale! » J'avais même l'injustice d'en vouloir un peu à Florence, à cause, me disais-je, de son manque de fierté.

Vers six heures du soir, j'eus besoin de me retenir vigoureusement pour ne pas reprendre le chemin de la rue des Vosges... mais de quel front m'y présenter? La certitude même où j'étais d'un parfait accueil de la part du père me faisait une loi de délicatesse envers la fille de lui épargner cette visite.

Le lendemain, je repris mes habitudes, mais comme un automate. Je recommençai à déjeuner et à dîner au restaurant, sans appétit; le soir, à aller à l'Opéra ou à rentrer chez moi, selon l'inspiration... Et quand je regardais devant moi, c'était un infini désert gris, sans arbres, sans chaumières, sans tendresses humaines. Ah! si j'avais eu une mère, pour laquelle il eût fallu travailler en santé douze heures par jour, avec l'espoir de la conserver jusqu'à la fin!... C'était là mon idéal.

Un matin, je m'éveillai par un temps humide et sombre... il avait plu toute la nuit... le ciel était littéralement couleur de plomb. J'allumai un grand feu, afin de combattre par un peu de lumière et de chaleur la morosité de cette désolante aurore. Je fus alors pris d'un si noir accès de désespérance, que, pour ne pas m'accroupir en de lâches gémissements, je me livrai à un travail forcené... je ne sais ce que j'écrivis... j'aurais fait de la statistique, des calculs... tout, pour m'échapper à moi-même. A cause de la boue, j'envoyai commander à un café voisin mon déjeuner ordinaire, que j'avais l'habitude d'aller prendre sur place en lisant les journaux. Vers dix heures et demie, j'entendis une voiture s'arrêter devant notre maison, mais je n'attachai pas d'autre importance à un incident qui se reproduit cinquante fois par jour.

Je continuais d'être triste et d'avoir froid malgré le feu, mais d'ailleurs nul pressentiment. Deux minutes après l'arrêt de la voiture, on sonna à ma porte; j'allai ouvrir, et je sentis s'échouer entre mes bras plutôt que

je ne vis entrer une ombre noire, voilée et frissonnante, dont le sanglot et la plainte se mariaient au bruit de la soie. Un parfum subtil et affolant enveloppait cette forme divine, qui avait perdu la parole, et que je portai presque jusque sur le fauteuil au coin du feu. C'était Louise Hermand! D'ailleurs, qu'avait-elle besoin de parler? Tout, dans son être, révélait que je me trouvais devant un grand désastre, et non devant une nouvelle phase de mes affaires d'amour. Je me contentai de tenir une de ses mains dans les miennes, résolu à ne pas lui adresser un mot le premier. A la fin, son sein se gonfla; un flot de larmes, en s'échappant à propos, vint détendre cette poitrine qui menaçait de se rompre. Louise alors me dit :

— Si je ne vous avais pas vu, je serais morte... morte à présent même... j'étais à bout.

— J'en suis d'autant plus heureux, qu'il ne tenait à rien que je fusse loin de Paris aujourd'hui.

— Pourquoi je suis venue, par exemple... c'est ce que je ne sais comment vous dire... Supposez que je suis la plus perdue des femmes... aussi perdue qu'on peut l'imaginer... et ridicule, et mystifiée en outre... Moi ridicule!... et penser qu'aux lèvres mêmes des collégiens de seize ans, mon histoire de détresse amènerait un sourire, tellement elle est vulgaire et banale!

Je m'efforçai de l'apaiser, la suppliant même de se taire jusqu'à ce qu'elle frissonnât moins : car c'était odieux de l'entendre ricaner cette malédiction sur elle-même, au heurt de ses dents qui claquaient. Elle recommença à pleurer, à mêler le nom et l'image de sa mère à cette explosion de douleur. Je suis né tendre. La vue de larmes sincères est pour moi irrésistible, et a bientôt fait de provoquer les miennes.

Quand elle me vit pleurer aussi, Louise eut une vive

secousse, elle vint m'entourer de ses bras comme un petit enfant, et me consoler et me dire : « Ah ! Maxime, quel bonheur de vous connaître à présent, et quel malheur de vous avoir connu si tard! »

Je pouvais être fort affligé, mais pas le moins du monde surpris. Les renseignements circonstanciés que le hasard m'avait mis sous la main formaient, avec mes conjectures d'auparavant et le spectacle d'aujourd'hui, une chaîne trop serrée, trop suivie, de déductions logiques et transparentes, pour permettre un doute. J'aurais pu, sauf les détails et les épisodes personnels, d'où ces récits tirent leur meilleur intérêt, conter à Louise sa propre histoire. La plus vulgaire décence m'empêchait d'usurper ce rôle, qui lui appartenait. Elle le remplit d'une voix mourante, mais fidèlement.

X

Imaginez cependant quelle violence dut se faire, avant d'aborder de si délicats aveux, l'orgueilleuse pudeur de cette jeune femme. Aussi, comme elle s'arrêta longtemps aux origines de famille, qu'il était indispensable de bien connaître pour s'intéresser à la suite! Voici le bref résumé de ce passionné et brûlant dialogue, à mi-voix, où quelquefois un signe de tête, un *oui* muet, alluma des incendies chez l'un de ces étranges causeurs, plus tristes dans leur jeunesse que la poussière des siècles.

Hermand, le chef d'atelier parisien, était à vingt-cinq ans un homme d'un extérieur fort agréable, et d'une

conversation en harmonie avec sa figure. Il avait inspiré à une jeune fille sans fortune, mais dont la famille était titrée, un sentiment assez fort, pour qu'on s'obstinât à l'épouser, malgré l'irritation des parents et d'une sœur déjà mariée à un riche propriétaire du faubourg Saint-Honoré. Le dissentiment fut même porté assez loin (étant donnés surtout les principes connus d'Hermand en matière de politique), pour rendre tout contact impossible entre les ménages des deux sœurs. Les grands parents, déjà âgés, n'avaient pas tardé à mourir. Celle de ces dames qui taxait l'autre de mésalliance, n'était pas une femme d'un cœur sec, tout au contraire, mais dominatrice et brouillonne, aussi attachée à ses idées qu'Hermand pouvait être inflexible sur les siennes, d'ailleurs capable des plus généreux élans envers la faiblesse et le malheur. Elle n'avait pas d'enfants. Lorsque madame Hermand se sentit mère, elle connaissait si bien le cœur chaleureux et impressionnable de sa sœur que, malgré leur séparation et presque leur état de guerre, et sans crainte de lui faire naître un sentiment de jalousie à cause de sa propre stérilité, elle monta en voiture et alla donner la première nouvelle de l'événement à l'heureuse habitante de la rue du Cirque. Madame de*** se livra à toutes les effusions de sa vivace et expansive nature; elle rit et elle pleura; ce ne fut pas une réconciliation, mais un apogée d'affection. Elle exigea d'être la marraine de l'enfant à naître; elle le fut en effet, et lui donna son nom de Louise. Puis, avec sa fougue ordinaire, elle avoua bientôt qu'elle ne pouvait se faire au marchand de statues, qui, sans lui manquer de respect, la traitait, il faut le dire, un peu bien ironiquement.

Du reste, elle continua ses bons sentiments à la jeune mère; mais chaque semaine elle la vit moins, jusqu'au

jour où celle-ci lui écrivit d'une main diaphane et blanche comme l'albâtre qu'elle ne descendait plus. Les médecins avaient beau ne parler que d'une faiblesse guérissable, elle sentait la mort prochaine et recommandait Louise à sa sœur.

Madame de*** avait résolûment accepté ce legs sacré, et, la sympathie aidant la conscience, elle s'était bientôt attachée à sa filleule comme si elle en eût été la mère.

Si Louise n'était pas l'enfant de sa chair, elle l'était de sa pensée et de son cœur, et même de ses goûts et de ses caprices. Hermand, toujours occupé dans son atelier ou dans son milieu politique, et naturellement peu fait pour la tâche minutieuse et délicate d'une éducation féminine, fut en somme, dans cette occasion, grandement l'obligé d'une belle-sœur qu'il pouvait ne pas aimer, mais dont il recevait le plus signalé service.

L'enfance de Louise se passa donc chez madame de***, dans une société polie et brillante, mais honnête et comptée, où l'on recevait dans le grand style des personnages distingués. Trois fois par semaine, on conduisait l'enfant chez son père, qui, absorbé par le travail, l'embrassait doucement et la remettait aux mains de la femme de chambre, avec des compliments pour madame de***. Il se sentait la gaucherie et l'étonnement de tout homme seul en présence d'un petit être qui ne parle pas et le regarde sans le connaître. Séparation pour séparation, le judicieux Hermand aimait mieux savoir Louise aux soins d'une parente qui la chérissait, que d'une brave femme de la campagne, qui n'aurait vu dans ce précieux dépôt qu'une occasion de s'approvisionner, elle et les siens, de sucre et de linge.

Seulement, quand la petite Louise eut atteint huit ans, le père exprima le désir qu'elle lui fût rendue.

Madame de***, après force larmes, dut céder ; mais, en considération de la gratitude à laquelle elle avait droit, Hermand consentit à ce que les journées de Louise fussent partagées entre les deux maisons.

Je vous ai déjà fait entrevoir dans cette longue confidence la situation morale d'Hermand vis-à-vis des femmes. C'était une curieuse condescendance, faite d'indifférence.

Autant avec les hommes il était inébranlable sur le terrain des principes, autant il était tolérant et sans défense envers les femmes. Mais sa docilité dédaigneuse semblait dire que ce n'était pas la peine de lutter contre elles, qu'il fallait laisser faire ce qu'elles voulaient, à ces mineures, à ces enfants.

Ainsi, il ne s'opposa pas au vœu témoigné par madame de*** que Louise fût mise dans tel pensionnat, qu'elle y reçût des maîtres supplémentaires, et y fût visiblement élevée dans une tournures d'idées qui ne cadraient pas avec celles de la maison paternelle. Plus tard il s'en repentit peut-être, mais le pli était pris. A sa sortie de pension, Louise réintégra définitivement la rue des Vosges ; mais ses souvenirs, cette famille impérissable du cœur, étaient rue du Cirque. Outre les différences radicales de caractère entre le père et la fille, Hermand avait pris de son côté, et d'ancienne date, des habitudes de vivre particulières et personnelles. Il ne fut pas choqué de voir Louise continuer à aller deux fois par semaine chez sa tante, qui recevait toujours belle et nombreuse compagnie, et prenait régulièrement la jeune fille avec elle, dans sa loge du jeudi aux Italiens. Louise avait à la fois une imagination noble et romanesque, et un cœur résolu. Le premier homme conforme à l'idéal de cette imagination, et qui aurait su toucher ce cœur, pouvait s'endormir en repos sur sa

conquête. Le jeune patricien anglais, fiancé de Florence Simpson, avait malheureusement du Roméo en lui. Il ne lui fut pas malaisé de se faire présenter chez madame de*** et d'y être remarqué. Ses grands airs si naturels, sa jeunesse fraîche éclose, un je ne sais quoi d'intrépide et de hautain adouci par l'amour, cette raillerie vaincue par la tendresse, ce feu de tout homme qui a une langue et qui dit aux femmes : « Vous êtes à moi, quoi qu'il arrive... » dès la première heure, Louise découvrit et éprouva tout cela. Dans l'immortel bal de Vérone, Juliette dit à sa nourrice :

— Quel est celui-là, derrière les autres, qui ne danse pas ?

— Je n'en sais rien.

— Va, demande son nom. S'il est marié, mon tombeau sera bien sûr mon lit nuptial.

XI

Louise, ainsi frappée, n'avoua rien à sa tante, qui devina pourtant le coup, et d'où il venait, mais aima mieux attendre les événements, que de risquer une confidence inutile, sinon périlleuse. Le début du roman fut tragique. Un jour, madame de*** se vit contrainte de sortir de sa réserve :

— Ma chère enfant, dit-elle un soir à Louise, tu es un cœur droit et ferme, et à la hauteur de la vérité. Eh bien, je te confesse que j'ai eu tort de recevoir lord Albert, et qu'il est temps de couper court à des attentions désormais injurieuses. Une lettre signée d'un nom des mieux connus m'est arrivée de Windsor, et m'apprend

que lord Albert est fiancé, presque d'enfance, à sa parente, miss Florence Simpson, et que le mariage est prochain.

Madame de*** avait trop présumé de la fermeté de sa nièce : car aux derniers mots de cette cruelle révélation, Louise devint blanche et froide, et resta quelques minutes insensible.

L'hôtel de*** fut fermé à lord Albert, et cependant celui-ci revit Louise. C'est alors qu'apparaît la *dame* que j'avais vue chez Hermand, après l'accident de la jeune fille... sous-maîtresse déclassée, c'est le mot, qui avait flairé le secret, et offert ses dévoués services. La première fois qu'elle se trouva en présence d'Albert, au lieu de la sympathie enthousiaste qui animait jusqu'alors leurs rencontres, Louise fut de glace. Albert, désolé, la força de s'expliquer sous menace de faire un malheur en la quittant. Louise lui répéta ce qu'avait dit madame de***, et Albert répondit naïvement, du ton d'un homme qu'on réveille :

— C'est vrai ; mais, sur l'honneur, je l'avais oublié.

Ces trois mots eurent le pouvoir magique d'apaiser Louise et de resserrer les liens de ces deux infortunés, qui marchaient enveloppés d'ombres.

A ce point du récit, déjà long, et dont je retranche tous les épisodes vivants, les rougeurs, les sanglots, j'osai demander à Louise s'il y avait eu, au sortir de cette entrevue, aucune résolution de prise, aucun regard jeté sur l'avenir. A cela elle répondit que lord Albert avait juré de partir le lendemain même pour Londres, afin d'annoncer à sa famille la rupture d'anciens projets et son inexorable volonté d'épouser mademoiselle Hermand. Mais ce départ n'avait jamais eu lieu, et Louise elle-même n'aurait su en garder rancune à Albert, qui donnait mille bonnes raisons à son immobilité. « D'abord

il lui était impossible maintenant, disait-il, à lui, Anglais, qui avait fait les voyages des Indes, de l'Amérique et de l'Australie, de mettre, fût-ce pour un jour, la perfide Manche entre lui et Louise. Il avait peur de tout, depuis qu'il la connaissait ; on emploierait peut-être la force ou la fraude pour le retenir là-bas : sa maison était puissante, on l'enfermerait comme fou ; qu'avait-il besoin de tout risquer à *leur* aller parler ? il saurait leur écrire en termes assez clairs et formels... D'ailleurs, son absence indéfinie devait produire plus d'effet que toutes les violences. »

C'est à peu près vers ce temps-là, me dit Louise, que je me rencontrai, moi, sur son douloureux chemin. Elle n'avait pas le cœur à la coquetterie, mais très-ouvert à l'amitié, étant donné qu'on lui parlât le seul langage qu'elle pût entendre. C'est altéré d'amitié qu'il aurait fallu dire, car de lourdes tristesses s'abattaient sur elle ; ce mystère et cette prudence la déshonoraient ; d'ailleurs, elle aimait absolument, sans délire et sans défaillances. Deux larmes desséchées sur son adorable et pâle visage la faisaient ressembler à cette veuve de croisé dont Willems a, d'un pinceau si noble, poétisé le Souvenir. Elle s'apercevait qu'Albert, toujours adorateur et passionné, avait souvent des ombres sur son front ; que les reproches, les avanies, les menaces, les prières que lui apportait chaque courrier, perpétuaient chez lui l'état d'irritation. Elle n'était pas de celles qui disent à un homme : « C'est trop ! Je ne veux pas qu'on vous accable à cause de moi ! » et dont la résignation s'appuie sur des diamants et des titres de propriétés. Elle devait donc en silence regarder passer ce flot de colère. Pourtant elle s'étonna de ce qu'Albert, la voyant dans l'impossibilité de lui rien répondre, ne prît pas sur lui de dissimuler ces assauts de l'extérieur, au lieu de lui

en apporter le bulletin minutieux et exaspérant. Le mal empira; dans leurs dernières entrevues, Albert ne trouva plus à parler à Louise que de difficultés et de murs d'airain. Il eut le mauvais goût de se livrer à une amère satire de la vie... puis, sentant sa faute, il s'était agenouillé devant Louise, et lui avait juré qu'elle serait toujours la reine de son âme. Un jour il se présenta devant elle, effaré et blême de rage :

— C'est fait, dit-il, ils sont à Paris... J'ai vu ce matin miss Florence... C'est donc à moi de m'en aller.

Désormais il ne parlait plus qu'en son nom... de ce qu'il ferait, des excès où on le réduirait... il ne disait plus *nous*.

Et c'est dans le temps où le cœur de Louise était labouré de ces griffes sinistres, que je la persécutais, moi, de mon instance odieuse, de mes fureurs indignes. Puis j'étais parti sans pitié pour Chartres, où j'avais retrouvé Florence.

C'est alors qu'un matin, Louise, dont l'agonie morale menaçait bientôt d'épuiser la vie, reçut une lettre timbrée de Lyon, où Albert l'informait que des tentatives d'une telle nature avaient été faites auprès de lui, qu'il s'était vu forcé de quitter Paris. Il était abreuvé de soucis; se séparer d'un tel amour le conduirait infailliblement à quelque extrémité désespérée. A tout événement, il implorait de Louise la pitié et l'oubli.

En recevant cette lettre, il lui sembla qu'on l'assommait. Revenue à elle, sa seule pensée raisonnable avait été pour moi. En moi seul elle pouvait se délivrer d'un secret étouffant. Si j'eusse été absent, elle disait qu'on l'eût recueillie insensible sur le seuil de ma porte.

XII

Pendant ce récit, et presque à sa fin, j'avais risqué des parenthèses, qui avaient eu le mérite de relever ma belle visiteuse de l'abattement où elle était plongée, jusqu'à une certaine curiosité, qui s'accentua vivement lorsque je lui eus dit :

— J'ai des raisons de penser que miss Florence est étrangère à votre chagrin, et que, durant tout au moins ces derniers huit jours, elle n'a pas fait personnellement beaucoup d'importunités.

— Qu'en savez-vous, vous ?

Je lui racontai les incidents de mon voyage à Chartres, moins le coup de théâtre : cela redoubla sa confiance en moi; et, lorsqu'elle eut tout dit et pleuré à son aise, et tordu ses mains, sans voir qu'elle y étreignait les miennes, elle eut une nouvelle suffocation et perdit tout à fait connaissance.

Vous pouvez trouver que cela lui arrivait souvent : elle y était en effet sujette. Ma position devint alors inexprimablement délicate. Si j'étais profondément touché de la plus sincère pitié, c'était bien à l'état de nouveau converti. L'amour brûlant n'était pas éteint en moi par le sacrifice auquel j'aurais à la rigueur consenti de la savoir heureuse par autrui. Son désespoir la rendait ineffablement belle; il ajoutait à cette perfection idéale l'attrait de la vie, le charme de la beauté humiliée jusqu'aux larmes, et des défaites humaines. Sur son visage pâle, les deux larmes étaient toujours arrêtées; son corps inanimé reposait sur le fauteuil, un léger mouve-

ment du sein protestait seul contre l'idée qu'elle était morte. Comment je réussis à la ranimer, je n'en sais rien. Je sais seulement qu'elle revint à elle et eut comme un soubresaut d'horreur au réveil. Heureusement elle était assez ranimée pour lire dans mes yeux le témoignage de ma parfaite abnégation, du moins à cette heure. Cependant je n'aurais pas accepté la répétition de cette puissante épreuve.

Elle s'abandonna plus franchement aux soins de mon amitié, mais sans vouloir accepter autre chose, quoiqu'elle n'eût rien pris depuis douze heures, qu'un verre d'eau à la fleur d'oranger. Souvent elle essuyait une larme.

— Que faire, Maxime? dit-elle enfin.

— C'est à vous de le dire, Louise. Je vous appartiens. Quelle est votre sincère opinion sur le caractère de cet Albert, et où pensez-vous qu'il soit allé?

— Je n'en sais rien; mais, vu la saison mauvaise, l'état de sa poitrine et le timbre de la lettre, je dirais Nice.

— Son sentiment est-il tel que vous ayez foi, que vous y comptiez, que, selon vous, la connaissance du mal qu'il vous a fait doive le ramener?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que la situation anormale où nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre, moi vous adorant, vous désespérée à cause de lui, ne laisse qu'une issue à mon désir immense de vous servir : ce serait d'aller où vous supposez que j'aie la chance de rencontrer cet Albert, et de lui dire ce que j'ai vu.

Louise fut atterrée de cette proposition :

— Vous feriez cela! dit-elle.

— Je chercherais en vain, dans les circonstances actuelles, à vous être d'une autre utilité.

Elle n'insista pas sur cette diversion que je lui offrais, mais elle m'en parut un peu calmée ; sa confidence alla jusqu'aux scènes de toute sa vie, et même de ses jeunes années. Sa mère lui était restée dans la mémoire, à l'état de profil de sainte légendaire, qui la faisait s'attendrir et pleurer. Quant à madame de***, Louise avait pour elle une réelle affection, qu'on lui rendait pleinement, elle n'en pouvait douter. Mais elle n'éprouvait pas, en songeant à cette affection-là, cet instinct d'*indissolubilité* sans lequel il n'y a plus rien que de relatif et d'accidentel dans les liaisons humaines. En un mot, elle sentait que ne plus sympathiser avec madame de*** ou lui déplaire, c'était s'en séparer. Et de fait, elles s'étaient vues beaucoup moins depuis la conversation à propos d'Albert. Madame de*** semblait avoir abandonné sa nièce.

J'écoutais ce récit de Louise d'un air doux et patient : mon rôle était si changé à présent vis-à-vis d'elle ! Malgré la parité de nos âges, il fallait entrer héroïquement dans mon rôle de frère et de conseil, et en avoir le ton et le regard, sous peine de jouer un personnage bien ridicule et embarrassé. Louise réclama, comme une grâce particulière, que j'allasse le soir même dîner rue des Vosges. Elle me pria aussi de venir de très-bonne heure : elle n'avait pas besoin de me dire quelle surprise agréable ce serait pour son père... et avant le dîner, nous aurions toute une heure pour causer, aviser et prendre nos mesures, afin de ne pas nous trahir pendant le repas.

Cette petite partie de mascarade morale, et de contrainte et de mensonges, me souriait fort peu. Cependant je promis, puisque cette belle désolée y tenait si fort. Alors elle se leva pour partir.

Sa voiture était toujours devant ma porte. Je voulus

l'accompagner jusque-là, comme une parente, en témoignage de respect, à cause des appréciations du portier. Louise marchait devant moi, et je n'étais pas moi-même sorti de l'appartement, quand un cri d'effarement et de stupeur s'étrangla dans le gosier de ma belle compagne. Je regardai par-dessus son épaule, et alors m'apparut la cause de ce bouleversement... au tournant de l'escalier et à cinq marches de nous, j'avais vu poindre un chapeau, une barbe, un buste bien connus. C'était Hermand, qui nous regarda et monta les cinq marches qui nous séparaient encore.

XIII

Il n'y a pas d'exagération à dire que j'aurais aimé tout autant me trouver devant le canon d'un fusil.

Je suppose qu'il devait se passer quelque chose d'effrayant au fond du cœur d'Hermand. Chez Louise et chez moi, la double vie intellectuelle et physique resta plusieurs minutes suspendue.

Le marchand de statues reprit bientôt son air habituel d'ironie froide, et, s'adressant à sa fille:

— Je vous croyais chez votre tante.

Et à moi :

— Et je vous croyais, vous, à la campagne, chez vos amis.

Je fis un violent effort pour me soustraire au vertige qui se resserrait de plus en plus tout autour de moi.

— Vous ne vous trompiez guère, lui dis-je: je ne suis rentré à Paris qu'hier.

Hermand concentra sur moi son attention jusqu'alors partagée, et il me perça, c'est le mot, de son regard aigu. Il était fort calme, et ce n'est pas de lui qu'on eût jamais pu redouter un esclandre. Mais cette tranquillité même renfermait de sanglants outrages et des condamnations irrévocables.

— Vous ne m'avez peut-être pas entendu, M. Hermand; pourtant ce que je viens de vous dire est toute la vérité.

Se retournant alors vers sa fille, dont la figure était empreinte du plus sinistre abattement et dont les yeux témoignaient de larmes récentes, le marchand de statues lui dit :

— Et comment mademoiselle a-t-elle eu la bonne fortune d'être instruite avant moi de votre retour?

— Je suis venue ici, répondit Louise, comme vous-même, pour savoir si M. Maxime était de retour à Paris, car il m'était nécessaire de le voir et de lui parler.

Nouveau silence, que je pris sur moi d'interrompre :

—Si vous voulez bien, Monsieur Hermand, vous rappeler les circonstances qui ont précédé mon départ de Paris, dont la vue m'était insupportable, et que j'aurais mieux fait de quitter pour toujours, bien des choses à présent obscures vous apparaîtront dans leur vraie lumière. Votre surprise et votre mécontentement s'évanouiront. J'étais un honnête homme il y a huit jours, Monsieur; je n'ai pas cessé de l'être: j'aurais le droit de vous tendre la main.

— Ne parlons que de ma surprise, dit Hermand, logicien jusqu'au fort de cette immense crise : ou bien ma fille est venue vous dire qu'elle a changé sa première résolution envers vous, elle aurait dû alors me confier ce message, et se fût évité une faute sans nom; ou bien elle vous a exprimé de nouveau son inflexible

refus d'être votre femme, ce qu'indiquerait votre allusion à une éternelle absence de Paris, et alors tâchez de m'expliquer ce qu'il m'est impossible de comprendre. Je vais reconduire mademoiselle chez elle, et j'espère avoir reçu ce soir de l'un de vous la clef de ce mystère ou le secret de cette comédie.

Le reste, continua Maxime Favel, je ne l'ai appris que par un laconique billet de Louise... ou de seconde main. Dans le trajet de la rue de Choiseul à la rue des Vosges, Hermand et sa fille n'échangèrent pas deux paroles. Il ne se départit pas envers elle de ce système d'abstention et de discrétion excessives qui avait toujours présidé à leurs rapports, et qui, en d'autres temps moins orageux, donnait à leur harmonie les tons moroses du calme plat. Ainsi, pas un mot de reproche, pas même un signe de déception. Seulement, quand il eut ramené la jeune fille dans son appartement, avant de la quitter, il lui dit :

—Je vois que vous n'êtes pas plus en mesure d'entendre un sermon que je n'ai l'habitude d'en faire. S'il n'y a jamais eu de transports ni de sensibilité entre nous, du moins nous nous sommes toujours traités l'un l'autre en gens sérieux et raisonnables; je me reposais sur votre droiture, comme vous vous reposiez sur ma confiance et mon culte de la liberté personnelle. Ce pacte moral vient d'être rompu. Ce n'est pas un adieu éternel, si vous ne voulez pas que c'en soit un. Nous pouvons nous retrouver sur le terrain de la seule transaction acceptable. Il importe que ce soir M. Favel soit reçu ici comme votre futur mari, et que bientôt vous soyez réellement sa femme. Après cela, vous serez libre de ne plus me voir, si ma vue vous déplaît.

Louise manqua perdre la tête à ces mots. Sans attendre de réponse, M. Hermand s'en alla. Elle resta devant

son feu, éperdue, idiote, pendant quelques heures. Cependant elle retrouva la force d'écrire deux billets : l'un fut porté à la poste, l'autre remis entre mes mains par un commissionnaire. Si M. Hermand eût rien eu en lui d'un inquisiteur, il n'avait qu'à étendre le bras pour intercepter ces messages; mais de pareilles interventions étaient à mille lieues du caractère et de la pensée de cet homme.

Louise ne m'écrivait que cinq lignes :

« Mon unique ami, le pire est arrivé... on veut que je vous épouse. Tâchez de puiser dans votre sentiment d'une énorme impossibilité l'adresse et l'énergie nécessaires pour nous tirer du gouffre : moi, je ne compte plus, je suis morte. »

XIV

J'aurais cru que rien ne pouvait plus nous surprendre ; ce dernier coup me révéla mon erreur. Je vous laisse à imaginer les heures bizarres que me procura ce nouvel incident, et le tumultueux conflit d'idées qui ébranla les parois de mon cerveau, comme des vagues bouillonnantes acharnées contre les falaises.

Dans cette agitation, je ne pouvais rester chez moi : l'impatience m'y rongeait; j'arpentai continuellement, insensible à la pluie, le boulevard flasque et boueux, depuis la rue de Choiseul jusqu'à la Madeleine, et cela jusqu'au soir. Malgré l'invitation impérative d'Hermand, je ne me présentai pas chez lui. Ni alors ni après il ne me reprocha cette absence. Louise était couchée, et hors d'état d'entendre et de répondre

à quoi que ce fût. Le lendemain, je repris mes allées et venues de la veille, jusqu'aux Champs-Élysées et au faubourg Saint-Honoré. J'avais découvert, dans cette cruelle séance entre Louise et moi, qu'Albert demeurait rue du Marché-d'Aguesseau, près de l'ambassade anglaise. J'eus, en passant devant la porte du digne et élégant hôtel, un serrement de cœur atroce. Je voyais défiler, dans une hallucination de ma douleur pervertie, des centaines de voitures mystérieuses, se succédant avec la folie d'un tourbillon, obsèques multipliées de mon amour et de mon espérance, et qui venaient toutes déposer là une même femme. J'entrevoyais la pomme de cuivre de l'escalier, sur laquelle sa main s'était posée, sans doute, pour attendre la fin d'une palpitation qui l'eût étouffée. Mais écartons ces évocations, où le plus pur et le plus dévoué laisse toujours quelque chose de sa dignité morale et de sa beauté intérieure.

J'étais ballotté du désespoir de la pressentir à jamais perdue, à l'âpre volonté de rallumer un sourire sur ses lèvres blêmies. Que de pensées et d'images me traversèrent alors l'esprit ! Ainsi je m'indignais des révoltantes injustices de la destinée envers les femmes ; j'ai d'ailleurs été toujours leur ami reconnaissant, en songeant à l'ouragan de brutalités qui, sans elles, nous emporterait. A d'autres moments, j'abandonnais, dans l'amertume de mon dégoût, à toutes les fatalités ces frivoles incapables de reconnaître le bonheur, de choisir l'amour, et d'autant plus obstinées à chérir l'abîme, qu'on le leur montre. Quel revirement miraculeux m'avait permis d'assister avec cette patience aux aveux si cruels pour moi de Louise ! Il est vrai que, dans mon sentiment d'alors, j'étais devant l'irréparable, devant l'éternelle loi, devant ce boulet de canon

chargé de toute éternité dont parle l'orateur funèbre de Turenne. Dans tous les grands deuils, les premières heures et les premiers jours sont à l'apparente indifférence de l'hébêtement ou à l'empire de l'habitude, qui ne veut pas lâcher prise. Je me disais que je n'avais rien à prétendre ici, que je n'étais plus qu'un spectateur désintéressé. Louise, si fière et si vertueuse d'instinct, ayant aimé Albert, lui appartenait à jamais, et d'autant plus irrévocablement, qu'elle continuait de l'aimer, malgré le désenchantement et un peu de mépris peut-être. Ainsi, quand elle m'eut tout dit, ou fait un signe affirmatif à ce qu'elle voyait que je me contentais de deviner, ne voulant pas le lui entendre dire à elle-même, certaine curiosité inhérente aux femmes les plus réservées dans leur profonde détresse la fit encore m'interroger :

— Maxime, vous faites état d'observer... après tout ce que je viens de vous dire, quelle est votre opinion sur Albert ?

— Si vous voulez bien me permettre la franchise, je vous dirai que, pour un homme de cet âge, il me paraît un peu hésitant et faible.

— C'est cela... Vous le trouvez faible, n'est-ce pas ?

Et sa lèvre de reine eut un pli, que je n'eusse, pour mon compte, absous qu'après beaucoup d'amour.

XV

Deux jours après cette tempête, je me croisai vers onze heures, sur le boulevard des Capucines, avec

le notaire de la rue d'Alger, qui, ne pouvant soupçonner les ravages accomplis chez moi depuis notre séparation si récente, m'aborda gaiement et me força littéralement de déjeuner avec lui au Glacier napolitain. Bizarre oubli ! je n'avais pas songé à lui depuis mon retour de Chartres, et il était le seul homme dans l'univers qui pût me donner des renseignements positifs, en un mot, *m'instruire* sur la marche des événements auxquels j'étais, à son insu, si fort engagé.

M'étant imposé, pour des raisons d'honneur, de ne pas lui laisser soupçonner le vif intérêt que je prenais à l'aventure, j'attendis une demi-heure avant d'aborder l'unique sujet qui me préoccupât, et alors seulement je prononçai le nom de miss Florence Simpson.

— Elle nous a quittés, me dit-il d'un ton courant. A cette saison de l'année, pour peu que l'humidité s'en mêle, elle fait court séjour à Paris, et s'envole au plus tôt rejoindre sa mère et la colonie anglaise de Pau ou de Nice.

Cela m'ouvrait bien une perspective, mais ne m'apprenait rien dans le sens pratique.

— Et, depuis ce que vous savez, dis-je au notaire, rien n'est-il venu adoucir le trouble de cœur dont un hasard impossible à conjurer m'a rendu le regrettable témoin ?

— Rien que je sache, répondit le notaire, en train d'expédier une sole avec son imperturbable et joyeux appétit... et la raison en est claire. De tous les acteurs de cette malheureuse histoire, je ne connais que Florence, et il lui est défendu d'intervenir directement dans les efforts engagés pour arracher l'innocent des piéges de la sirène.

— Halte-là ! dis-je à mon vis-à-vis, d'un accent

d'autorité qui lui fit tomber la fourchette des doigts.

— Par exemple, ceci est trop fort, et je vous somme de vous expliquer.

— Je n'ai rien à expliquer... je n'ai qu'à vous demander pardon d'un petit éclat, qui part d'un principe général et de la révolte la plus désintéressée, je vous jure. Depuis que je fais partie de la société, rien ne m'a fait autant rougir de l'énorme proportion d'injustice qui entre dans la formation humaine, que l'inégalité de la part faite aux hommes et aux femmes dans les affaires de séduction, pour n'employer que des mots et des hypothèses polis. Je ne ferai pas de tirades, je n'afficherai pas de sensibilité; je m'en tiendrai au bon sens, au divin bon sens. Un homme lie, je suppose, commerce intime avec une femme. Pour cent raisons, ou pour une qui en vaut mille, le mariage ne peut être le terme de cette association. Nous sommes dans une impasse ; l'amour n'en connaît point, tout lui est infini; mais nous ne parlons pas ici de l'amour. Docile aux obsessions de la famille ou à d'autres sollicitations, cet homme quitte un jour plus ou moins poliment cette femme, pour se marier avec une autre, ou tout bourgeoisement pour revenir dîner à la table maternelle. La femme peut très-bien avoir un cœur, et le monsieur être un égoïste, un nigaud, un lâche, un menteur, un libertin. N'importe! lui c'est l'enfant prodigue, c'est le ciel qui se réjouit plus pour la conversion d'un pécheur que pour l'immuable vertu de cent justes... (touchante parabole, qui, soit dit entre nous, excuse les hésitations de bien des consciences); il est entouré, fêté, embrassé, comme s'il avait sauvé la maison et glorifié la race. Que de larmes de joie! quel souci de ne le contredire et de ne le heurter en rien! quels soins pour le retenir et empêcher même un regard sur

le passé ! Tout est bien... Mais l'autre, l'abandonnée, la faible, la volée... qu'en fait-on ? Bouc émissaire des iniquités d'Israël, on l'accuse, on la bafoue, on la maudit... si elle ne se plaint que par des murmures, on la raille ; si c'est par des menaces, on l'enferme ; et qu'elle parle ou se taise, étrangers et connaissances, tout le monde l'accuse ; les meilleurs et les mieux élevés l'appellent sirène. Voyons, est-ce que je fais du paradoxe ou de la plus élémentaire justice ? Je vote donc pour une répartition égale du blâme et du pardon dans les complicités de ce genre.

Le notaire était un homme fin et pénétrant. Il était réellement pétri de cet esprit parisien qui, dans sa plus haute et jadis sa plus générale acception, est proprement la fleur du bon sens. Quand on exprimait devant lui un principe, une opinion, ou seulement une passagère idée, cela suffisait, et point n'était besoin de rien développer. Il sentait juste ce que vous aviez voulu dire, il n'ergotait pas à côté, il ne vous affadissait pas de lieux communs. De la part d'un autre, j'aurais eu tout à craindre d'une enjambée sur le terrain des comparaisons générales, de l'ancienneté des droits respectifs des deux sexes ; et comme quoi la loi, l'adhésion immémoriale et universelle, et même l'adhésion infuse de la partie sacrifiée, admettent chez celui-là des écarts sans pardon chez celle-ci. Il saisit juste de quelle catégorie d'êtres je prenais la cause, et notre sympathie accoutumée d'idées ne fut pas compromise une seconde. Après ce déjeuner, dont le vif entretien avait rendu un peu d'animation à mon sang qui commençait, je l'avoue, à se figer, je rentrai chez moi, dans l'espoir d'y sommeiller un peu, malgré l'heure, après ces deux nuits de veille impitoyable. Mais de nouveaux événements me guettaient à ma porte, et il n'était pas question de dormir.

En regagnant la rue de Choiseul, je trouvai en arrêt, à deux pas de ma maison, mon ex-ami Hermand, qui vint à moi, sans me tendre la main, il est vrai, mais dans des intentions relativement bienveillantes, à en juger par ses premières paroles :

— J'ai de la chance, je ne vous ai pas attendu plus de cinq minutes. Votre concierge ignorait quand vous rentreriez, ce n'était pas encourageant; un vague instinct m'a retenu aux alentours, et vous voilà. Pour ce qu'il me reste à dire, nous monterons chez vous, si vous voulez.

Malgré la douceur de l'accent, il avait, en me parlant ainsi, un air ambigu qui ne me plaisait pas trop, surtout en le rapprochant du dernier billet de Louise, auquel je n'avais pas répondu, ne sachant qu'y répondre.

Une fois tous deux chez moi, et assis en face l'un de l'autre, je pris une certaine offensive :

— Vous avez gardé envers moi, Monsieur, une réserve, un éloignement polis qui n'avaient plus la moindre raison d'être après ma déclaration sincère et la persuasion où vous devez être à présent de ma parfaite innocence dans ce regrettable imbroglio.

— Je croyais n'avoir rien changé à mes façons. Je croyais même avoir donné un rare exemple de calme. J'en pourrais citer beaucoup qui, à ma place, vous auraient tué avec leur fille et fait tout le scandale imaginable. Au lieu de cela, je me suis borné à seconder vos vœux, jusqu'alors mal reçus. Je ne me suis pas même irrité de l'étrange comédie jouée chez moi... cette beauté dédaigneuse que je rencontre dans votre escalier, après qu'elle a refusé une alliance avec vous... Mais ne remuons pas trop ce passé ténébreux, puisque tout est rentré dans l'ordre.

A ce mot, je pressentis une catastrophe, et il y eut comme un écroulement dedans moi.

— Rassurez-vous, me dit Hermand... vous devez assez me connaître pour que le soupçon de la moindre violence soit, dans votre esprit, incompatible avec mon nom. J'ai dit ma volonté à Louise... elle m'a demandé à réfléchir. Enfin, hier soir je suis monté chez elle; elle était encore très-fatiguée, au moral surtout, et je m'arrangeai pour que l'entretien fût bref. Je vous dois le bulletin exact de cette négociation : J'exprimai pour la seconde fois à ma fille mon désir formel que cette énigme fût résolue. Elle me répondit, avec plus de vigueur que je n'en eusse attendu de son accablement, que toute lutte prolongée entre elle et moi sur un pareil sujet lui serait odieuse, et qu'elle était prête à m'obéir, à la condition que je viendrais vous faire le récit de tout ce qui s'était passé, et que vous-même vous souscririez à cet arrangement.

Pendant ce discours, que j'écoutai d'un air tranquille, il me passa par la tête les fantaisies les plus étonnantes. Le tout se résuma dans une explosion d'humeur agressive, que j'estimai encore à propos d'exagérer devant le calme irritant d'Hermand.

— Mademoiselle votre fille, dis-je, a d'abord opposé un refus inflexible à une proposition dont vous avez pu reconnaître à la fois l'élan et le sérieux. Dans cette seconde phase de nos attitudes respectives, elle vous a demandé à réfléchir, elle en a senti la grave nécessité. Permettez-moi d'éprouver le même désir et de réclamer le bénéfice des mêmes délais, non que je sois piqué d'amour-propre, j'ai trop de sens pour ne pas exclure ces mesquineries des situations pressantes où il faut décider par un oui ou par un non de l'avenir d'une existence. Laissez-moi revenir à moi-même et me recueil-

lir quelques jours, autrement je ne réponds plus de ma droite raison.

— Au point où nous en sommes, me dit Hermand, je ne me sens plus le courage d'avoir des secrets pour vous. Tandis que je vous propose Louise... un autre la demande.

— Quel autre?

— Il ne compte guère, et d'ailleurs je ne l'ai pas vu... mais il a le style de Charenton. Sa lettre est décousue... et forcenée. Il est Anglais, dit-il; sa demande est timbrée de Marseille; il sera lui-même à Paris très-prochainement.

En me parlant ainsi, Hermand guettait du regard mes moindres émotions : sa finesse visible le servit mal. Je crus, de mon côté, à un piége, et je n'eus d'autre soin que de donner le change à mon interlocuteur.

— Je vous avoue que j'ai en ce moment trop de soucis à mon compte pour m'intéresser beaucoup à votre Anglais.

— Voyons, fit Hermand d'un ton presque affectueux, nierez-vous que je vous ai montré de l'amitié et que je vous ai donné lieu de croire à mon estime? Pourquoi, à propos d'un secret misérable ou d'une puérile intrigue, laisser subsister cette ombre entre deux hommes faits pour s'entendre et s'examiner en face? Il n'est pas besoin d'y regarder à deux fois pour saisir le double jeu : ou ma fille, en venant ici, renonçait à son titre d'honnête fille, ou elle ne faisait que l'aventurer dans un enjeu où sa volonté paralysée ne la servait plus, et alors je me demande la cause de ce désordre. Je ne suis pas un père de théâtre, je ne fais pas d'imprécations et je ne me mets pas à genoux, mais au fond j'adore la lumière et la vérité, et depuis trois jours, vous que j'avais accueilli comme un fils, vous aidez à me faire

marcher en aveugle dans ce dédale de soupçons et de mensonges.

En parlant ainsi, il prenait, pour me réduire, le chemin le plus sûr. Je cédai à un mouvement irrésistible, et je lui avançai la main; il y posa la sienne :

— Mademoiselle votre fille, lui dis-je, n'a pas, comme vous me l'avez déclaré vous-même, non sans orgueil, reçu l'éducation de tout le monde. C'est un bien et c'est un mal. A cette libre croissance, à ce choix indépendant, elle a gagné ceci que les facultés d'énergie, de décision, de commandement sur soi-même ont atteint chez elle des proportions inaccoutumées. Mais elle y a aussi contracté inévitablement l'ignorance ou le mépris de certains usages restrictifs de la comédie sociale; elle vit seule avec sa conscience pour unique miroir et témoin; elle est venue ici, guidée par la seule amitié et certains scrupules peut-être. Vous ne savez pas encore, vous, que l'autre jour je suis parti de chez elle le cœur plein d'un désordre affreux, qu'elle a réellement pu croire que ma raison était menacée. Alors certaine crainte ou certaine pitié l'aura portée à cette démarche doublement réparatrice en ce qu'elle avait d'inusité et de redoutable.

— Parfait! s'écria Hermand; tout est clair à présent. Puisque Louise est très-disposée à ne pas laisser la réparation en si bon chemin, venez ce soir... c'est assez de réflexions comme cela, et l'accord une fois établi et signé, nous ferons tout de notre mieux pour enterrer à jamais ce souvenir désagréable.

XVI

Ce n'est pas en vain que notre esprit a dans son aurore reçu certaines empreintes. Il y a des heures où l'eau dormante des premiers tableaux domestiques et des religions d'enfance devient un flot impérieux qui se soulève des grottes les plus mystérieuses de la mémoire, et entraîne et engloutit dans son tumulte lyrisme et passions de la jeunesse... par exemple, au lit de mort d'une mère, ou quand il s'agit pour nous de faire porter son nom à une autre femme. J'étais moi-même d'une famille où l'idée de l'amour fut toujours tellement inséparable de celle de fusion éternelle, en cette vie et en l'autre, de deux êtres en un seul, que même les mariages de raison froissaient notre idéal de pudeur conjugale et maternelle. Jugez de l'insurrection bouillante de tout mon passé, malgré le transport d'un double amour, à cette image d'une fiancée dont la couronne aurait été effeuillée au vent de tels orages.

La réaction fut injuste et foudroyante. Tous ces Hermand descendaient dans mon esprit jusqu'au niveau d'intrigants vulgaires. Cet idéologue, jusqu'alors impassible, et qui se réveille un beau matin si entêté de régularisation bourgeoise; cette fille aux orgueils si nobles, qui, après ce que je lui avais dit et ce qu'elle m'avait fait entendre, n'était pas plutôt morte sous le talon de son père ivre de fureur, que d'autoriser un pareil message... à présent, je les enveloppais tous deux dans un même transport de mépris furieux, et, avant d'être leur dupe, ils auraient su qui je suis!

Mais voilà que de cette tourbe de pensées mauvaises surgit une image souffrante et superbe!... les derniers mots d'Hermand me revinrent. Elle avait dit : « Je consens, pourvu que vous obteniez le consentement de M. Maxime... » Et son billet de la veille ne complétait-il pas la clarté de son vrai dessein? n'avait-elle pas remis entre mes mains le soin de nous tirer de là, étant morte ou à peu près?

Cependant d'autres objections se pressaient dans ma tête, contre l'impossibilité et l'invraisemblance absolues d'un concours sincère de Louise dans la démarche d'Hermand.

Nommez-moi l'homme assez dégagé de confiance dans son pouvoir d'inspirer l'amour, pour renoncer à tout flatteur espoir, même en présence d'une femme gémissant en l'honneur d'un autre. Les docteurs ès voluptés disent même que c'est là l'heure chérie du diable des inconstances. Or j'avais tenu Louise chez moi, les yeux sous les miens... ses mains nouées aux miennes... j'avais librement baisé ses doigts, une de mes larmes avait roulé dans ses cheveux... Je la plaignais avec délire, elle se croyait adorée. Peut-être son cœur avait-il réfléchi et se tournait-il vers moi... et alors, quelle est la femme qui compte pour rien l'amour passé? ou, plus brutalement, quelle est la femme qui se croit jamais dépréciée? Il serait inutile de raconter les phases diverses que traversa mon esprit. Quoi qu'il advînt ou que je sentisse, ma résolution était prise dès la première minute. Je n'entrevoyais pas un pareil mariage, même dans l'avenir. J'étais sincèrement désolé pour le compte de Louise, je la trouvais plus belle, son évocation bouleversait mes sens. Mais Louise unie à moi, c'eût été, au sein même des heureux transports, les plus atroces pensées. J'accepte encore ces tempêtes dans la pleine mer

et la solitude désespérée des amours divins et maudits; mais dans le port domestique, jamais!

Ce soir-là, je n'allai pas du tout chez Hermand, jugeant que je n'avais rien à y faire. J'invitai à dîner le notaire, qui accepta. Ce fut lui qui me parla le premier de Florence Simpson. Ma discrétion avait réussi : mademoiselle Hermand était à cent lieues de sa pensée. Vous l'allez voir.

— Et dites encore, fit-il, que je ne sers pas vos amours! Non-seulement la belle *Albionne* est à Nice, mais elle nous a écrit aujourd'hui. D'ailleurs, rien de nouveau dans son existence ni dans la marche du drame.

Nous allâmes ensuite au Théâtre-Lyrique entendre quelques airs de *la Flûte enchantée*. Là je connus le remords. Je me pris en dégoût pour la liberté même que j'avais de soustraire ma personne à tous les ennuis, tandis que celle à qui j'avais fait profession de me dévouer, sans amis, découragée, comptait les minutes par ses aspirations vers la mort. Car le vrai jour s'était levé dans mon esprit : Louise était innocente et se mourait; le père et la fille étaient de la meilleure foi du monde, la preuve en était flagrante. Louise aurait pu ne me rien avouer.

XVII

Le lendemain, vers une heure, je m'armai de volonté, et je retournai rue des Vosges. Il me semblait que je remontais des années en arrière; et, en réalité, il n'y avait

pas quinze jours que j'avais fait ce voyage pour la dernière fois. Le cœur ne vieillit pas sous l'éperon du temps, mais sous le noir des grands deuils. L'homme, aïeul lui-même, qui a encore sa mère, est un jeune homme auprès de l'orphelin de vingt-cinq ans. Je sais, pour moi, que, la veille du coup de foudre où disparut la sainte femme qui était le fond, le lest de ma vie, je ne m'inquiétai plus d'avoir vingt ans ou quatre-vingts. Le ciel se voila, la ville natale me serait devenue à jamais étrangère, sans un miracle que je n'ai pas à raconter ici.

Ce même chemin qui m'avait paru joyeux il y a deux dimanches, comme il était morose aujourd'hui! Cependant c'étaient les mêmes boulevards, la même Bastille, la même solitaire rue des Vosges. Pour tout changement au décor de ma première entrée, un coupé de maître stationnait devant la porte du marchand de statues : sans doute un client. Le même portier vint m'ouvrir; mais, plus formaliste cette fois, il me précéda en personne jusqu'à la salle à manger. Au bruit de nos pas, on vint en ouvrir la porte, et je me trouvai devant Hermand, dont la figure était aussi altérée que le permettait le tempérament du personnage. Il me dit :

— Veuillez entrer, Monsieur Favel.

Il n'était pas seul, et alors je m'expliquai son accueil cérémonieux. Au coin de la cheminée, un tabouret sous les pieds, était assise une dame de trente-neuf ans au juger, de quarante-sept en réalité, belle d'élégance et d'assurance, que, malgré l'inattendu de sa présence dans cette maison et bien que je la visse pour la première fois, j'aurais certainement nommée tout de suite. Hermand crut tout toutefois me dire :

— Madame de***.

Elle me rendit mon salut, en vraie Parisienne à la

mode, c'est-à-dire imperceptiblement, et pourtant d'une façon agréable. Hermand me nomma à mon tour : cette fois elle m'honora d'un sourire de connaissance.

Mais je venais de recevoir un choc trop dur pour être à ces détails de courtoisie. Je pensais que ce conseil de famille était l'écriteau mis sur une catastrophe. Cependant Louise ne pouvait être morte : je le saurais déjà. Peut-être n'en est-elle pas bien loin... peut-être encore...

Hermand coupa court à cette angoisse.

— Ne vous étonnez pas, me dit-il, de me voir révéler à madame ce que vous aviez lieu de croire notre secret inviolable à tous deux, vous et moi. Madame est la plus proche parente de ma fille, et lui a même servi de mère. Aucun événement d'importance dans la vie de Louise ne doit être tenu caché de madame. Il est convenable que cette dernière explication ait lieu en sa présence.

Je regardai Hermand : à certaines intonations, j'avais déjà été surpris ; à l'air de son visage, je ne doutai plus qu'il jouât un rôle étudié.

— Vous avez, Monsieur Favel, témoigné envers ma fille de sentiments que, pour ma part, j'eusse volontiers encouragés si j'eusse été le seul maître de décider. Quelque pénible et délicate que soit la franchise en pareille matière, permettez-moi d'aller jusqu'au bout.

Où voulait-il en venir?

— Les temporisations de ma fille n'avaient rien dont votre amour-propre pût s'offenser. Si elle a accueilli une demande étrangère, c'est que des engagements antérieurs la liaient. Cela arrive dans presque toutes les familles. J'aurais désiré que la mienne échappât à cette généralité ; je déplore pour vous et plus que vous ce

résultat : il me sépare à jamais d'une fille qui, devenue votre femme, n'aurait pas eu les mêmes raisons de vivre sans moi.

Pas un mot de plus. Quoique ce petit discours tranchât les difficultés dont ma liberté de penser elle-même était obstruée depuis quelques jours, j'en fus cependant abasourdi. Le grand *jamais* venait de tomber sur moi. Les choses ne m'apparurent plus sous le même jour. Le seul sentiment précis qui surnageât sur cette mer confuse d'agitations intérieures pouvait se formuler ainsi : il s'agissait pour moi d'une abdication d'influence et de pouvoir. Louise s'était pour un moment rendue à discrétion entre mes mains, et voilà que j'allais disparaître de sa vie, et même de son esprit tout entier à ce grand événement. Sans doute elle m'avait déjà oublié. N'était-ce pas trop juste? Qu'avais-je donc rêvé d'être pour elle : mari, amant ou page, quoi donc? Je l'avouerai, je m'étais fait à cette position de directeur et d'arbitre familier.

Ce n'était pas tout que de me laisser ballotter à ces revirements intimes; il fallait répondre à Hermand. Dieu merci ! les autres étaient trop livrés à leurs réflexions pour interpréter à loisir ma stupeur; ils durent me trouver la physionomie de circonstance; je n'en demandais pas davantage. Je n'aurai plus souvent l'occasion de vous parler de madame de***, qui apparaît si tardivement, de sa personne, dans cette mélancolique histoire. A côté d'une grâce bien à elle, elle avait du style et de la tournure; et, lorsque je vis en présence Hermand et sa belle-sœur, je m'étonnai qu'ils n'eussent pas pu se mettre d'accord. J'en accusai l'esprit absolu et railleur du marchand de statues, et la vie éparpillée et distraite de la femme du monde que je voyais pour la première et probablement la dernière fois. Vingt mi-

nutes après mon arrivée, elle se retira, et crut peut-être bien faire en me laissant seul avec Hermand, que je brûlais de questionner. Lui, au contraire, il paraissait comme gêné et mécontent de me voir : on eût dit qu'il m'aurait su gré de ne plus penser à lui.

— Avec votre permission, me dit-il, nous serons brefs; contre mon habitude, j'ai déjà beaucoup parlé. Avant-hier, je vous ai touché deux mots d'une lettre fort énigmatique pour moi, qui devait être parfaitement claire pour vous. J'avais un doute; je fis prier madame de***, tête folle peut-être, mais bouche d'une sincérité pour moi établie, de vouloir bien me donner, si elle en avait, quelques éclaircissements sur cette affaire. Madame de*** est accourue, et, dès le premier pas, elle s'est précipitée elle-même dans un piége qu'on ne lui tendait point. Ardente à prouver son innocence et s'en faisant un point d'honneur, elle me jura que l'inviolable retraite de la maison paternelle elle-même n'eût point été un refuge ni une garantie contre des dangers de cette nature, lorsque le cœur les appelle. Elle avait aimé Louise comme sa propre fille, et religieusement veillé sur ses inclinations. Lorsqu'elle s'était aperçue des assiduités du gentilhomme étranger, elle s'était fait un devoir d'instruire Louise que, pour des raisons d'elle seule connues, elle ne voyait pas un mari dans cet adorateur. Louise avait paru atteinte cruellement par cette déclaration. Lorsque madame de*** lui fit part de son intention de ne plus être chez elle pour le jeune Anglais, mademoiselle Hermand ne répondit rien à sa tante, qui depuis l'avait vue diminuer ses visites, jusqu'à ce que dans ces derniers temps elles en fussent arrivées à la proportion d'une à vingt sur autrefois. Je ne racontai pas à madame de*** l'histoire de votre passage chez nous; je vous présentai seulement comme un pré-

tendant ordinaire, arrivé trop tard. Le départ de Louise l'a terriblement impressionnée.

— Que dites-vous là? m'écriai-je.

— Mademoiselle Hermand a quitté à jamais cette maison depuis hier. Elle en est sortie sans autre appareil que pour une visite dans Paris, ce qui permettra aux gens de la maison de croire qu'elle s'est seulement retirée chez sa marraine. Hier soir, elle s'embarquait à Boulogne; à présent, si elle dit vrai, elle doit être mariée à Londres. Je lui ferai tenir ce qui lui revient du chef de sa mère, et après, ce sera comme si nous n'avions jamais existé l'un pour l'autre.

— Vous êtes trop calme, dis-je à Hermand; je ne puis vous croire... L'abdication des pères est moins sincère encore que celle des rois.

— Je suis père, il est vrai, j'en ai aussi les sentiments, mais non pas de la nature que vous croyez. Je tiens que nos vrais enfants sont ceux de notre raison ou de notre foi, en un mot, les principes, les espérances ou l'idéal que nous nous sommes créé. Ne hochez pas la tête et soyez franc, et dites-moi, vous qui êtes sentimental et poëte, si les choses ne se passent pas de même en poésie. Ne craignez rien pour moi... le découragement et moi nous sommes incompatibles. Je ne regrette rien... tout au plus me surprendrait-on à désirer de n'avoir pas eu de fille... mais tout s'arrête là... tout est dit.

J'assistai stupéfait à cette effrayante résignation. C'était un spectacle de fanatisme à froid qui ne devait se présenter qu'une fois à mon regard. Je n'avais rencontré d'inflexibilité analogue que chez certains prêtres d'un naturel rigide, et absolument désintéressés du monde et de leur propre vie. Mais aussi je me demandais ce que le Dieu des larmes et de la tendresse avait

à faire avec ces cœurs impassibles. J'ajoute qu'en pareil cas, mon estime sent qu'on lui fait violence, et, décidément — affaire de nerfs, dira-t-on — je préfère plus de sensibilité.

Quant à ce qui se passa dans le fond de son âme, le soir, au coin du feu solitaire, Hermand n'en a rien dit à personne, nul n'a le droit d'en rien dire. On juge un tel homme, si droit et si fidèle à son programme, non sur des conjectures, mais d'après ce qu'on voit et ce qu'on entend de lui. Cependant, malgré mon respect pour ce caractère, je trouvais de grands torts à Hermand dans l'aventure de Louise. C'était son devoir à lui de faire éclore entre eux deux les sentiments dont la place demeura toujours vide, sous une apparence d'union et de concorde. Avant d'adresser à sa fille cet adieu paisible qui était une proscription éternelle, Hermand aurait dû se rappeler que ce qu'il voyait était en partie son œuvre. Je sentais aussi que tout était fini entre le marchand de statues et moi, non qu'il eût une arrière-pensée à mon égard, mais parce que des événements décisifs avaient trop mis en relief la disparate de nos façons d'éprouver. J'étais la condamnation de sa philosophie; lui, celle de mon impressionnabilité : nous n'eûmes pas un mot à échanger pour le savoir. Désormais nous aurions été *gauches* l'un envers l'autre. Ces situations-là n'ont pour excuse que la province. A Paris, on ne se revoit plus, et de la sorte on peut s'aimer encore.

XVIII

Voici la fin de l'histoire :

Je repris mon ancienne existence de travail et de

voyages; et, deux ans après, au retour d'une saison passée en Allemagne, je reçus la nouvelle de la mort d'Hermand, qui avait succombé à une angine. Ce n'est pas directement, ni même par l'obituaire des journaux, que le décès du stoïque marchand de statues parvint à ma connaissance, mais d'une façon détournée et mystérieuse comme toute cette aventure elle-même. On avait en mon absence déposé chez moi une caisse considérable, où je m'attendais à trouver des livres, le cousin Alexandre, dont je n'ai plus eu l'honneur de vous parler, m'ayant annoncé l'envoi de vingt années du *Journal des Débats* dont il me faisait la galanterie.

Il me serait impossible de vous exprimer ma surprise, lorsque, les planches décloüées, je découvris la statue d'Eucharis et la toile inachevée que vous admirâtes en entrant. Je me transportai aussitôt rue des Vosges; on ne m'y instruisit que du fait brutal de la mort d'Hermand, enlevé en douze heures, et sans avoir exprimé de dernières volontés. On ne sait qui avait prévenu sa fille, quelque ami anonyme sans doute... toujours est-il que Louise, en grand deuil, était venue s'agenouiller devant le cercueil paternel, et que, les derniers devoirs rendus avec beaucoup de dignité, elle avait disparu! Plus tard encore, je sus qu'une somme de cinquante mille francs, produit net de la succession d'Hermand, avait été partagée entre les établissements charitables du quartier de la Bastille et les principaux ouvriers du défunt. Mais dans l'instant, ce que je voulais savoir, c'est-à-dire l'origine du bizarre et significatif cadeau, me resta impitoyablement caché. Résolu à mes investigations jusqu'au bout, je pris la liberté d'aller sonner à l'hôtel de madame de***. Cette dame n'était point à Paris : sous le coup elle-même d'un deuil récent, veuve de quatre mois, elle s'était retirée dans une soli-

tude, dont le concierge ne s'offrit même pas à m'indiquer la durée ni l'endroit.

Force me fut de croire à une attention de Louise; mais alors comment, si elle se souvenait de moi jusqu'à ce point, ne m'avait-elle pas fait instruire de la mort de son père, qui avait été mon ami, et m'avait-elle réduit à tenir la première annnonce de cette mort d'un portier indifférent et nouveau dans la maison? Je roulai plusieurs mois dans mon cerveau intrigué ces diverses questions. Je vins alors, sur le conseil de Trousseaux, habiter la campagne. Je choisis ce village, parce que plusieurs peintres de mes amis y demeurent, et que nous menons ici, dans le rayon même de Paris, une petite vie provinciale, excellente pour les peines de cœur, assure-t-on. Ceci est à discuter.

Dans ce temps-là, ajouta Maxime Favel en manière de conclusion, il me prit certain jour un désir fou — ce n'est rien même de dire un désir fou — de revoir le pays magique où s'est écoulée, comme une eau reflétant l'azur du ciel entre des rives peuplées de joies humaines, une radieuse et incomparable année de ma vie.

Quand nous sentons que notre destinée est faite, c'est-à-dire que notre volonté, ou bien les événements lui ont imprimé une tournure à peu près définitive, qu'il n'y a plus pour nous dans les perspectives de l'avenir, de ces transformations prévues, de ces buts souhaités, qui font parfois bondir notre cœur par-dessus la barrière idéale des années, qu'il ne nous reste plus en un mot qu'à attendre doucement l'heure où nous irons rejoindre notre père et notre mère, c'est alors une ivresse assez commune, que celle d'un passionné regard jeté en arrière sur les jours dorés, sur l'adolescence bénie. Je sais bien qu'il ne faut pas emprisonner dans une date invariable cette radieuse aurore intérieure. Tout homme

a eu, tout homme aura son jour ou son heure de vie et d'épanouissement. L'âge n'y fait rien. Laissez dire ceux qui prétendent, en leurs folles statistiques, ne nous rendre le bonheur accessible que de vingt-cinq à trente ans, ou bien de trente à quarante, sous le prétexte qu'avant cette limite nous ne sommes pas encore, qu'après nous allons ne plus être.

La mauvaise raison! et, fût-elle bonne, que vient faire une raison dans les choses du bonheur? Il y a des jeunesses funèbres et des cinquantaines heureuses : affaire d'équilibre. Pour n'aller pas plus loin, étant donnée une nature trop impressionnable au moindre souffle, désolée de tous les mécomptes, effrayée de toutes les éventualités, j'estime qu'il est raisonnable de souhaiter, fût-ce au prix d'une avance vers le tombeau, l'âge solide qui domptera ces émois, grâce aux consolations de l'habitude ou au sentiment de sécurité que produit la longue expérience d'une même douleur. Au risque de contredire cet exposé, j'avoue que cette ère de splendeur a lui pour moi seulement entre dix-huit et dix-neuf ans. Cela me paraît tellement loin, que je crois l'avoir rêvé ; et pourtant cela ne remonte pas au delà de 1856, vers la fin de la guerre de Crimée.

Shakespeare, qu'il est bon de vous lire à Windsor! Le soir, quand la lune trônait au ciel et réfléchissait sa gloire sereine dans le givre des chênes historiques et du parc sans limites, quelle fête de partir, un bâton à la main, pour ce pays enchanté, et au retour de revoir le fanal prestigieux de la Tour-Ronde! Parfois, dans la royale campagne, obscure et silencieuse, éclataient une lumière et une mélopée : c'étaient les feux étranges d'un camp de de gypsies. Poésie à jamais morte, que ton ombre m'est chère encore!

Il me prit donc une passion irrésistible de tenter de

revivre, pour un jour, ces scènes de ma jeunesse sur ce théâtre de ma première vie. De Paris à Boulogne, Folkestone, Londres, jusqu'au terminus de Paddington, le tout ne me prit pas quinze heures. J'arrivai le soir à Windsor. Je descendis au *White-Hart Hotel.* On me servit dans le même salon qui avait vu notre dîner d'adieux, à D..., à W... et à moi, en 1856. Puis j'allai me coucher, et le lendemain, après déjeuner, je louai chez Cannon, le horse-dealer du pont d'Eton, le premier trotteur disponible, et je m'engageai dans les sentiers d'autrefois. Je revis la longue avenue où si souvent nous nous croisâmes avec le prince Albert et les jeunes enfants de la reine, et ces détours du Grand-Parc où nous nous rangions pour laisser passer la reine elle-même, à cheval... et presque seule. Je revis Virginia-Water, la Jongue, le Fishing-Temple et les Ruines, et ces Lodges, ces Halls, ces Hunting-Seats, ces pelouses où s'épanouit la fleur du peerage. Il pouvait être midi et demi : toute la nature rayonnait. Je remarquai bientôt un château d'architecture intéressante dont je ne me souvenais guère, et qui rejoignait la route où je cheminais, par quatre rangées de vieux arbres. Non loin de la grille, une dame vêtue de noir, une ombrelle d'une main, un livre dans l'autre, suivait les exercices d'un tout petit garçon assis sur un poney, qu'un domestique tenait par la bride. La dame était d'une taille un peu forte. Au bruit de mon cheval elle se retourna, m'examina une seconde, et ne put retenir une exclamation de surprise et de plaisir.

Moi-même je fus assailli d'une émotion inexprimable en reconnaissant madame de***.

Elle vint à moi :

— Un Français est deux fois le bienvenu ici, dit-elle en m'avançant la main.

Et plus bas, presque à mon oreille et avec autant d'aisance que si j'eusse été un habitué de son salon et un favori de son cœur :

— La tentation était vive, j'en conviens; mais quelle folie !

Je ne dirai pas que j'eus beaucoup de peine à persuader ma compatriote de mon ignorance absolue, de ma surprise extrême et de l'inattendu partagé de cette rencontre, vu qu'elle ne crut pas un mot de mes assurances. Bien persuadée que mon siége était fait, c'est uniquement par le goût naturel aux Parisiennes d'entrer dans toutes les comédies vraies ou supposées qu'elle voulut bien avoir l'air de me donner comme une nouvelle que ce château était habité par sir Albert et sa femme, que j'avais connue à Paris. Ce petit garçon était leur fils. Madame de***, cédant aux prières de sa nièce lady Albert, était venue passer dans cette retraite les premiers mois de son deuil.

Mon cœur battait dangereusement comme je m'avançais vers le château, tenant mon cheval en laisse. Madame de*** fit signe à un palefrenier, qui vint me débarrasser. Puis elle m'invita à traverser un vestibule énorme, orné d'attributs cynégétiques, et à entrer dans un salon décoré seulement de quatre grands tableaux représentant des scènes de chasse. Elle voulut aller elle-même prévenir Louise de ma visite. Louise — c'est lady Albert que je veux dire — ne parut pas avant un quart d'heure. Elle eut donc le temps de se faire un visage, et ce qu'exprimait sa physionomie quand elle entra ne compte pas pour l'observateur.

C'était toujours la beauté sans tache, un peu matronisée à l'anglaise, moins de vivacité dans la tournure, et des hésitations en parlant français. Mais quelle

grâce et quelle noblesse ! quels abîmes d'elle à moi ! Et je l'avais vue à genoux, éplorée, dans ma chambre close ; on nous avait presque imposé une alliance éternelle... et, si j'avais voulu, je ne dis pas que cette reine m'eût aimé, mais elle eût été à moi. Elle entra seule dans le salon, Junon émue et souriante. J'étais immobile. Elle me tendit les deux mains et m'avança son front ; mon bras entoura sa taille divine pendant ce rapide baiser, et aussitôt du même mouvement nous nous séparâmes. Tout l'arriéré d'amour qui m'était dû, et qu'elle avait gardé dans son cœur, elle venait de me le payer.

Assise à l'autre coin de la cheminée, où chantait perpétuellement un feu de bois, elle dit :

— C'est pour moi un réel bonheur de vous voir, Monsieur Maxime.

Je lui racontai alors comment ce bonheur, très-partagé, était peu mérité par moi, que le hasard seul avait conduit près d'elle.

Madame de***, qui savait, avec un tact tout parisien, allier entre elles une foule de convenances opposées, vint nous rejoindre, et elle fut bien forcée de croire à la sincérité des déclarations que je lui avais faites dès mon entrée, quand j'évoquai les souvenirs d'une année à Windsor, quand je citai les noms des principaux habitants de la ville, et du prêtre qui desservait la chapelle catholique. Louise, réfléchie et impassible, détournait les yeux chaque fois qu'ils se rencontraient avec les miens.

— La vérité, Madame, est que je languissais dans une ignorance si complète de votre demeure et de votre existence actuelles, que je désespérais d'en sortir jamais, malgré des tentatives répétées. Dernièrement encore, une circonstance fort singulière et dont le secret

menace d'en être toujours un pour moi — je faisais allusion à Eucharis et au portrait, Louise ne sourcilla pas — m'induisit à m'informer de vous et des vôtres. Mais je ne recueillis pas même un mot.

Il y eut un silence. Madame de*** brûlait visiblement de me dire : Quelle est cette circonstance ? mais elle savait vivre. Lady Albert se résolut enfin à m'octroyer un peu de l'examen attentif dont elle avait jusque-là gratifié exclusivement la bûche du foyer. Ses yeux bleus fixés sur moi, m'anéantissaient de leur fierté et de leurs langueurs, et de cette fatalité voluptueuse qui vous murmure : « Je te dirai que je t'aime, si tu t'en vas. »

— J'aurais voulu, dit Louise (elle ne disait pas vrai) vous présenter à sir Albert ; mais il est à la chasse et ne rentrera que ce soir.

Je me levai.

Devant sa tante, lady Albert ne m'avança qu'une main : je la baisai longuement... assez pour l'émouvoir ; mais madame de*** était là. Elle paraissait contrariée de mon prompt départ, elle m'eût volontiers retenu pour son propre compte, afin d'avoir quelqu'un à entretenir de Paris, et d'extraire de moi ces mille communications sur des riens que les initiés seuls apprécient. Faute de mieux, elle se dédommagea par les commissions, ainsi qu'on le verra. Je m'étais levé, et Louise n'avait fait aucune autre instance pour me retenir. Je mentirais à dire qu'elle fut indifférente. Au contraire, elle semblait désirer qu'on la laissât à elle-même, pour donner libre cours à son émotion. Je demandai les ordres de ces dames pour Paris. Madame de*** saisit la proposition avec un certain degré d'enthousiasme ; seulement sa liste n'était pas prête et elle avait besoin de se recueillir.

— Je suis descendu au *White-Hart*, dis-je à mes belles compatriotes, et je ne retournerai à Londres que ce soir ou demain matin.

— J'userai de votre offre obligeante, et ce soir, William vous portera mon autographe. Tremblez !

Il y avait de quoi, bien qu'elle eût fait cette menace en riant.

Je saluai une dernière fois lady Albert ; et pas une autre parole, en dehors des courtoises banalités d'usage, ne fut et ne sera jamais probablement échangée entre deux êtres qui avaient été si près de se fondre pour la vie l'un dans l'autre, et entre lesquels existait le lien du plus grave secret.

Il arriva même qu'appelée par sa femme de chambre, qui vint lui annoncer le docteur, lady Albert partit la première et me laissa quelques secondes en tête à tête avec madame de*** pendant qu'on remettait la bride à mon cheval. L'aimable Parisienne m'apprit alors que je pouvais emporter la persuasion que Louise était aussi heureuse qu'il était dans sa nature de l'être, que pour sa part elle aurait toujours été à mille lieues d'espérer que les choses prissent une tournure aussi favorable, que c'était le seul mariage d'amour qui eût réussi à sa connaissance. Il est vrai, observa ingénieusement ma compatriote, que ces Anglais ne font rien comme nous autres. D'ailleurs, les habitudes invariables de sir Albert, grand chasseur et grand liseur de politique, et la placidité de Louise, sont des garanties d'excellent ménage.

Je repris le chemin de Windsor, au pas le plus lent de ma bête, l'esprit partagé entre ce que je venais de voir et les suggestions de ces beaux lieux, peuplés des fantômes de mon adolescence ; mais l'image de Louise dominait tout le reste. Sauf un dernier tumulte

de passions que je sentais encore gronder, je m'y arrêtais avec assez de calme et sans trop d'amertume. En somme, je l'avais retrouvée aussi heureuse que possible, selon l'expression de madame de***, c'est-à-dire heureuse à la façon des gens qui ne s'inquiètent pas de raisonner sur le bonheur. Elle était parvenue à donner à sa vie un cadre conforme à son humeur fière et silencieuse. Ces grands bois murmurants, ces arbres héroïques, ce château princier, ce voisinage des tombes royales, ce mari grand seigneur et tueur de renards, qu'elle voyait seulement à dîner et au bercail fidèle de tout mari anglais, voilà le cadre dont je parle.

J'employai le reste de l'après-midi à revoir les appartements du château. Vers cinq heures, tandis qu'on me préparait à dîner au White-Hart, un domestique de sir Albert apporta pour moi une lettre qui dissipa la dernière lueur d'indéfinissable espérance que j'avais pu garder jusque-là. En effet, cette lettre, toute de l'écriture de madame de***, ne traitait que de messages vers la mère patrie, dans la personne de ses modistes et de ses parfumeurs.

Je pris le dernier train, et j'arrivai à Londres vers onze heures. Plus rien, je l'avoue, ne me retenant dans la patrie à *ceinture de vagues*, comme ils disent, je regagnai la France par le premier steamer. A quelques semaines de là, un de nos amis de province me donna un rendez-vous dans le salon de lecture de l'hôtel du Louvre. Il était onze heures environ. Il y avait de grandes allées et venues d'Anglais. Mon attention fut captivée par un homme démesurément long, d'une suprême élégance d'ailleurs, malgré des favoris qui passaient toute permission. Il venait d'entrer au bras d'une charmante jeune femme, empreinte de cette langueur

que le *honeymoon* prodigue aux misses de la semaine dernière. C'était Florence Simpson, aujourd'hui lady Barnett. Vous le voyez, tout finit à peu près bien dans cette histoire.

Tel fut le récit de Maxime Favel.

MÉMOIRES

DE

N'IMPORTE QUI

I

ANGES ET LANGES.

Six heures auparavant le docteur avait dit :

— Ce sera probablement pour demain. Du reste, il n'est pas de science au monde qui puisse fixer le jour ni l'heure.

— Cependant, ajouta-t-il en revenant sur ses pas, si l'événement devance mes conjectures, on saura toujours où me trouver : j'ai laissé chez moi des ordres en conséquence. Et, quant à vous — en parlant ainsi, le docteur s'adressait à un homme d'une trentaine d'années — vous êtes comme moi très-fatigué : je vous ordonne d'aller vous coucher et de dormir à fond. Tout s'annonce à souhait, et, sans vous rien promettre, je gagerais que dans quarante-huit heures la mère et l'enfant se porteront bien.

Ce ne fut pas à l'ordre du médecin, mais aux suppli-

cations d'une belle femme blonde, à demi couchée sur un lit étroit et dur, que l'homme de trente ans, mon père, obéit en allant gagner sa chambre.

Pauvre père, mort aujourd'hui ! alors il était jeune et fort, et l'apparente sévérité que donnait à ses traits le souci d'affaires commerciales, dirigées avec un honneur extrême et un courage excessif, se déridait volontiers sous les excitations de la *Conviviality*.

A table, avec ses amis, il était la bonne humeur et l'entrain même, et l'on ne songeait pas à la tristesse du tombeau devant cette mine active et vaillante que nous vîmes si bravement sourire à la mort, et railler les tenailles de la paralysie.

A cinq heures du matin, une vieille femme de soixante et douze ans, la garde-couches, vint lui annoncer que tout allait pour le mieux, et que c'était un garçon.

Aussitôt il fut sur pied, car il ne dormait pas, et avait seulement les yeux fermés. Chez cette nature agissante, le sommeil n'était pas le repos, mais une feinte qui trompe la nature sans la satisfaire.

C'était un croyant... il commença par remercier Dieu. Puis de sa chambre qui donnait sur la rue, il se rendit dans une autre située au fond de la maison, à l'extrémité d'un tortueux corridor, et où son premier fils venait de naître.

J'ai dit qu'il se bornait à fermer les yeux, et ne dormait pas *à fond*, suivant l'expression du médecin. J'en eus bien la preuve plus tard. J'avais sept ans quand ma mère me donna un frère. Pendant le temps des couches, on transporta mon petit lit dans la chambre paternelle. J'étais, dès cet âge, grand liseur, grand écouteur, et j'avais la tête pleine de toutes sortes d'histoires, renforcées de mes propres imaginations, et que mon père, après le grave travail du jour, prenait grand plaisir à

m'entendre raconter. Il fut, bien à mon insu, je vous le jure, le premier confident de mes expansions d'auteur. Il ne payait pas à la ligne, après insertion; il était bien plus généreux que cela. Mon prix, convenu et soldé d'avance, était un morceau de chocolat. Dans la commode de ma mère, il y en avait une provision, où nous allions puiser, père et fils, avec un bon rire, et nous nous traitions gaiement de complices en ces larcins d'écolier. Par exemple, le chocolat croqué, il fallait m'exécuter.

— Maintenant, petit, j'écoute, disait mon père en éteignant la lampe.

Au premier tiers environ de mon récit, le murmure d'un souffle régulier venait m'avertir que mon auditoire *avait les yeux fermés.*

Je répétais le dernier mot lentement, deux fois, trois fois... presque bas la quatrième fois, puis je m'arrêtais court.

Aussitôt une voix claire et doucement mécontente me disait :

— Eh bien ! petit, et la suite ?

— J'ai fini.

— C'est impossible.

— Comment pouvez-vous le savoir ? père, vous dormiez.

— Je ne dormais pas, j'avais seulement les yeux fermés... Je n'ai pas perdu une syllabe.

Et cet excellent homme, au lieu de m'appeler petit impertinent, avait l'excessive bonté de reprendre sommairement mon histoire, jusqu'au point où je l'avais interrompue. Assez souvent, cette reprise me servait de fil secourable pour le reste de ma narration, que j'improvisais séance tenante, et où les cavernes gorgées d'or et les fantômes en peignoir blanc jouaient un trop grand rôle. N'importe, c'étaient d'heureux jours.

II

FEMINA.

La faiblesse des auteurs est aujourd'hui devenue telle, qu'on croirait asez volontiers que tout l'esprit du monde s'est réfugié chez ceux qui n'écrivent pas... mais tout le monde a la folie d'écrire.

A peine existe-t-il de loin en loin un lecteur; mais il ne ressemble pas plus à l'*ami lecteur* d'autrefois que le camélia d'un jeune homme *chic* du Jockey-Club ne ressemble à la tulipe d'un bourgmestre de Harlem.

Et ce lecteur, si je le trouve, ne manquera pas de qualifier de prétentieuse et pauvre invention ma rétrospective entrée en matière. Il croira que j'ai voulu à tout prix être original et piquant.

Je dis ce que j'ai vu; ce que je sais, je le dirai jusqu'au bout, quoi qu'en pense le lecteur.

Le seul de ses désirs que j'aime à prévenir, c'est en étant bref.

Avant que la vieille garde-couches fût venue éveiller mon père, on était allé, bien entendu, quérir le médecin, qui avait fort heureusement achevé sa tâche. Mon père l'embrassa, et se préoccupa avant tout de savoir si sa femme ne souffrait plus, sauf à se résigner ensuite à la naissance d'un fils, car ce n'était un secret pour personne à la maison qu'il désirait plutôt une fille. Il jugeait que le garçon le plus entouré des meilleurs soins devient, à la merci de la première occasion, un très-mauvais sujet, si ses vingt ans sont trop (ou pas assez) fougueux.

Et puis, un garçon vit dans la rue, tandis qu'une fille, retenue au foyer, est vraiment le charme, la joie et l'espoir de la famille.

Heureusement, à l'âge de celui qui venait de naître, on n'est encore ni un garçon ni une fille, on est un enfant, c'est-à-dire la fête des yeux et du cœur pour le père.

Le mien reçut son rejeton des mains de la garde-couches, l'embrassa avec une infinie tendresse, qui ne peut s'expliquer ni par la savante théorie de l'unité dédoublée, ni par la savante hypothèse de la dualité unifiée... mais seulement par une expansion indéfinissable de la Bonté de Celui qui créa le monde.

L'amour-propre d'auteur n'aveuglait pas ce père; en aidant à replacer l'enfantelet dans son berceau, il opina que le petit homme était bien constitué, mais paraissait avoir le nez un peu fort.

Il ajouta même :

— En vérité, c'est un très-gros nez.

Trop bien éveillé pour songer à se recoucher, et, d'autre part, craignant de nuire à la jeune mère, en lui donnant, par sa présence, des tentations de parler, il fit porter une lampe dans ses bureaux au rez-de-chaussée, et se mit au travail.

Vers sept heures, l'accouchée le demanda; je le vois entrer avec sa redingote brune et sa casquette de drap noir, qu'il posa sur une chaise.

Il donna à ma mère des baisers sur le front et sur les joues, avec cette amitié intense qui venge en une seconde les mariages de cœur des railleries de huit cents ans; puis, comme d'une chose et non comme d'un être, ils parlèrent de *moi*, le nouveau-né, qui les voyais et les entendais fort bien. Ils ne l'auraient jamais voulu croire, grands dieux!

Cependant ils causaient lentement, à demi-voix, et redisant volontiers les mêmes choses.

Il n'y avait personne auprès du berceau.

Baigné dans la fraîcheur d'une ineffable aurore, je n'eusse pas demandé mieux que de rester toujours ainsi, lorsque, sans avoir entendu aucun bruit de porte qu'on ouvre et qu'on referme, je vis s'approcher de moi la Beauté, sous l'aspect d'une femme en robe de nuance printanière et aux épais cheveux presque noirs, massés autour du visage le plus miséricordieux, le plus blanc et le plus fin.

Mon père, qui était la politesse même, ne se leva point pour saluer cette dame, et eut même l'air de ne l'avoir pas vue. Elle ne regardait que moi; elle vint jusqu'au bord du berceau, me prit dans ses bras, m'examina longuement et me baisa avec une délicatesse infinie. Inoubliable suavité de ses lèvres!

— C'est moi, amour! me dit-elle.

Et, comme je tentais un cruel et vain effort pour lui répondre, vite elle reprit :

— Tais-toi... je lis dans tes yeux ce que tu veux, ce que tu penses; ne crains pas que je t'abandonne. Je tiendrai ma parole ; et toi, tu tiendras le serment que tu vas me faire, de vivre pour moi au dedans de toi-même, de me sacrifier toute ambition vulgaire... toute joie brutale. Sois bon pour tous et fidèle à mon culte... Souviens-toi! souviens-toi!

Cette mystérieuse personne disparut tout d'un coup. Avant sa venue, je vivais moins peut-être, mais j'éprouvais un clair contentement, aux rayons duquel se mêlait à cette heure une ombre de peine et de regret. Je voulais la revoir, je la cherchais avidement, et de grandes ténèbres remplirent mes yeux tout à l'heure éblouis. Cependant mon père et ma mère parlaient de moi :

— De quelle couleur seront ses yeux? Quel ennui d'être forcés d'attendre huit jours avant de le savoir!

Ce que fut pour moi la vie depuis ce 9 octobre 1837 qui me vit naître, jusqu'à l'heure présente, je vous le dirai plus tard. En attendant, laissez-moi me réjouir à cette unique rosée. Je me vois encore dans ce berceau, et si distinctement que, sans nul doute, il y avait alors deux *moi*, dont l'un servait de miroir à l'autre : un *moi* qui, penché sur le bord de la couchette, prenait grand soin et grand plaisir à voir le *moi* frêle et blanc qui reposait dedans. Le premier, invisible et voyant tout, était pour ainsi dire la vie elle-même, son essence impossible à décrire ; l'autre, c'était l'étonnement et la joie de vivre.

III

N'IMPORTE QUI VOUDRAIT CONNAITRE SES PÈRES.

On a, de nos jours, appliqué le mot de découverte à la théorie suivante, à savoir que nous portons à travers la vie l'empreinte inévitable de la race dont nous sommes issus; que nous subissons tous, à des degrés différents, l'action également inévitable du milieu où nous vivons, et l'inspiration et l'entraînement des circonstances, du moment.

Le principal avocat de cette théorie a pour lui l'érudition, la franchise, le style. Mais cette fameuse théorie a pour elle les années; elle est presque un lieu commun, et, pour en parler le plus poliment possible, un axiome de géométrie. Je veux bien la déclarer inattaquable, pourvu qu'elle s'arrête et s'incline au nom de la vocation.

Quels ont été mes aïeux? J'ignore leur histoire. Je ne suis pas même sûr de leur nom. Au delà de cent ans, leur trace est perdue pour moi.

Oh! le vrai livre, le seul utile, le seul charmant, ce serait le journal des faits et dires de notre famille, authentiquement ratifié par chaque génération!

Sur ceux dont je descends je n'ai que des conjectures: ils étaient, selon moi, descendants eux-mêmes de quelque hymen d'une fille du Nord avec un Espagnol, à l'époque où la domination d'un Philippe II embrassait des villes où le duc d'Albe est aujourd'hui plus ou moins avantageusement remplacé par M. le Préfet.

Aussi loin que mon regard rétrospectif peut aller sans rencontrer la nuit la plus épaisse, je vois mes aïeux, humbles possesseurs d'un petit bien, l'accroître annuellement à force de patience, d'industrie, comme on disait alors, pleins d'audace dans les entreprises, et de timidité devant l'ombre d'une dépense étrangère aux besoins de la vie quotidienne, ou d'une révolte de la pensée contre les principes admis par la masse des gens. Auprès d'aucun d'eux je ne vois se dresser rien de pareil à cette femme au sourire céleste, aux mélodieuses paroles, qui a fêté mon berceau. Ceux-là possédaient le présent, et quelquefois en jouissaient, froidement, sans se presser.

Moi, qui fus produit par eux, j'ai pour eux des tendresses qui leur déplairaient bientôt, à force de les surprendre. J'ai à l'intérieur des vols d'aigle sans cesse retenus, et dont l'orgueil esclave fait frémir mon sein.

Deux rêves m'exaltent: tantôt c'est d'ajouter une vérité au mince bagage des conquêtes de la pensée humaine, tantôt c'est de voir cette femme qui m'a dit: «Sois fidèle!» une heure après ma naissance.

D'ailleurs, mes premières années s'écoulèrent dans

l'ignorance et dans la paix, excepté aux jours où me revenait l'image de ma séduisante visiteuse. Ces jours-là, je m'envolais dans les nuages, sur l'aile de mélancoliques extases, de poignantes délices... et qu'une voix humaine vînt m'arracher à ce monde inouï, je souffrais, j'étais brisé comme si je fusse tombé du haut d'une église sur le pavé.

IV

LA PETITE RÉGNIEZ.

A l'âge de cinq ans, je fus envoyé à l'école de la vieille maman Vernois, veuve d'un officier de l'Empire. La croix d'honneur de ce brave était encadrée dans un tableau suspendu à l'endroit le plus apparent de la classe, où s'asseyaient tour à tour des garçons et des filles de cinq à dix ans. Parmi ces dernières, il y en avait une qu'on nommait Esther Régniez. Son nom me charmait déjà; sa figure me causa un trouble profond. Elle avait neuf ans, la tête noyée dans une mer de cheveux châtains, les yeux les plus fiers et les plus doux du monde.

En la voyant venir d'elle-même à moi, j'en eus d'abord cet orgueil d'enfant, qui menace de faire éclater tête et poitrine, et puis j'eus une sorte de terreur.

C'était bien elle... Je la reconnaissais, et j'attendais qu'elle parlât de notre première rencontre.

Ne croyez pas qu'Esther soit un rêve, une fiction de ma plume, une allégorie, un symbole : c'était la fille d'un de nos voisins, maître de chant fort connu.

Grâce à ses leçons, Esther, l'ange au regard sombre, avait déjà d'une artiste. Sa voix d'enfant jetait des effusions pénétrantes qui m'avaient bouleversé dans une autre voix. J'ai peur des longs récits. En deux mots, je ne me trouvais pas le même en sa présence ou loin d'elle, et je gagnai à la contempler ou à l'attendre une maladie de cœur qui me tua presque à quinze ans. Et quels succès d'orgueil! Ce n'était un secret pour personne, qu'Esther Régniez m'avait fait les avances. Je lisais bien pour mon âge, et l'on m'avait fait cadeau chez nous de livres amusants. Esther apportait dans tout ce qui n'était pas la musique la nonchalance nerveuse des musiciens; mais son imagination se prenait vite aux aventures imprimées, et elle m'avait désigné pour son lecteur ordinaire. Alors nous nous asseyions côte à côte dans nos petits fauteuils de paille, et je lisais rapidement, la joue en feu, mais troublé.

Les jeudi et dimanche, c'était congé. Chacun restait chez soi. Je ne voyais pas Esther, et j'en avais le cœur gros; si mes parents l'eussent invitée une seule fois à dîner avec nous, j'en eusse perdu la tête. Sans doute ils ne m'auraient pas refusé cette légère faveur, mais il eût fallu la demander et livrer peut-être au rire les rêves de mon cœur.

Dans cette période d'inconscience (au dire des savants), j'avais une puissance de sensibilité, une fraîcheur de conception, un essor de poésie auxquels les années suivantes n'ont rien ajouté... au contraire.

Alors, déjà effrayé des mystères de la mort, et derrière toute chose lisant cette menace: Après? alors, dis-je, il n'était pas rare qu'au sein de la joyeuse famille réunie pour célébrer les fêtes de l'année, je dusse me retirer pour aller fondre en larmes à la pensée que tout cela n'était pas éternel.

En l'an 65, ou 70, ou 75 de l'hégire, le calife Abd-Almalec, fils du calife Merwan, venait d'entrer triomphalement dans une ville révoltée contre son califat. Il eut la générosité d'inaugurer sa victoire par un splendide banquet offert aux habitants de la ville. Alors, parmi les lumières éblouissantes, à l'heure de la plus grande joie, le calife gémit :

— Ah ! que nous pourrions nous faire une vie douce, si une ombre durait !

Entre les parents qui nous semblaient, à mes cousins et à moi, des ancêtres, et dont le plus vieux n'avait pas quarante ans, c'étaient de gaies escarmouches auxquelles les enfants n'entendaient rien, mais dont le rire communicatif les gagnait tous.

En tête des grands jours de l'année marchaient la Noël et le 1er Janvier, dates importantes et graves, mais douces à nos cœurs, comme sont douces les oasis aux pèlerins, toujours à ce qu'on dit.

C'étaient des heures de repos, d'embrassades, d'oubli de l'avenir. L'avenir ! ce triste mot est un de ceux qui ont tué la joie en France. Pour les belles destinées qui nous attendent et les précédents que nous lègue l'expérience, c'est bien la peine de dire : l'avenir !

C'est ce qui donne à toutes nos figures d'aujourd'hui cet air de soucieuse déception et de mépris pour la naïveté.

A tout prendre, je préfère à cet avenir dont nous parlons la postérité dont parlaient nos aïeux, gens d'esprit, peu jaloux de gloire hâtive, et qui, sachant accorder au présent sa juste part, arrivaient à l'entrée du tombeau avec une œuvre faite, cette chose qui manque à l'impatience de nos fiévreux travailleurs d'aujourd'hui. Ceux-ci, au lieu d'avoir juste assez d'esprit sur les questions, n'ont que trop d'esprit *à côté* des questions.

Ce fut ce mot d'avenir qui m'enleva Esther. Elle partit avec son père pour Paris.

— Je ne t'oublierai *jamais*, dit-elle ; et toi, *souviens-toi !*

— Tu m'as déjà dit cela, mon cœur, et je suis resté cinq ans sans te voir.

J'étais cruellement désolé en parlant ainsi. Esther me regarda avec une surprise infinie et eut comme un geste de peur. Combien de temps la destinée nous sépara-t-elle ensuite ? Sous quel ciel ma jolie compagne devait-elle entrer dans l'épanouissement de la seizième année et éblouir les yeux par la blancheur de son front ? Quand je la reverrais, sans doute elle serait toujours belle... mais le sourire et la fraîcheur iraient s'éclipsant ; on l'aurait aimée. Je répondrai plus tard à ces diverses questions.

V

FAIBLESSE D'AME DE N'IMPORTE QUI DANS LES FERS.

Ce collége n'était pas un monument historique, mais une banale construction, sise à l'angle d'une place triangulaire, où l'herbe verdoie, où les sonnettes des maisons prolongent, dans le corridor qui n'en finit pas, un tintement fêlé auquel répond l'aboiement formidable d'un chien de garde.

La muraille extérieure de ce collége, donnant sur la place, n'admettait le jour que par les fenêtres de l'appartement du proviseur. Au-dessus de la porte à plein cintre, une inscription relatait les dates des réédifications

du collége. Quand on avait dépassé cette porte, on trouvait à droite la chapelle, que desservait de mon temps un fougueux ascète, fort honnête homme au fond; à gauche, l'économat; devant soi, une cour carrée et pavée servant de préau aux demi-pensionnaires, qui, libres le matin et le soir, n'étaient, le reste du jour, séparés de la liberté que par une porte presque toujours entre-bâillée. Sur les quatre côtés de ce carré, s'ouvraient les classes, depuis la neuvième jusqu'à la philosophie. Les cours de physique et de chimie se faisaient au premier étage, dans de sordides laboratoires. De ce préau, un étroit passage conduisait à trois carrés, séparés par de petits murs, et où les pensionnaires étaient censés se récréer. Pauvres enfants, dont la communication avec le monde extérieur ne s'obtenait de loin en loin que par une invasion furtive et prohibée dans le domaine des demi-pensionnaires! Diplomatie rudimentaire! spéculations primitives, aboutissant à un échange de toupies, à l'achat d'un cahier relié!

J'étais triste. Prisonnier depuis deux ans dans ces sombres murs, l'approche des vacances ne me rendait pas même un éclair de ma joie volée. Parfois, cinq minutes de lecture dans un livre passé en fraude me ramenaient un peu de confiance en l'avenir et me restituaient, confondues en un seul visage, qui me délivrait de ce monde, la figure d'Esther Regniez et celle de la dame ancienne.

Un soir, comme j'avais quinze ans, je fus pris, à l'étude, d'un frisson qui me remua tout le corps; mon cœur battit avec violence: on me porta à l'infirmerie. Au milieu de la nuit—je ne dormais pas, et il m'eût été impossible de me mouvoir et même de parler,—je distinguai les pâles rayons d'une lampe se dirigeant vers

mon lit, dont une main de femme vint doucement entr'ouvrir les rideaux.

C'était le médecin qui me visitait pour la troisième fois, afin de déclarer — je l'ai su plus tard — s'il y avait lieu d'avertir ma famille.

Il était accompagné de la religieuse qui dirigeait l'infirmerie; et, tandis que le vieux docteur appuyait son oreille sur ma poitrine, la sœur écarta son voile pour me recommander de n'avoir pas peur. La lumière éclaira en plein son front et ses yeux... C'étaient la même voix et le même regard ! l'inconnue du premier jour de ma vie, l'Esther Regniez de chez madame Vernois... *Semper eadem !!!*

Enfin j'allais pénétrer le mystère qui avait accompagné ma naissance et présidé au cours de ma vie. Cette nuit, la présence du docteur, et surtout ma faiblesse, m'empêchèrent de rien dire ; mais quand, le lendemain, la sœur vint m'apporter une cuillerée de digitale, en me disant de cet accent qui remuait tout mon être : « N'ayez pas peur ! » je levai la tête vers elle pour mieux la contempler, et je murmurai en m'assoupissant : « Je me souviens. »

Le même soir, ma mère vint me chercher, et il fallut quinze mois d'immobilité pour enrayer l'hypertrophie.

Trois fois par semaine un répétiteur du collége venait me faire suivre en partie les cours à domicile. Quand je pus retourner parmi mes camarades, la sœur avait été envoyée au loin par ses supérieures.

VI

EFFET DE BOUE.

J'avais vingt-trois ans. J'habitais Paris, l'éblouissant sépulcre des fidélités promises aux visions... et même aux personnes réelles ; mais de nombreux parjures ne m'empêchaient pas de me souvenir. Cette mémoire obstinée était même la cause que tous les plaisirs m'ennuyaient et que j'étais sans cesse en quête d'autre chose.

Un soir de janvier, je quittai mon logement pour me rendre sur le boulevard. Le ciel était noir, le pavé était boueux et glissant. Les becs de gaz projetaient des lueurs fantastiques et promenaient d'étranges reflets sur les trottoirs humides, sur les ruisseaux gonflés.

Je n'étais pas seul dans la rue ; mais j'ignore pourquoi ce soir plutôt qu'un autre soir, ceux qui allaient et venaient près de moi me faisaient l'effet d'être des ombres.

Moi-même, il me sembla aussi que j'étais une ombre poursuivant un pèlerinage imaginaire.

Puis une femme de vingt ans, au corps souple, s'en vint marcher près de moi qui rêvais, et presque régler son pas sur le mien.

Quoique rêvant, je fus surpris, puis embarrassé. Par politesse, je saisis le premier prétexte pour lui laisser prendre les devants et je marchai après elle.

Quoique rêvant toujours, j'admirais ce pas libre et gracieux, cette taille jeune et franche, cette verve et cette finesse. Ma propre jeunesse s'insurgeait, et l'inconnue persistait, comme avec préméditation, à main-

tenir la faible distance qui exige un compliment ou l'offre d'un parapluie.

Elle avait un parapluie. Mais le compliment ? Dans la rue, ce procédé me répugne, bien qu'il ait, ainsi que la guerre, d'heureux hasards.

Et puis, si, malgré les apparences favorables, elle m'avait ri au nez en m'appelant insolent !

En attendant, je m'appelais imbécile. Mon émotion croissante devait pourtant finir par me délier la langue envers cette beauté, sauvage peut-être quand on lui parlait, mais, quand on se taisait, si confiante !

Comme j'allais révéler un tardif courage, la dame sonna à la porte d'une grande et belle maison. Cette porte s'ouvrit comme je passais ; la dame la referma elle-même. Mais, entre temps, nos regards se croisèrent. Elle eut un sourire étonné ; moi, j'eus un sourire bête. C'est un élément de succès, mais à la condition qu'on y joigne un peu d'audace.

— Esther... Madame !....

Avant que la porte fût entièrement refermée, j'eus le cœur percé d'un dernier sourire, triste comme le regret éternel :

— Il est trop tard... tu ne t'es pas souvenu !

En vingt-trois ans, que de choses !

Mais comment se fait-il que moi, j'aie tant changé, et qu'elle soit toujours la même ?

VII

EFFET DE LUSTRE.

— Routine, libertinage, chansons ! me répondit galamment Fabrice, tandis que bras dessus, bras des-

sous, nous allions à pied à l'Opéra, après dîner. Certes, je n'entends pas nier les forces actives et très-réelles de la sensibilité et de l'imagination. Je dis seulement que tu tournes à la non-valeur, au rococo, en faisant de ta vie un couplet de ballade... qu'il faut être de son siècle; qu'il faut, écrivain, marchand, avocat, s'attaquer au positif, au solide, au vrai !

— Tu généralises trop, mon cher Fabrice, à propos d'une nuance de caractère; nous avions commencé par un échange de remarques sur la fidélité en amour, dont je reste grand partisan, malgré tes objections. A quoi, pour m'accabler, tu ripostes que, malgré tous ces beaux discours, mon cœur a changé plus de trente fois, pour parler poliment.

— Il est de fait que je t'ai connu amoureux de plus de trente femmes, pour parler clairement.

— Pardon, c'était toujours d'une seule, de la même, et j'en aurai été amoureux depuis le premier jour jusqu'au dernier.

— Pur argument de poëte sensuel !

— Est-ce ma faute, si celle à qui je ne demanderais pas mieux que de m'engager pour toujours a toujours égaré mon avide poursuite, ou trompé mon ardeur par de perfides ressemblances ?

La toile se leva sur cet incomparable *Don Juan*, dont l'Opéra donnait une éclatante reprise. Si je détaillais mon admiration pour les continuelles beautés de cette œuvre divine, j'en aurais pour trop longtemps. Dona Elvire venait d'entrer en scène, folle de don Juan ; tour à tour elle brûlait de lui percer le cœur dans sa jalousie, et dans sa piété espagnole elle frémit de le voir courir à la damnation éternelle de son âme.

Vers huit heures et demie, une loge des premières, restée vide jusque-là, fut occupée par quatre personnes :

deux hommes paraissant âgés, et deux femmes, belles et hautaines, de vingt-deux à vingt-cinq ans.

Fabrice connaît tout le monde à l'Opéra, et il regarda attentivement dans cette loge. Il me nomma l'une des dames; elle était là avec son mari ; quant à l'autre couple, jeune femme éblouissante et sexagénaire dévasté, il les voyait pour la première fois, et cela l'étonnait.

Après avoir déclaré que la nouvelle venue était d'une beauté sans seconde, il me conseilla d'user de ma lorgnette pour en juger. Alors je poussai un petit cri.

Fabrice m'examina avec surprise, et presque d'un air de blâme.

Nous étions assis au milieu des stalles d'orchestre, c'est-à-dire confondus parmi deux ou trois cents hommes vêtus exactement comme nous. Fabrice avait donc beau jeu à me prier d'être calme, attendu que, si j'espérais que la belle étrangère fixât une seconde les yeux sur moi avant la fin du spectacle, le plus simple était de me conduire tout de suite chez l'aliéniste du coin.

Pendant quelques minutes, j'oubliai tout à fait Leporello et Zerline, et don Juan, et je contemplai avec ravissement la créature qui s'épanouissait comme une fleur du Paradis sur le rebord vulgaire de cette loge.

— Est-ce que, par hasard, interrompit Fabrice avec une ironie de mauvaise grâce, tu l'aurais déjà vue dans un monde antérieur? Tu t'étonnes de ce que je parle déjà si couramment ta langue ! Ce n'est pas, mon cher, plus difficile que cela. Ah ! bien, j'y suis, c'est elle, ton type, ton idéal... la fée qui est venue faire cadeau d'une marotte à ton berceau.

— Justement, c'est cela, répondis-je à Fabrice.

— Je suis à mille lieues, m'assura mon ami, de songer à t'être désagréable... mais cette dame de beauté

m'a vraiment l'air de trop s'intéresser au bon vieillard qui l'accompagne, son mari sans doute, pour que tu aies lieu d'espérer son attention ce soir ; du reste, c'est la merveille d'ici.

Mon agitation était sans pareille. Ce fut bientôt le tour de Fabrice à être surpris. Pendant l'entr'acte, toute la partie intelligente de la salle n'avait d'yeux que pour l'adorable inconnue, qui, tournée vers un des messieurs âgés assis au second rang, ne livrait plus à notre admiration que son profil de jeune déesse et les proportions exquises de son buste.

Mais, vers le milieu du second acte, alors que l'attention du public était restituée, sans partage à la scène, je reçus l'*influence céleste*. Je n'eus pas besoin de lever la tête.

— Ami Fabrice ! dis-je tout bas à mon voisin... tu as de bons yeux... tâche, sans te faire remarquer, de voir qui cette dame examine en ce moment.

Au bout de trois secondes, la réponse de Fabrice fut un coup de genou fort expressif, accompagné d'un murmure difficilement contenu.

Je risquai alors un furtif examen de la loge, et je fus comme ébloui par le miroitement lointain des verres d'une lorgnette fixée sur moi.

Si je regardais déjà comme un succès d'avoir étonné le scepticisme de Fabrice, qui est très-élégant de sa personne, tandis que moi, je ne brille que par la sensibilité, jugez combien, pour des raisons plus sérieuses, je fus heureux de me sentir enfin atteindre par des voies si extraordinaires au nœud de ma destinée.

Je ne me montrai pas si ridiculement sot que d'affronter de nouveau les éclairs de la lorgnette, et je fus récompensé de ma discrétion, car après un quart d'heure Fabrice me dit :

— Si cela peut te plaire, elle serait maintenant capable de faire ton portrait à un cheveu près.

— Voilà cependant, mon cher Fabrice, dis-je avec une insupportable exagération de fausse modestie, voilà qui devrait corriger un peu ton système de négation absolue à l'endroit de ce magnétisme moral dont je revendiquais tout à l'heure devant toi la puissance. Je te jure que je n'ai jamais parlé à cette admirable femme ; et cependant, tu pourrais témoigner que, sous peine de s'afficher de la plus malséante façon, elle ne saurait m'accorder plus d'attention qu'elle le fait.

— Cela se complique, me répondit Fabrice piqué au jeu, presque autant que moi-même, sauf que mon cœur battait avec force et que mes joues étaient en feu.

— Elle vient, dit-il, de te faire remarquer au vieux Brummel qui l'accompagne. Tout à l'heure, ils seront quatre à te coucher en joue... Non, les deux autres se retirent ; il ne reste plus que ta victime et le grand prêtre.

Le quatrième acte s'acheva, sans que notre surprise à tous deux eut diminué ; mais, en outre de la surprise, j'éprouvais, moi, comme un assaut bizarre au dedans. Je ne suis jamais de sang-froid, même dans le naturel et le prévu : jugez de ma contenance devant le merveilleux ! Pourtant mon voisin, désormais rassis, n'épargna rien pour rabattre de mon triomphe. « Je doute fort, me dit-il, que ce soient des grands seigneurs... J'ai mes soupçons... Du reste, je vais en avoir le cœur net : je n'aime pas à être intrigué si longtemps. »

Dans l'entr'acte, Fabrice, dont le bavardage commençait à m'agacer, d'autant plus qu'il s'y mêlait le ton de persiflage propre aux surnuméraires de ministère, Fabrice, dis-je, était allé saluer dans sa loge madame X..., qui reçoit tous les mardis, et chez laquelle mon cama-

rade espère rencontrer un jour l'homme influent qui lui vaudra ce bout d'étoffe rouge qui est tout son idéal. Je ne le revis plus qu'une fois le reste de la soirée, et encore ne reparut-il, à mon avis, que pour me dédier cette communication désobligeante :

— Allons, je ne me trompais guère : ta princesse et son guide *n'existent pas*, et tombent on ne sait d'où. Madame X..., qui est *drôle* ce soir, dit qu'elle n'a jamais vu d'aussi grands inconnus.

Ici je ne pus résister à une petite vengeance.

— Inconnus de madame X... c'est possible, lui dis-je, mais non pas de l'ambassadeur à Londres, d'après ce qu'on vient de me dire.

Cet ambassadeur est le frère du ministre. Fabrice se mordit la lèvre, et me laissa. Depuis, nous fûmes longtemps sans nous rencontrer.

A la sortie, je passai devant le grand escalier ; beaucoup d'hommes attendaient, selon l'usage. Du premier coup d'œil, je constatai l'absence de ceux que je cherchais. Cependant ils ne pouvaient être déjà partis. Au dehors mugissait une averse, dont l'écho remplissait le grand vestibule. Je remontai l'escalier, et, presque à la dernière marche, je faillis me heurter contre un groupe de gens qui vraiment n'avaient pas trop l'air pressés de descendre. J'aurais pu, dans ma hâte, passer outre sans regarder ; et alors tout était dit, ou du moins ma destinée n'aurait pas ressemblé à ce qu'elle est devenue. Mais le hasard voulut que je regardasse, et ce fut tout un éblouissement.

Celle-là même qui m'attirait était en dialogue réglé avec le compositeur illustre qui restera parmi les grands noms artistiques de ce siècle. Sans écouter, je fus littéralement forcé d'entendre. On remerciait le grand homme de façon à me démontrer qu'il avait offert la

loge. Jusqu'à présent, rien d'extraordinaire, rien qui empêchât de croire à une princesse, attendu que les plus grands de ce monde sont ceux qui ont le plus de plaisir à aller au spectacle gratis. Cependant le glorieux vieillard, après avoir répondu de spirituelles gracieusetés à la belle des belles, se retira juste comme mes yeux se rencontraient avec ceux de cette non moins étrange qu'adorable personne. Elle me regarda venir comme si elle m'eût attendu, et, lorsque je fus à trois pas d'elle, elle me sourit divinement, et fit un signe à son respectable compagnon, lequel était occupé à se blinder le larynx et la poitrine d'une double écharpe, en vue de l'air du dehors. A ces précautions, j'aurais dû deviner l'homme qui avait eu de grandes obligations à son gosier.

— Père, dit-elle, voici M. Évariste.

C'en était trop, cela ne pouvait durer. Eh quoi! mon nom sortait de pareilles lèvres, et j'étais là, bègue, effaré, hébété, ne me souvenant de rien... hésitant entre dix noms de femme!.. Pourtant je n'avais jamais vu à une seule autant de grâce. Soudain le charme se dissipe, la langue se délie :

— Esther Regniez !

— Enfin vous m'avez reconnue... et mon père aussi, je suppose ?

Non. La vérité est que M. Regniez a bien plutôt l'air d'un diplomate que d'un ancien croque-note.

Ah ! voilà, voilà ce que c'est que d'avoir toujours eu des manières naturellement distinguées, et de plus une sœur très-belle, veuve d'un riche banquier de Bruxelles et morte dernièrement sans enfants. Elle leur avait laissé un bon souvenir d'elle après sa mort. Ce n'était pas le diable, comme on dit, mais cela permettait de ne plus donner de leçons que pour l'amour de l'art.

Sans faire grande attention à moi, ce père si plein de précautions pour lui-même dit à sa fille :

— Tout compte fait, il vaut mieux que tu m'attendes au foyer, où il n'y a plus personne : je vais envoyer un commissionnaire chercher une voiture ; j'avais dit au cocher d'attendre rue Drouot, mais il pleut trop fort pour que nous l'allions retrouver là.

J'aurais dû m'offrir ; j'en eus peut-être la pensée, mais je ne l'exécutai pas, et mon adorable Esther ne m'en voulut pas trop: car elle me fit gentiment une petite place à côté d'elle sur le banc du foyer, et elle se livra à des émerveillements assez flatteurs en somme sur le plaisir et l'imprévu d'une pareille rencontre. Je déclarai, moi, n'avoir qu'une chose à lui dire, à savoir que je n'avais jamais aimé qu'elle. Elle me regarda comme pour s'assurer que je ne plaisantais pas.

— J'y compte bien, sembla dire son regard ; mais il ne faut pas rire de ces choses-là.

Le père Regniez fut très-long à trouver son commissionnaire, ou celui-ci le fut encore davantage à se transporter de la rue Le Peletier à la rue Drouot : toujours est-il qu'après dix minutes on vint éteindre les lustres du foyer et implicitement nous exhorter à descendre. Esther prit mon bras ; elle était si belle, que nous fûmes un point de mire pour les groupes encore nombreux des abords de l'escalier. Esther n'en fut pas effarouchée, et, avec un naturel joyeux, me raconta comment elle venait de faire à Spa la connaissance du sublime *maestro*. Elle avait même chanté devant lui ; puis il s'était prêté à renouer la connaissance à Paris, et il leur avait donné cette belle loge de première. Je l'écoutai ravi, parce qu'un accent de sincérité enfantine animait ses paroles ; ensuite, parce qu'elle était belle et bonne, mais surtout, oh ! mon cœur ! parce qu'elle

ressuscitait à mes yeux tout un monde endormi depuis longtemps sous le gazon des cimetières, parce qu'elle était de celles devant qui l'on oserait pleurer.

Eh quoi ! toute cette scène de magie et de fascination pour aboutir à l'idylle de deux braves cœurs bourgeois qui, après avoir joué au petit mari et à la petite femme sur les bancs de l'école, reprennent ensemble le vieil air ? Oui, dans une huitaine, je serai le mari d'Esther, et à cette pensée mon cœur se gonfle. Elle se rappelle aussi bien que moi les jours dorés, elle croit fermement chacune de mes paroles ; elle est résolue et gaie comme l'aurore. Moi, j'ai été un peu battu par la vie. Tant mieux ! et voilà un assez bon modèle de mariage à offrir à nos descendants... si l'on se marie encore dans trente ans.

GARDEL

I

S'il est permis de restreindre dans une formule précise le va-et-vient d'une existence humaine, cette ombre ballottée au souffle de tant de vents contraires, on peut dire que jusqu'alors la vie de Gardel s'était passée à réfléchir.

Gardel était un jeune homme de vingt-huit ans, doué d'un cœur honnête, et habitant en commun avec son ami Brissey un pavillon entouré de verdure, situé dans l'une des avenues qui bordent celle des Champs-Élysées.

Gardel n'était point né à Paris, mais il y avait presque toujours vécu depuis l'âge de dix ans, époque de son entrée au collége. Et, durant tout ce temps, si on en excepte les heures consacrées à de graves études et aux auteurs sympathiques, Gardel n'avait rien fait que douter, osciller entre le pour et le contre de toutes choses.

N'est-ce pas là trop souvent le triste et réel contenu de ce beau grand mot : réfléchir ?

Je sais bien que tout nous propose continuellement l'usage de la réflexion, du *rentrer en soi*. Mais il en est de la réflexion comme de la sagesse elle-même, c'est-à-dire qu'il faut en bien étudier les routes et ordonner ses provisions avant d'y voyager : autrement l'on risque fort de ressembler à ces malheureux qui, selon les termes brûlants de Pascal, voient toujours trop pour nier, et trop peu pour s'assurer.

C'était là le mal de Gardel.

Il était la victime d'une invincible paresse de la volonté. A l'état de nature, Gardel *n'osait* pas. Sa mère avait été une femme détachée de la vie, et d'une sensibilité exaltée qui souvent faisait plus que de toucher à la maladie.

Son père, encore vivant, exerçait la profession de chimiste amateur dans la cité d'Abbeville; et, pour tout sermon, ce père avait simplement recommandé à son fils de se méfier de l'absinthe et des lorettes (on disait des *lorettes* alors) : ce qui peut être envisagé comme l'un des commencements de la sagesse, mais ne saurait en être le terme. Est-ce dans le laboratoire paternel que Gardel avait puisé le goût des expérimentations ? Le fait est que de même que certaines gens tentent des essais sur leur estomac, Gardel en pratiquait sur son caractère, sur son âme, afin de découvrir dans quelle voie il rencontrerait la fixité que lui avait refusée la nature.

Ses succès dans l'étude du droit et dans celle de la médecine permettaient à Gardel d'aborder à son choix l'un ou l'autre état à vingt-cinq ans. Il opta pour la médecine, et fit mettre une plaque en cuivre sur la porte de son appartement, rue d'Alger. Et même un petit

traité qu'il publia vers le même temps, sur n'importe quelle affection de l'humérus, le fit estimer des gens qui croient s'entendre à cela.

Un beau jour, il enleva lui-même la plaque de cuivre, invita les huit ou dix familles qui composaient déjà sa clientèle ordinaire à s'adresser ailleurs, quitta la rue d'Alger, et s'en alla vivre avec son ami Brissey, ingénieur au chemin de fer de l'Ouest, et dont nous parlerons plus tard. Ceux qui crurent d'abord que Gardel venait de faire un superbe héritage cessèrent de le croire en voyant la vie modeste qu'il continua de mener. D'autres attribuèrent cette retraite aux bizarres scrupules de Gardel et à son peu de foi personnelle dans la médecine. Nous n'avons pas lieu, nous, d'expliquer ce changement autrement que par l'instabilité du personnage.

Gardel ne serait digne d'aucun intérêt s'il avait été un de ces hommes sans poésie, qui changent d'affections, de goûts et de projets, comme certaines femmes changent d'amants, sans chagrin, sans plaisir, sans quelquefois même le savoir. Tel n'était pas Gardel. Ceux que je viens de dire se résolvent en une heure à mille choses nouvelles, et il n'avait jamais, lui, pu se résoudre à rien.

Cependant il avait ses heures de bien-être et des éclairs de gaieté. Brissey, un dilettante d'esprit et d'humeur, aimait beaucoup la conversation habituelle de Gardel.

L'incendie d'un grand amour trompé avait-il donc dévoré en avril la moisson de cette âme et laissé des cendres grises en la place des verts épis ? On l'aurait pu croire ; toutefois, à la connaissance de plusieurs amis, les liaisons attribuées à Gardel étaient de cet ordre paisible qui rentre dans la famille de l'habitude.

Donc il hésitait entre ces deux problèmes : *comment faire ?* et *pourquoi ?*

Cette perpétuelle inquiétude était composée, chez lui, à doses égales, d'une grande bonne foi naturelle, de la crainte d'être surpris par les choses de la vie, du désir de connaître, et d'un besoin positif de se décider, victorieusement combattu par les fragilités de sa nature nerveuse. Le sort l'avait gratifié d'une beauté jeune et intelligente ; à ses façons et à son langage, le meilleur monde le reconnaissait pour sien ; une brusque timidité, non sans grâce, donnait du piquant à cette irréprochable correction. Gardel souffrait lorsque l'attention des autres se fixait sur lui ; sa bonté envers les humbles et les pauvres jaillissait d'un cœur admirable ; mais, quoique ce rêveur ne fût pas devenu misanthrope, ses rapports avec les hommes n'étaient plus les mêmes qu'autrefois. Il avait débuté dans la vie sociale par nourrir pour toute l'humanité des sentiments extraordinaires, c'est-à-dire qu'il paraissait content d'elle et prêt à servir ses semblables en masse.

Le calcul n'entrait pour rien dans cette universelle douceur, qui chez grand nombre de gens est une simple précaution d'hygiène, dictée par la crainte du bruit, l'horreur des éclats de voix, et chez un plus grand nombre encore, affaire d'intérêt privé.

Le rêve de Gardel, dans ce temps-là, c'était que tout le monde l'aimât, ou du moins que personne ne dît du mal de lui. Alors il ne savait ni refuser ni résister ; il ne soupçonnait pas encore que ceux qu'il obligeait pussent l'appeler mesquin, égoïste, banal... (voir le vocabulaire des parasites). Dans ce temps-là, il écrivait chaque matin environ dix lettres, contenant autant de réponses favorables à des demandes d'argent. Pour satisfaire à toutes, Gardel les fractionnait toutes... et tout le monde était mécontent.

Pendant six mois ou plus employés de la sorte, il n'eut pas le temps de lire un beau livre, d'aimer une belle femme, ni même de déjeuner à son aise.

Heureusement, le plus franc de ses amis lui tint un jour ce langage:

— Reconnais la vanité de ton ambition. Il est trop visible que tu cherches à être approuvé partout et de tous. Il est impossible que tu y arrives ; mais, en le supposant possible, n'y aurait-il point constamment, aussi près que de toi à moi, quelqu'un pour te reprocher d'être l'ami de tout le monde? Quand on est, comme toi, né intelligent et bon, il faut aimer n'importe qui, n'importe quoi, d'un amour principal, s'y dévouer, mais n'aller pas éparpiller le long des rues le trésor de sa bonté, car alors ce beau fleuve d'or n'est plus qu'une pièce de cent sous... Qui parlait ainsi? — Brissey.

A partir de ce jour, Gardel choisit ses protégés et mesura ses dons; puis il se dit :

— Si c'était vraiment faute d'un grand amour que je sens à ce point mon cœur vide de joie, et mon esprit las avant la bataille! Pourtant, j'ai rencontré beaucoup d'hommes épris; et, au meilleur de leur félicité, ils étaient tristes; tous avaient l'air d'appeler le ciel à leur aide, et à témoin que leur foi était grande, que leurs vœux furent sincères, et que leur peine est immense. Tous paraissaient plutôt expier une noire faute, que goûter même l'ombre du plaisir. Je les ai vus, au bras de leurs plus aimées, de celle dont l'absence suppliciait leurs cœurs, et ils étaient tristes. Ce n'est donc pas faute de chérir une femme que je souffre tant : vous le voyez, Brissey.

— Ami Gardel, j'ai passé par là, et veuillez croire qu'avant de demander au ciel la durée de mes jours, je le supplie de me garder ma paix d'aujourd'hui.

II

Ce Brissey, célibataire de trente ans, était le modèle parfait de l'homme qui a bien arrangé sa vie. Moins riche que Gardel, il jouissait mieux de l'argent; il ne perdait pas de temps, ce qui est le seul moyen de n'avoir jamais l'air affairé, et il avait pris pour devise ces trois mots: discrétion, exactitude, sobriété.

Quant aux appréciations malignes dont il avait pu être l'objet, Brissey s'était mis en tête qu'il faut, pour maintenir l'équilibre du monde, qu'un certain nombre de paroles soient prononcées, chaque jour, par les envieux et les imbéciles. Il savait qu'il existe à Paris et à Londres, non moins qu'à Vervins et à Barbezieux, une classe d'êtres, privés de noblesse d'âme, de dignité, de talent et de succès, rampant aussi bas que le sol, mais âpres à la curée, et dont c'est toute la vie de poursuivre du reproche d'avarice et d'égoïsme l'homme qui aime et qui travaille. Les plus perfides vous en gratifient un jour, entre deux sourires, à une table d'amis; vous ne ripostez pas très-fermement à ce que vous jugez d'abord une plaisanterie, et le tour est fait. Défiez-vous de la familière bonhomie, dont s'autorise le premier venu, pour vous parler de vous-même.

Lorsqu'il allait au bal, Brissey dansait. Il n'avait jamais l'occasion de parler mal de personne, ayant dès longtemps fait son étude d'éviter tout voisinage antipathique. Son tailleur l'habillait irréprochablement. L'heureux Brissey eût trouvé un coupé libre, les jours d'averse, à la sortie du bois.

On citait de la jeunesse de cet homme d'esprit un épisode caractéristique :

Il avait aimé de toute son âme une femme, qui dut se rendre à Bordeaux, pour des affaires de famille. Elle y resta deux mois, que Brissey employa à se faire le plus désolé, le plus taciturne et le plus maigre des hommes. Au jour fixé pour le retour de cette personne, il se mit à sa fenêtre, regarda les voitures aller et venir, et du fond de la route il vit arriver, d'un trot pénible, un pauvre petit fiacre poudreux, dont la risible architecture était traînée par un pauvre petit roussin efflanqué; et sous l'éclatant soleil d'un pur matin de septembre, le morne conducteur de cette machine prodiguait, avec des gestes de caricature, d'inutiles coups de fouet à ce fantôme de cheval.

Brissey suivait d'un œil moqueur cette scène des bords du Styx, quand une voix secrète lui dit :

— Ami, réveille-toi, que ton regard s'allume, que ton cœur palpite, c'est là-dedans qu'est renfermée cette brillante adorée, attendue par toi avec une farouche impatience; c'est ce sapin hétéroclite, cette rosse aux abois, et ce cocher inouï, qui te la ramènent après deux mois d'absence.

A l'ordre de cette voix, il se fit une révolution dans l'intérieur de Brissey: il se demanda s'il était d'un homme sain d'esprit de perdre sans retour l'appétit et le sommeil, de risquer le bonheur du présent et le repos de l'avenir pour le contenu d'un petit fiacre poudreux; et, sur cette bizarre considération, Brissey posa la main sur son cœur et ne le sentit plus battre... pour *elle*.

Peut-être aussi était-il las de l'attendre.

Mais tout de suite vous voyez que nous n'avons point affaire à un troubadour.

Il y avait environ six ans que Gardel et Brissey entre-

tenaient des rapports d'amitié, et qu'ils se voyaient tous les matins à déjeuner, et le soir au théâtre ou au cercle. Un jour qu'ils étaient en visite chez une vieille dame, celle-ci leur énuméra les ennuis de la propriété, et leur apprit qu'elle cherchait à louer dans le quartier des Champs-Élysées un pavillon complet avec jardin, pouvant loger un ménage, ou bien deux amis et un domestique. En quittant cette dame, Gardel et Brissey s'en allèrent dîner ensemble, et là, ils décidèrent d'unir désormais leurs existences dans la communauté d'habitation: c'est ainsi qu'ils devinrent les occupants du pavillon.

Plus tard, ils s'avouèrent l'un à l'autre qu'ils avaient d'abord redouté les suites d'un premier élan, mais qu'à présent ils se trouvaient heureux de vivre sous le même toit.

Après déjeuner, l'ingénieur sortait, et ne reparaissait au logis qu'à la nuit.

Gardel était plus sédentaire, à moins qu'il ne se fût éveillé sur des idées trop noires. En ce cas, il se livrait à de fabuleuses marches dans la campagne, en revenait épuisé. Il trouvait au retour Brissey commodément assis dans un fauteuil de cuir gris, et fumant d'odorants cigares.

Alors, il lui disait:

— Comment vous y prenez-vous donc, ami Brissey, pour garder cette clarté d'âme? Vous avez beau dire, Brissey, il n'est pas juste que vous soyez content pour toujours, et que moi, je désespère de le devenir jamais. Je ne crois plus, voyez-vous, à la promenade, ni aux voyages. Tenez, aujourd'hui, j'ai fait six lieues à pied, et c'est à peine si j'ai soif d'un verre d'eau; c'est la pire maladie qui soit, de ne rien désirer. Parfois, Brissey, il me semble que si j'aimais...

— Je ne vous le conseille pas, les soucis d'amour vous tueraient.

— Vous vivez bien, Brissey, vous qui êtes, en apparence, moins solide que moi, et qui prétendez avoir beaucoup aimé.

— Cela est très-vrai, mais moi je n'ai jamais été sentimental. Autrefois, craignant de le devenir, je choisissais mes bien-aimées parmi celles qui ont des noms étrangers, imprononçables, et qui ont reçu la vie et habitent on ne sait où.

— Pourquoi ce raffinement?

— Parce que si ces belles s'étaient appelées d'un nom commun de femme ou de vertu, Jeanne ou Clémence, je suppose, et qu'elles eussent demeuré rue de Richelieu, après qu'elles m'auraient trompé, j'aurais dû encore, tous les jours, entendre leurs noms et passer près de leurs maisons. Avec mon système, je suis forcé d'oublier, et de la sorte notre incomparable Paris possède toujours le pouvoir de me distraire.

— Mon cher, vous n'avez jamais aimé.

— Je vous demande pardon; j'ai été aussi loin qu'il est permis dans cette voie, c'est-à-dire que j'ai fait des dettes; que je me suis brouillé et même battu avec des amis de deux ans, pour des amies de deux heures. Aujourd'hui même, je n'ai pas encore pris ma retraite, mais je suis un officier rangé.

— Vous avez beau sourire et hausser les épaules au nom de l'amour, vous ne ferez pas, Brissey, qu'il ne soit encore le meilleur des maux.

— L'idée est de Casimir Delavigne, ami Gardel. Je puis enrichir votre écrin d'une autre définition encore : L'autre jour, dans un volume de critique, l'auteur appelait l'amour : la plus charmante des passions. C'est aussi très-gentil, vous voyez. Gardel, détrompez-vous, je ne ris pas de l'amour, j'en ai peur, et même il ne m'a jamais semblé plus redoutable que depuis qu'il a cessé

de mettre le glaive aux mains des hommes. O amour! s'écria Brissey avec un mélange de bouffonnerie et de sincère exaltation, jadis, le visage découvert, tu visais en plein air le cœur de ta victime! Jadis, tu étais un dieu, un général, un ménestrel... Aujourd'hui, tu n'es plus qu'une fièvre maligne.

Ainsi causaient tous les soirs les deux amis, puis chacun regagnait sa chambre.

Ce soir-là, avant de monter, Brissey dit à Gardel :

— Dans la chaleur du débat, mon splénétique ami, j'ai oublié de vous remettre votre courrier.

Et il lui tendit une enveloppe contenant une carte.

— C'est une invitation, à vous adressée, par M. Thibaud, que vous ne connaissez pas. M. Thibaud, administrateur de la compagnie de l'Ouest, est de mes cousins. Il vient d'acheter un château, et il sera flatté de vous y voir à dîner, jeudi à cinq heures. J'ai promis pour vous... Bonne nuit.

— M. Thibaud est trop bon... J'accepte, ne fût-ce que pour le plaisir de vous accompagner.

— Quel dommage, Gardel, que vous soyez inconsolable, car en vérité vous êtes bien élevé.

Le jeudi suivant, Gardel et Brissey arrivèrent de compagnie chez M. Thibaud, à la Verrière, station intermédiaire entre Versailles et Rambouillet. M. Thibaud était un gros petit homme, très-adroit lorsqu'il s'agissait d'affaires, et dans les choses de la *convivialité*, pour emprunter aux Anglais un mot qui nous manque, familier et cordial. Il commença par étreindre fortement la main de Gardel; puis au moment de passer dans la salle du banquet, du sein d'un groupe où il était allé chercher la dame la plus âgée, Thibaud cria tout d'une haleine :

— Gardel, votre bras à Valentine!

Gardel eut envie de se frotter les yeux. Valentine! qu'était-ce que Valentine? où était Valentine? Il y avait là une douzaine de dames, qui continuaient de causer tranquillement. Pouvait-il, sans se donner pour un sot, se précipiter parmi elles, et leur dire : « Mesdames, laquelle de vous s'appelle donc Valentine? » Gardel, très-mal à l'aise, ne retrouva un peu de calme que lorsqu'il eut vu toutes les dames disparaître chacune avec son partner. Il se dit : « Valentine en était sans doute, et n'aura pas entendu l'appel de M. Thibaud; je suis sauvé. » Alors, il se dirigea vers Brissey, lequel était occupé à causer très-agréablement avec une jeune femme, vêtue d'une robe d'étoffe violette, assez décolletée pour laisser voir de ravissantes épaules sous une pèlerine de dentelle. Ses cheveux châtains étaient aussi ornés d'une pointe de dentelle, qui venait aboutir à la naissance du front.

— Brissey, dit Gardel, après avoir salué profondément la dame, il m'arrive une chose absurde. M. Thibaud vient de me recommander très-péremptoirement d'offrir mon bras à Valentine. Or, vous savez très-bien que je n'ai jamais vu Valentine, moi.

La dame en robe violette partit d'un franc rire, et dit, en accompagnant ses paroles d'une révérence modèle :

— Permettez-moi de vous la présenter.

— Je suis un animal, pensa Gardel, en admirant Valentine, qui avait déjà son bras passé sur celui de Brissey.

— Mon cher, ajouta ce dernier, tout mon sang est à votre service... mais je ne saurais vous céder le bras de madame.

D'abord, Gardel trouva que cela était trop juste, et s'apprêta à suivre modestement le couple mis en gaieté

par sa confusion. Puis, durant le court trajet qu'il fit derrière eux, il jugea que Brissey aurait pu mieux entendre la courtoisie envers un ami, étranger dans la maison, présenté par lui-même, et aussi délicatement impressionnable que l'était Gardel. Il aurait volontiers excusé la conduite de Brissey, si une ardeur d'amoureux en eut été la cause... Mais Brissey amoureux, au point de s'oublier et d'oublier un peu les convenances, cela était difficile à accepter. Cependant le Destin réservait à Gardel une compensation, dont il fut informé par cette rapide remarque de Brissey à Valentine :

— Tiens, il est votre voisin.

Cela fut dit d'un ton sec.

C'est ainsi que Gardel se trouva placé auprès d'une femme rare, et que Brissey se vit relégué à l'autre bout de la table, à droite d'un vieux monsieur sourd, auquel il demanda des nouvelles de sa femme, et qui lui répondit stoïquement : Trois heures un quart.

Valentine, toute confuse de son éclat de rire, voulut s'excuser :

— Vous ne m'en voulez pas, monsieur? demanda-t-elle d'une voix séduisante. Vous aviez l'air si désolé pour une petite chose, et puis votre ami Brissey est quelquefois si drôle.

Il était clair que l'ami Brissey venait de sacrifier un petit morceau de l'ami Gardel, sur les autels de l'à propos et de la galanterie. Gardel le ressentit; au lieu de se montrer content d'être entré en connaissance avec cette charmante femme par une voie originale, il s'étonna et s'inquiéta intérieurement des nouvelles façons d'agir de Brissey. S'il avait pu douter un seul instant que Valentine fût agréable aux yeux du plus désabusé des ingénieurs, il était maintenant éclairé par le dernier mot sorti des lèvres de sa voisine. Le degré

d'empire conquis par une femme sur un homme se mesure selon l'inclination qui porte cet homme à dérider l'objet aimé, par le récit des drôleries du sexe laid en général, et des imperfections des amis de cœur, en particulier. Gardel était triste, et de ces yeux bleus, légèrement voilés, qui illuminaient si doucement sa figure pâlie par les luttes intérieures, il regardait Valentine avec défiance et admiration.

Pour dédommager Gardel, et accomplir envers lui œuvre de légitime réparation, Valentine fut pour ce songeur honnêtement provocante; elle le fit souvent parler de lui, ce qui est la plus grande joie d'un mélancolique.

Elle comprenait tout ce qu'il disait, avait souvent éprouvé ce qu'il racontait avoir senti; bref, elle le mit plus à son aise qu'il n'avait jamais été de la vie, et parut sincèrement attachée à l'écouter. Dans le fait, si elle n'avait jamais voulu que jouer un rôle, au contraire des mauvaises comédiennes, elle s'y laissait prendre elle-même.

Gardel sut l'émouvoir, lui plaire et l'égayer, et nul ne put douter de son succès parfait, en entendant Valentine, cette Parisienne accomplie, s'écrier naïvement quand on apporta les flambeaux : « Comment! il fait déjà noir! »

Auparavant, il lui était advenu, dans la franchise d'une sympathie grande et inattendue, de dire : Voici vraiment la première fois que je trouve un homme pensant comme moi là-dessus, et bien d'autres de ces choses avec lesquelles, à leur insu ou non, les femmes ont tourné et tourneront toujours nos têtes.

Ce qu'éprouvait Gardel dans ce moment-là, il l'éprouvait pour la première fois, une douce agitation le renouvelait à ses propres yeux; le perfide Brissey, qui de son côté buvait sec, mais sans perdre de vue Gardel et Valentine, attira sur eux les regards de M. Thibaud, qui s'écria :

— Retenez-moi donc ces deux tourtereaux là-bas, ou bien ils vont s'envoler.

— Fi ! le vilain oncle ! répondit la jeune femme, où parle-t-on comme cela ? surtout ayant pour voisin un puriste comme M. Brissey.

Elle accompagna ces mots d'un regard hautain et mal satisfait à l'adresse du vrai coupable.

— Croyez bien, monsieur, poursuivit-elle en se tournant vers Gardel, que cela ne m'empêche pas de vous écouter avec grand plaisir.

A une ardeur puissante, qu'il respira dans l'air, qui anima son sang et réchauffa son cœur, Gardel comprit que ce n'était pas là une politesse banale, et qu'on pourrait l'aimer. On a dit que de celui qui inspire l'amour et de celui qui l'éprouve, le plus heureux, le plus enviable est le second ; mais il faut reconnaître un prestige sans égal, une enivrante éloquence, et le don de transformer et presque de ressusciter les cœurs, à l'aveu d'amour qui nous arrive d'autrui. Notre propre amour nous lasse, nous accable, nous tue ; l'autre nous rajeunit et nous régénère.

Gardel, charmé, vit dans tous les objets qui l'entouraient autant de confidents et d'amis.

Qui peut oublier la scène vertigineuse des *Huguenots*, où toutes les voix de l'orchestre magique du grand Meyerbeer chantent, tour à tour, et répètent toutes ensemble : « Oui, tu l'as dit ! »

Avant le petit bal qui devait clore la fête, on alla faire un tour dans le parc de M. Thibaud.

A l'entrée des jardins, Brissey vint exprimer à Valentine ses regrets de n'avoir pu causer avec elle de la journée.

— Rien ne nous empêche de nous promener à trois, ce me semble ?

— Bien parlé, dit Brissey, je vous rejoins tout de suite. Deux mots seulement à dire à Thibaud. Quel nom prédestiné pour un homme qui possède de pareil moët et qui abrite aujourd'hui sous son heureux toit la fleur de la beauté.... et le chevalier de la Constance, ajouta-t-il en se tournant vers Gardel, d'un air qui signifiait : « mon cher, vous êtes gênant. » Puis il s'en alla.

Gardel, silencieux, avait à son bras Valentine. Brissey parti, il regarda en face sa compagne :

— Pardon, Madame, lui dit-il, j'étais tout à l'heure justement distrait, et je n'entendais pas fort bien ce qui se disait près de moi ; il me semble que M. Brissey cherchait à m'être désagréable.

— Pas du tout, répondit vivement Valentine, plus ou moins sincère, mais ne voulant à nul prix se voir l'objet d'un conflit. M. Brissey est votre ami le plus proche, m'avez-vous dit.... Son caractère doit vous être connu.

— Il est vrai ; cependant, depuis notre arrivée dans cette maison, Brissey a changé pour moi, et j'ai à me plaindre du changement.

— Comment cela ? et pourquoi ? dit assez hypocritement la belle Valentine.

— Vous ne le devinez pas ?

— Je n'ai jamais rien deviné.

— Vous ne devinez pas, vous n'avez pas lu sur mon front que si l'amitié de Brissey pour moi est ébranlée, la mienne pour lui gît presque par terre..... et que la cause, c'est vous ?

— Médiocre louange, dit-elle.

— Je m'exprime très-mal ; mais il me suffit que vous m'entendiez... Non, il faut encore que vous m'écoutiez jusqu'au bout. Votre beauté me ravit, votre voix est

l'harmonie même pour moi, votre esprit vient de créer le mien, vos sentiments sont fiers et doux. Tout à l'heure, pour la première fois de ma vie, j'ai songé avec plaisir, avec espérance, à l'avenir ; j'ai senti naître en moi des désirs, une volonté, et la force de l'accomplir ; c'est aussi la première fois de ma vie que je parle ainsi. Je vous en dois le premier hommage ; sans vous cela n'existerait pas, et sans vous n'existera plus bientôt.

— Hé ! dit Valentine, sans savoir si j'ai le droit d'ouïr de pareils aveux, sans même connaître mon nom, du premier coup vous me tenez ce langage ! Que vous m'avez trompée, en jouant si bien tantôt le raisonnable ! Comment dois-je prendre de tels discours de la bouche d'un homme que ce matin je n'avais pas encore vu, et dont j'ignorais même l'existence ?

— Madame, il y a eu, avant nous, plus de cent mille hommes qui sont morts d'amour, pour des femmes qui ne les avaient jamais vus. En ce qui me regarde, rassemblez ici tous ceux qui me connaissent, ceux-là même à qui je suis le plus indifférent, ceux qui m'ont parlé deux ou trois fois dans leur vie, ils ne me reconnaîtront pas ; ils diront avec raison qu'on m'a changé ; ils devineront que mon cœur n'est plus le même, à ce rayon de bonheur qui doit m'éclairer tout entier.

— Monsieur !

La clarté ineffable des étoiles coulait heureusement à travers les branches immobiles, sur la pure et vaillante figure de Valentine, qui semblait dire :

— Ne mentez pas !

— Non, murmura-t-il, pour être une fois dans sa vie admis à l'enthousiasme d'une pareille heure, non, ce n'est pas trop de tout une jeunesse éprouvée par l'ennui et le doute, ce n'est pas trop !

Elle écoutait avec ravissement.

— C'est bien, c'est fort bien !

— Croyez-vous qu'un jour....

— Je vous crois... n'est-ce pas beaucoup? Je suis heureuse de vous croire, n'est-ce pas assez ?

Une délicatesse adorablement touchante, appartenant en propre à l'amour naissant, et qui rend pour toujours impossible de le définir, c'est que les amoureux les plus ardents, les plus inspirés, les plus jaloux ressentent aussitôt après la révélation de cet état nouveau de chère dépendance, le besoin de se recueillir dans la solitude, loin de l'être adoré. Est-ce pour y rendre un suprême hommage à la liberté du cœur sacrifiée, ou pour mieux témoigner à l'idéal, en le réfléchissant en soi, que c'est à lui qu'on se donne, sous la forme de la créature ? Est-ce inconstance dans nos vœux, fragilité de nos résolutions, ou bien encore une déception aiguë et rapide, avant-coureur de toutes celles que le destin réserve à la passion ? C'est peut-être tout cela, ce n'est peut-être rien de cela. L'expérience de tous les jours nous montre qu'il y a des amours qui n'existent que par la séparation des amants ; il est très-vrai qu'il y a beaucoup d'hommes, dont beaucoup de femmes disent : « Rien ne m'est plus cher que cet homme lorsqu'il n'est point sous mes yeux, et dès que je le vois il me déplaît. » .

Gardel tenait assez étroitement serré le bras de Valentine, avant ce point de leur conversation, où il tâchait de se faire écouter... maintenant qu'elle semblait le prier de parler toujours, elle s'était insensiblement éloignée de lui, et tous deux marchaient librement. Elle était pâle, et l'immobilité de son éventail accusait une sincère émotion.

— Allons rejoindre les autres, dit-elle.

Survint Brissey, qui sans plus de façons lui prit le bras. Gardel, à bout de patience, fit observer que madame préférait peut-être...

— Madame sait parler, et même parle fort bien.

— En effet, dit Valentine, interdite; M. Brissey a raison...

Et du regard, elle suppliait Gardel d'être patient.

D'ailleurs, Brissey n'épargna rien pour irriter son ami ; il affecta de traiter Valentine sur le pied d'une indiscutable intimité, évoquant mille rencontres antérieures, et ne lui rappelant que scènes et personnages inconnus de Gardel.

— Vous rappelez-vous notre valse chez madame Bernardi ? quelle valse ! elle dura vingt minutes, on en parla trois mois. Je ne veux plus danser qu'avec vous, c'est juré ; et j'ai l'honneur de vous demander toutes les valses de la soirée.

— Excepté, j'espère, celle que madame a déjà daigné m'accorder, dit Gardel.

Brissey n'eut pas l'air d'avoir entendu, et Gardel répéta fort distinctement :

— Monsieur Brissey, je viens d'avoir l'honneur de vous dire que vous danserez avec madame, si cela lui plaît, toutes les valses de la soirée, excepté, si cela lui plaît encore, celle qu'elle a daigné...

— ... Vous accorder ; c'est entendu, riposta Brissey fort légèrement ; mon Dieu, comme vous êtes violent, cher ami !

La langue française est adorable. C'est la langue des menaces polies et des haines élégantes.

Le *cher ami* de Brissey voulait dire :

— Monsieur l'intrus, je ne vous aime pas du tout.

— En grâce, Messieurs, interposa Valentine sérieusement inquiète, soyez amis ou je vous laisse,

et vais m'abriter sous le pavillon de M. Cornevain.

M. Cornevain était le vénérable sourd, que Brissey avait eu pour voisin durant tout le dîner, et dont le tic intermittent consistait à applaudir de bon cœur, au milieu du silence de l'assemblée, croyant que l'on chantait. M. Cornevain passait en ce moment non loin de nos trois jeunes gens. Ce vieillard, qui était redevable de sa grande paix intérieure à une infirmité qui tend de jour en jour à mériter moins d'être plainte, confirmait vigoureusement la théorie de Sterne sur la prédestination des noms; des orgies de trompettes ne l'eussent pas fait sourciller. Il répondit d'un petit air mutin, à Valentine et à ses chevaliers :

— Je ne dis pas le contraire... j'ai bien entendu parbleu.... après tout..... des goûts et des couleurs..... vous savez le reste.... on ne danse pas à mon âge... j'ai admirablement dîné, et je vais me coucher.

III

M. Thibaud avait invité à son bal une douzaine de familles des environs ; tout ce monde arriva on ne peut plus exactement, mais la fête manqua d'élan. Gardel dansa une seule fois avec Valentine, dont Brissey s'était constitué d'office le Sigisbé, avec une familière assiduité qu'elle accueillait sans fâcherie ni surprise. Gardel était indigné; le moment de se retirer étant venu pour lui, il se rapprocha de la jeune femme, et affecta une froideur excessive dans son salut d'adieu.

— Comment, vous partez? dit-elle, M. Brissey reste encore, lui.

— Madame, il paraît que M. Brissey a le rare privilége de faire tout ce qui lui plaît.

— A bientôt, n'est-ce pas? répondit Valentine toute bouleversée, et semblant vouloir plonger ses regards jusqu'au fond de ce cœur esclave.

Le lendemain, à son réveil, Gardel, encore tout entier à l'étonnement de sa propre transformation et de l'inqualifiable attitude prise la veille envers lui, par Brissey, reçut des mains du domestique qui les servait tous deux la lettre qui suit, écrite le matin même par l'ingénieur:

« Mon cher Gardel,

« Ne reparlons jamais d'hier, et ne cessons pas d'être amis; ou plutôt ne m'oubliez pas, car vous allez me perdre. J'ai résolu de passer cette saison dans une amère solitude; si je vous parais précipiter bien fort l'exécution de ce dessein, cela tient à des causes dont l'harmonie de nos anciens rapports n'aura pas à souffrir, je l'espère. Dans une semaine, j'aurai opéré mon déménagement.

« A vous sincèrement,

« Brissey. »

La surprise de Gardel augmenta à la lecture de chaque ligne de cette lettre inattendue; comment accorder le style affectueux d'aujourd'hui avec l'intolérable langage d'hier? A cinq heures Brissey reparut muni de deux fauteuils d'Italiens; Gardel, pour répondre à cette galanterie, en invita l'auteur à un petit dîner au restaurant; leur conversation y roula exclusivement sur la musique;

on n'eût jamais soupçonné qu'il existât une Valentine, encore moins un Thibaud, à les entendre parler avec tant de feu de l'*Adelina* et de mademoiselle Nilsson.

Le soir, pendant un entr'acte, Brissey dit à Gardel : « Grâce à mon zèle, j'ai trouvé, rue du Bac, le phénix des entresols; il donne sur un jardin; à deux pas des rumeurs de Paris, c'est le silence de Rambouillet. Promettez-moi de venir m'y voir souvent. »

Gardel était né sensible; en d'autres temps, il n'eût pas manqué de répondre à Brissey avec une sincère émotion : « Pourquoi nous séparer ? Vous ai-je volontairement causé la moindre peine, ou involontairement déplu, dites ? »

Mais le temps où Gardel n'aurait pas manqué de parler ainsi, ce temps était loin.

Bercé par les chansons intérieures et les souvenirs fascinants d'une rencontre, Gardel se livrait à ce doux bercement, avec l'avidité des enfants et la songerie des artistes. Il ne s'était pas encore dit une seule fois : Que va-t-il advenir de cet amour-là ?

Il savait seulement qu'on la nommait Valentine, et il était si rempli d'elle, qu'il s'apercevait à peine de son absence, ne s'en attristait pas et négligeait tout à fait d'admettre qu'il se pourrait très-bien, en somme, qu'il ne la revît plus.

Encore le plus pur, le plus désintéressé des amants, il en était à cette phase bénie où l'âme glisse à travers les flammes de l'amour, et en est toute lumineuse par transparence, une heure avant d'être consumée. Il était plongé dans le frais orgueil de se sentir choisi.

Il n'avait tracé aucun plan ; il comptait sur des réu-

nions imprévues, miraculeuses; sur une alliance plus forte que le temps et l'espace. Cependant, il croyait fermement qu'elle le voyait sans qu'il la vît; il ne se sentait plus seul. Ce fut trois jours magiques, dont il était persuadé que le cœur de Valentine respirait de son côté l'inexprimable ivresse.

Ces trois jours écoulés, il alla, par politesse, et certainement aussi par amitié, faire une visite du matin à Brissey, qui, grâce à son extraordinaire entente du comfort domestique, était installé de toutes pièces dans son nouveau logement, jusqu'à faire penser qu'il y avait demeuré des mois. Du fond de son cabinet de toilette où il était en train de se raser, Brissey pria Gardel de l'attendre un instant. Il y avait des journaux et des cigares sur la table. Gardel ne répondit rien, et Brissey, quoique le meilleur de son attention fût concentré sur les délicates évolutions de son rasoir, trouva ce silence étrange et même impoli.

Le fait est que Gardel, soudainement frappé, était muet, pâle et chancelait.

Sur la table de Brissey, entre un porte-cigares et une cave à liqueurs, il venait de reconnaître la pointe de dentelle de Valentine, mêlée sans pudeur, sans respect, au désordre d'une chambre de garçon. Avec un geste brusque, Gardel se saisit de cette dentelle; s'il avait pu douter un instant, cela ne lui était plus permis, il connaissait ce parfum subtil!

Machinalement, il ploya cette déplorable relique, et il allait la mettre dans sa poche, quand Brissey, qui suivait dans la glace tous ses mouvements, se présenta et lui dit:

— Ça, mon cher, que faites-vous là?

— Il fallait me dire, murmura Gardel, froid et sombre, que vous étiez son amant; cela m'aurait évité un

ridicule immense. Je vous en eusse été bien reconnaissant, je vous assure.

— De qui fallait-il vous dire que je suis l'amant, Gardel ?

— Ne vous moquez pas de moi... je suis hors d'état de me venger... Et il remit à la place où il l'avait pris l'objet accusateur.

— Hé quoi ! c'est ce chiffon qui vous désole... Allons, puisque vous m'y forcez, je vais vous en dire l'histoire.

— Brissey, vous êtes bien, grâce à la date d'une amitié jadis plus compatissante, le seul homme que j'eusse accepté pour témoin d'une situation pareille. Votre devoir est de m'aider, au moins, à l'abréger.

— Mon ami, répondit Brissey avec son éternel sourire de gentleman, mon cher Gardel, veuillez du moins me rendre ce qui ne vous appartient pas, et ne m'appartient guère davantage. Cette dentelle est la propriété d'une dame de notre connaissance, qui, durant un bal que vous savez, l'a égarée dans mon voisinage tandis qu'elle dansait. Je l'ai ramassée, et, par plaisanterie, gardée quelques jours.

— Je vous remercie, Brissey, du bon mouvement de cœur qui vous fait me parler ainsi. Je n'avais pas eu besoin d'attendre jusqu'aujourd'hui pour savoir que vous êtes tout à fait incapable de nuire à une femme.

— Si vous le prenez sur ce ton, objecta Brissey très-grave, je change le mien, et je vous donne ma parole que je ne mets pas le pied une fois l'an chez la propriétaire de cette dentelle, qu'elle ignore ma demeure, enfin, que si cet objet n'est pas tombé entre mes mains rigou-

reusement ainsi que je viens de le conter, il s'en faut de deux ou trois mots seulement qui n'altèrent pas le sens du texte primitif. Écoutez: mes histoires sont toujours courtes.

Gardel prit la main de Brissey et la serra.

— Je vais être indiscret, continua ce dernier, et révéler ce que je devrais taire, mais, franchement aussi, je vous vois trop désolé et le soin d'une réputation injustement soupçonnée exige que je parle. Valentine, nièce de M. Thibaud, est un peu ma cousine, un peu mon amie, et nous nous connaissons depuis toujours, tout en ne nous rencontrant que dans les grands dîners de famille. Nos rapports sont affectueux, vous l'avez pu voir. Cela tient à un aveu que cette gracieuse personne daigna me faire, environ trois ans après que j'eus atteint ma majorité, aveu flatteur pour l'ami, mais décourageant pour l'amoureux, à savoir qu'elle se trouvait toujours fort à l'aise avec moi, que je ne l'intimidais jamais. Elle avait dix-sept ans alors. On la maria bientôt à l'un de ses parents, qui ne survécut pas plus de deux ans à la cérémonie. Valentine n'est pas riche, et demeure chez une de ses tantes, sœur de Thibaud, vieille fille très-sévère. A certains jours j'affecte sur Valentine une sorte d'autorité ombrageuse: mon amitié sincère, fraternelle pour cette jeune parente, mêlée d'une sollicitude inspirée par sa position exceptionnelle, est l'excuse de ces échappées d'indiscrétion. J'ai dit *situation exceptionnelle* : si belle, presque libre, un peu sentimentale, il m'en coûterait de la savoir jamais malheureuse. A vous parler net, je ne me méfiais pas de vous, en vous présentant chez mon administrateur. Votre passé livré à la réflexion, votre éloignement des galanteries mondaines, votre indifférence aux séductions de passage, étaient pour moi autant de sûrs garants qu'à peine Valentine serait re-

marquée par vous ; mais lorsque je vous vis si soudainement saisi d'amour pour elle, et que je la vis montrer tant de plaisir à votre voisinage, j'en ressentis une impression pénible, et même j'eus peur. Je devine que cette portion de mon récit vous intéresse moins que l'histoire de la dentelle, à laquelle vous avez hâte que je revienne. La vérité est que cette dentelle, se détachant de son front à cause d'une épingle perdue, tomba près de moi. Je m'en emparai, et lorsqu'elle vint la réclamer, je refusai, par manière de jeu, de la lui rendre. — Voleur! me dit-elle, moitié plaisantant. — La preuve que je ne suis pas un voleur, madame, répondis-je, c'est que mon intention n'est pas de garder cet objet, mais de prier quelqu'un de vous le remettre. — Vous êtes, de plus, un impertinent, ajouta-t-elle en finissant ; et elle ne m'adressa plus la parole de toute la soirée.

— Depuis, conclut Brissey, j'avais totalement oublié, je vous le jure, ce chiffon qui reposait dans une poche de mon habit.

— A ce compte, Brissey, mon cher Brissey, vous croyez qu'elle m'aimerait ?

— A tout prendre, elle a une façon charmante de vous haïr ; dites, ne m'accompagnerez-vous pas encore demain chez Thibaud, vous savez que c'est son jour, et que vous avez vos entrées ?

— M. Thibaud ne soupçonne-t-il rien?

— M. Thibaud prétendra qu'il n'a jamais rêvé que vous pour neveu, si Valentine vous accepte ; et si elle le priait de ne plus vous recevoir, il ne vous aurait jamais connu.

— Alors, Brissey, pourquoi avez-vous quitté notre maison ?

— Parce que la propriétaire s'était on ne plus nettement expliquée, elle a dit en votre présence que son pa-

villon ne pouvait convenir qu'à deux amis ou bien à un ménage, c'est clair.

Le sixième jeudi de M. Thibaud, après celui où notre héros rencontra pour la première fois Valentine, donna lieu à des couplets de circonstance, où le mot de *Gardel* répété rimait avec *fidèle*.

UN

SUJET DE ROMAN

I

Vers la fin du mois de septembre 186.., un jeune homme de vingt-sept à trente ans arriva à la gare du Nord, à sept heures du matin, et y prit son billet pour Douai. Il eut strictement le temps de faire inscrire son bagage et de monter en wagon. On eût dit que le train l'avait attendu pour partir.

Au premier mouvement qu'il fit après s'être assis, on devinait un de ces hommes heureusement équilibrés, qui ne sont jamais en peine de l'emploi d'une minute. Il tira de ses poches un volume, un carnet, un crayon ; mais tout annonçait qu'il était plus disposé à écrire qu'à lire, car le volume avait peu à peu glissé de sa main sur la place voisine, restée libre. Quant au jeune voyageur, il avait le front penché sur son petit cahier, dans l'attitude de la composition.

En réalité, il venait de s'endormir du plus doux som-

meil, ce qui est très-pardonnable quand on s'est mis au lit à deux heures du matin pour en sortir à six.

Si nous abusions de ce sommeil pour décrire le trajet? Il est bien connu toutefois. Que montrer de nouveau, même au Parisien le moins nomade, depuis cet adorablement mélancolique Chantilly, jusqu'à la capitale de la Picardie? C'est toujours presque l'Ile-de-France, et l'ombre de Paris vous suit jusqu'aux abords d'Amiens.

L'intérêt véritable, l'intérêt nouveau de changement atmosphérique et géologique, se révèle seulement à quelques lieues au delà de Longueau, et dès Arras on peut voir où l'on va. Les toits fumants des usines se multiplient à travers la campagne et remplissent le panorama des villes. Douai même, où nous allons, Douai, centre d'académie, de magistrature, de couvents, de vieille noblesse; Douai, la ville aux rues claustrales et verdoyantes, la ville du *chercheur d'absolu*, n'en relève pas moins de la géographie industrielle par le grand nombre de charbonnages et de distilleries qui l'enserrent... et au cœur même de la ville une sérieuse activité marchande se déploie et circule sous ce masque de raideur parlementaire.

Les villes importantes de cette région de la France ont gardé si distincte leur vieille physionomie, que Douai, située seulement à dix lieues de Lille, le classique chef-lieu de la province, en est très-éloigné de plusieurs façons.

Le personnage que nous conduisons à Douai mérite bien aussi un mot de présentation. C'est un amateur, un dilettante peu répandu dans le public, mais très-estimé dans le monde artistique et littéraire, et ayant sa place dans le grand monde. Il a nom M. de Monestreux.

Au contraire de tout homme que l'on voit prendre le

train pour s'éloigner de Paris au commencement d'une histoire, ce n'était pas certes le dégoût de Paris qui faisait voyager celui-ci. Loin d'être capable d'un pareil dégoût, Monestreux, quoique né loin du boulevard, était passionnément Parisien. Il avait de la reconnaissance et de la tendresse rien que pour l'air de Paris, pour ce qu'on voit et ce qu'on entend, pour ce qu'on désire et ce qu'on pense, pour ce que l'on hait et ce que l'on pardonne, pour ce qu'on ne dit pas et même pour ce qu'on dit à Paris. Il aimait la ville de jour et de nuit, dans la rue et dans les maisons. Sans avoir besoin de se mettre à la croisée, ni de causer avec personne, rien qu'en ouvrant les yeux au réveil, il se sentait à Paris, qu'il aimait d'amour et d'amitié, la ville unique, la ville homme et femme, la ville esprit, la ville bonté. Sortant du théâtre passé minuit, et regagnant seul (après avoir vagué sur le boulevard une demi-heure au bras d'un ami) les hauteurs de la rue des Martyrs, son cœur et sa mémoire jouissaient d'une suprême vue de Paris. Car c'était une jouissance réelle et toujours vive qu'il ressentait à considérer la ville sous tous ses aspects, d'une stalle d'orchestre de l'Opéra ou des monticules du Père-Lachaise. Cet amour embrassait même le passé. Il arrivait quelquefois à Monestreux de prendre le train de banlieue et d'aller rêver dans la solennelle avenue d'Écouen, un volume des *Oraisons funèbres* en poche. Le soir, il se retrouvait dans un salon resplendissant de sourires et d'épaules comme on n'en fait qu'ici. Le lendemain on le surprenait à dévorer, des balcons du Louvre, cette perspective divine faite du double cours de la Seine, du palais de saint Louis et de cette île fameuse, âme légendaire de notre Paris, si loin des légendes.

Bref, M. de Monestreux était un homme rare de notre temps, qui trouvait son bonheur à voler d'instinct

vers ce qui conserve et augmente le domaine moral : les grands souvenirs, les grandes espérances, la moralité du beau. Mais cette nature si généreuse ne l'était pas que dans ses tressaillements et ses plaisirs. La vérité, la justice, le dévouement avaient des autels dans son cœur, neuf comme celui d'une vierge et que nul faux amour n'avait aigri de son fiel. Une belle action l'enthousiasmait plus qu'un beau discours ; un cri de l'âme charmait plus cet idolâtre de mélodies que les plus beaux chants des deux grandes écoles. Çà, que venait faire à Douai ce modèle de toutes les vertus ? Il est temps de le dire.

II

Dix jours avant ce voyage, Monestreux, passant sur le boulevard en face du café Riche, fut averti par un garçon qu'on le demandait dans la salle du restaurant. Il y entra et tomba dans les bras de son plus cher camarade de Rollin, Max Delyvois, attablé pour déjeuner. Les deux amis ne s'étaient pas revus depuis l'École de droit.

— Tu vois que je t'attendais, fit Max en signalant à Monestreux les dimensions hospitalières d'une sole à la normande que justement on lui servait.

— Merci, j'ai déjeuné. Tant mieux, d'ailleurs ; je t'en questionnerai plus à mon aise.

— Que deviens-tu donc, mon cher Monestreux ? Je vois souvent ton nom dans le journal ; mais j'ai si peu le temps de lire pour mon plaisir ! Je suis encore, je

serai jusqu'à la fin avocat à Douai..... tu sais bien..... Douai?

Monestreux n'avait passé, dans toute sa vie, que trente heures à Douai. Il ne les y avait pas consacrées à l'étude de la société, ni aux collections... Il était venu là, non pour rien examiner, mais pour être examiné lui-même. La formalité du baccalauréat accomplie, il s'en était allé.

— Oui, à Douai, mon cher Monestreux, et, pour le prix d'une cellule rue Laffitte, j'ai là-bas tout un couvent. La chambre d'ami donne sur une quasi-forêt à peu près vierge. Accours te retremper dans cette nature primitive.

— Ai-je vraiment l'air si fané? dit Monestreux; nous en reparlerons. Toi, tu portes bien tes veilles, beaucoup d'affaires, à ce qu'on dit?

— Les assises ouvrent le 18 de ce mois; je plaide pour la Michaëli. Un dramatique accident où l'on voudrait trouver un sombre mystère. Mais tu n'as pas l'air d'être au courant?

— J'ai voyagé cet été assez loin; pourtant j'ai quelque idée d'avoir lu dans un numéro des *Débats* égaré à Prague qu'une chanteuse au nom en *i*, de passage à Douai, était prévenue d'un meurtre commis dans l'hôtel où elle venait de descendre. Est-ce bien cela?

— Oui, mais *cela* n'est que le squelette absolument décharné de l'affaire. C'est la mise en scène qui est superbe. Figure-toi notre salle des concerts resplendissante de cinq cents becs de gaz, l'aristocratie féminine de l'arrondissement au grand complet et toutes voiles dehors, les autorités avec leurs croix françaises et étrangères, les colonels, le sous-préfet, les présidents, les conseillers, les procureurs, les avocats, les avoués, les

notaires, tous reluisants de sourires. L'orchestre vient de jouer une ou deux ouvertures pour amuser le tapis ; on n'attend plus que la Michaëli ! Il se fait un mouvement sur l'estrade... c'est elle ! Non, ce n'est pas elle... c'est un habit noir, secrétaire perpétuel de la commission organisatrice des concerts, qui s'avance au milieu d'un groupe ahuri, salue, et dit :

« Mesdames, Messieurs, un événement soudain et des plus graves vient empêcher notre concert en interdisant absolument à la cantatrice attendue de paraître devant vous. »

— Tu vois d'ici l'effet? La Michaëli, sans être arrivée à la gloire, avait paru avec succès sur les grandes scènes de New-York, de Londres et de Vienne. Or, si l'on n'obtient cette consécration, tyrannique j'en conviens, mais nécessaire et décisive de la vogue parisienne, toute autre célébrité équivaut seulement à ne pas être tout à fait inconnu. Pourquoi Paris avait-il fait défaut jusque-là à ce talent réel, rehaussé d'une aimable beauté? J'ignore les causes de ce *desideratum*. La Michaëli est une personne taciturne et même un peu farouche. Elle n'a peut-être pas de l'esprit dans l'acception française du mot; mais c'est un séduisant et solide caractère. J'ignore si on doit l'aimer à première vue (j'ai perdu la notion des coups de foudre, et je ne m'occupe pas d'amour), mais je concevrais qu'on s'attachât à elle passionnément, à cause de son air inaccessible aux séductions vulgaires. Tu as toujours aimé les types; profite de l'occasion, et viens-t'en réjouir la Thébaïde d'un vieil ami. Tu as douze jours pour te préparer. Est-ce dit?

Et sur la réponse affirmative de Monestreux, Delyvois lui broya les mains en le remerciant de cette voix chaude qu'on n'oubliait pas.

A Paris, un million de personnes eussent passé sur le boulevard, à dix pas de Me Delyvois en train de déjeuner derrière les vitres du café Riche, sans s'inquiéter autrement du personnage. Mais à Douai, *chez lui*, Max était une étoile de première grandeur, et il ne paraissait pas dans la rue sans que les gens se le montrassent. L'un des plus jeunes avocats de ce renommé barreau, il en était l'orgueil et l'espérance. Il avait posé comme un rayon de jeune gloire sur ce vieil honneur. Sa parole était imagée et précise, spirituelle et chaleureuse. L'étendue rare de ses connaissances et sa verve d'à-propos lui fournissaient des épisodes, des analogies, des leçons qui flattaient le public, émerveillaient la jeunesse et posaient un rapide éclair de plaisir sur les figures ennuyées du tribunal.

Au criminel, il répudiait sans merci ces évocations, ces prosopopées banales, devant lesquelles ne reculent pas cependant des maîtres illustres et fortunés. En débutant, il était tacticien et froid, mais d'une pureté exquise et ne se répétant jamais. Puis, lorsqu'il avait exposé comme il le voulait son récit et sa persuasion, ses dernières raisons éclataient comme des ordres irrésistibles de la conscience, comme des soulèvements océaniques de la vérité. Dans ces moments-là, il était sûr de gagner devant le jury une cause gagnée devant le sévère juge intérieur qu'il portait en lui. Mais s'il triomphait à ces grandes passes du droit contre la lettre exclusive du texte, il savait ailleurs, du tableau pitoyable des chances inégales de la vie, faire jaillir la miséricorde.

Cet homme n'eût pas manqué de devenir célèbre à Paris, où tant d'autres le sont devenus à moins de frais... et de talent; mais la piété d'un immortel souvenir (une fiancée morte à vingt ans) le fixait à Douai. Il avait

adoré cette jeune fille au point d'être toujours regardé comme un fils par les parents de la morte. Il s'imaginait ne l'avoir point quittée, et le soir, en travaillant de longues heures à la lampe, il croyait sentir sur son front penché la caresse parfumée de ses boucles flottantes. Enfin, dernière et bourgeoise raison, Delyvois était trop un homme d'habitudes pour être agréablement attiré par cet intarissable imprévu qui est le premier charme de Paris.

III

Monestreux vint donc au jour fixé sonner à la porte de Delyvois. Le Parisien se vit, à la seule physionomie du domestique qui lui ouvrit, accueilli en hôte désiré, attendu, et à propos duquel les recommandations avaient dû pleuvoir dans la maison depuis trois jours. On introduisit Monestreux dans le cabinet de l'avocat. Les honneurs lui en furent faits par un jeune secrétaire, qui le salua vivement de son nom avant même qu'il l'eût dit. Ce secrétaire d'avocat était un passionné romantique de dix-sept à dix-neuf ans, à la fois timide et enthousiaste, qui témoigna de tous les manuscrits refoulés au fond de... son pupitre par son émotion à l'aspect d'un écrivain imprimé. Ce noble enfant éprouvait envers une notabilité de l'intelligence et des lettres ce que d'autres éprouvent devant les banquiers, les agents de change, les drapiers riches. Tous les goûts sont dans la nature.

— Ah ! monsieur de Monestreux, le patron sera bien heureux que vous ne l'ayez pas oublié; on ne parle que

de vous ici depuis quinze jours. Excusez Me Delyvois d'une absence forcée, il est en conférence avec mademoiselle Michaëli.

— J'ai mal pris mon temps pour tomber chez lui ; la veille d'une aussi grave affaire, ses minutes mêmes doivent être comptées.

— Pardon, monsieur, votre visite ne saurait, quoi qu'il arrive, tomber mal. D'ailleurs, lorsque Me Delyvois travaille le mieux, ce n'est pas quand il est plongé dans un dossier, c'est quand il va de ci de là dans la maison, en murmurant un air ou en regardant ses gravures. Vous le verrez ce soir, et jusqu'à demain matin, si vous voulez causer et rire, et pendant tout ce temps-là il travaillera.

— Qu'est-il survenu de nouveau dans l'affaire ?

— Si monsieur de Monestreux n'est pas tout à fait au courant, j'aurai l'honneur de le renseigner; mais ce n'est pas la peine, voici le patron.

Certes on n'eût pas deviné un homme chargé du poids d'un mystère à dévoiler dans l'air rayonnant de Delyvois à la vue de Monestreux.

— C'est beau ! c'est grand ! fit-il après l'avoir embrassé, et parodiant gaiement les intonations de théâtre. Je proclamerai partout que la bonne foi, bannie des hameaux, s'est réfugiée à Paris. Une chose m'étonne, c'est qu'il reste un seul morceau de toi, à voir comme ce jeune clerc te mange des yeux. Mais, pardon, j'ai oublié de te le présenter. Monsieur n'est pas un homme, c'est un arsenal de strophes et de drames lyriques. Allons, jeune enthousiaste, dit Delyvois au petit secrétaire rouge de plaisir, viens déjeuner avec nous.

IV

Ils se rendirent donc à trois dans la salle à manger, pièce très-vaste, donnant sur la quasi-forêt presque vierge annoncée par Delyvois, et ornée de quatre grands cadres renfermant des gravures d'histoire locale. Un menu varié, et témoignant de la sollicitude expérimentée d'une vieille cuisinière flamande, y attendait les convives. Mais Monestreux n'était pas venu de si loin uniquement pour faire un bon déjeuner, et l'avocat satisfit au plus vif désir de son hôte, en prenant presque aussitôt la parole.

— Nous en étions, dit-il, restés au moment où notre société atterrée vient d'évacuer la salle des concerts, à l'annonce que la Michaëli se trouve empêchée par les raisons les plus graves de répondre à l'attente du public. Songe, mon ami, que de grandes affiches couvrant tous les murs de la ville nous promettaient l'artiste depuis un mois. Nos rares dilettanti en parlaient comme d'une merveille. Mais arrivons au drame. La Michaëli, qui voyage ordinairement avec une *humble amie* (style anglais), à la fois dame de compagnie, habilleuse, lectrice, nous était arrivée seule, dérogation à ses habitudes causée par ce fait que la compagne ordinaire de l'artiste était tombée malade dans l'hôtel à Bruxelles, où sa maîtresse, forcée de se rendre sur-le-champ à Douai, avait dû la laisser. Cette personne, rétablie de son indisposition, nous est en effet arrivée le lendemain de l'événement; mais en retrouvant sa dame dans des conditions aussi imprévues, elle a éprouvé une rechute, et

depuis elle est allée mourir chez les siens, aux environs de Bonn, en Prusse. Le logement de la Michaëli à l'hôtel de Douai se composait d'un salon et d'une chambre à coucher au premier étage. A peine arrivée, vers midi, je crois, l'artiste se rendit à la salle des concerts pour répéter à l'orchestre, et vers quatre heures elle rentra à l'hôtel, après s'être excusée, en arguant de la fatigue, auprès de messieurs de la commission qui l'avaient invitée à dîner. Elle venait, en effet, de faire d'une seule traite, sauf l'arrêt à Bruxelles, le voyage de Berlin à Douai.

La veille de ce jour néfaste, et dans le même hôtel où logeait la Michaëli, était descendu un homme d'environ trente-huit ans, sans relations à Douai, bien que pour prendre contenance aux yeux de l'hôtelier il eût invoqué des rapports d'amitié tout à fait imaginaires avec plusieurs officiers d'artillerie et même quelques membres de notre barreau.

Donc la Michaëli venait de rentrer. Après un repas des plus modestes, elle préparait sa toilette de concert, lorsque, vers six heures environ, on entendit au premier étage, où la cantatrice devait être seule pour le moment, ce bruit sinistre stéréotypé dans les journaux : *Chute d'un corps*, suivi d'un appel convulsif de la sonnette. L'hôtelier en personne, escorté de toute sa maison, s'empressa d'accourir. En travers de la porte à demi ouverte du salon de l'artiste gisait, insensible, le voyageur inconnu de la veille, tandis que, debout auprès de l'homme terrassé, les vêtements en désordre, les cheveux dénoués sur ses épaules nues, hébétée par la promptitude foudroyante de cette catastrophe, la Michaëli brandissait encore un massif chandelier. Tu devines l'effet de ce tableau sur le léthargique personnel d'un hôtel de Douai, dont le claustral silence n'est rompu tous les six mois

que par le punch et les chansons des bacheliers reçus du jour.

On levait les bras; on poussait des : « Mon Dieu, Seigneur ! » Enfin, parmi tous ces ahuris, on trouva deux êtres assez lucides encore, l'un pour courir chercher un médecin, l'autre pour relever l'homme étendu par terre. Comme on allait asseoir cette espèce de cadavre sur un fauteuil de son salon, la Michaëli s'écria :

« — Pas ici, pas chez moi... je ne veux pas ! »

L'hôtelier, ce même monsieur qui tout à l'heure ne parlait à l'artiste que son bonnet de velours à la hauteur du genou, osa maintenant lui dire :

« — Mademoiselle, il n'y a plus de chez vous dorénavant, jusqu'à la décision de la justice.

« — Sortez ! » lui dit la Michaëli avec un geste qui fit voir trouble à l'imbécile.

Il sortit, mais pour revenir plus tard en compagnie du commissaire de police. Cette visite fut heureusement précédée de celle du médecin, savant d'un ordre distingué et philosophe rare.

Cependant, on avait transporté dans sa chambre, au second étage, et déposé sur son lit l'étranger toujours insensible. La dépression frontale, la pâleur incomparable et les autres signes de la mort couvraient son visage. Un très-faible gémissement trahissait seul un reste insignifiant de souffle vital.

Le docteur Gretrin, outre son mérite professionnel, est un mélomane enragé, naturellement tendre pour les artistes lyriques, et qui s'imaginait n'avoir été mandé qu'à propos d'un scandale ou d'un accident. Il n'eut pas plus tôt jeté un regard vers le lit, que son air habituel de bonhomie railleuse s'altéra gravement.

« — Mais c'est là un homme tout à fait perdu ! » dit-il.

Autre description d'horreur générale que j'abandonne au ministère public.

Le docteur prit les mains du moribond, lui inspecta la tête, n'y aperçut d'abord aucune lésion, et finit par découvrir, dans la région de l'occiput, des traces de froissement, d'où ne s'échappait même pas d'ailleurs le plus maigre filet de sang. Alors il se retourna vers l'hôtelier et sa suite :

« — Qui est-ce qui m'a dit avoir *vu* cette demoiselle asséner le coup de chandelier ? Qui l'a *vu*, vous entendez ? » répéta le docteur s'adressant plus particulièrement au garçon qui l'avait été quérir et qui l'avait renseigné chemin faisant à sa manière.

La moindre affaire en justice, mon cher camarade, reprit Delyvois, est comme une salle d'anatomie du cœur humain. Le garçon, mis si catégoriquement en demeure de déclarer s'il avait vu, balbutia et finit par attester que c'était absolument *tout comme* s'il avait vu, lui, *le patron* et *les autres*... car lorsqu'ils étaient tous arrivés, *le monsieur* ne faisait que de tomber, et *la dame* tenait son chandelier en l'air *comme ça*.

Le docteur regarda froidement et longtemps cet être trembleur, mais entêté.

« — Je crois, moi, lui dit-il, que vous avez vu seulement l'homme étendu par terre. Voyons, montrez-nous tous successivement comment la dame vous est apparue tenant le chandelier. »

Les gens de cette classe ont comme d'héréditaires et natives préventions contre les interrogatoires des médecins et des juges. Aussi, tandis que leur collègue en veste s'émiettait positivement sous l'œil du docteur, tous les *autres* le criblaient de regards dont le moins indigné voulait dire :

« — Est-ce que cet animal-là n'aurait pas pu se taire

et faire l'hébété comme nous, au lieu de faire celui qui sait tout, à son ordinaire ? A présent, le voici en de méchantes mains, et Dieu sait où ils vont le mener avec ses *oui* et ses *non*. Heureux si on ne le garde pas comme complice ! »

J'ignore si le docteur démêla cette préoccupation sur les physionomies de l'assistance ; mais, dans ce cas, il y compatit médiocrement, car voici ses dernières paroles à l'auditoire, grossi, en dernier lieu, des femmes de chambre et du personnel de la cuisine :

« — Je crois bien faire en vous invitant à fixer nettement vos souvenirs, car vous serez probablement *tous* interrogés.

« — C'est trop fort ! s'écria l'une des femmes ; on voit bien que nous ne sommes plus en 48 !... Tenez, monsieur Gretrin, moi, par exemple, poursuivit la vivace commère, est-ce que rien que de me regarder il ne sort pas clair comme le jour que je n'ai rien *vu* ? Eh bien, monsieur Gretrin, ce grand benêt-là n'en a pas vu plus que moi, ni que vous, ni que *les autres ;* seulement c'est bête, il faut que ça jacasse, que ça paraisse... Est-ce qu'il ne ferait pas mieux de se taire et de se marier quand il l'a promis ? »

Sensible à l'énergie et à l'humour, M. Gretrin sourit à l'interpellatrice et adressa ce *finale* au groupe consterné et hésitant :

« — Mes amis, chacune de vos paroles a désormais une importance. Une seule mal interprétée peut changer en crime le résultat d'un simple accident. Car telle est ma conviction, malgré votre histoire de chandelier en bronze, l'homme n'est pas mort d'un coup porté par une main étrangère, ni de l'imperceptible lésion qu'il s'est faite en tombant à la renverse, mais d'une congestion cérébrale qui a accompagné ou précédé la chute. »

V

— Tu n'es pas, continua Me Delyvois, prenant directement à partie Monestreux, qui l'écoutait avec religion, tu n'es pas sans avoir été quelquefois étonné, agacé même, à la lecture d'un procès criminel, de l'apparente puérilité de certaines questions du parquet ou de la cour aux témoins. Mais on ne saura jamais, vieil ami, comme la plus simple vérité, je ne dis pas de l'ordre moral, mais platement de fait, est difficile à établir. Les témoins sont, ou bien des gens de la classe aisée qui tâchent surtout de ne pas se commettre, ou bien des paysans qui finassent, se volatilisent, s'évadent, ou bien des crétins qui ne se rendent pas compte à eux-mêmes des choses les plus claires et dont tous les contingents d'informations se réduisent à ceci : *P'têt' qu'oui, p'têt' qu'non.*

Le commissaire de police, arrivé dix minutes après le médecin, essaya tout aussi inutilement que lui de tirer un mot de la victime ou de se faire entendre d'elle. Il recueillit sur place les impressions raisonnées du docteur Gretrin, établissant que le fait de la mort lui-même était dû à des causes où la violence d'une main étrangère n'entrait pour rien. Il recueillit de même les témoignages des gens de l'hôtel, unanimes à déclarer que la chute du corps avait eu lieu sur le seuil du salon de Mlle Michaëli, surprise elle-même, debout près de l'homme terrassé, dans l'attitude propre à l'accomplissement d'un acte de violence désespéré.

On allait probablement obtenir quelque lumière de

la déposition de cette dernière personne. L'officier de police, suivi du docteur Grétrin, qui se sentait agité d'un certain trouble, malgré la rectitude de ses conclusions professionnelles, se rendit chez la Michaëli. Notre docteur avait compté saluer la cantatrice à cette même heure dans un autre lieu et dans des circonstances tout autres aussi. Il se trouvait comme personnellement entamé par cette tragique déconvenue. Membre influent du cercle orphéonique, il avait eu sa grande part d'initiative dans le concert empêché par un obstacle sanglant. Disciple favori d'Orfila, M. Grétrin cultivait à Douai sa tradition mélomane. Il ne se voyait pas abordant une *prima-donna* autrement que pour lui baiser la main, la complimenter et la prier d'honorer et d'embellir de sa présence le souper de la commission.

La Michaëli reçut ces deux messieurs avec un calme parfait. Elle avait repris sa toilette de ville et serré les apprêts de celle qui avait été si déplorablement interrompue. Les deux visiteurs dominaient assez mal leur embarras. Ils s'annoncèrent avec une irréprochable courtoisie et traitèrent la jeune artiste en femme du monde, à laquelle ils seraient venus témoigner leurs regrets de la trouver mêlée à un pareil esclandre.

« — Eh bien, Messieurs, leur dit-elle, on ne m'entendra pas à votre concert ! »

Le docteur Grétrin — nul n'est parfait — laissa cours d'abord à un furieux désappointement, et s'écria :

« — Au nom du ciel, Madame, que signifient cet homme mort à votre porte et votre sang-froid extraordinaire ? C'est seulement comme médecin que je vous interroge. »

La Michaëli eut un frisson.

« — Eh quoi, Monsieur, vous êtes médecin... et vous me dites que cet homme est mort ?

« — Expliquez-nous du moins.....

« — Eh bien, Messieurs, voici tout ce que, sans pouvoir y ajouter ni en retrancher un seul mot, j'ai à vous dire sur ce sujet. Je venais de rentrer chez moi, et, dans la pièce même où nous causons, je préparais ma toilette pour ce soir. Sans que j'eusse entendu marcher dans le corridor, on frappa de petits coups à la porte. Persuadée que c'était la femme de chambre qui me rapportait divers objets que je l'avais priée d'acheter en ville, je dis : « Entrez ! » sans me retourner vers la personne, qui entra en effet. J'étais devant la glace à me coiffer. Je vis alors dans cette glace se mouvoir la forme d'un homme. Tout en s'avançant, il souriait d'une façon hideuse et les bras ouverts comme pour m'enlacer. Je me retournai pleine d'effroi. D'une main, il tenta de me fermer la bouche ; mais l'horreur et le dégoût avaient vaincu ma stupeur. Je m'armai du premier objet à ma portée, un bougeoir massif en bronze, et je forçai cet homme à reculer jusqu'à ce qu'il tombât sur le seuil de ma porte. Alors, j'ai appelé ; voilà tout. »

Maintenant, continua Delyvois, s'adressant de nouveau à Monestreux, rendu profondément songeur par cet étrange récit, comment fut accueillie, crois-tu, cette déclaration si simple, si naturelle ? Le docteur Grétrin et le commissaire de police l'eussent volontiers tenue pour suffisante ; mais, d'une part, un personnage mystérieux venait de perdre la vie dans des circonstances dramatiques ; d'autre part, la ville tout entière devait renoncer à un plaisir sur lequel elle comptait depuis longtemps. Et cependant la Michaëli se tenait là, devant eux, calme, impassible, refusant même d'offrir aux plus désappointés, à défaut du concert, la moindre lueur sur

le ténébreux secret qu'il ne pouvait manquer d'y avoir au fond de cette aventure.

Car tout le mal, poursuivit l'avocat, vient de cette disposition de la masse des gens à vouloir quand même du drame et du mystère. La personnalité étrangère de la Michaëli, sa profession d'artiste, son refus de dîner avec la commission du cercle orphéonique, l'impossibilité d'obtenir aucun renseignement sur l'homme mort dont personne ne réclama la dépouille et ne parut remarquer la disparition, l'opiniâtreté irritante du vulgaire à refuser d'admettre que la cantatrice n'en sût pas plus long que le reste du monde sur ce personnage énigmatique, sa réserve hautaine et nerveuse dans le cabinet du juge d'instruction, toutes ces pitoyables niaiseries firent un mauvais cortége à la pauvre femme. Il fallut aussi compter avec l'opinion d'un pays de buveurs de bière, peu galants, défavorables aux femmes et nullement admirateurs de ces éclats d'énergie individuelle. Bref, la Michaëli fut tenue d'avoir à répondre aux prochaines assises d'une accusation de meurtre sur la personne d'un voyageur. Elle me chargea de sa défense, que j'acceptai avec empressement. En te disant à Paris que toi, qui aimes les types, tu en trouverais ici un selon ton cœur, je n'ai pas tout dit. Ce type est une sérénité, une franchise simple, qui déconcertent et humilient ceux-là mêmes qui se croyaient les moins hypocrites. L'autre jour, avec sa naïveté d'enfant et d'Italienne, elle m'a presque arraché des larmes ; juges-en :

« — La vie n'est pas égale pour tout le monde, Monsieur l'avocat, me dit-elle, et les hommes n'avaient pas le droit d'être sévères pour moi, qui n'ai pas fait de mal. Mon enfance n'a été qu'une suite de deuils ; ma jeunesse fut littéralement vouée à un travail et à un art qui sont tous mes amours, qui sont toute ma

famille et auxquels je voulais purement consacrer ma vie. Je hais le tapage et les rumeurs ; je rêvais que l'on ne sût de moi, pour ainsi dire, que le *nom de ma voix*. Qu'arrive-t-il ? Il arrive que, pour jamais, l'artiste loyale, petite ou grande, qui était dans moi, va s'effacer derrière l'héroïne d'une grossière tragédie. Avant cela, j'étais gaie comme l'aurore. Mon cœur est neuf et innocent. Eh bien, dites-moi, si ce cœur avait été promis (grâce à Dieu, il est libre !), quel homme assez dégagé des pressions tyranniques de votre atmosphère d'idées courantes soutiendra que mon honneur, que ma vertu même, n'ont pas été atteints par un événement matériel de l'ordre le plus imprévu, le plus inévitable, le plus fortuit ? Cela est triste, Monsieur l'avocat ; tout le monde est vraiment loin de n'être pas malheureux : il ne suffit pas d'avoir l'âme simple ; et le plus obscur, la plus modeste sont quelquefois les plus maltraités par les violences de la destinée. »

— C'est plaisir, mon cher Monestreux, ajouta Delyvois, d'avoir un auditeur de ta sorte. Je n'ai jamais obtenu de visage plus recueilli ni d'attention plus flatteuse.

Monestreux, l'homme au cœur épris avant tout de la vérité et de la beauté morale, que nous avons essayé de dépeindre, avait été, en effet, beaucoup plus touché encore qu'il ne le laissait voir par le récit de Delyvois, et sa pensée ne pouvait plus se séparer de la gracieuse créature, si calme, et appréciant avec une aussi belle résignation les injustices de la vie au sein de cette irritante épreuve. Il se représenta la Michaëli dédaigneuse, mais douce, renonçant à une carrière aimée, afin de ne rien devoir au scandale même le plus involontaire, et résolue à enfouir dans le silence un nom que le brutal flamboiement des causes criminelles était venu ravir à la douce clarté de l'art.

Veuillez, de grâce, ne pas confondre un instant Monestreux avec ces Anglais imaginaires que nos humoristes de pacotille se figurent occupés uniquement à offrir leur main et leurs guinées aux empoisonneuses en vue.

D'abord les Anglais excentriques sont et deviennent aussi rares que les Anglais généreux. Nous aimerions plutôt à décrire l'état intime de Monestreux au terme de la narration de Delyvois. Il supplia l'avocat de ne pas négliger pour lui son cabinet de consultation, à la veille d'une aussi intéressante lutte.

Delyvois devait avoir besoin de se recueillir, et quant à lui, Monestreux, il savait on ne peut mieux se suffire et causer avec soi-même ; à quoi Delyvois riposta avec une courtoisie qui faisait fausse route (car décidément Monestreux eût préféré rester seul une heure) que, loin d'entraver son travail, la présence et la conversation de son ami ne pouvaient manquer de lui être aussi utiles qu'agréables. Ils devisèrent donc jusqu'à six heures ; puis arriva le dîner, auquel l'avocat avait invité la plupart des membres du barreau. Pendant le repas, il ne fut guère parlé que de l'affaire du lendemain, et chacun apportait ses suggestions. La chose était surtout traitée en œuvre d'art. Presque tous les convives de Delyvois se trouvaient parmi les désappointés du concert, le soir de l'*accident*. Un certain nombre d'entre eux avaient vu la Michaëli ; tous en parlaient avec enthousiasme et une sorte d'amoureux respect, excepté Delyvois, à demi silencieux, devant Monestreux presque rêveur. Le Parisien, blasé pourtant sur des plaisirs de conversation plus excitants, buvait littéralement avec délices les propos louangeurs de ces inconnus sur une absente. Chose étrange ! Delyvois n'avait point songé à faire, ni Monestreux à demander une description physique de l'artiste.

Tout se passait avec des airs de *veillée des armes* dans cette aventure romanesque, et une seule préoccupation semblait posséder les avocats réunis à la table du jeune maître : c'est qu'ils eussent tous voulu être à sa place, à cause du grand succès incontestable du lendemain. Monestreux, point n'est besoin de le dire, appartenait à un tout autre ordre de pensées. La beauté morale de la Michaëli, la pureté de son malheur, le piquant du mystère, les paroles admiratives échappées à tant de témoins, si différents d'âge et d'humeurs : tout cela avait entouré notre voyageur d'une atmosphère nouvelle et dominante, lorsqu'il gagna son lit dans cette vaste chambre étrangère. Il ne ferma l'œil que vers le matin, ayant passé toute la nuit sur une idée. Il attendit avec une maladive impatience la venue du jour. Jamais ce cœur de mystique, chaste et passionné, n'avait été à ce point rempli et emporté par une pensée, bien qu'il eût souvent battu à se rompre pour des abstractions et des rêves. Aujourd'hui ce n'était plus seulement l'intérêt sympathique justement éveillé en faveur d'un jeune être deux fois victime et de la malechance et de la curiosité... Monestreux sentait trop au fond de lui-même cette curiosité funeste se mêler à une charitable sollicitude, pour trouver le repos dans son lit, devenu intolérable. Il brûlait littéralement de *voir* la Michaëli, satisfaction qu'il était d'ailleurs certain d'obtenir, l'influence de Delyvois lui ayant fait réserver une place au banc des avocats.

VI

Les portes de la salle des séances s'ouvrirent à dix heures. Il est inutile, je crois, d'insister sur l'empresse-

ment des Douaisiens bien posés et de tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux gens de justice, juges, conseillers, avocats, procureurs, à se ruer sur les cartes d'admission pour la fameuse séance. Les femmes à la mode (le mot est élastique et se prête à toutes les latitudes) auraient cru manquer à leur mission sur la terre, en n'achetant pas des plus gracieux sourires envers les plus laids conseillers le droit d'assister à l'aimable cérémonie. Le prétexte était d'ouïr une éloquente plaidoirie de maître Delyvois, le secret espoir d'être vues parmi les privilégiées; mais la raison dominante, le vrai mobile, était la soif de pénétrer un mystère, car on ne voulait pas démordre du mystère. Les hommes étaient surtout curieux de VOIR cette *invisible Michaëli*.

Dans les groupes plus vulgairement impressionnables et qui tiennent à leur cinquième acte, on s'inquiétait, on se demandait s'il n'allait pas arriver quelqu'un au dernier moment, pour représenter la famille ou les amis du défunt et jeter un rayon dans ces ténèbres. Oh! s'il pouvait arriver quelqu'un! D'ailleurs, ce n'était là qu'une envie, une envie folle, mais à peine un espoir. Le plus léger indice de parenté en larmes, la moindre revendication d'aucune sorte au nom d'amis ou d'héritiers, restait toujours à l'état de conjecture.

Donc la séance s'ouvrit selon le cérémonial ordinaire et les us traditionnels. Le président, homme poli et digne, interrogea d'abord la prévenue, dont le premier aspect, il faut, hélas! l'avouer, causa un désappointement de sauvages parmi ce public de civilisés. On s'attendait sans doute à quelque Médée, à une vision farouche, à une sombre chevelure rappelant l'aile du corbeau, que sais-je? à de ténébreux sourcils ombrageant des yeux tapis et menaçants dans leurs orbites comme des cartouches de revolvers. On vit paraître une

femme mignonne et svelte, élégante, onduleuse, fraîche comme le premier sourire d'Ève et comme la blanche écume soulevée par Vénus Astarté à l'aurore du monde. Elle avait les cheveux châtains, le nez éveillé, la tête vive et parisienne, l'œil de velours mordoré. Elle répondit en termes brefs au premier interrogatoire, et quant au reste, elle déclara s'en rapporter sur tous les points à son conseil, maître Delyvois. Les témoins, c'est-à-dire l'hôtelier, son personnel au complet, et divers membres de la commission orphéonique, parurent l'un après l'autre, au nombre de dix-sept. Leurs dépositions successives eussent présenté une fastidieuse monotonie, sans les interventions parfois étonnantes du parquet. Les gens de l'hôtel furent poussés très-avant, notamment sur le chapitre du mystérieux étranger, mort depuis trois mois, qui avait donné un nom probablement imaginaire et auquel nul en ce monde ne s'intéressait.

Quant à la chanteuse, elle avait tout dit dès le premier mot, et elle n'y avait rien ajouté.

Désespérant de rien obtenir de ce côté, l'honorable assistance n'avait plus d'espoir qu'en maître Delyvois. Puisque la Michaëli lui laissait carte blanche et contre-signait d'avance toutes ses déclarations, maître Delyvois ne pouvait se dispenser d'éclairer tous les points laissés jusqu'ici dans l'ombre. Il *nous* devait pour le moins une biographie détaillée de la Michaëli, son origine, ses aventures et *tous* les précédents du drame, le simple accident n'étant admis par personne. Delyvois avait très-justement dit à Monestreux : « La pure et sèche notion du juste et du naturel est, chez la plupart des hommes, presque un fait miraculeux. »

L'avocat, peu soucieux de *travailler* devant un pareil public, se borna à parler la langue de la logique et du bon sens.

Il discuta les témoignages et les vraisemblances; il essaya de faire rougir la *société*, et un peu aussi la justice, d'avoir sacrifié à je ne sais quelles incitations peu honorables la plus pure des femmes, et par sa profession la plus exposée. Il eut presque l'air de leur dire à tous : « Voyons, Messieurs, pour notre honneur, hâtons-nous d'en finir avec ce cruel malentendu; faisons nos excuses à madame, et qu'il ne soit plus question de rien. »

Mais des piquantes révélations attendues, pas un mot.

L'impression générale fut des plus froides; tout avait manqué : l'art, la mise en scène, les coups de théâtre. En un mot, la sensation était nulle, ce qui paraissait être le genre de succès exclusivement ambitionné par maître Delyvois dans cette cause à sensation.

L'essentiel, au point de vue de l'équité, de la raison et du droit, c'est qu'après une délibération relativement courte, le jury émit, à l'unanimité des voix, ce *non* qui est, dans certains cas, un message de vie et d'honneur et rend un souffle libre à des poitrines cruellement oppressées.

Les choses, je le répète, se dénouèrent dans le plus grand calme. Le public, y compris le tribunal, le jury et le parquet, semblait vouloir se tirer avec le moins de bruit possible d'une maladresse. La Michaëli les y aida inconsciemment, mais supérieurement. Elle avait opposé aux agressions et aux menaces du destin le triple airain d'une résignation silencieuse, bien plus probante que cette criarde bravoure dont le siége n'est pas dans le cœur, mais dans le poumon. Elle ne montra pas plus d'exaltation dans le triomphe que d'anxiété pendant la période de lutte. A ses yeux, l'épisode final qui vint rendre officiellement le premier lustre à sa bonne renommée était une formalité qui n'importait qu'au point de vue des journaux et ne réparait rien. Le mal était fait,

puisque le programme de sa vie était déchiré, l'ordre rompu, l'harmonie envolée.

Afin de préserver sa cliente de triviales curiosités, maître Delyvois lui conseilla de patienter quelques heures dans une des salles du Palais, où elle resta en société de son défenseur, de plusieurs autres avocats et de Monestreux, qui lui fut présenté tout spécialement. L'intention de la Michaëli était de gagner Bruxelles le même soir. On demanda à maître Delyvois, visiblement ému, s'il n'avait rien à objecter contre cette résolution. Il avait bien le droit de donner son avis, et la Michaëli semblait ne demander qu'à lui témoigner toute la déférence possible.

A cette idée d'une séparation aussi brusquement prochaine et d'ailleurs inévitable, leurs voix à tous deux s'altérèrent, et la Michaëli semblait retenir difficilement ses larmes. Pendant les conférences journalières de ces deux êtres, il s'était noué d'un cœur à l'autre des liens de réelle sympathie et de profonde amitié, dont ils sentaient, on eût dit pour la première fois, le prix et la douceur, à l'instant de les voir se rompre. Ils éprouvaient tous les deux à l'avance comme une sorte de vide. Un peu plus, ils eussent dit : « C'était le bon temps! »

Il y a mille façons de bonheur, et l'amitié (car j'imagine que jusque-là il s'agissait uniquement d'amitié entre Delyvois et sa cliente) fournit de beaucoup le plus fort appoint à ce nombre, où l'amour apporte seulement, de loin en loin, son unité orageuse.

Les autres avocats s'étant retirés, et la Michaëli restée seule avec son défenseur et Monestreux, Delyvois émit la proposition suivante :

— Je crois avoir trouvé. Je vais commander une voiture qui nous conduira jusqu'à la première station de Belgique. Nous éviterons ainsi les flâneurs et les indis-

crets, qui doivent errer à cette heure autour de la gare. Arrivés où j'ai dit, nous prendrons l'express de Bruxelles, où nous irons, mon ami et moi, vous déposer, si vous le permettez.

C'est dans ces termes que fut présenté, pour la seconde fois, Monestreux, dont le cœur était agité de ces émotions confuses qui annoncent l'approche de l'ennemi.

Mais il sut, pour le moment, rester si bien maître de sa voix et de ses traits, que Delyvois ne devina rien. Tout au plus la Michaëli fut-elle saisie de ce qu'il y avait d'ému, d'intense, de dominateur, d'envahissant dans les moindres paroles du Parisien, qui pendant l'absence assez courte de l'avocat lui parla de musique absolument comme s'il n'était rien arrivé. Il fut ardent, coloré, enthousiaste; on eût dit qu'il faisait sa cour, dans sa loge, à une triomphante reine de l'art ou de la beauté. Le docteur Grétrin, qui vint couper d'une rapide apparition ce duo imprévu, n'avait pas l'air d'avoir encore digéré son concert manqué, et il ne sut trouver que des compliments bizarres.

La Michaëli, qui était restée froidement polie aux élans de Monestreux et à la visite du docteur Grétrin, dont la vue lui rappelait les premières crises de son malheur, parut rayonner de joie au retour de Delyvois. Monestreux n'en fut point jaloux ni surpris, mais un peu heurté. Ils partirent à trois dans la vaste berline. La conversation n'eût pas manqué de devenir bientôt languissante, si la Michaëli, très-désireuse d'entendre parler longuement de Paris, qu'elle n'avait jamais vu et où elle comptait se rendre sans la fatale aventure de l'hôtel, n'eût amené Monestreux sur ce terrain favorable.

VII

Ils arrivèrent à Bruxelles à six heures du soir. Pour les remercier de lui avoir fait la conduite, la chanteuse pria les deux hommes d'accepter son dîner à l'hôtel. Le repas fut cordial, jeune, gai, attendri, charmant. Ils avaient plus de trois heures devant eux, le train pour le nord de la France ne partant qu'à dix heures. Au dessert, la Michaëli dit à Delyvois :

— Monsieur l'avocat, je vous ai bien involontairement privé d'un concert; je vais chanter une dernière fois... pour vous... et aussi pour votre ami. »

Alors elle leur chanta des mélodies autrichiennes qui tinrent sous le charme d'une admiration bienheureuse ces deux hommes, le suprême auditoire de cette Malibran arrêtée dans son vol. Elle s'était dit, et elle tint parole : A présent, je ne chanterai plus que pour moi, si toutefois l'envie m'en prend jamais.

Puis, comme les dernières minutes de cette réunion délicieuse se pressaient vers celles des adieux et de la séparation, la Michaëli annonça à Delyvois qu'elle allait prendre un jour ou deux à se reconnaître à Bruxelles. Cette ville semble avoir été créée tout exprès pour l'apaisement des secousses morales. Ensuite elle se rendrait directement à Linz, où il lui restait une vieille parente, auprès de qui elle se retirerait.

Les deux hommes se levèrent; la chanteuse tendit la main à Monestreux, mais elle présenta son front à Delyvois. Ses larmes coulèrent positivement lorsqu'elle accompagna les deux amis jusqu'à l'extrémité du grand vesti-

bule où était situé son appartement. De Bruxelles à Douai, Monestreux et Delyvois n'échangèrent pas dix mots. L'avocat sommeillait; le Parisien nageait en plein fantastique; il se disait : « Pourquoi suis-je venu hier? pourquoi suis-je parti ce soir? »

Un peu avant Douai, Delyvois se réveilla. Il semblait qu'il eût secoué les souvenirs et les émotions du jour et de la veille. Monestreux, au contraire, plus recueilli à chaque minute, avait le pressentiment que, désormais, les heures à Douai lui seraient des siècles, malgré le voisinage et la sollicitude de l'ami le plus empressé, et peut-être à cause même de cela. Quelles ténèbres après le départ de celle qui venait de traverser sa vie et son âme comme une vision! Aussi bien il n'aurait pu cacher longtemps aux yeux de Delyvois, qui, dès le lendemain matin, l'avait trouvé nuageux, le désarroi d'un cœur jadis si bien réglé, si bien défendu, l'eût-on juré, contre de pareilles surprises, par un cercle d'habitudes et de goûts qui, jusque-là, représentaient pour lui le bonheur.

A dîner, Delyvois, retrouvant son hôte dans le même état d'esprit, lui dit, moitié riant, moitié pensif :

— C'est dommage qu'elle soit partie, n'est-ce pas?

— Tu l'as dit, répondit inconsciemment Monestreux.

Et, pour racheter l'air impoli de cette riposte sincère, Monestreux affecta une gaieté à laquelle son hôte se prêta complaisamment, gaieté voulue et forcée presque au même point chez tous deux, et qui ne dura guère. L'un et l'autre avaient l'esprit occupé du même sujet. Le même nom flottait autour de leurs lèvres. La fatigue d'un lendemain de fête et d'amour semblait imposer à tous deux son indolence taciturne. Le maître de la maison essaya de ranimer son hôte en lui parlant du su-

jet qui, selon lui, le préoccupait le plus, et il lui dit :

— Quelle sera sa vie maintenant ?

— Je l'ignore, dit Monestreux. Je sais seulement que jamais créature humaine ne m'a intéressé à ce point. Son image est comme vissée à mon front. Évidemment, il doit y avoir quelque chose de supérieur dans un être qui vous domine de la sorte à première vue. Enfin, j'ai comme fait un rêve dont je me suis éveillé un homme tout autre qu'en m'endormant.

— Ne va pas me faire repentir de t'avoir appelé ici, dit l'avocat, inquiet; c'est une responsabilité dont je ne me soucierais pas que celle d'un changement, sous forme de regret ou de vœu stérile, dans ta vie, hier encore si pleine et si heureuse.

— Non, cette femme-là n'a pas encore aimé. Aimera-t-elle jamais ?

— De quoi vas-tu t'occuper à présent ?

— Tu m'as dit toi-même qu'elle était digne d'un grand sentiment par sa nature inaccessible aux séductions vulgaires. Je te cite textuellement.

— Je doute fort que ce soit pour la beauté du texte que tu me fais l'honneur de t'en souvenir si bien.

Nul n'ignore que les deux amis le plus d'accord à l'ordinaire sur toutes choses, les deux êtres le plus foncièrement sympathiques l'un à l'autre dans l'ensemble de la vie, cessent de parler la même langue lorsque l'un des deux se trouve atteint d'amour. L'harmonie en est presque inévitablement rompue, soit que l'un parle trop de lui-même, soit que l'autre ne l'écoute pas assez, ou plutôt que ce soit le propre de ce sentiment nouveau et absorbant de blesser nos anciens alliés par ses témoignages exclusifs. Comment d'ailleurs s'étonner de la division amenée par l'amour entre les simples confidents de ses progrès et de son histoire, lorsqu'on voit ses

propres héros, les amants qui passent pour s'être voué la meilleure tendresse, comprendre les choses les plus simples d'une façon si différente, être forcés de faire appel à toute leur mutuelle ardeur pour ne pas souvent convenir qu'ils sont aux antipodes intellectuels l'un de l'autre? Bref, le confident ou témoin d'un amour ne saurait échapper à cette alternative : ou bien il est indifférent au sujet qu'on lui vante, et de pareils entretiens l'ennuient, il cherche alors à les abréger ou à s'y soustraire; ou bien il se trouve au même point que son interlocuteur, et la sympathie poussée jusque-là ne rapproche pas tous les hommes. Je ne veux point dire qu'entre Delyvois et Monestreux il en allât tout à fait ainsi; cependant la séparation morale couvait déjà sous leur embarras, bien qu'il n'y eût pas, au sens strict du mot, de jalousie présumable entre ces deux hommes. En effet, l'un avait déjà aimé profondément et déclarait qu'il était mort pour l'amour le jour où mourut celle qu'il aimait; l'autre, c'est-à-dire Monestreux, n'avait, lui, aimé jusque-là que des abstractions et des rêves. Il lui restait donc à payer la grande dette. Dès ce second soir, la conversation, déjà languissante entre les deux amis, s'acheva sur ces mots :

— Par exemple, l'épouserais-tu? demanda Delyvois.

— Je te le dirai un autre jour, riposta Monestreux.

Puis chacun alla gagner son lit.

Mais le Parisien ne dormit pas. Il lut ou écrivit une grande partie de la nuit. Le lendemain, comme il parlait de retourner à Paris, on reçut à Douai une lettre de Bruxelles. C'était la Michaëli qui renouvelait à l'avocat les expressions de sa plus vive gratitude et terminait sur un souvenir affectueux pour son ami. Cet ami, c'était Monestreux. *Elle* ne l'avait pas oublié. *Il* existait pour

elle. Dans le cours de cette lettre, la chanteuse entrait, à propos de sa vie passée, de ses ressources de fortune et de ses projets pour l'avenir, en des explications qu'il lui était doux de présenter à l'amitié, après les avoir refusées aux curieux. Elle annonçait en finissant que son départ de Bruxelles pour Linz était fixé irrévocablement au surlendemain, lundi.

Delyvois, cœur généreux après tout, sympathique aux discrètes agitations d'autrui, ne put se retenir de dire à Monestreux :

— C'est demain dimanche. Bruxelles est à nos portes. J'irai faire de seconds adieux à la Michaëli, et je gagerais bien que si tu n'étais pas si pressé de retourner à Paris, tu m'accompagnerais volontiers.

Monestreux ne se fit pas trop prier, comme on pense. Les deux amis arrivèrent le lendemain matin, vers dix heures, à Bruxelles. Ils passèrent toute la journée dans les délicieux alentours de cette ville : Boisfort, le bois de la Cambre, et Waterloo, nom sinistre, paysage d'idylle. Ils semblaient s'être donné tous trois le mot pour que leur réunion fût à l'avenant du cadre. Ce fut la fête de la jeunesse, sauf que toute sentimentalité en fut bannie; mais que l'on ne forçât pas un peu la note de gaieté et d'insouciance pour étouffer un murmure du cœur, c'est bien ce dont je n'oserais jurer. Il n'était point possible à la Michaëli de se cacher à elle-même qu'elle était devenue chère à ces deux hommes ; en outre, qu'elle l'était autrement à Monestreux qu'à Delyvois; enfin, que le second n'aimait pas trop que le premier l'aimât ainsi. Delyvois ayant découvert sous les dehors froids, posés, et le *fondu* parisien de son ami, des gouffres de volonté en matière de sentiment, se serait bien gardé de lui fournir le moindre prétexte à une explication dangereuse. D'autre part, la Michaëli était toute à

son défenseur. La vaillante et charmante femme !

Il ne fut pas dit un mot du lendemain. Monestreux avait franchi d'un bond l'immense abîme qui sépare la femme *adorable* de la femme qu'on *peut*, qu'on doit aimer.

Quinze heures après cette fête idéale, Monestreux regagna Paris. Il avait besoin de se reconnaître. Pour atténuer la brusquerie de son départ, il promit à Delyvois de lui écrire, de renouer leur correspondance interrompue depuis dix ans. L'avocat sourit.

En retrouvant cet appartement élégant, mais silencieux et solitaire, où il rentrait un tout autre homme, Monestreux eut à traverser une crise de désolation passionnée. S'il n'eût été retenu par diverses impossibilités, il serait parti sur-le-champ pour Linz, et il en aurait ramené, coûte que coûte, celle qui en trois jours avait remplacé dans sa tête et dans son cœur toutes les images d'autrefois et tous les projets antérieurs. On allait entrer dans l'hiver. Il se préparait de longues heures grises, d'éternelles journées de pluie, où il pourrait se poignarder à loisir de cette pensée aiguë qu'il avait passé tout près du bonheur sans le retenir. Ce chagrin le suivrait au bal, au théâtre et dans les évocations du travail littéraire, dont le propre est de faire corps avec nos soucis, loin de nous en distraire. A certaines heures de tristesse spéciale, il écrivait à Delyvois comme un écolier écrit à sa mère. D'ailleurs, il ne lui demandait rien de précis ; mais l'autre savait lire entre les lignes. Il lui répondait qu'il était absolument sans nouvelles de l'artiste, qui paraissait tenir à son vœu de s'enfouir dans l'oubli. Il n'y avait rien à espérer de ce côté. Monestreux s'enhardit jusqu'à écrire directement à Linz. Soit erreur de la poste, soit que la Michaëli eût changé de nom, soit toute autre raison, Monestreux ne reçut pas

de réponse. Dès lors il se replia sur lui-même, et l'on peut dire qu'il devint le voyant, l'ermite d'une idée fixe. Son corps avait des habitudes mécaniques auxquelles le *moi* intérieur, retranché pendant tout un hiver dans une vie indicible, demeurait absolument étranger. Il ne voyait qu'elle dans l'aurore et dans la nuit ; il était perpétuellement à *attendre* quelque chose. La pensée qu'il n'avait vu que trois fois celle à qui il s'était si puissamment donné, qu'elle l'avait sans doute oublié, qu'il ne la reverrait probablement jamais, ne vint pas, durant tout cet hiver, changer une seule fois en résignation, cette forme sanctifiée de l'indifférence, la fougue impatiente qui était devenue sa vie quotidienne. Partout il ne voyait plus que la Michaëli, à l'Opéra, aux bords de la mer, dans les vieux quartiers de Paris, aussi bien qu'en ses modernes jardins ; c'est elle encore qu'il saluait dans une inspiration tendre et fraîche. Il écrivait tout cela à Delyvois, qui ne lui répondait pas avec une exactitude digne de cette confiance.

VIII

Au commencement de mai 186... (c'est-à-dire juste à l'époque où Monestreux devint tout à fait invisible pour le conteur de cette histoire), notre bel amoureux, sans avoir prévenu personne, prit un beau soir l'express du chemin de fer de l'Est. Il ne fit à Strasbourg, à Bade, à Stuttgard, à Munich et à Salzbourg que les haltes nécessaires pour se rafraîchir; mais il descendit tout à fait à Linz, ville moyenne, peu intéressante, malgré son pont de bateaux jeté sur le Danube et qui joue un rôle

dans l'existence des voyageurs pour Vienne, à cause du service de bateaux qui font régulièrement le trajet de la capitale de l'Autriche. Toutefois, ce n'était point dans l'intention de poursuivre son voyage par eau que Monestreux s'était arrêté à Linz, ni pour y inspecter les fortifications, ni pour y visiter le musée qui conserve le piano donné à Beethoven par la ville de Paris, ni pour y rechercher les traces de la cachette de Léopold Ier, le même qui, après que Vienne eut été délivrée des Turcs par Jean Sobieski, se demandait s'il pouvait, sans déroger, embrasser son sauveur. Linz est une ville assez maussade, qui, en 1805, servit de quartier général à Napoléon. Monestreux eut bientôt fait de la parcourir dans tous les sens. Aux bureaux du télégraphe et de la police, il lui fut impossible d'obtenir le plus vague renseignement sur l'objet de ses ardentes recherches. Seulement, il se présenta un fait bizarre et en apparence contradictoire. Lorsque Monestreux s'informa de la Michaëli aux bureaux de la poste, on lui répondit que cette personne était inconnue dans la ville, mais que l'on avait souvenance d'une lettre arrivée sous ce nom et remise à la destinataire, sans nul doute, puisque la lettre n'avait pas été retournée à son auteur, et ne se trouvait pas dans les *rebuts*. Dans un autre endroit, à la police, je crois, quelqu'un eut l'air de comprendre et prononça le mot de Constantinople. Monestreux fût allé sans se plaindre au bout du monde ; mais il eût été par trop naïf de s'en fier, pour une pareille résolution, aux échappées d'un dialogue toujours baroque et trompeur entre étrangers. Néanmoins, la simple idée qu'elle avait respiré cet air, qu'elle avait pris son billet à ce guichet, suffisait à entretenir le poëte dans une atmosphère de pensers langoureux, tels qu'il en fallait à cette nature énervée.

Dans l'après-midi, il reprit la route de Vienne. Le voyage lui parut interminable, quoiqu'il ait son charme; mais nous ne le décrirons pas. Les cinquante dernières minutes surtout furent cruelles; à chaque instant se répétait la même fausse alerte : on traversait un chantier immense, encombré de wagons, semé de hangars qui annonçaient le voisinage d'une grande ville; puis le train s'enfonçait de nouveau à toute vapeur en pleine campagne. Il reste de cette dernière demi-heure, au voyageur éreinté, une image confuse où l'idylle chante en plein cauchemar, où des couples entrevus dans un éclair se donnant des baisers sous la tonnelle en feu succèdent à d'âpres profondeurs, à de sombres collines, à des verdures houleuses, à des sauvageries de nuit, de silence et de solitude, qui s'imposent au souvenir. Cette fois, c'est Vienne!

Monestreux y passa les premiers jours à se blaser sur Saint-Étienne, Stephenplatz, l'Inner-stadt, les trente-deux faubourgs, Kœrthner-strat (la rue Montmartre de Vienne), le Prater, le Graben, les théâtres, le Belvéder, les caveaux du couvent des Capucins. Dans l'intervalle, il poussa une pointe rapide jusqu'à Pesth et Bude; puis il visita longuement cet intéressant *burg*, si bien dessiné en quelques strophes du poëte des *Légendes de Versailles*.

Il avait réservé toute une après-midi pour Schœnbrunn, séparé du cœur de Vienne par une lieue au plus. La moitié de la ville, plus un faubourg à traverser, ce n'est rien pour ces endiablés chevaux de Vienne. On ne roule pas, on file, on glisse comme un traîneau sur la glace. Cette idée de traîneau fut peut-être suggérée à Monestreux par le souvenir de ceux qu'il venait de voir à profusion dans la carrosserie de Hof-burg. Une autre circonstance plus *réelle* n'avait pas nui à cette

comparaison intime. La vérité est que notre amoureux courait en traîneau depuis vingt secondes. Les roues de la voiture s'étaient, dans ce galop insensé, parfaitement dégagées des essieux. Monestreux, mal inspiré, essaya d'un bond hors du véhicule. Sa botte heurta les parois de la caisse. Un nuage de poussière, un cocher affolé qui essaye de retenir ses bêtes tout en les fouettant avec rage, un forgeron en train de ferrer un pacifique baudet et quittant son travail pour voler au secours : telles furent les dernières images qui frappèrent le cerveau du Parisien avant qu'il allât donner rudement du bras et de l'épaule contre le pavé, où il s'étendit insensible.

Quand il revint à lui, trois heures après, il se vit installé sur une chaise longue, dans une chambre élégante et confortable, mais comme tout empoussiérée des subtils atômes de l'abandon. Cela sentait la *chambre d'étrangers*. Une douleur sourde ou plutôt une sensation de gêne dans la région supérieure rappela aussitôt à Monestreux l'événement qui avait précédé cet état d'inconscience, qui est comme la limite entre notre moi et un être inaccoutumé adhérent à nous sans être nous. Il regarda et vit son bras serré étroitement entre deux planchettes. La nuit allait venir. Il était seul. Quel silence propice à la rêverie ! Rêvait-il ? Il lui sembla entendre une voix d'ange chanter, à deux pas de lui, des mélodies connues ; puis le chant s'arrêta. Sans pouvoir se rendre compte de rien, il sembla à Monestreux qu'il n'avait jamais eu une pareille vision de bonheur depuis les jours où sa mère l'endormait sur ses genoux en lui contant les hymnes et les lumières du paradis.

Bientôt il ouït comme la plainte d'un antique escalier craquant sous des pas légers ; puis une main ouvrit la porte avec des précautions infinies. Une vieille, vieille dame, comme il est dit dans les histoires de petits en-

fants, parut d'abord, tenant une lampe. Monestreux, effaré, s'accouda sur le haut de sa chaise longue, afin de mieux observer. Soudain il poussa un cri et retomba non pas évanoui, mais dans l'extase de ce qu'il venait d'apercevoir. Pareille aux fées consolantes qui se dédoublaient pour la récompense des gens charitables, la vieille dame précédait et semblait annoncer une autre personne, jeune celle-ci, d'une grâce éblouissante, vêtue de mousseline noire qui faisait ressortir la blancheur veloutée des épaules à demi découvertes. Monestreux s'imagina un instant qu'il était mort et que la pratique des plus hautes vertus lui avait valu l'entrée du ciel.

La Michaëli, de l'air vaincu et persuadé d'une âme superstitieuse qui reconnaît l'appel d'en haut, prit la main de son chevalier (elle le croyait toujours endormi), la porta à ses lèvres et murmura :

— Allons ! c'était écrit !

MAURICE LE GRANDIER

NOUVELLE

I

Maurice Le Grandier était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans.

Il avait les cheveux blonds, l'œil plein de charme, et dans sa taille moyenne tout un ensemble jeune, vibrant, sympathique, trop fiévreux peut-être, trop entraînant et sensible pour les résignations abruties des trois quarts de l'humanité contemporaine.

Il habitait Paris depuis neuf ans.

A première vue, sa situation ne différait pas sensiblement de celle des douze à quinze cents jeunes gens nés en province, et qui, après avoir fait leurs premières études à Rollin, à Charlemagne ou à Louis-le-Grand, et leur droit place du Panthéon, semblent avoir été créés et mis au monde à seule fin de témoigner qu'il n'est rien de tel qu'un diplôme d'avocat pour faire fuir les dossiers.

Alors on se jette dans un certain journalisme. Les

moins désabusés rédigent des *courriers du palais* sous des pseudonymes empruntés au vieux répertoire. Il en est qui arrivent ainsi à de grands effets de gaieté et à une petite réputation d'esprit, sans rien dépenser de leur propre fond. La correctionnelle est une mine vraiment inépuisable; les assises elles-mêmes ont leur côté joyeux, et il n'est pas rare de rencontrer un accès d'hilarité prolongé dans les séances de condamnation à mort.

Quand on passait de l'extérieur de Maurice Le Grandier, des apparences, d'ailleurs favorables, à une observation plus intime, on découvrait bientôt que ce jeune homme, pour avoir l'air de suivre la route de beaucoup d'autres, ne ressemblait cependant à personne. Il était même une étrangeté, pour ne pas dire une exception, parmi les hommes d'aujourd'hui. On eût dit qu'il portait le poids d'un grand désastre mystérieux de famille, ou le secret d'une explosion prochaine et inévitable. Toutefois, à ne parler que du nom qu'il portait, il n'en était pas de plus connu, de mieux connu.

En effet, il suffisait de nommer M. Le Grandier, le père de Maurice, devant un magistrat, un journaliste, un homme politique, pour qu'aussitôt se dressât à leurs yeux une des figures les plus distinguées de notre galerie parlementaire moderne.

Un ami de M. Le Grandier, et son confrère au barreau d'Amiens, ayant un jour sollicité de lui une lettre d'introduction auprès de M. de Chateaubriand, le hautain pontife de l'Abbaye-au-Bois fit extraordinairement d'honneur à la recommandation, et même il s'exprima devant témoins comme il suit :

— Il y a un je ne sais quoi de la forme de Montesquieu chez Le Grandier. Je suis aise d'apprendre qu'il emploie sa retraite à écrire sur notre temps. Celui-là ne

sera pas injuste envers moi, bien qu'il m'ait plutôt deviné que connu. Mais nous nous comprenons... et, louange ou critique, je suis assuré de ne pas être choqué de la façon dont il me traitera.

Le grand'père de Maurice appartenait à la magistrature, et mourut en 1811, conseiller à la cour d'Amiens, berceau et résidence des Le Grandier depuis un siècle environ. Le fils du conseiller ne mentit pas à son origine, car chez lui les traditions de famille et les instincts de race se fortifiaient d'une vocation entraînante. Il était la chose de la loi, son soldat, son amant, son interprète. Après sa femme et sa fille, il paraissait n'avoir rien aimé autant que Mathieu Molé.

En 1833, M. Le Grandier avait déjà conquis au barreau d'Amiens, par l'intégrité de son caractère et son talent de parole, un nom apprécié, même à Paris, lorsque le collége d'Abbeville le choisit pour son homme à la Chambre, et lui continua pendant huit ans une imperturbable majorité.

M. Le Grandier était personnellement très-aimé dans cette portion de l'ancienne Picardie, où sa femme était née et avait tout son bien en terres. A l'époque où Maurice fut reçu avocat, madame Le Grandier n'avait guère moins de soixante ans; mais elle était, selon la locution courante, de celles à qui l'on ne saurait donner d'âge, tellement la maladie l'avait émaciée et réduite.

Toutefois, même à soixante ans, elle avait les dents fraîches, les cheveux plutôt diminués que rares, et encore merveilleusement noirs. On reconstituait à première vue ce que l'étroit ovale de ce visage avait offert en son printemps d'innocence et de grâce. Depuis, l'insomnie avait bistré le tour des yeux, à présent enfoncés dans leurs orbites; les doigts s'étaient rac-

courcis sous la torsion du rhumatisme. D'ailleurs, la seconde moitié de cette vie avait été un poëme de souffrances.

Si quelque lueur divine éclaire cette histoire, elle tombera dans les intervalles de torture d'un sourire de cette femme résignée. Mais elle n'attendait pas toujours ces intervalles pour sourire, autrement elle n'eût presque jamais souri. Durant trente années, la faiblesse ou la douleur avaient été l'invariable horizon de cette vie. Maurice Le Grandier avait toujours connu sa mère infirme et presque dans l'impossibilité de marcher.

Madame Le Grandier n'avait donné le jour qu'à deux enfants : une fille nommée Marie, venue au monde dans la deuxième année de son mariage; puis Maurice, né très-longtemps après sa sœur, pendant un long séjour de la famille Le Grandier en Italie, séjour prescrit par les médecins au député et à sa femme. Était-ce la naissance si tardive de Maurice qui avait causé innocemment la ruine d'une si chère santé ? On vit d'ailleurs se rattacher à cette naissance, en même temps que l'état maladif de madame Le Grandier, un autre fait grave et sans explication, du moins à l'origine. Ce fut cette occasion inattendue que M. Le Grandier choisit pour rentrer dans la vie privée et quitter du même coup la Chambre et le barreau.

Cette détermination plongea dans la surprise un grand nombre de gens, qui allèrent répétant sur tous les tons : « Malgré tout son esprit et toute sa science, M. Le Grandier agit au rebours du sens commun. Eh quoi ! c'est au moment même où il lui arrive un si heureux surcroît de famille par la naissance presque miraculeuse d'un fils souhaité sans doute avec passion, qu'il abdique une position lucrative et un poste honorable dont l'héritier de

son nom ne pouvait manquer de recueillir une foule d'avantages moraux ! »

Ainsi parlait le monde.

II

Les conjectures nombreuses et diverses auxquelles cette retraite imprévue et brusque ne pouvait manquer de donner lieu s'évanouirent d'elles-mêmes, et toutes ensemble, lorsque le public eut reçu les preuves officielles que M. Le Grandier, dont la santé délicate avait assumé trop de fatigues, cédait en se retirant à l'inflexible nécessité. Après un long et inefficace voyage au pays du soleil et des vives mélodies, M. Le Grandier avait entendu tous les médecins lui imposer une prompte retraite de la scène politique. Ils avaient conclu chez leur client à une névrose généralisée, et fait pour lui de l'absolu repos intellectuel une condition *sine quâ non* de guérison et même d'existence.

Certes, c'étaient là d'habiles médecins, et la retraite imposée par eux à M. Le Grandier avait porté ses fruits, puisqu'à vingt-trois ans de là l'ex-député vivait encore, atteint sans doute par les changements de la vieillesse, mais en meilleure condition, au total, que beaucoup d'hommes de son âge ayant travaillé moins que lui.

Cette retraite, il l'employait à écrire dans sa bibliothèque, si l'air était trop vif ou chargé d'humidité ; à lire ou à méditer sous les vieux arbres du parc, quand le soleil le permettait. La famille habitait la campagne depuis tantôt vingt ans. Mademoiselle Marie Le Grandier était restée fille.

L'oncle de madame Le Grandier, le baron De Lusys, était mort sans enfants, et avait reconnu pour son unique héritière cette nièce chérie. C'était prévu. Il lui léguait l'ancien château de famille à Pont-de-Brique, près de Boulogne-sur-Mer.

Affaiblie, presque impotente, et affligée, jeune encore, du noir pressentiment que vivre pour elle signifierait désormais souffrir, madame Le Grandier avait exprimé le vœu d'aller s'établir définitivement dans cette chère maison qui lui rappelait les jours dorés et les scènes touchantes de la jeunesse. Ce vœu s'accordait trop bien avec les intentions de M. Le Grandier pour que l'accomplissement en souffrît le moindre retard. Toutefois, principalement au début, cette profonde retraite n'était pas tellement ignorée du reste du monde qu'elle ne fût, chaque année, pendant la saison des bains, visitée par d'illustres personnages politiques de France et d'Angleterre. Si M. Le Grandier l'eût voulu, rien ne lui aurait été plus facile que de faire à Maurice, devenu Parisien, un cercle d'amitiés utiles et considérables. Après sa sortie du collége, Maurice avait fait à Londres un séjour de trois semaines, et vingt lignes de la plume paternelle lui avaient ouvert la maison d'un des plus célèbres hommes d'État de la Grande-Bretagne.

Il lui arriva même une intéressante aventure. Un jour, à Windsor, il suivait la chasse. Au rendez-vous, Maurice fut signalé au prince Albert, qui demanda à voir le jeune homme, auquel il dit les choses les plus flatteuses, *for his distinguished father*. Mais, ô désappointement! ces obligeantes communications, dont, au retour, Maurice avait hâte de s'acquitter avec un filial orgueil et une juvénile admiration, ne causaient pas à M. Le Grandier ombre de plaisir visible. Toujours en tenue, réglé, laborieux, méthodique, bon pour son fils, certes, comme

pour tout le monde, mais jamais attendri ni expansif : tel était l'ancien député. Cependant il avait suffisamment prouvé, ce semble, qu'il mettait au-dessus de tous les biens cette vie de famille dont il était devenu l'ermite volontaire. C'est lui qui, avant l'entrée de Maurice à Sainte-Barbe, avait dirigé ses premières études, en l'initiant au latin et à l'anglais, qu'il possédait admirablement. Et quand ces lointains souvenirs d'enfance revenaient à Maurice, appuyés sur la faculté de juger, le jeune homme était encore tout émerveillé de ce que son père apportait dans ce professorat accidentel de tact et d'habileté magistrale. En Angleterre même, les gens du pays, tout en faisant la part des lacunes inévitables, avaient demandé avec surprise à Maurice à quelle excellente école il avait appris leur langue.

La leçon d'anglais que M. Le Grandier donnait chaque matin à son fils ne durait pas plus d'une demi-heure. Dix minutes étaient consacrées à la grammaire, à l'étude du mécanisme, en un mot, à la théorie ; les vingt autres à la pratique, sous la forme d'une lecture à haute voix, que le père et le fils faisaient alternativement, tantôt dans un auteur anglais vieux ou contemporain, tantôt dans le *Times*, que M. Le Grandier se faisait adresser de Boulogne. Indépendamment d'autres avantages, ces leçons avaient le mérite de remplir d'une joie extrême Marie Le Grandier. Chaque matin c'était elle qui, après avoir fait la toilette du petit homme, le conduisait jusqu'au seuil du sanctuaire paternel, et l'annonçait ainsi : « Mon père, voici Maurice. » Puis elle refermait la porte doucement, et laissait l'enfant seul avec M. Le Grandier.

Telle était la minutieuse régularité de mœurs du chef de la maison, que chaque fois Maurice surprenait son père en train d'arranger son feu de bois. Il se retournait au bruit de la porte, Maurice allait l'embrasser avec sa

chaude tendresse d'enfant, et lui, se remettant à l'occupation interrompue, disait à son fils :

— Asseyez-vous, je vais être à vous dans un instant.

La grande affection que Maurice ressentait, et qu'il eût voulu si fort inspirer, était sans cesse retenue, sinon refoulée, par l'attitude et l'accent paternels. Il ne faudrait pas cependant crier à la dureté. La caractéristique de M. Le Grandier était une rectitude native inébranlable. Cette ligne rigide n'avait pas de ces retours attendris ni de ces arrêts contemplatifs que réclament certains cœurs, celui de Maurice, par exemple. S'il fut quelquefois donné à Marie et à son frère de voir M. Le Grandier touché par l'émotion, c'était auprès de sa femme, dont la vue, à certains jours, le transfigurait.

Envers ses deux enfants, si différents d'âge, l'ancien député se montrait avare de paroles. Et, bien que Marie n'eût jamais cessé de paraître joyeusement attachée à son service personnel, M. Le Grandier acceptait, en apparence, avec tiédeur, cette rare abnégation.

Cependant l'existence de cette noble Marie n'était pas gaie : partagée entre l'administration d'une maison considérable, les soins délicats et incessants réclamés par madame Le Grandier, et la taciturnité du chef de la famille. Grand était le prestige exercé par cet homme sur les siens. Un jour il arriva au jeune frère de blâmer devant Marie (Marie, son culte à lui Maurice) l'indifférence dont M. Le Grandier récompensait un zèle admirable ; la sœur aînée, avec une sévérité impérieuse qui n'était pas dans son ordinaire, déclara à Maurice qu'il lui appartenait, moins qu'à personne, de juger un homme digne d'absolus respects.

D'ailleurs, M. Le Grandier était adoré de tout son personnel domestique. Le jour de sa fête était le grand jour de l'année. Après les gens de l'intérieur, qui avaient

l'honneur d'être embrassés dans la personne d'une vieille femme de charge née chez les parents de Madame, venaient les gens de la ferme. Ils recevaient chacun un louis, et le maître leur disait : « Approchez, je veux presser toutes ces mains qui travaillent. »

On conçoit que la beauté trop sérieuse d'un tel tableau devait mal satisfaire l'ardeur des dix-huit ans de Maurice, échauffée au soleil de Paris, exaltée par des triomphes de collége, avide de mouvement et de gloire.

La vie politique l'attirait peu. La valeur morale la plus sérieuse y était à ses yeux trop mise en question par la mauvaise foi des partis. Quant aux avances, aux bassesses, aux péripéties aléatoires de la vie de candidat, Maurice les abandonnait de bon cœur aux fruits secs de tous les métiers.

M. Le Grandier penchait pour l'industrie. Maurice était assuré d'y être malheureux et de se ruiner en dix-huit mois. L'épée de l'officier, la trousse du médecin, ne le séduisaient pas davantage. Le barreau, plein de séductions et pour lui de traditions, le rebutait par la longueur de son noviciat et la foule encombrante des aspirants de mérite.

Ce que Maurice rêvait, c'était le journalisme, le théâtre, où se sont produites, en somme, quelques-unes des illustrations du siècle, et qui ouvrent un champ si fertile et si large à toutes les classes de penseurs et d'écrivains.

Un pareil rêve, Maurice eût été on ne peut plus malavisé de le confier à son père, que le seul mot de rêve eût déjà indisposé. C'était un axiome pour M. Le Grandier que, sous peine d'être une non-valeur sociale, tout homme est tenu d'avoir un métier avoué, un état défini. Ce sujet avait même le rare mérite de le faire sortir de son laconisme ordinaire.

— C'est une loi, disait-il, la première des lois, que d'avoir un outil avec lequel on gagne sa vie ; et cet ordre immuable a pour lui la prudence vulgaire. Fortune veut dire Mobilité. Mais le mot ruine n'existe pas pour qui sait travailler.

— Cependant, mon père, disait Maurice...

Quand il prononçait ce fatal *cependant*, Marie était mécontente et mal à son aise.

— ... cependant, reprenait le jeune homme, établir en devoir absolu cette loi d'un métier pour chacun de nous, n'est-ce pas un peu bien attentatoire à votre autre grand principe d'égalité? A ce compte, l'homme qui entre dans l'arène, armé des mille secours de la richesse, ne jouit-il pas d'une supériorité écrasante et d'un privilége inique? Enfin, n'est-ce pas encore une belle façon de gagner sa vie que de laisser les autres gagner la leur?

— J'aimerais peut-être, objectait sévèrement M. Le Grandier, à vous entendre parler de la sorte, si un tel langage n'était à la fois au service des prétendus humanitaires et des paresseux, et avait pour point de départ l'amour instinctif du travail, amour qui ne se raisonne ni ne raisonne.

Quand M. Le Grandier s'exprimait ainsi, sa femme le tenait pour un messager d'en haut et Marie se sentait remplie de vénération.

III

Au sortir du collége, Maurice resta à Paris, pour y faire son droit. Pendant un an, il se montra fort assidu

aux cours. Ses seuls plaisirs étaient des excursions passionnées à Versailles, à Chantilly, à Rambouillet, à Marly, à Fontainebleau, ou quelques heures de beaux songes dans la grande galerie du Louvre. On n'y pénètre pas sans éprouver la sensation de joie et de sécurité d'une sorte de famille éternelle, inaccessible aux vicissitudes que la mort sème dans les autres. Maurice allait aussi de temps en temps dans les grands théâtres de musique et de comédie.

La pension que Maurice recevait de M. Le Grandier n'excédait pas le chiffre moyen et n'eût guère permis au jeune homme l'*extra* ni l'*imprévu*. Marie y subvenait en envoyant à son frère le tiers d'une rente personnelle, que son grand-père et parrain lui avait léguée pour sa toilette et ses charités.

Quelques mois avant d'être reçu avocat et d'atteindre ses vingt et un ans, Maurice crut voir la Destinée lui faire un signe du doigt.

Un de ses amis fonda à ses frais (le bon cœur !) un recueil hebdomadaire, où Maurice fut convié à écrire. Il lui sembla que le ciel s'ouvrait. Son premier article, mal composé, mais aux allures frondeuses et d'une certaine activité de style, avait emporté les suffrages des collaborateurs, dont l'approbation voulait dire tout simplement :

— Si ce gaillard-là réussit à se faire quelque bonne mauvaise affaire, sans qu'on nous supprime, la *machine* en profitera.

Dans cet essai, Maurice attaquait de bonne foi, mais sans nul à-propos, certaines célébrités du temps jadis, pour lesquelles avait depuis assez longtemps sonné l'heure de l'expiation.

Il fit parvenir ce brillant début à M. Le Grandier.

Marie répondit au nom de l'ancien député que, pour

cette fois, il pardonnait, mais que Maurice ne recommençât plus.

Par malheur pour son obéissance filiale, Maurice reçut quelques lettres d'écrivains en renom, dont il avait parlé avec faveur, en les opposant à d'autres, et qui ne regardaient pas à signer de toutes les lettres de leur nom des attestations dans le goût suivant :

« — Monsieur et éminent confrère, une haute place restait vide dans notre belle littérature... celle d'Aristarque de nos mœurs littéraires. Cette place n'est plus vide à présent, puisqu'elle est occupée... que dis-je? occupée? agrandie. Votre jeunesse a deux frères : Talent et Courage... Bientôt elle aura une sœur : la Gloire. Mais quelle belle et éloquente étude vous venez donc de publier dans l'*Adamastor!*..... »

Cette revue s'appelait l'*Adamastor*.

Comment? pourquoi ? Deux mystères.

Dans la seconde livraison, Maurice *désaristarquisé* se livra à une nuagerie américo-germanique, dont le sens absolument impénétrable le plaça d'emblée au premier rang des fantaisistes de la nouvelle école.

Dès le troisième numéro, il se vit officiellement chargé des théâtres et des livres : c'était une consécration.

L'*Adamastor* servait chaque jeudi trois cents exemplaires gratuits à ses rédacteurs présents et à venir (ces derniers sont la ruine des revues naissantes), aux littérateurs en vue, aux principaux libraires, aux directeurs de théâtre, aux administrations de chemins de fer, aux usuriers du rédacteur en chef, aux fournisseurs de sa maîtresse, blonde rieuse qui faisait résonner de téméraires chansons ce sanctuaire de l'incorruptibilité!...

Oui, de l'*incorruptibilité*, car l'*Adamastor* ne transigeait pas avec les principes, et il finit par avoir trente et un abonnés, au prix de faveur.

A l'entrée du bureau de la rédaction, on accrocha un casier au nom de Maurice, qui prenait un plaisir d'enfant à voir ce casier périodiquement rempli de volumes à lui adressés par les libraires et les auteurs, d'autographes parfois illustres, sollicitant un article ou une mention, de billets de théâtre et d'invitations à des raoûts déclamatoires chez des fabulistes du sexe féminin qui l'appelaient du doux nom d'*arbitre*.

Ce beau songe durait depuis trois mois. Pâques était venu, et, selon l'usage religieusement pratiqué, Maurice venait de partir pour Pont-de-Brique.

Marie lui avait recommandé l'exactitude, car il était *impatiemment attendu*.

Et par qui donc ?

Par qui ? mais par elle, Marie, âme divine, qui avait réchauffé toute son existence à lui d'une protection ineffable ! toujours Marie, cœur sans pareil, qui peut-être portait la vie malgré soi et la rendait légère aux autres ! Il ne faudrait point louer Marie seulement telle qu'on la voyait alors, distinguée et belle encore sous ses quarante ans, et dans la simplicité claustrale de sa toilette. Ses mérites et son abnégation remontaient aussi haut que les premiers souvenirs de Maurice.

Lorqu'elle était encore jeune, en un mot fille à marier de vingt à trente ans, ayant pour frère cadet un enfant, comme elle était pour lui bonne et dévouée ! comme la gravité coutumière à son visage s'éclairait d'un sourire céleste quand elle voyait Maurice ! comme elle savait pénétrer son cœur des grâces de la vie, avec un seul baiser !

L'enfant ne la quittait pas et couchait dans sa chambre.

En présence du père et de la mère, gens d'humeur peu expansive, Marie et Maurice demeuraient respec-

tueux et contraints. Mais le soir, retirés à deux, l'un portant dans sa seule présence tout l'univers de l'autre, dans cette chambre gaiement tapissée de branches vertes et de bouquets roses, ils se sentaient vivre, ils étaient heureux... *Elle* redevenue jeune, rieuse, follement tendre, et toutefois préoccupée sans cesse de l'avenir de Maurice, et l'exhortant à une grande déférence envers monsieur et madame Le Grandier... *Lui* possédant la grande science, puisqu'il savait qu'on l'aimait.

Il y a un mot vulgaire qui traduit une idée sublime : *Être aimé pour soi-même*. Inutilement on l'a voulu rendre ridicule, ce mot divin... il restera le miroir de notre indestructible envie... un idéal atteint par ceux-là d'entre nous seulement qui n'en ont point souci. Or ce mot exprimait tout juste le bien-être de Maurice sous le regard de sa sœur.

De la part d'une fille à marier, envers un *bambino* venu si tard la découronner de son prestige d'enfant uniquement aimée, le cas était rare et touchant.

Il arrivait quelquefois à Maurice de se recueillir sur ce dévouement et cette tendresse. Alors, voici la vérité qu'il croyait tenir : sa sœur avait dû jadis être fort courtisée pour ses attraits personnels et sa belle fortune à venir. Puis, à la naissance intempestive d'un petit bonhomme, l'enthousiasme des adorateurs avait défailli. Au premier indice de ce changement, Marie, cœur énergique, avait pris les épouseurs d'aujourd'hui en pitié ou en dédain, et elle avait reporté sur la cause innocente de cette déception le plus pur, le plus ardent, le plus durable de ses sentiments outragés. L'extrême faiblesse de madame Le Grandier la condamnait à l'inaction; Marie avait pris le rôle et la place de mère envers Maurice. Puis, l'habitude aidant, la sœur aînée semblait avoir trouvé dans cette substitu-

tion le seul bonheur auquel elle pût être sensible.

Ce voyage de Pâques remettait Maurice en présence de sa famille, pour la première fois depuis l'affaire de l'*Adamastor*. A son arrivée, il fut, comme d'ordinaire, reçu à la grille du château par Marie. Il lui demanda comment M. Le Grandier avait pris l'envoi du journal, et pourquoi il n'y avait pas répondu lui-même.

— Ah! fit naïvement la noble fille..., ne recommence pas... Tu m'as fait mentir trois fois dans une heure... C'est un miracle qu'il n'en ait rien vu.

— Comment? il n'en a rien vu! J'ai donc tort de lui en vouloir? dit Maurice sèchement.

— Sais-tu bien que tu es incroyable? Figure-toi donc que justement la veille, à dîner, M. Le Grandier s'était prononcé avec plus d'aversion et de rigueur que jamais contre cette soif de publicité hâtive qui est la fièvre d'aujourd'hui, et contre l'esprit de paresse et de licence que cachent, disait-il, ces noms pompeux de littérature et d'art.

Le lendemain matin, vers neuf heures, j'étais dans l'avenue.

C'est à moi que le facteur remit les lettres et les journaux. Ton nom sur le sommaire de la Revue frappa d'abord mes yeux... Cette découverte opportune me permit de dissimuler à notre père ce fâcheux envoi.

— Ma pauvre chère Marie, répliqua le jeune homme avec l'accent de compassion ironique et de résignation amère propre aux auteurs méconnus, quelle inutile besogne tu as faite là! Je voulais, en adressant ce numéro à mon père, nous éviter à tous deux, grâce à ce précurseur impassible, l'embarras des premières ouvertures verbales sur un sujet gros de dissentiments.

— Maurice, si tu m'aimes, n'entre pas en lutte avec M. Le Grandier.

— Si tu y tiens, je suis prêt à renchérir sur ses opinions.

— Mais s'il exige ta parole que tu n'écriras plus?...

— Mon père est un homme sensé, incapable d'une pareille exigence.

— Ah! Dieu!... ce ne sera jamais fini! gémit-elle avec un profond découragement.

Plutôt que de voir pleurer sa Marie, alors qu'il savait un moyen d'empêcher ses larmes, Maurice eût accepté les chances d'un parjure filial.

— Console-toi, sœur chérie!... N'aie pas peur... J'ai voulu dire seulement que notre père est trop raisonnable pour exiger de moi la promesse de n'écrire jamais dans un siècle où tout le monde est forcé d'écrire, et trop bon pour priver ceux qu'il aime de leur bonheur.

— Cela te rend donc bien heureux d'écrire? fit assez bourgeoisement l'excellente fille.

— Oui, répondit l'ardent jeune homme. Dès mon enfance, tu le sais, j'aimais à lire. Sans toi, les livres eussent été presque ma seule famille. Quand je suis auprès de toi, chère Marie, il ne me manque rien. Je suis heureux alors. Mais nous vivons séparés huit mois sur douze. Où trouverais-je alors le bonheur, ou du moins son ombre? Me vois-tu à Paris? J'ai suivi un cours, visité un musée, dîné en trente minutes au restaurant. Il fait noir... la pluie tombe... quelle mélancolie! Je rentre... ma joie commence, j'allume le feu et la lampe, j'approche du foyer ma table couverte de livres, de cahiers et de plumes. Oh! alors, pressentir la fécondité, se dire : « Quelque chose qui n'était pas va être de par moi! Se dire que dans ce monde où nulle propriété n'est à l'abri des contestations, où tout flotte à la merci de vagues théories et de systèmes ennemis, où tout,

jusqu'à la conscience la plus ferme, doute de son *moi*, il y a dans ce cœur et dans cette tête des biens dont nulle révolution, détruisît-elle l'assise des sociétés, ne saurait vous déposséder! Sentir le vent frais d'une certitude vous caresser à travers l'atmosphère engourdie de nos démoralisations! Tenir des rêves, des figures, des espérances éternellement à vous, leur donner la forme et la voix!... telle est la volupté du poëte. Alors, nulle harmonie au monde n'égale le chant monotone de la plume; nul coucher de soleil vu des bords de la mer, nul lever d'étoiles contemplé du versant des collines, ne surpassent en charme, en grandeur, ces petites lignes noires rayant le papier blanc sous l'égale clarté de la lampe! Si tu avais été mère, mon angélique Marie, tu me comprendrais mieux...; mais, mariée ou non, toute femme renferme une mère... Marie!

— Je te comprends, Maurice, fit-elle oppressée. Mais à cette ambition légitime, que j'approuve en toi, ne s'ouvre-t-il pas dans les limites de l'obéissance due par toi à ton père le champ le plus vaste et le plus fertile? Le barreau, où se sont révélés...

— Ma sœur, interrompit brusquement Maurice, tu es un ange, et le premier devoir d'un ange, c'est d'ignorer ce qui se passe dans la salle des Pas-Perdus. Je connais à Paris plus de deux cents jeunes avocats, pleins de talent et d'éloquence en herbe, qui consument leur jeunesse à regarder sécher cette herbe. Du moins, en littérature, l'inspiration n'est jamais sans récompense, et un coup d'éclat pose son homme.

— Je crains que l'avidité du succès ne te trouble un peu la vue. Viens embrasser nos parents.

IV

Ils se rendirent tous deux chez madame Le Grandier, dans la chambre-salon où elle passait presque toute sa vie.

La mère de famille présenta son visage aux lèvres filiales, et, après deux ou trois de ces questions générales et vagues auxquelles il est difficile de répondre autre chose que des monosyllabes, l'intéressante recluse se livra, selon son ordinaire, à une série d'interrogations sur des alliés de la famille domiciliés à Paris. Elle exprimait cela lentement, avec une incomparable quiétude, et le visiteur n'avait plus qu'à écouter.

Ces récits eussent sans doute paru d'un intérêt plus vif si on en eût seulement connu les personnages; mais il s'agissait des enfants de très-grands-oncles, morts il y avait un demi-siècle, et dont madame Le Grandier elle-même ne parlait que sur la foi de légendes domestiques.

Ses parents avaient presque tous été de riches villageois, grands chasseurs devant Dieu. Elle entretenait un véritable culte pour ses devanciers de famille éteints, parce qu'elle s'était vue jadis faite pleinement heureuse par eux, qu'elle avait été leur idole, et que, dans la prison noire où l'enfermait la maladie, ce soleil des premiers souvenirs jetait seul encore des flèches d'or.

Au moment de la marier, quoiqu'elle fût une riche héritière, n'ayant qu'à choisir entre vingt partis des meilleurs, sa famille accueillit avec joie la recherche de M. Le Grandier, de beaucoup le moins riche des vingt...

et les choses tournèrent ainsi, que ce mariage d'inclination parut le couronnement de toutes les félicités qui avaient souri à la jeune fille depuis sa naissance. Ce n'était donc point par étroitesse d'horizon intellectuel que madame Le Grandier s'étendait si volontiers sur les choses advenues à ceux de sa parenté avant l'an 1800, surtout à un certain oncle Ferdinand, pour qui ç'avait été toute une odyssée de se tirer des griffes de Joseph Lebon.

Quant à M. Le Grandier, il considérait la femme à la manière austère et chevaleresque. La sienne était vraiment *Madame*, quelque chose de frêle et de sacré, d'intermédiaire entre l'humanité et les puissances mystérieuses. Sa tendresse tenait de la religion. Aussi tout le monde vantait le bonheur domestique de madame Le Grandier.

Puis un mal insaisissable, et qui, durant des années, ne devait lui laisser ni merci ni trêve, s'était abattu sur elle.

La vie était devenue, pour cette pauvre femme, le synonyme de souffrance.

Au bout de quelques années, elle s'était habituée à la tristesse de ses nuits et de ses jours. Elle continuait à recevoir les rares visiteurs de la maison; et, quand il s'en trouvait de valétudinaires, elle s'intéressait à leurs dolentes narrations, comme un voyageur retraité aux descriptions des contrées jadis parcourues ou entrevues. Elle était curieuse de détails, et rectifiait les indications inexactes. Maurice n'ignorait pas ce faible trop excusable, et il s'y prêtait de son mieux. A la vérité, il ne pouvait lui offrir pour son propre compte qu'une migraine mensuelle... mais c'était toujours cela.

En la quittant, Maurice se rendit chez son père, qui, à la grande joie de Marie, le reçut avec un degré de cordialité en plus sur ses précédents accueils.

— Eh bien, Monsieur l'avocat... choisissons-nous décidément le barreau?

Maurice, abusé, crut qu'il ne retrouverait pas une aussi belle occasion de s'expliquer, et il répondit, sans voir que Marie pâlissait :

— Mon père, vous m'avez trop fait, par votre exemple, apprécier la beauté de la franchise, pour que j'hésite à vous dire mon peu de goût pour le palais.

— Songeriez-vous à essayer de l'industrie ou du commerce?

— Non, mon père, répondit Maurice, baissant les yeux et la voix.

— Expliquez-vous, reprit M. Le Grandier avec une impitoyable douceur.

Marie, toute bouleversée, se retira.

— Expliquez-vous!...

La parole de l'ancien député devenait glaciale : il ne parlait plus à un fils; il avait l'air d'interroger un faux témoin, un coupable.

Oh ! comme en ce moment ce fils de riche, cet héritier d'un château vous envia, liberté des mansardes, simplicité des ignorants et des pauvres, joie du grand air et des gens faciles à vivre!!!

— En voilà assez pour à présent, dit M. Le Grandier: nous causerons plus tard.

M. Le Grandier donna ainsi congé à Maurice, qui étouffait. Marie attendait son frère au jardin. Elle ne lui marchanda pas le blâme; alors Maurice entra presque en fureur.

On avait une singulière façon d'accommoder le veau gras en l'honneur de son arrivée! Il est vrai, ajouta-t-il, qu'il ne ressemblait guère à l'enfant prodigue.

Puis, s'en prenant directement à sa sœur :

— Comme tu m'as abandonné au moment critique! lui dit-il.

Marie posa sa main sur le bras de Maurice.

— Maurice, lui dit-elle, je n'ai jamais rien tant aimé que toi et je ne t'ai jamais tant aimé toi-même que dans cet instant où je te parle. Cela dit, sache une fois pour toutes que, si tu m'appelles à prononcer entre M. Le Grandier et toi, tu ne me verras jamais dans ton camp.

La cloche du dîner sonna. Le repas fut silencieux. Maurice en avait pour quinze jours de cette vie-là.

Pourtant il ne se plaignait jamais de ces périodiques séjours dans la maussaderie de cette Thébaïde. Il était de nature recueillie et ne haïssait pas le silence. En outre, le pays qui se déroulait de la croisée de sa chambre flattait la contemplation. Par delà ces arbres et ces prairies, l'onduleuse falaise et la grande mer, la mer partout sublime... ici rêveuse et charmante. Quand il avait besoin d'expansion et de sympathie, Maurice ne trouvait-il pas, toujours prête à le comprendre, la douce et grave Marie?

Il lui offrait le bras, et tous deux allaient passer quelques heures à écouter le chant des vagues.

Quant à M. Le Grandier, lorsque le temps était exceptionnellement beau, que la santé de sa femme paraissait en éprouver la bénigne influence, il faisait atteler les deux poneys à la calèche d'osier. On y installait l'infirme avec des précautions infinies. Il conduisait lui-même en longeant la mer.

Dans ces tête-à-tête suprêmes, leurs yeux voilés par l'âge retrouvaient une lueur, un rayon qui valait bien la flamme des jeunes amours.

Mais rien ne saurait rendre la confusion mal dominée, la douleur de Marie, lorsque, dans leurs excursions avec son frère le long de la côte, ils venaient à se ren-

contrer avec l'équipage paternel. Ces deux groupes, unis par toutes les joies et tous les liens, semblaient divisés par un cruel mystère.

Cependant il tardait à Maurice de résoudre les difficultés existant entre son père et lui. L'occasion s'en offrit bientôt. Un matin, Maurice, qui correspondait régulièrement avec l'*Adamastor*, était dans le parc, sur un banc de bois, à écrire une nouvelle au crayon. C'est dans de telles conditions, sans le luxe embarrassant des préparatifs, que l'on travaille bien et volontiers. Donnez-moi une splendide bibliothèque meublée des plus belles œuvres des plus beaux esprits, un bureau sculpté au XVI^e^ siècle par le génie anonyme, un encrier digne d'être décrit par Balzac, et du papier sur lequel glisse la plume comme sur le parquet d'un salon le pied d'une danseuse de dix-huit ans... Neuf fois sur dix, rien ne jaillira de notre cerveau devant toutes ces belles choses, que le besoin de les admirer à travers la fumée d'un cigare.

Mais que l'on se trouve en pleins champs, sans table et sans encre... un crayon mal taillé dans la poche, les marges d'un volume ou quelque *verso* de vieille lettre représentant *tout ce qu'il faut pour écrire*... alors l'invention surgit, les formules accourent... les détails fleurissent!

Maurice, dans cet état, vit venir vers lui M. Le Grandier seul. Il avait voulu, lui aussi, profiter de ce matin joyeux. Il marchait appuyé sur une canne. Il y avait dans la mise austère de l'ancien député une correction et un ajustement qui ressemblaient à de l'art. Malgré l'expression clémente de son visage, nul n'aurait su dire quel renversement de chers espoirs y avait laissé sa trace auguste et douloureuse. Il portait bien, selon le mot sublime de Bossuet, ce je ne sais quoi d'achevé que donne

le malheur. Maurice se leva pour lui rendre respect.

— Tu écrivais?... lui dit le chef de famille... une lettre?

— Non, mon père.

— Sans doute quelque essai destiné à vos conférences de jeunes avocats?

— Non, répéta Maurice, assistant à l'incendie de ses vaisseaux avec une ingénuité calculée; mais tout simplement de la littérature de ma façon.

M. Le Grandier regarda lentement son fils, et de ses lèvres minces tomba cet arrêt glacial :

— Maurice, as-tu du génie?

Le jeune homme, rendu à lui-même, riposta par un plaidoyer dans les règles en faveur de la vie littéraire envisagée comme métier, comme outil, ainsi que disait son père. Il appela en témoignage le nombre et l'importance de nos journaux, de nos revues, de nos imprimeries, de nos librairies. Plus d'un million d'existences humaines en sont alimentées. Si l'on fait du génie une condition pour écrire, il serait donc permis d'écrire seulement à deux ou trois hommes par génération. D'ailleurs, qu'est-ce que le génie? Rarement il éclate tout d'un coup chez qui le possède. C'est le résultat, l'effet de l'œuvre qui le détermine. Jamais il n'a été reconnu par les voisins. C'est affaire de temps et d'éloignement. Il se prouve par sa durée, par sa fraîcheur toujours vive au lendemain des modes trépassées.

Maurice, en parlant avec chaleur, tenait à la main son manuscrit roulé, avec la vaillance divine (comme dit madame de Sévigné) de M. le Prince jetant son bâton de maréchal de France dans les lignes ennemies. M. Le Grandier n'eut que la peine de saisir le rouleau, et le glissa dans sa poche.

— C'est le corps du délit, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Maurice souriant. Promettez-moi de n'en connaître ni en distrait ni en ennemi.

— Je suis un homme de conseil, et non pas de promesse... encore moins de menace. Quel que soit mon verdict de lecteur, jamais vous ne serez, de mon aveu, un rameau parasite de l'ordre social. Lorsque Chateaubriand disait que si, après une existence aussi remplie que la sienne de vicissitudes et d'aventures, il lui était encore possible de croire au bonheur, il le demanderait à l'habitude, il en formulait, selon moi, la notion exacte. Évidemment, il entendait par là l'occupation assidue, régulière, méthodique, dût-elle, en certaines occasions, empiéter sur notre indépendance et nous priver même d'un plaisir honnête. Or la profession d'un écrivain est trop légère et trop capricieuse.

— Cela empêche-t-il, répliqua Maurice, qu'à toutes les époques de l'histoire du monde, les poëtes, les conteurs occupent au centre de l'activité générale une place mémorable ?

Puis Maurice se repentit de ce léger triomphe de son argumentation, en voyant avec quelle noblesse son père, désormais silencieux, portait ce je ne sais quel air de chêne frappé dans sa force par le feu du ciel.

Après le déjeuner qui suivit cette conversation, Maurice confia à Marie, en l'appelant « chère alarmiste », l'histoire du manuscrit saisi par M. Le Grandier.

— Eh quoi ! tu as osé faire cela ?

Il ne se passa rien autre cette après-midi-là, sinon que, malgré la douceur de l'air et la beauté du ciel, madame Le Grandier ne se trouva pas en état d'accepter une promenade en panier, dont son mari se faisait une fête depuis le matin.

V

M. Le Grandier, renonçant dès lors à son plaisir, tint compagnie à la malade. Puis, voyant que le moindre parler lui était une fatigue, il alla retrouver dans la salle à manger Marie et Maurice. Sa voix était comme étranglée, son cœur triste. Il avait besoin de le dire, à quelle profondeur de cette âme rigide palpitait sa tendresse pour la vieille infirme !!

— N'est-ce pas comme un fait exprès? dit-il avec cette bouderie d'enfant gâté qui chez les personnes aussi graves est attendrissante et lugubre. Allons! la fortune n'aime pas les vieilles gens.

A dîner, M. Le Grandier ne mangea pas. Il quitta la table avant le café et se rendit auprès de Madame, comme il disait avec des inflexions touchantes. Il la trouva, le visage un peu trop coloré, parlant plus vite que de coutume, mais d'une voix plus faible.

Elle prit une main de son mari entre les siennes. L'ancien avocat tantôt regardait le tapis d'un air déconcerté, tantôt essayait d'égayer par quelque petite saillie la chère malade.

On resta en famille jusqu'à l'arrivée du médecin de Boulogne, que l'on avait fait mander à cause d'un je ne sais quoi d'inusité dans la situation générale de l'infirme. Le médecin tâta le pouls, ausculta le cœur, puis il écrivit lentement son ordonnance, d'une belle *anglaise*, proverbialement admirée chez les apothicaires du pays. C'était un homme flegmatique, très-agréable au ménage Le Grandier. Depuis vingt années qu'il venait à Pont-de-

Brique deux fois par mois, il ne s'en montrait pas plus expansif.

Dans certaines occasions, madame Le Grandier, un peu soulagée et les nerfs détendus, lui demandait des nouvelles de madame Cordonnier, sa femme, et de mademoiselle Cordonnier, sa fille. Alors, l'honnête docteur s'asseyait les jambes croisées, écoutant une heure sans souffler mot, remplaçant sa part de dialogue par une douzaine de prises lentement humées.

A dîner, M. Le Grandier, presque heureux, disait d'un ton fait pour désarmer d'avance tous les commentaires : — Le docteur aime beaucoup à causer avec madame Le Grandier. Il ne serait pas resté si longtemps avec une autre, fût-ce la reine de France.

Cette fois le docteur se borna à ce peu de mots, à l'oreille de Marie, qui l'avait suivi jusqu'au bas de l'escalier :

— Mademoiselle, veuillez ne pas quitter votre mère : son état est grave ; je vais coucher à l'*Étoile d'or*, afin d'être tout près si l'on a besoin de moi.

Cependant madame Le Grandier ne se plaignait pas ; mais dans son être brisé, dans ses membres exténués, dans ses yeux avides de se fermer et tenus ouverts depuis des années par ce monstre de l'insomnie toujours agité et présent partout, on lisait tout son martyre.

— Ah ! dormir une heure ! disait-elle.

Elle allait bientôt dormir pour toujours !

Vers trois heures de la nuit, Marie courut à la chambre de son frère :

— Maurice... Maurice, lève-toi.

Aussitôt il fut debout. La nuit était tiède ; cependant le jeune Parisien grelottait.

Voici comment madame Le Grandier mourut :

Sauf un peu plus d'accablement, la malade avait presque le même air que toujours.

Marie, qui la veillait, tâchait à se distraire des inquiétantes paroles du médecin.

Vers une heure de la nuit, madame Le Grandier ferma les yeux et parut reposer.

Marie se laissa aller à quelques minutes de sommeil. Comme elle s'en arrachait, très-irritée contre elle-même, quelle ne fut pas sa stupeur à la vue de la paralytique debout et se dirigeant avec une peine infinie vers l'appartement de son mari!

Le son cadencé de l'horloge troublait seul ce profond silence qui est le cadre des émotions suprêmes.

— Mère bien-aimée... quelle imprudence! s'écria Marie.

Puis, saisissant dans l'œil de la malade l'angoisse d'un vœu irrésistible, elle se reprit :

— Tiens! nous irons ensemble : appuie-toi sur mon bras!

Elles gagnèrent ainsi la chambre du maître. Madame Le Grandier jeta sur lui un regard inexprimable.

— Ah! il est bien trop heureux de dormir pour lui faire ce chagrin!

La mort avait pitié de la vie!

Celle qui allait dormir de l'éternel sommeil avait peur d'éveiller celui qui reposait une heure sur ce lit.

De ses lèvres tremblantes, de ses mains diaphanes, de son âme prête à fuir... elle lui envoya un sublime baiser.

— Marie, reconduis-moi!

La pauvre fille remarqua alors avec terreur que sa mère ne pouvait plus marcher, qu'elle la tirait par le bras, tâchant de lui faire comprendre du regard mille choses à la fois. En rentrant dans sa chambre, presque portée par sa fille, madame Le Grandier se décomposa mortellement et alla tomber contre son fauteuil. Elle était morte!

Le mari, le curé, le médecin, toute la maison consternée ne trouvèrent plus qu'un cadavre.

L'âme de la maison s'en était allée.

— L'âme de la maison est morte ! dit M. Le Grandier, une maigre larme suspendue à chaque paupière, tenant une main de sa femme et plongé dans la profondeur de sa peine.

Marie allait machinalement de çà, de là, blanche statue de la stupeur.

Maurice, plus jeune, pleurait de tout son cœur.

VI

Quel Dieu a fait à certaines créatures cette grâce vraiment divine de mener une vie inaperçue, et toutefois de causer, par leur mort obscure et silencieuse, une telle blessure et tant de désolation ?

Cette grâce a été accordée surtout aux femmes, aux mères, surtout aux vieilles mères impotentes, infirmes, passant tous leurs jours dans la retraite d'une chambre de malade, et ne pouvant offrir qu'une douce et lente causerie dans les intervalles de la souffrance.

Quel Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, pour montrer que tout dans son œuvre se tient ; que le plus modeste, le plus résigné, est aussi utile que le plus ardent au bien-être de la famille humaine ?

Cela est vrai du petit enfant immobile, de l'aïeule cloîtrée, de tous ceux à qui, sous le toit domestique, l'autorité semble retirée, l'action et l'initiative interdites.

Sans doute, la femme forte debout avant l'aurore,

l'homme agissant qui n'épargne ni son temps ni sa peine afin qu'il y ait du pain et du vin au logis, doivent être bénis avant la vieille paralytique.

Un jour pourtant celle-ci vient à s'endormir sur sa chaise longue du sommeil dont nul de nos pareils ne s'est encore réveillé.

L'Ange de la mort, lassé de confier aux échos du corridor le frôlement de son aile, a entr'ouvert la porte... et chacun s'est agenouillé.

Cette voix que nous avons ouïe tant d'années répondre un doux *merci* à nos tendres souhaits, cette voix s'est tue pour jamais... et il nous manque une harmonie.

C'est étrange comme on avait besoin d'elle sans le savoir!... Elle pacifiait, elle consolait... Elle était fertile en histoires de jadis, qui ramenaient la patience, le courage et l'espoir.

Maintenant tout le monde dans la maison se regarde avec détresse... Le présent est un désert... l'avenir, un nuage...

L'âme de la maison est morte!

VII

Les obsèques furent belles et touchantes.

Derrière Maurice, qui conduisait le deuil, venaient, chapeau bas, presque tous les hommes de Pont-de-Brique, des villages voisins, et même un certain nombre d'Abbeville, d'Amiens et de Boulogne.

Dans le parcours du cortége, des groupes de paysannes encapuchonnées, à genoux sur le seuil des maisons ou

sur le bord de la route, le chapelet entre les doigts, pleuraient.

Le lendemain et les jours suivants, Maurice ne put trouver mauvais que Marie le négligeât un peu pour s'attacher tout entière à M. Le Grandier, dont le corps paraissait tenir bon... mais dont la tête était un peu perdue. Quelle vie que celle de cette pauvre Marie ! un vieillard à surveiller, une grande maison à entretenir, trente visiteurs par jour à recevoir... et le reste.

Aussi Maurice redoublait-il de prévenances envers sa sœur, qui n'avait plus l'air de le voir.

Cependant le jeune homme vivait littéralement seul. M. Le Grandier semblait s'être replongé dans ses lectures et ses annotations. Maurice ne trouvait à lui dire que *bonjour*, *bonsoir*, et n'en recevait pas davantage.

Marie affectant positivement de ne plus lui donner une minute de ses journées, le fougueux jeune homme trouva qu'il y avait excès intolérable dans cette façon d'agir, et il s'en ouvrit assez durement à sa sœur, un jour qu'il la trouva seule au jardin.

— Qu'y a-t-il, Maurice ?

— Il y a... presque rien... seulement la séparation de deux âmes qu'on eût pu croire jusqu'alors fondues dans une seule. Comme il est vrai que les plus grandes ruines se font dans le silence ! Mais comme il est faux, lorsqu'on assiste à de telles séparations, d'aller supposer des énormités, de mélodramatiques secrets, d'impossibles trahisons ! Il est un pire dissolvant que *tout*... c'est *rien*... La seule maladie, c'est de ne pas vivre. Quand deux êtres ont cessé de s'aimer pour *rien*, c'est bien fini, je vous assure.

— Et depuis quand ce *rien* qui te fait ne plus m'aimer ?

— Entre amoureux, je comprendrais, l'un ayant pour mission ici-bas d'abuser l'autre, ces airs de ne pas en-

tendre ni comprendre ; mais entre amis, tels que nous... le fûmes, la vérité et la justice sont plus que des instincts, mieux que des besoins, j'allais dire des organes. Tu ne saurais voir avec ta bouche ni parler avec tes oreilles. Pas davantage tu n'es capable de mentir. Ose dire alors que depuis vingt jours tu n'as rien évité pour me laisser croire que ma vue t'était désagréable, comme si je t'avais offensée.

Marie, inexperte en diplomatie, fit allusion à quelque entretien grave qu'elle aurait eu au sujet de Maurice avec M. Le Grandier. Cette bouche vénérée, qui était celle d'un oracle pour la sœur aînée, aurait donné à entendre que la faiblesse de Marie pour son jeune frère avait plutôt nui que rendu service à ce dernier, notamment dans la délicate affaire de la littérature. A ce propos, il n'y avait pas à espérer que M. Le Grandier revînt sur son premier arrêt. Alors Marie avait cru faire acte d'obéissance en entreprenant à sa manière la conversion de l'écrivain endurci.

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria Maurice exaspéré. Eh bien ! je n'ai plus que faire ici. Je partirai demain.

Marie adressa à Maurice un regard suppliant, où celui-ci vit revivre vingt années de tendresse et de dévouement.

Puis elle rentra à la maison.

Maurice était jeune, tout animé d'intentions généreuses et d'un culte indestructible pour le travail. La méfiance d'autrui le mit dans un état de fièvre qui se résolut en larmes.

— Sous quelle détestable étoile suis-je donc né ? se dit-il. Nul ne m'aime ici... moi qui ne demande qu'à aimer tout le monde et à en être aimé ! Pourquoi voit-on que ceux qui se sont élevés à une grande hauteur dans presque tous les pays sont, pour la plupart, de familles

obscures et indigentes? Ce n'est que trop aisé à comprendre. On a laissé ceux-là conquérir seuls et libres leur vraie place, et vivre leur vraie vie !

Il scandait de sanglots chaque phrase du monologue confié aux feuilles et au vent.

Puis il suivait d'un regard voilé un oiseau furtif dans les branches, un papillon voltigeant, une source murmurante, et il s'attendrissait à cette saine, innocente liberté, dont nous offre partout une leçon et un exemple la douce et grande nature.

VIII

Alors Maurice, la figure colorée par l'énergie de sa résolution, fit quelques pas et se croisa aussitôt avec M. Le Grandier, qui pénétra le point juste où en était arrivé son fils, et ouvrit ainsi le feu :

— Maurice, nous ne voulons pas abuser de vous. La piété filiale est satisfaite; la vie courante reprend ses droits.

La vie courante ! mot vulgaire... mais si triste, et si juste !

— Résumons-nous, vous voici un homme... il est temps de choisir.

— Mon vénéré père, ce choix est fait, vous le savez.

— Vous êtes libre... entièrement libre, fit M. Le Grandier, indiquant par un geste à lui qu'il ne sortirait jamais plus de sa bouche un mot sur ce sujet. Votre sœur vous informera de ce qui vous revient dans la fortune personnelle de madame Le Grandier.

— Oh ! mon père! s'écria Maurice, que ce seul mot

avait plus ébranlé que tous les discours antérieurs.

— Vous êtes libre... il suffit!

Maurice trouva chez lui Marie qui l'attendait. Elle n'essaya d'aucune de ces invocations suprêmes que Maurice redoutait.

— Mon père a cru devoir se borner à deux mots, lui dit-elle. Je n'ai, moi, plus rien à dire.

Dès le lendemain matin, Maurice disposa tout pour son voyage. Depuis la suprême explication, il n'avait plus revu M. Le Grandier qu'aux repas. L'attitude de l'ex-député envers son fils était devenue marmoréenne. Marie en était cruellement embarrassée, l'admirable fille! et, bien qu'elle tirât toute sa joie de la présence de Maurice, elle en était réduite à trouver bon qu'il s'éloignât momentanément de Pont-de-Brique.

Sans doute elle comptait sur les charmes de l'absence pour rétablir toutes choses dans leur harmonie. Au moment de se séparer, M. Le Grandier accompagna Maurice jusqu'au perron. Il était pâle et touché, malgré son air d'impassibilité. Maurice versa de chaudes larmes en l'embrassant. Marie, fébrile et voulant paraître calme, s'occupait des bagages. Puis le frère et la sœur s'embrassèrent comme s'ils ne devaient plus se revoir.

Le même jour, à peu près à l'heure du dîner de famille, Maurice rentrait dans Paris, tout à la mélancolie de ses récents adieux, mélancolie accrue chez lui par l'agitation nerveuse que ne manquait jamais de lui donner le voyage en chemin de fer. Le premier choc des rumeurs et des lumières de Paris lui oppressait le cœur.

Le lendemain, cette impression avait heureusement disparu. La première visite de Maurice fut pour ses amis de l'*Adamastor*. Le matin même, le directeur-fondateur avait suspendu sa publication, mais non sans prévenir l'Europe qu'il faisait ses réserves quant au titre.

Ce magnifique titre, ce titre flamboyant qui lui avait si peu servi une première fois, l'*administration* y voyait un irrésistible moyen de succès pour l'avenir, et elle se fût ruinée en poursuites judiciaires contre toute main profane qui aurait osé y toucher.

Maurice, en réintégrant son logement de la rue de Lille, y trouva une loge de quatre places, à lui adressée par le directeur d'un théâtre en vogue, pour la première représentation d'une grande comédie. Doublement empêché et par son deuil récent et par le fait de son abdication forcée, Maurice reporta le coupon au directeur, qui se conduisit en gentleman et prétendit laisser entre ses mains les quatre places, afin qu'il en disposât à son gré. « Ce n'était plus, dit ce modèle de courtoisie, un service au critique, mais une gracieuseté à l'écrivain et à l'homme du monde. »

Maurice était loin de s'attendre à ce qu'un incident aussi vulgaire dût être la brèche par où l'amour entrerait dans son cœur jusque-là chaste et fermé.

Il ignorait absolument l'amour, et où donc en aurait-il trouvé jusque-là des leçons et des modèles?

La personne qui lui ressemblait le plus au monde par la tournure des sentiments, Marie, était restée fille malgré de belles occasions de mariage.

Quant à l'espèce de culte que les époux Le Grandier pratiquaient l'un envers l'autre, on l'admirait, mais il n'offrait aux témoins édifiés que des images de renoncement et un calme voisin de la pétrification. Au collége, Maurice avait vu apporter et il avait apporté lui-même dans certaines amitiés une exaltation, une sensibilité, qui était comme la fleur printanière de ce monde absorbant et enivrant qu'il rêvait.

A l'époque des vacances, à Pont-de-Brique ou à Boulogne, dans des dîners de famille et d'amis, Maurice était

entouré de femmes et de jeunes filles plus ou moins jolies. Il lui avait parfois suffi, comme à nous tous, d'une main douce, d'une robe blanche, d'un ruban bleu, d'un parfum, pour le remuer délicieusement. Mais ces émotions avaient été passagères, comme les rencontres qui les produisaient. Plus tard, à Paris, il avait mené une vie très-retirée. Aussi était-il à vingt-deux ans une belle proie pour le premier amour.

Il ne faisait exception à son programme de retraite qu'en faveur d'une seule maison, où il allait dîner deux fois par mois, le dimanche.

Maison assez triste d'ailleurs que celle de M. Viellot, conseiller à la cour. Il avait jadis, ce M. Viellot, contracté des obligations envers M. Le Grandier, et depuis il avait cru saisir l'occasion de les reconnaître en imposant presque à Maurice cette périodique hospitalité. Maurice n'eût pas osé désobliger d'un refus ce magistrat peu enclin à rire. Il lui eût semblé par là manquer à son propre père.

Quant à madame Viellot, dont l'humeur rétive était parvenue à assombrir encore le front naturellement plissé du conseiller, c'était une femme quelquefois insupportable... avec des qualités très-réelles. Mais son affectation de ne s'appareiller qu'avec ceux du grand ton, son regret trop amer, indiscret et démesuré de n'avoir pas cent mille livres de rente, lui faisaient le plus grand tort aux yeux de Maurice.

Pour les sages, qui ne se donnent pas le vain tourment de vouloir constamment trouver le dernier mot, madame Viellot était agréable à regarder, et possédait même quelques charmes de taille et de figure. Mais l'air avertissait tout de suite les passionnés et les enthousiastes qu'ils ne trouveraient point là leur compte.

A son début de ménage, le couple Viellot, depuis lors

stérile, avait donné le jour à une jolie créature assez originale, que sa mère attestait aimer par-dessus tout et à la folie. Pourquoi pas? Au demeurant, cette fille idolâtrée, et dont l'éducation grevait sensiblement le budget de la communauté, était assez mal élevée.

Madame Viellot ne manquait aucune occasion d'insuffler son orgueil mécontent à l'esprit heureusement excentrique et revêche de sa fille, laquelle méprisait le grand monde et n'aimait que deux choses: l'indépendance et l'art. Par l'art, elle entendait la peinture des aquarelles; par l'indépendance, le droit de rester en robe de chambre toute la journée, ou d'aller grimper sur une échelle dans la grande galerie du Louvre.

IX

En emportant le coupon de loge dont persistait à le gratifier le courtois directeur, Maurice se rappela que madame Viellot parlait quelquefois devant lui de son goût pour le théâtre, en sous-entendant qu'elle le satisfaisait beaucoup plus rarement qu'elle n'eût voulu. C'était donc le cas d'être à la fois agréable à la femme et poli envers la maîtresse de maison.

Maurice se rendit ausitôt chez le conseiller. Rendons cette justice à madame Viellot, qu'en dépit du caractère que nous avons dit, son intérieur était de ceux où l'on se plaît : car elle avait l'art de tenir une maison, de placer un meuble dans l'angle qui lui convient, et, avec telle disposition de rideaux, de donner l'air recueilli, confortable ou gai, à un petit salon. A voir le parti qu'elle savait tirer de ressources limitées et d'un local exigu, on

sympathisait avec ses efforts, on excusait ses plaintes injustes, et, à la seconde tasse de thé offerte par ses blanches mains, on arrivait, sans qu'il en coûtât rien, à lui souhaiter les cent mille livres de rente objet de ses rêves.

On prévint Maurice que Madame était auprès de Mademoiselle, en ce moment occupée à sa leçon d'aquarelle. Puis il fut introduit dans la salle d'étude... les autres pièces de la maison étant en proie aux tapissiers. D'ailleurs, Maurice était un ami, que l'on n'avait pas revu depuis son grand deuil de famille.

De sa chaise et sans interrompre son présent travail, qu'elle aimait à la passion, Émilie Viellot fit à Maurice un petit salut de camarade, cordial et sympathique. Auprès d'Émilie, et penchée sur son œuvre, était une jeune personne de vingt à vingt-deux ans, d'une beauté tout à fait rayonnante. Madame Viellot aimait le cérémonial, à l'anglaise :

— Monsieur Le Grandier, fit-elle, présentant Maurice à la belle inconnue... Mademoiselle Marceline Fernandez, aquarelliste de grand talent, qui veut bien s'occuper d'Émilie.

Maurice faisait avec bonheur de longues stations aux vitrines des libraires et des marchands de tableaux. Il connaissait ainsi — comme font les lecteurs de catalogues — quantité de noms et d'œuvres qui attendaient encore leur célébrité. Il put, sans avoir l'air d'un complimenteur banal, dire :

— J'ai vu souvent le nom de Mademoiselle au bas de délicieux bouquets chez les encadreurs de la rue Taitbout. J'en ai même désiré plusieurs, mais je suis arrivé trop tard.

Marceline Fernandez rougit de plaisir à ce petit *speech*. Ce n'était point par amour de la gloire qu'elle parut

heureuse, mais par amour de son art, et aussi par vertu. Elle travaillait pour vivre, cette éblouissante créature! et, en présence de la mère d'une élève (race capricieuse et qu'influence la moindre suggestion du dehors), les paroles de Maurice avaient tout l'à-propos d'un bon office.

Ensuite, madame Viellot amena l'entretien sur les habitants de Pont-de-Brique. En parlant de sa sœur, Maurice parut fort ému, et Marceline tournait rapidement ses beaux yeux vers lui. Enfin le jeune homme expliqua sa visite un peu trop matinale, et offrit le coupon de loge pour le soir.

La Parisienne rougit de plaisir, et son premier mouvement fut excellent. Lorsque, dans une âme suspectée d'étroitesse, le contentement produit la générosité, fût-ce à l'état d'éclair, il faut ranger cette âme parmi les bonnes :

— J'espère, mademoiselle Marceline, dit-elle à l'artiste, que vous nous ferez l'amitié de profiter avec nous de la gracieuseté de M. Le Grandier. S'il le faut, j'irai en demander la permission à votre mère. Nous vous prendrons en passant, et nous vous ramènerons.

Marceline accueillit l'invitation d'un sourire frais et joyeux, qui témoigna qu'elle lui plaisait infiniment. Elle remercia madame Viellot et Maurice par ricochet. Émilie était enchantée, et Maurice trouva charmant tout ce monde qui allait en dire autant de lui. Puis il alla passer une vingtaine de minutes chez un relieur de la rue Basse-du-Rempart, et, pour regagner la rive gauche, il prit la rue Royale. A la hauteur du bureau de la Madeleine, comme il marchait l'œil et l'esprit en l'air, suivant sa coutume, ses regards distraits furent attirés et fixés par quelque chose qu'il crut être une vision, ou plutôt une sorte d'éveil des flots de joie pro-

fonde et endormie que nous portons en nous, et que le souffle du beau soulève quand il lui plaît. En réalité, la scène n'avait rien d'extraordinaire. Il ne s'agissait que d'une jeune femme attendant le prochain omnibus, un morceau de carton vert à la main. Mais cette jeune femme était précisément Marceline Fernandez, que Maurice avait tant admirée une demi-heure auparavant. Elle le reconnut la première et devança d'un salut souriant son coup de chapeau respectueux. Maurice, un peu étourdi de cette double rencontre en si peu de temps, rentra chez lui tout plein d'une douce image.

Une grande beauté (et, en ce qui regarde Marceline Fernandez, le terme n'a rien d'exagéré) a d'ordinaire pour premier effet sur une âme neuve et poétique, bien moins d'y éveiller le désir que de la ravir d'un bien-être général, supérieur à toutes les autres joies. Je n'en excepte pas même les trouvailles scientifiques ni les créations de la pensée. Il s'y mêle trop souvent la tristesse du doute et les attaques de l'envie. Avec quelque franche ardeur que nous étreignions la vérité, il se peut produire des démonstrations contraires à notre foi et à notre évidence, et qui les détruisent. Mais il y a une façon d'être touché par la beauté, une GRACE en un mot qui défie les plus invétérés contradicteurs.

Pendant quelques jours, Maurice vit sans cesse rayonner cette belle image au fond de ses pensées, mais il ne se mêlait aucune impatience sensuelle à ces évocations. Il ne se flattait pas de revoir bientôt Marceline. Il ne pouvait songer à reparaître chez madame Viellot à l'heure des leçons d'aquarelle. Maurice était un songeur, qui se plaisait à de fréquents retours sur soi-même, envisagé par rapport à l'univers environnant. Dans ses heures de rêverie, il se disait que,

depuis l'origine des temps, deux mobiles essentiels ont inspiré les actions des hommes : l'ambition et l'amour. Nous laissons à part la cupidité, qui, avec des formes plus ou moins grossières, habite un coin de tout animal. Maurice était loin de méconnaître les grands côtés de l'ambition, qui sert d'aiguillon au talent et même au génie.

Il est un autre agent, très-puissant sur la volonté des hommes, et le plus fécond de tous en troubles et en enchantements... c'est l'amour. En vers et en prose, dans toutes les langues, dès les premiers jours du monde, on a chanté l'amour... l'amour, dépôt divin confié à l'inconsciente jeunesse, et qui plus tard nous met les larmes aux yeux, quand nous murmurons ce mot céleste : « vingt ans ! » Il y a un amour universel, qui est de tous les âges de la vie, qui reflète le cœur même de l'humanité, qui va du Créateur caché à la création partout visible, et du sein de la grande nature à l'humble chien qui nous regarde l'œil confus et le museau attendri ! Ce sens-là, Maurice le possédait à un intime et vif degré. Mais il est un amour moins général, qu'il ignorait encore: celui qui fait d'un sourire de femme, de la vue d'une ombrelle, l'étoile polaire de nos espérances et le charme de la terre.

Jusqu'avant sa rencontre avec Marceline, la tendresse absorbante et partagée qui l'unissait à Marie avait suffi.

Aujourd'hui, il se surprenait à rêver pendant des heures à des cheveux noirs ondulés, encadrant un front lisse et blanc, à des yeux à la flamme douce et profonde, à un petit nez droit.... Et pendant la nuit, Maurice se trouvait mêlé plus ou moins passionnément à mille aventures où figurait toujours mademoiselle Marceline Fernandez.

Quinze jours après, un dimanche, vers trois heures, Maurice parcourait le musée du Luxembourg, lorsque, dans un des étroits couloirs, il se croisa avec deux dames.

X

L'une de ces dames, âgée de cinquante ans environ, Maurice avait d'excellentes raisons pour ne pas la reconnaître : il ne l'avait jamais vue. L'autre, éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, était Marceline Fernandez.

Elle avait la première et d'assez loin reconnu Maurice. Elle le salua d'un sourire, et le présenta dans ces termes à la dame âgée :

— Maman, c'est Monsieur... cet ami de la famille Viellot...

— C'est Monsieur qui a été assez bon pour dire du bien de tes aquarelles?

— Pardonnez, Monsieur, fit la belle Marceline toute confuse, à un petit accès de vanité dont madame Viellot n'est pas tout à fait innocente. Après votre départ, l'autre jour, elle est revenue sur votre flatteur témoignage, et même elle s'est attachée à en rehausser le prix en me disant que vous étiez un connaisseur difficile, et lié avec des maîtres célèbres.

Ce n'était pas le cas de trop se défendre. Aussi Maurice n'en fit rien. En causant, ils marchaient tous trois de compagnie, librement, et satisfaits les uns des autres. Ils s'arrêtèrent devant quelques toiles modernes, dont Maurice connaissait l'histoire et les auteurs. Il put ainsi

prodiguer à ses compagnes des informations qui les intéressèrent beaucoup. Il demanda à Marceline si elle n'avait jamais été tentée d'exposer.

— Tentée... peut-être, répondit-elle... mais jamais je n'oserais.

— Et puis, dit à son tour la mère, qui s'inquiétait peut-être d'entendre une bouche dont les éloges ne s'oubliaient pas, y revenir avec des inflexions si douces..., vous oubliez, Monsieur, que l'art de Marceline est aussi son état, que tout notre avoir tient dans ses leçons. Un échec, qui ne blesserait que l'orgueil d'un amateur ou d'un artiste riche, serait la ruine d'un professeur.

A ce langage de femme positive et connaissant la vie, la docile Marceline avait l'air de souscrire, tout en trouvant peut-être que l'on n'aurait pas dû parler de ces choses devant un jeune homme.

Puis ils recommencèrent à causer de peinture dans le meilleur accord du monde, chacun se sentant fort à l'aise, en dépit ou plutôt à cause de l'imprévu.

Marceline, les joues roses, tout animée de la joie de faire tant de plaisir à son compagnon, s'exprimait sur les tableaux avec plus de vivacité qu'on ne lui en eût cru d'abord.

Maurice la contemplait avec bien-être. Décidément, il n'avait pas été le jouet, la première fois, ni d'un effet d'optique ni de l'enthousiasme de son chaste cœur.

Elle était divinement belle, — non pas que tout le monde dût se retourner sur son passage, quoique beaucoup de gens, paraît-il, ne s'en fissent pas faute, — mais il était impossible que l'œil d'un ami du beau ne fût pas attiré et retenu par la coupe du visage et la souveraine élégance du corps. L'admiration de Maurice ne s'en détache que par le fait du témoin vigilant qui l'observe.

Ce témoin, quoique d'humeur ombrageuse, a l'air de regarder avec faveur le nouveau venu.

Maurice lit dans l'âme de cette mère, qui, sans l'avouer, tremble pour sa fille, exposée si jeune et si belle aux ardeurs de Paris.

En deux mots, elle serait heureuse d'*assurer* l'enfant. A de certains signes, à la modération de Maurice, à un ensemble à la fois volontaire et doux, madame Fernandez a cru reconnaître en lui le jeune homme *rare*, le mari. Elle ne sait d'ailleurs ni son nom, ni son origine, ni ses perspectives d'avenir. Elle sait qu'il touche aux arts, qu'il écrit, qu'il ne faut donc pas trop se gêner avec lui. Elle sait en outre que depuis une heure Maurice leur tient compagnie; il n'a pas encore parlé de les quitter : donc il ne voit rien de plus agréable que de rester avec elles.

« Mais c'est assez pour aujourd'hui, » pensa madame Fernandez, qui dit à sa fille :

— Marceline, il est temps, nous abusons de Monsieur... Monsieur... — Elle cherchait le nom.

— Maurice Le Grandier... fit le jeune homme venant à son aide.

Il y a des gens à qui l'usage des mélodrames a brouillé la cervelle, et qui s'imaginent être voués à ne pouvoir prononcer leur propre nom sans créer un émoi dans l'auditoire. Heureusement, Maurice n'était pas de ces gens-là. Les deux femmes restèrent calmes. Elles n'avaient jamais lu l'*Adamastor*.

— Nous vous avons retenu bien longtemps, Monsieur...

Il y avait récidive et intention.

La bonhomie de Maurice tourna l'obstacle.

— Vous venez au contraire de me rendre un précieux service. Je suis libre... trop libre... trop maître de mon

temps... regardant comme une corvée le dîner que je vais toujours prendre seul, surtout le dimanche, qui serait quelquefois bien triste... sans le Luxembourg.

Marceline parut touchée, et affecta de regarder le *Cherubini* de M. Ingres.

En descendant du musée, à la fermeture, bien entendu, Maurice offrit son bras à madame Fernandez, Marceline venant après eux. Le temps était délicieux. Le jeune homme proposa un tour dans le jardin du Luxembourg, qui jamais ne lui avait paru aussi beau, et où la présence inaccoutumée de Marceline provoqua l'admiration des habitués de l'endroit. Puis madame Fernandez parla de rentrer, avec fermeté cette fois.

— Mesdames, fit gaiement Maurice, daignerez-vous m'écouter sans m'interrompre, seulement trois minutes?

Marceline leva sur le jeune homme ses grands yeux questionneurs.

— J'allais me lancer dans un discours, mais en tout il vaut mieux simplifier. Il est possible que nous ne nous rencontrions plus... que ceci soit un adieu. A l'heure des adieux, on ne se refuse rien. Veuillez me faire un honneur et un plaisir.

— Je ne comprends pas, fit en souriant madame Fernandez, qui avait très-bien compris.

— Alors je vais être brutalement clair. Veuillez ne plus parler de départ, du moins pour l'instant, et consentir à vous promener avec moi dix minutes encore. Je vous conduirai dans un restaurant très-honnêtement fréquenté... et tenu par des gens de ma connaissance... Je serai si heureux de ne pas vous perdre si tôt!

Le visage de madame Fernandez redevint grave. Maurice insista, non sans embarras. La belle Marceline prit sur elle de sauver la situation. C'était son droit et aussi un peu son devoir.

Maurice fut très-reconnaissant envers la jeune fille de son intervention adroite et opportune. Il savait gré surtout à cette intelligente et délicieuse Marceline de ne pas l'avoir confondu un seul instant avec ceux qui ne peuvent admirer la beauté sans offenser la grâce. Elle a deviné... ou plutôt non, elle n'a rien deviné. Elle est la pudeur même; elle en a la céleste irréflexion.

Maurice éprouva comme un tressaillement de triomphe en entendant madame Fernandez répondre à leur double prière par un *oui* rapide.

Enfin! il ne s'en va pas ce soir, solitaire et silencieux, expédier en vingt minutes son dîner du dimanche; mais il va passer cette soirée dans les conditions magiques de son plus doux rêve, auprès d'une admirable femme, jeune, vertueuse, sensible..., et qui a l'air de se plaire avec vous parce que vous êtes VOUS!... (Oh! joie la première entre toutes!) Il eut soin d'emmener ses invités dans un restaurant où il n'y avait pas à craindre de commensaux bruyants ni de filles.

C'était une bourgeoise et honnête table d'hôte de la rue de l'Ancienne-Comédie, où ils s'installèrent en leur particulier, dans le petit salon d'*extra* qui attenait à la salle des pensionnaires, presque tous vieilles gens du personnel enseignant ou administratif.

Alors il monta je ne sais quelles bouffées au cerveau de Maurice. Il lui sembla qu'il venait d'enlever l'adorable Marceline, quand il la vit poser son chapeau sur une chaise. Cela ne ressemblait pas à une banale partie fine, mais à une joyeuse réunion de cœurs. Pas de garçon à favoris de substitut venant placer des petits bancs sous les pieds des dames! Le service était fait par une grosse fille neuve et rougeaude.

Quel bon air de chez soi! et quel bon dîner! Cela tenait à cette circonstance que la maison était dirigée,

non par un gargotier de profession, mais par une ex-cuisinière de bourgeois, qui, après la mort de ses maîtres, était venue s'établir là, grâce à un petit legs qu'on lui avait fait.

D'un *dîneur* satisfait à un autre, elle avait réussi à se créer depuis cinq ans une clientèle régulière et sûre de gens tranquilles, méthodiques, à bonnes façons et à tabatières, pour lesquels un second petit verre après dîner constituait une *folie* dont on parlait le lendemain. La cuisinière se surpassa. Le salon des *parties de société*, comme disait avec orgueil la maîtresse de l'établissement, n'avait jamais vu d'hôtes plus heureux. Au dessert, la jeune fille, au grand plaisir de Maurice, mouilla ses lèvres éclatantes à un verre mousseline où rayonnait le corton. L'hôtesse, fière et charmée, prenant Maurice à part, lui avait dit : A la bonne heure ! voilà du vrai monde ! je m'y connais. C'est M. Lardinois qui serait heureux s'il pouvait causer un peu avec de vraies dames du monde : quel malheur qu'il vienne si tard !

Pour un peu, notre hôtesse eût conjuré la *société* de rester jusqu'à l'arrivée du papa Lardinois, un ex-juge de paix de Saint-Germain, orné de soixante-dix-neuf ans, qui prenait ses deux repas céans, s'énonçait dans le style de madame de Genlis, et avait pour spécialité, entre le brie et les mendiants, l'oraison funèbre de la femme comme il faut.

Comme le dîner touchait à sa fin, Maurice fut frappé d'un certain effet de contraste.

Madame Fernandez, rétive au début, était maintenant toute cordialité et toute expansion. L'enthousiaste Marceline, au contraire, ne répondait plus à Maurice qu'avec un air de gêne.

Maurice, étant sorti un instant pour donner des instructions à l'hôtesse au sujet du café, trouva en ren-

trant la mère et la fille en train d'échanger leurs idées sur l'imprévu de la situation.

Madame mère s'était un peu assombrie dans ce léger intervalle de temps.

— Nous n'avons rien fait de mal, dit-elle... et pourtant ce serait grand dommage que madame Viellot, chez qui vous allez souvent, connût cette légère équipée. Vous savez comme elle est intraitable sur la question de décorum, et elle a le droit de l'être, car c'est la délicatesse même.

Ici Maurice eut grand'peine à réprimer un éclat de rire, qui portait, non sur le fond du discours, mais sur le sérieux de madame Fernandez.

— Croyez, Madame, que je ressens au plus haut degré vos scrupules et votre sollicitude.

— Madame Viellot, reprit la mère de Marceline, est très-répandue et fait autorité dans le grand monde.

Seigneur ! que la femme du conseiller eût été heureuse d'ouïr de telles paroles !

— Rassurez-vous, Madame, attesta Maurice, non-seulement à cause de ma discrétion native, mais aussi de ce fait qu'en réalité je ne vois la famille Viellot que de loin en loin.

Ce petit nuage fut aussitôt dissipé par un rayon inattendu et vainqueur de cordialité décisive.

— Cela dit, Monsieur, il nous reste à reconnaître votre courtoisie, en vous priant, si cela ne vous est pas trop désagréable, de vouloir bien nous consacrer une partie de votre soirée et de venir prendre chez nous une tasse de thé.

Puis ils sortirent ensemble. Les dames Fernandez occupaient au troisième, rue de Grammont, un appartement dont la mère de Marceline avait déjà esquissé la distribution à Maurice.

Avant de toucher au port, le fils de M. Le Grandier eut à subir une dernière épreuve. On le pria d'aller fumer un cigare sur le boulevard, pour laisser à la concierge le temps d'apporter son concours aux préparatifs de la petite fête.

Or, malgré son penchant à la grandeur solitaire, c'étaient justement ces délicieuses mesquineries, ces risibles complications, qui, ce soir, ravissaient Maurice.

Dans les délais convenus, Maurice se présenta rue de Grammont. Malgré l'itinéraire fort détaillé que lui fournit la concierge, grande femme, sérieusement charpentée, aux façons cordiales, mais *inquisitives*, il eut quelque peine à toucher enfin au logement promis, dans ce dédale de seconde cour, d'escalier B, de deuxième étage au-dessus des deux entre-sols... de troisième porte à gauche, etc... C'était une immense maison, habitée principalement par des marchands d'articles de Paris. Après beaucoup d'hésitations, Maurice accrocha enfin la sonnette voulue. Une porte fut ouverte, et Marceline parut, un bougeoir à la main, s'excusant (comme s'il y avait de sa faute) sur la peine que Maurice avait dû avoir à se reconnaître parmi tant de couloirs et d'escaliers. Quoiqu'elle n'eût rien à se faire pardonner, Maurice aurait voulu qu'elle prolongeât ses excuses cinq minutes encore.

C'était un tableau tout fait. Il semblait au jeune homme voir se dresser (à moins que ce prétendu souvenir ne fût un rêve) une toile de quelque galerie allemande ou anglaise. Cette toile représente un jeune cavalier soigneusement enveloppé, attardé par les noirceurs de la nuit, arrivant enfin sans blessures au terme de sa course, pleine de périls et de ténèbres. A peine son pas l'a-t-il annoncé au seuil de la maison, que la porte s'ouvre, comme si quelque âme anxieuse était à veiller depuis

longtemps derrière cette planche de bois. Et l'on voit apparaître une jeune fille à la taille mince, au corsage éclatant, qui tient un flambeau un peu élevé au-dessus de son front, dont la pâleur mate fait encore ressortir l'ardeur mélancolique des yeux.

Peut-être bien cette toile n'existe dans aucun musée... peut-être le sujet en appartient-il à quelque vulgaire enluminure des anciens jours. En somme, il n'y a rien de nouveau ni d'inventé... nul rayon n'est notre œuvre... il jaillit toujours d'un soleil antérieur et inconnu.

La salle à manger donnait sur un petit jardin entouré de murailles, trop hautes sans doute ; mais enfin c'étaient des branches et des feuilles.

De cette salle à manger, deux portes, aussi *latérales* qu'eût pu les désirer M. Scribe lui-même, s'ouvraient, l'une sur une assez grande chambre à coucher à deux lits, l'autre sur un petit salon. D'ailleurs, salle à manger, salon et chambre à coucher étaient ornés des plus beaux bouquets à l'aquarelle de Marceline.

Le matin, sous les feux du soleil naissant, le soir aux reflets de la lampe, ces fleurs de la pensée, ces roses de l'imagination, si elles n'embaumaient pas comme des fleurs naturelles, du moins elles étaient un jardin de poésie et d'espérance pour ce modeste logis. C'est dans le salon que Marceline introduisit Maurice. Madame Fernandez était occupée à dresser la table dans la pièce voisine. Sur une admirable assiette de Sèvres, présent du 1er janvier, offert à Marceline par une élève du faubourg Saint-Germain, s'étageaient quantité de pâtisseries destinées à accompagner le thé.

Cependant Maurice examinait les aquarelles avec ferveur :

— Je finirai par vous croire un flatteur, lui dit Marceline.

— Je suis du moins un flatteur qui a ses préférences, riposta le jeune homme en lui désignant un bouquet d'un coloris supérieurement frais et pur. N'est-il pas aussi votre préféré ?

Cette fois la jeune fille rougit comme une artiste satisfaite, et non plus comme une jolie femme confuse.

— Mademoiselle, reprit le jeune Le Grandier, permettez-moi de vous trouver bien heureuse !

La périlleuse exclamation ! l'alternative critique ! En effet, si, à pareille demande, vous obtenez pour réponse un soupir (vous qui commenciez à aimer), voyant que la place est prise par un ingrat ou par un absent (les seuls rivaux redoutables !), vous sentez votre joie s'écrouler. Plus de vague et infinie espérance, plus d'hymne passionné dans la musique et dans l'aurore ! plus rien qu'une gracieuse politesse... rien du tout, en un mot : car il ne faut jamais parler de l'amitié d'une femme, surtout d'une jeune et belle femme, lorsqu'elle aime ailleurs d'amour.

Au contraire, je suppose, au lieu du soupir, on vous répond par un sourire d'enfant, où brille la vive sérénité des ignorants, des modestes désirs satisfaits, et ce sourire vous dit :

— Oui, je suis heureuse : ma mère se porte bien . mon art suffit à notre existence et à mon bonheur. Je suis heureuse et je ne voudrais pas changer.

Devant pareille réponse, si vous n'êtes pas un commis voyageur insistant pour placer quand même son amour, mais un cœur animé de quelques-uns de ces sentiments qui divinisent parfois notre espèce, il ne vous reste plus qu'à vous dire : — Eh quoi ! j'effaroucherais d'un cri brutal cet oiseau du bon Dieu ! je serais l'assassin de cette paix, de cette douceur !

Or, à ce cri de Maurice : « Je vous trouve bien heu-

reuse ! » Marceline ne répondit ni par un soupir ni par un sourire, ni par un *oui* ni par un *non*. Avec ce tact admirable qui était son prestige et dénouait les situations délicates, comme le soleil fond la glace, elle remercia Maurice de son air de sollicitude. Sans doute elle était heureuse, puisque, au début d'une carrière difficile, elle avait trouvé des élèves et des amies dans les meilleures maisons et les plus bienveillantes. Seulement, il lui en coûtait d'être si souvent forcée de laisser seule sa mère, personne d'un caractère sombre, portée à la mélancolie, et sur le visage de laquelle elle trouvait souvent, en revenant de ses leçons, des traces de larmes.

Marceline n'était point une femme philosophe... Elle ne possédait pas, même à l'état de reflet éloigné, ni la pensée virile de madame de Staël, ni la verve parisienne à outrance d'une Delphine de Girardin.

C'était simplement un cœur d'artiste, dans l'acception gracieuse, mais très-résolue du mot.

Il y avait un sens exquis de la tendresse dans le choix qu'elle avait fait d'un art féminin entre tous, et tout imprégné des parfums et des mélodies de la nature. Elle vivait dans ces éclosions naïves de sa rêverie, dans ces élégantes combinaisons de son goût, et elle ne songeait à aucun manifeste sur les applications de l'aquarelle aux besoins des temps nouveaux.

Dans le cours de ce doux tête-à-tête, Maurice avait saisi la main de la jeune fille, puis il l'avait aussitôt laissée, non à cause d'un air de menace et de reproche, mais à cause de l'expression de surprise ingénue qui remplit le visage de Marceline.

Cette réserve de Maurice ne venait pas du manque d'ardeur, au contraire. Il n'était timide que par peur de l'audace qu'il sentait en lui.

Madame Fernandez parut enfin avec le thé. Alors,

l'entretien descendit des hauteurs de l'art, et frisa l'abandon des confidences intimes. C'est madame Fernandez qui, à la charmante confusion de Marceline, donna l'exemple de la franchise, en développant, sans la moindre réticence, toute sa biographie. Son mari et elle étaient originaires de Bordeaux, où Marceline était née, dix-neuf ans auparavant. Puis, on était venu s'établir à Paris, où M. Fernandez était chef de bureau dans la compagnie des chemins de fer d'Orléans.

Marceline était fille unique, et l'on s'était préoccupé avant tout de lui faire donner une instruction achevée. On aurait voulu la pousser vers la musique, mais son goût dominant l'entraînait surtout du côté des crayons et des couleurs. Un vieil ami de son père lui montra le dessin et l'aquarelle, et en s'imaginant ne complaire qu'à une fantaisie de petite fille, le brave homme ne se doutait pas qu'il assurait l'avenir et l'indépendance de deux femmes.

M. Fernandez, jeune encore, succomba à une pleurésie.

Ses patrons passèrent pour des cœurs d'or en assurant à sa veuve le logement. La propriétaire de la maison où demeuraient la mère et la fille était une femme assez jeune encore, mère de famille et veuve, à qui l'on avait favorablement parlé de la jeune artiste.

Cette dame vint lui faire visite, et parut goûter beaucoup les gracieux travaux de Marceline. Elle la pria de vouloir bien donner des leçons à ses jeunes enfants. Ses offres étaient de celles qu'on ne refuse pas, et le budget du ménage s'en trouva à merveille. Ce n'était pas l'aisance assurée, mais c'était une percée moins sombre sur l'avenir.

Six mois après, Marceline avait trois excellentes élèves en ville et un pensionnat.

Le revers de cette prospérité, c'est que l'enfant était absente de la maison cinq à six heures par jour, et que durant tout ce temps-là madame Fernandez ne voyait pas la vie en rose. Aux douleurs bien naturelles de la séparation se mêlaient d'autres soucis cuisants.

Marceline était trop jeune et trop belle pour passer inaperçue dans ces rues peuplées d'habiles et de désœuvrés.

Les jours de pluie, à la seule pensée que sa fille pouvait se mouiller les pieds, madame Fernandez s'abandonnait au désespoir. Enfin, tout cela avait tourné mieux qu'on n'aurait cru, et présentement on n'avait à se plaindre que d'un ensemble de vie un peu exigu et dépendant. Mais l'amour de son métier était chez Marceline une pensée dominante.

La jeune fille éprouvait une sorte de pieux agacement à voir couler ce flot de paroles maternelles.

Maurice, au contraire, se plaisait à cette narration, soit parce qu'elle prolongeait son séjour auprès d'un être adoré, soit qu'il aimât à entendre parler de Marceline.

C'est au milieu de cette joie intérieure qu'il reçut le gentil coup d'assommoir, vaguement redouté une heure auparavant.

— Vous le voyez, Monsieur, les diverses raisons qui nous imposent une vie de retraite et de solitude sont toutes excellentes.

Je ne nie point d'ailleurs que ce programme austère n'ait ses déplaisirs. M. Fernandez disait souvent que chaque nouvelle connaissance est une porte de plus ouverte au chagrin et aux déceptions. Le déplaisir, c'est de ne pouvoir exempter d'une mesure générale les âmes sympathiques et dignes de confiance qui ont la bonté de venir quelquefois au-devant de nous.

C'était trop clair.

Mais c'était aussi parfaitement honorable et respectable ; Maurice le comprit, et se retira bientôt après, sans rien laisser voir de sa vive contrariété.

C'était un novice en amour, puisque l'on a la bonté de faire des catégories, même en amour. Là où nous dépendons des caprices d'un cœur, jouet lui-même du hasard, je me demande à quoi peut servir l'expérience, sinon à nous faire nous résigner, et à nous éviter la sottise des plaintes.

Maurice était un novice, c'est-à-dire qu'il appartenait tout à son sentiment, et ne se tourmentait pas du résultat.

XI

Il y avait presque un mois de cela.

Un jour, vers midi, dans une galerie du Palais-Royal, le regard de Maurice fut attiré par la tournure charmante d'une jeune femme, vêtue de noir, qui sortait de chez le marchand de musique.

Maurice éprouva un grand trouble en reconnaissant Marceline, toujours aussi belle, mais pâlie.

Autour de ses yeux, d'un bleu sombre, et dans tout le reste de son être, dominait je ne sais quelle lassitude ensommeillée.

Il y eut un éclair d'hésitation ; puis, le plus naturellement du monde, Marceline fit un pas vers Maurice et lui tendit la main.

Sans nulle fausse honte, elle alla jusqu'à lui dire que sa mère et elle-même avaient éprouvé du regret d'être si longtemps sans le voir.

Maurice l'interrogea discrètement sur l'altération de sa figure et sur sa toilette toute noire.

— Depuis votre dernière visite, lui répondit-elle, il s'est passé bien des événements chez nous. On vous les contera quand vous viendrez nous voir.

— Mais quel est ce deuil que vous portez ?

— C'est celui d'un proche parent que je n'ai jamais vu. L'autre jour, ma mère a reçu des liasses de papiers et une dépêche consulaire d'Andrinople, lui annonçant la mort d'un cousin germain à elle, dont elle ne parlait presque jamais, et qui nous instituait ses héritières d'une somme de soixante mille francs, tout son bien. La nouvelle de cette mort fit sur ma mère un effet plus grave qu'on eût pu le croire, étant donné le peu de relations qui l'avaient jusqu'alors unie à ce parent, presque toujours occupé à voyager. Parmi les papiers joints au document mortuaire, se trouvait une lettre strictement confidentielle adressée à madame Fernandez et dont la lecture a déterminé chez elle des accès fréquents de méditation, où je l'ai surprise à me questionner sur vous.

— Sur moi ? fit Maurice avec étonnement.

— Oui..., et comme emportée par un vif désir, contre lequel elle lutterait, de vous voir et de vous questionner. Elle a même dit une fois : « Si je savais l'adresse de M. Le Grandier, je voudrais bien lui demander un renseignement ; mais non..., pas encore. » Vous voyez que vous auriez été le bien reçu.

— C'est jouer de malheur..., moi qui mourais d'envie de vous revoir !

— Malheureusement, je n'ai pas tout dit. Ma mère me cause les plus tristes inquiétudes ; j'ose à peine la quitter une demi-heure... comme à présent. J'ai dû renoncer à donner des leçons. Ma mère s'abandonne chaque jour davantage aux idées sombres. Souvent elle

me prend dans ses bras, me dit qu'elle s'en va... et toutes autres choses qui me désespèrent.

— Veuillez la préparer à me recevoir ce soir. Je lui proposerai les soins d'un jeune médecin de ma connaissance, peu célèbre encore, mais que j'ai vu tirer de fort mauvais pas des gens abandonnés par Trousseau et Gendrin.

— Vous aurez beaucoup de peine à lui faire accueillir un médecin. Elle les a presque tous en horreur. Elle dit que la médecine n'a point fait un seul pas depuis Fagon..., depuis Louis XIV. Mais venez, vous... je crois pouvoir assurer que votre visite lui fera plaisir.

Le soir même, Maurice se présenta chez les dames Fernandez, et fut reçu par Marceline.

Elle lui apprit que sa mère, après avoir montré un contentement fébrile en recevant des nouvelles de M. Le Grandier, était derechef tombée dans une profonde prostration, et que, si ce n'était point abuser de la complaisance de Maurice, elle le priait de revenir le lendemain.

Ce fragment d'entretien eut lieu entre les jeunes gens, debout, dans la pièce d'entrée. Leur dialogue empruntait aux circonstances un sens intime et mystérieux. Le cœur de Marceline, éploré dans le présent et tremblant pour l'avenir, semblait demander appui à celui de Maurice.

Au moment de se séparer, la pression de main, légèrement prolongée, à laquelle, dans son trouble, la jeune fille ne s'opposa point, prit je ne sais quoi d'un aveu et d'un engagement.

Le lendemain, Maurice revint plus tôt que la veille, et cette fois il fut reçu par madame Fernandez, qu'il trouva assise dans son lit.

Il fut frappé de la rapidité des ravages produits par

une souffrance cachée, dans ses traits, ses regards et sa voix.

Durant les premières minutes, le jeune homme fut, de sa part, l'objet d'une attention extraordinaire et presque anxieuse.

Puis elle lui parla de ce cousin germain qui venait de mourir à l'étranger. C'était un personnage fort nomade. Il avait habité un peu partout en France, et notamment dans cette partie de la France où résidait la famille de M. Maurice. Mais M. Maurice n'en devait rien savoir, car tout cela était fort ancien.

Maurice qui n'en savait rien, en effet, répondit avec toute l'indifférence désirable. Puis, surprenant quelque fatigue dans l'état général de la malade, il parla de se retirer. Madame Fernandez l'obligea de rester encore, et lui fit promettre de revenir le lendemain.

Le lendemain, il fut exact, et il vit à mille signes qu'on l'attendait.

Marceline l'accueillit avec un air de gratitude, et même le remercia d'être venu.

Depuis le matin, madame Fernandez souffrait davantage.

— Cependant, ajouta la jeune fille, pas plus aujourd'hui qu'hier, elle ne m'a permis d'envoyer chercher le médecin. A la fin seulement, pour me contenter, elle m'a dit d'attendre votre arrivée, en promettant qu'elle vous reparlerait de ce docteur, votre ami. Aussi j'étais penchée vers la sonnette avec une impatience!

Maurice, de sa propre autorité, envoya un mot pressant chez le médecin.

En l'attendant, une demi-heure se passa en entretiens des plus affectueux. Madame Fernandez parlait de sa joie d'avoir fait la connaissance de Maurice.

Cette surexcitation de sensibilité dans une nature

déjà presque épuisée ne promettait rien de bon aux deux jeunes gens.

Enfin le docteur arriva. Au premier coup d'œil jeté sur la malade, il ne put réprimer un furtif mouvement de sinistre augure. Il serra la main de Maurice, et à la simple pression de cette main, Maurice comprit que madame Fernandez était perdue. Mais la réalité était pire encore qu'il le supposait :

— D'une heure à l'autre tout est à craindre, lui fut-il annoncé.

Maurice, quoique très-nouvel ami de la maison, fut atterré de cette condamnation autant que si elle eût concerné un de ses proches.

En outre, il ne savait comment préparer Marceline à l'imminence d'un des coups les plus douloureux de cette vie.

Il retourna auprès de madame Fernandez, qu'il trouva de plus en plus agitée. Elle parlait beaucoup et vivement. Elle lui disait : « Maurice, mon ami, mon enfant...» Puis, lui montrant Marceline : « Vous la protégerez, vous serez son guide et son consolateur... elle vous obéira comme à moi. »

Alors elle prit les mains du jeune homme, et les garda entre les siennes, tandis que Marceline luttait désespérément pour contenir sa douleur.

Ainsi qu'il est souvent réservé aux natures nerveuses et impressionnables à l'excès, madame Fernandez sentit un calme souverain s'emparer d'elle aux approches du grand repos.

Pendant une courte absence du jeune homme, madame Fernandez sentit que l'heure irrévocable allait sonner pour elle. Elle fit venir Marceline plus près du lit, et il s'échangea entre la mère et la fille une confidence suprême, que Marceline reçut en blêmissant encore dans la

pâleur de sa détresse, et où le nom de Maurice était prononcé.

Puis elle lui indiqua le tiroir d'un meuble où étaient renfermées avec divers autres papiers les pièces relatives à la succession du cousin décédé à l'étranger.

Alors Maurice rentra.

La mourante s'affaiblissait visiblement. Ils la veillèrent toute la nuit, sans échanger un mot.

Madame Fernandez s'éteignit au lever du jour sous un dernier regard pieux des jeunes gens, tremblants d'émotion et les mains enlacées.

Alors même que le cœur de Maurice et celui de Marceline ne se fussent point déjà donnés tacitement l'un à l'autre, certaines émotions partagées associent à jamais deux destinées dans la même chaîne de souvenirs puissants.

C'est ce qui advint ici.

D'abord Marceline s'abandonna au plus violent chagrin à l'aspect de cette mère si brusquement ravie. Elle pouvait bien la croire menacée, mais elle n'était pas préparée à cette foudroyante séparation.

Maurice dut invoquer l'autorité que lui conféraient les vœux augustes de la morte, pour obtenir de la jeune fille qu'elle sortît enfin de la chambre funèbre.

La belle artiste avait eu des relations avec la supérieure d'une maison hospitalière de la rue de Babylone, qui organisait des loteries annuelles de bienfaisance, auxquelles Marceline avait contribué par plusieurs bouquets.

C'est dans cette maison qu'elle se retira pendant les premiers jours.

Maurice allait l'y voir comme eût fait un frère. Ainsi, dans le cœur de la belle orpheline, la douleur eut pour sœur jumelle la reconnaissance.

La confiance entière dont elle se crut redevable envers Maurice, elle ne manqua pas de la lui témoigner, et ses regards et ses paroles en étaient comme inspirés... tandis que dans le fond de son cœur germait une fleur d'étonnement et d'amour.

Elle ne comprenait rien à l'aventure de ce jeune homme soudainement jeté sur sa route, dont tous les soins lui disaient : « Je t'aime »; et qui, sur un appel exhalé presque de la tombe, était devenu son soutien et son guide.

Le changement ne parut guère moins brusque à Maurice; ce rôle de maître et d'arbitre dépassait bien un peu son ambition, mais la foi placée en lui ne devait pas être trompée.

Sans parler encore d'amour, Maurice n'en prodiguait que davantage à Marceline cette sollicitude passionnée, qu'inspire aux cœurs d'élite tout ce qui mêle une responsabilité à leur tendresse.

Après huit jours écoulés, la jeune fille rentra dans l'ancien appartement, mais elle y fut assaillie de désolations si aiguës, qu'il fallut aviser à un changement.

D'ailleurs le médecin avait dit à Maurice en termes précis :

— Monsieur, avez-vous sur cette jeune personne autorité de proche parent, ou tout au moins d'ancien ami de la famille ?

— Monsieur, avait répondu Maurice, je suis tous ses parents et tous ses amis.

— Alors opposez-vous de toutes vos forces à ce qu'elle reste plus longtemps dans une maison qui ne saurait être pour elle qu'une occasion perpétuelle de souvenirs douloureux et d'ailleurs préjudiciables à sa santé. Pourquoi? Cela se devine. On ne respire pas ici... à peine y fait-il clair à midi... sans parler des images

de deuil qui vont être désormais la compagnie ordinaire de mademoiselle Fernandez. Si on ne l'arrache pas à tout ce qui exalterait encore sa tristesse, je ne lui donne pas trois mois pour s'étioler et jaunir comme une rose entre les feuillets d'un livre.

Dans cette maison sans air et sans lumière, comme la qualifiait trop sévèrement le médecin, Marceline avait passé des années tranquilles. Elle y était entourée d'un monde qui l'avait toujours connue.

Aussi eut-elle quelque peine à se décider à un déménagement qui lui semblait une expatriation.

Enfin elle consentit, et le jeune Le Grandier battit la ville à la recherche du logement idéal.

Il le voulait aéré comme aux champs, sans sortir de Paris, et il attachait beaucoup de prix au panorama.

Non loin de *sa pupille*, il rêvait pour lui-même un vaste atelier, qu'il eût transformé en immense bibliothèque.

Maurice se mit en route, après un délicieux entretien préparé par de certains regards et demi-mots qui valent toutes les explications.

XII

Si vous avez pratiqué *Paris à pied* (un Paris spécial, le vrai Paris en somme, et des mille Paris qu'il serait trop facile et trop long d'énumérer, le plus varié et le plus instructif), il vous est certainement arrivé de traverser ce terrain vague, qui commençait à l'extrémité de la rue de Berlin, sous le nom de place de l'Europe,

et communiquait par deux ou trois entrées modestes avec la rue du Rocher.

Sur cette place de l'Europe, bordée alors aux trois quarts de palissades en bois, il ne s'élevait en 1861 qu'un fort petit nombre de maisons, belles et neuves constructions blanches à cinq étages, exceptionnellement aérées. On y jouissait d'une vue admirable, qui, pour n'en citer qu'un exemple, dominait d'un côté tout Montmartre et au delà.

D'un autre côté, on embrassait dans son panorama prestigieux, et moins confus ici que de la position d'ailleurs si émouvante du Père La Chaise, tout le reste de Paris, depuis l'Observatoire jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile.

Un jour, plusieurs appartements se trouvèrent *à louer* dans l'une de ces maisons.

Un jeune homme qui passait par là en voiture s'arrêta à la vue des écriteaux, descendit et entra immédiatement en pourparlers avec le concierge.

Les premières négociations s'étant dessinées en accommodement facile à prévoir, le concierge offrit à son interlocuteur de le mettre sur-le-champ en rapports avec le propriétaire, qui demeurait dans la maison, au premier étage. L'autre accepta, et cinq minutes plus tard il était en présence de M. Brignot.

Ce M. Brignot, dont la figure n'était point menteuse (car il avait tout à fait l'air d'un gros entrepreneur retiré des affaires), reçut son visiteur avec une sérieuse bonhomie, et voici les extraits les plus intéressants de la conversation qui s'engagea entre eux :

— Monsieur, dit le jeune homme, ce que j'ai vu et appris de la maison me satisfait pleinement. Mais avant de rien décider, j'ai besoin de tomber d'accord avec vous sur plusieurs points. Je ne viens pas ici en mon

seul nom. Je représente encore une personne à laquelle je porte le plus affectueux intérêt.

— Monsieur, cela ne me regarde pas, répondit fort dignement M. Brignot, hésitant encore à se livrer, malgré son instinct, et se demandant s'il n'avait pas, d'aventure, devant lui, quelqu'un de cette espèce bête et intolérable qu'on est convenu d'appeler de spirituels mystificateurs. (En effet, la sincérité parfaite a quelquefois de certaines allures qui permettent de s'y tromper.) *Je le répète,* monsieur, fit inconsciemment le père Brignot, qui jusque-là n'avait dit rien de pareil, la conduite de mes locataires ne me regarderait que dans le cas où la moralité de ma maison en serait compromise, et cela n'est jamais arrivé, je l'atteste.

Brignot fut sur le point de lever la main.

— Pardon, Monsieur. Je ne me suis pas suffisamment expliqué, et vous n'avez pu me comprendre. Il n'est pas question de fermer les yeux sur une situation plus ou moins régulière. Au contraire, il s'agit de ce qu'il y a au monde de plus net et de plus avouable. Mademoiselle Marceline Fernandez, pour laquelle j'ai l'intention de louer un de vos deux appartements vacants, est une orpheline dont la mère est morte la semaine dernière. Cette jeune fille ne connaît que moi dans Paris; sa mère en mourant l'a recommandée à mon amitié, et je ne négligerai rien pour répondre à ce vœu sacré. Je me suis dévoué à cette responsabilité, et ma présente démarche est le signal de mon entrée en fonctions. Je vais même aller, si vous le permettez, dans ces explications confidentielles, plus loin qu'il n'est d'usage à une première entrevue.

— Ne vous gênez pas, cher monsieur, je pourrais être votre père, et votre façon de parler me revient beaucoup, déclara l'ancien entrepreneur. Avec certaines na-

tures, on fait du chemin en un quart d'heure, et je vous crois... rubis sur l'ongle.

Cette métaphore était un ressouvenir des temps heureux, des jours dorés d'entreprises et de marchés traités *inter pocula*. A cette évocation, M. Brignot eut un sourire mélancolique à sa manière.

Le jeune homme, occupé seulement de lui-même, poursuivit :

— Mademoiselle Fernandez et moi nous devons nous marier. Certaines difficultés de famille, de mon côté, d'autre part, la minorité de ma future femme et son deuil d'hier nous obligent à différer cette union. En attendant, je dois et je veux vivre le plus près possible de cette jeune fille. Je me suis laissé aller sans peine, Monsieur, à vous dire toutes ces choses, parce que votre figure reflète la sympathie.

— Et cette figure-là n'est pas menteuse, répondit l'excellent père Brignot, qui, une fois lancé sur cette pente, n'attendait plus qu'un mot du cœur pour pleurer avec abondance.

Puis, avançant à l'inconnu sa bonne grosse patte rouge et poilue, il ajouta :

— La maison et le propriétaire sont à votre service. Il n'y a plus d'indiscrétion maintenant, j'espère, à vous demander votre nom?

L'autre tendit sa carte.

M. Brignot mit ses lunettes, moins à cause de la faiblesse de sa vue que de son peu d'habitude de la lecture, et après avoir enfin *découvert* le nom gravé sur la carte, il eut un geste de profonde surprise et presque d'émotion :

— Maurice Le Grandier! Seriez-vous, par hasard, de la famille de M. Le Grandier, l'ancien député?

— Oui, certes, je suis son fils.

— Comment cela, son fils?... mais alors il doit être... ou plutôt, vous devez être... balbutia l'ex-entrepreneur, pataugeant de plus en plus. Allons... je tiens le mot, vous devez être un Benjamin.

— En effet, répondit le jeune homme froidement. Mais d'où connaissez-vous si bien M. Le Grandier?

— Dans toute autre bouche que la vôtre, Monsieur, cette question aurait de quoi surprendre les gens. M. Le Grandier ne s'est pas fait connaître seulement par sa science de légiste et par ses beaux discours. Il a surtout une précieuse renommée de droiture et d'honneur, et sa retraite hâtive provoqua tous les regrets. Ces choses sont loin, Monsieur, vous n'en avez rien su. Tout au plus étiez-vous alors en train de naître.

M. Brignot s'aperçut-il que le jeune homme ne se souciait pas de le suivre sur ce terrain? Après une pause d'une minute, il reprit sans être interrompu, et sur le ton du monologue :

— Ce n'est pas sans de bonnes raisons, Monsieur, que j'ai pris la liberté de vous entretenir de votre famille. Deux mots suffiront à m'excuser et à vous faire tout comprendre : je suis originaire et ancien habitant de Pont-de-Brique, où l'oncle de madame Le Grandier, votre mère, le baron de Lusys, votre grand-oncle maternel par conséquent, avait son château.

J'ai connu jeune fille mademoiselle Anaïs de Lusys, plus tard madame Le Grandier, et je vous suis garant qu'il n'y eut jamais personne meilleure, moins fière et plus aimée. En outre, dans le temps qu'il plaidait encore au tribunal d'Amiens, M. Le Grandier a été mon conseil. Son cabinet n'était littéralement tapissé que de livres de haut en bas. Il fallait même une échelle pour aller prendre ceux d'en haut. Quelle tête pour ne pas devenir fou là-dedans! Je me rappelle

surtout deux gros bustes en bronze qui m'empêchaient de parler à mon aise. Du cabinet de consultation, on entendait parfois comme des mains d'enfant tapoter au piano. Alors je m'arrêtais court, et M. Le Grandier, si grave d'ordinaire, me disait avec un sourire : « C'est ma fille qui prend sa leçon, monsieur Brignot. » Et on voyait que le bonheur chantait dans son cœur, quand il me disait cela, à moi qui ne lui demandais rien. Hé bien! êtes-vous, oui ou non, en pays de connaissance, monsieur Maurice?

A ces évocations, Maurice Le Grandier eut un regard mécontent. Une subite crispation agita sa lèvre; il pâlit en remerciant sommairement M. Brignot, qui le crut pressé d'en revenir à l'objet principal de sa visite :

— Pardon, Monsieur, de ces histoires à côté de la question, mais tout cela me rappelle ma jeunesse à moi. J'ai dit et je répète que l'immeuble et le propriétaire sont à votre service dès aujourd'hui, et que mademoiselle Marceline Fernandez, votre future femme, jouira dans ma maison d'une sécurité aussi honorable que sous le toit paternel. Malheureusement, je vis en vieux célibataire, quoique marié, car je n'ai pas d'enfants, et la pauvre madame Brignot, très-souffrante, passe les trois quarts de l'année dans les établissements hydrothérapiques. Sans cela, croyez que votre fiancée eût trouvé ici l'accueil de la famille, si vous l'eussiez désiré.

— Décidément, nous nous comprenons, monsieur Brignot, fit Maurice, touché de ces sympathiques démonstrations... et je vous remercie de tout mon cœur.

XIII

Maurice remonta en voiture et se fit conduire rue de Grammont.

— Je rapporte, dit-il à Marceline, d'assez bonnes nouvelles de mes explorations. Je ne suis pas mécontent du résultat, mais j'attends, avant de rien conclure, que vous l'ayez approuvé.

— Vous me rendez confuse, répondit Marceline, dont la coloration témoigna qu'elle disait vrai... oui, confuse d'un si grand zèle et que je n'ai rien fait pour mériter.

— Ce n'est pas à vous, Marceline, de décider cela, répondit Maurice avec la netteté tranchante, mais nullement désagréable, qui était comme le cachet de son langage.

Maurice disait : Marceline, et Marceline disait : monsieur Maurice.

C'était de la part de la jeune fille moins un témoignage de déférence, qu'un instinct délicat de réserve féminine dans la familiarité imposée par les événements.

Maurice aimait Marceline d'un amour neuf et absolu... de cet amour qui, selon l'âge et le degré de solidité intellectuelle, forme l'homme, le déforme ou le transforme... et qui éclaire à certains jours notre être de lueurs telles qu'on peut l'appeler le soleil intérieur.

Le jeune homme reprit :

— Chacun de nous deux a son devoir tout tracé : le vôtre est de croire que le peu qu'il me sera donné d'accomplir pour vous m'est dicté par un sentiment profond

et durable ; mon devoir, à moi, est de me consacrer tout entier au cher trésor commis à ma garde. J'ai juré de ne pas avoir d'autre femme que vous. Toute mon espérance est que vous serez ma femme. J'ai promis à votre mère de ne pas vous quitter. Comprenez-vous, maintenant ?

A cette déclaration issue d'un cœur, d'une volonté et d'une conscience, Marceline éclata en pleurs. Un long et silencieux serrement de mains scella l'incorruptible alliance.

— Mais tout cela, riposta la belle orpheline, doit-il m'empêcher d'être tourmentée de vous causer de pareilles responsabilités et ces énormes pertes de temps ?

— Alors je vous répondrai à la façon de maître Jacques :

« A qui parlez-vous ? Est-ce à l'avocat ? est-ce à l'écrivain ? »

Si c'est à l'avocat, daignez apprendre qu'il est en train de passer exclusivement romancier, et que tout déménagement de cette sorte implique un grand nombre de loisirs forcés.

Si c'est au journaliste, n'ignorez pas plus longtemps qu'il est sur le pavé. La suppression de l'*Adamastor*... (Marceline sourit) vous permet d'accueillir sans scrupule l'hommage de tous mes instants. Rassurez-vous donc... Bien loin de me faire perdre mon temps, vous m'en donnez l'emploi.

J'espère à présent, Marceline, vous avoir bien persuadée que devant vous est un désœuvré à qui il y aurait conscience de ne pas donner de l'occupation. En attendant, sûrs l'un de l'autre, comme des gens qui viennent de se faire mutuellement don de toutes leurs pensées et de tous leurs jours, envisageons l'avenir avec joie et confiance.

A trois semaines de là, Maurice et Marceline étaient installés dans la maison de la place de l'Europe.

Le troisième étage qu'ils s'étaient partagé possédait un balcon.

Aux bienfaits du grand air s'ajoutait la splendeur inouïe du coup d'œil. Marceline était d'ordinaire reposée et calme. Maurice était tout feu et toute exaltation sur certains sujets. Quelquefois, à l'heure où le soleil fuyant décolore les sommets calcinés des collines qui ceignent Paris, il apportait deux chaises sur le balcon, d'où l'on voyait distinctement les Batignolles, Clichy, Montmartre.

Marceline s'asseyait, un ouvrage à la main, et lui, passionnément penché sur le rebord du balcon, il évoquai tout le drame de 1814 et 1815; il saisissait Marceline par le bras..., il tâchait de pénétrer cette âme charmante d'enseignement et d'enthousiasme..., il lui montrait l'héroïque barrière témoin du sublime effort du vieux et honnête Moncey. Il lui échappait de rapides poëmes de douleur... Il se mettait en la place du premier villageois qui, ignorant encore notre désastre, vit s'estomper dans le crépuscule de l'aurore le premier manteau cosaque. Il évoquait ce fulgurant défilé de cinquante années, qui vont de la décomposition de Louis XV au foudroiement de Napoléon Ier, celui qui ne vit dans nos pères que des pions sur son échiquier.

Marceline, retrouvant son ami si exalté, se demandait parfois ce qu'était devenu le Maurice des autres jours, satisfait et joyeux sous un regard d'elle.

Il y avait, d'ailleurs, nombre de soirs plus contemplatifs, où les deux amoureux, la main dans la main, se bornaient, sans échanger un mot, à regarder s'enfuir dans le sommeil et le brouillard la masse confuse du grand Paris.

Pendant le premier mois, dans leur doux nid, ils coulèrent de ces jours ineffables qu'une plume de poëte épris de tant de sincérité, d'innocence et d'amour, pourrait seule conter.

Dans la journée, Maurice écrivait. Marceline, toujours fidèle à l'aquarelle, avait engagé une honnête veuve de cinquante ans, qui s'occupait des soins de l'intérieur.

Entre six et sept heures, on dînait chez Marceline. Le soir, quand le temps le permettait, ils allaient faire une longue promenade à pied dans la campagne environnante.

Ils étaient si patients, si assurés l'un de l'autre, que, tout en y comptant, ils n'appelaient point de souhaits trop vifs un nouvel état de choses. Ce fut un bonheur sans nom.

A cause de la singularité d'une position dont notre monde impur et jaloux n'eût point parlé sans sourire, les jeunes gens avaient fait le vide autour d'eux.

Maurice, ne pouvant aller au théâtre ni sans, ni avec Marceline, s'était facilement résigné à n'y pas aller du tout.

Une ou deux fois au plus, il n'avait pu se dispenser de répondre à quelque invitation pour la soirée chez d'anciens amis de l'école ou du journal ; mais au milieu de la partie, l'impatience et l'ennui s'emparaient du jeune homme, il revenait en hâte auprès de Marceline, et quand, du milieu de la rue de Berlin, il voyait briller la lampe fidèle, son cœur se fondait.

Toutefois, Maurice, lui, restait en communication pour ses affaires de littérature avec un certain coin du monde, tandis que Marceline était souvent livrée à l'isolement.

Mais la jeune fille avait trouvé de puissantes armes

contre l'ennui, dans la pratique de son art... et dans l'exercice de la charité.

Le voisinage abondait en ménages d'ouvriers. Marceline envoyait aux pauvres mères pâlies des vêtements et des bouteilles de bordeaux.

Quelquefois leur repas était interrompu par la visite de quelqu'une de ces infortunées qui venait bénir sa belle bienfaitrice. Et quand Maurice, l'œil humide, la suppliait de s'adresser plus souvent à lui, et de ne pas imposer au budget de sa toilette les charges de sa bienfaisance, Marceline tournait la chose en gaieté :

— Je vous fais donc honte? lui disait-elle.

Et le rire se mêlait à l'attendrissement, et le bonheur était parfait.

Si quelque secret restait à expliquer entre eux, ils l'abandonnaient au temps, et ne s'occupaient pas du monde.

XIV

Quelles étaient devenues les relations de Maurice avec ce qui lui restait de famille, depuis cette dernière entrevue où le jeune Le Grandier avait défendu si fermement les droits de la vocation, et où l'ex-député, sans opposer une prohibition formelle au dessein de son fils d'aller être écrivain à Paris, n'en avait pas moins fait voir que *tout était fini?*

De pareils adieux, il était résulté ce que l'on peut prévoir : d'abord une période d'hésitation durant laquelle de part et d'autre on semblait avoir égal besoin de se reconnaître, puis quelques rapides lettres à Ma-

rie, dont les réponses étaient jusque-là brèves et ambiguës.

Puis était venue la rencontre de Marceline, qui avait donné à Maurice, avec la joie immense de l'amour noble et ardent, cette *famille du cœur*, dont le jeune homme, porté aux chaudes tendresses, avait surtout besoin.

Dans le début de cette nouvelle séparation qui durait à présent depuis quatre mois (Maurice n'étant pas retourné une seule fois à Pont-de-Brique), Marie, doublement contrainte entre ce père vénéré et obstiné et ce frère volontaire et chéri, avait pu, malgré son immense affection pour Maurice, accepter cette longue absence, tellement elle redoutait un nouveau conflit.

Aussi, en témoignant, dans ses lettres ultérieures à Maurice, du bonheur qu'elle aurait à le revoir, ne lui avait-elle pas adressé une seule invitation directe et formelle de revenir à Pont-de-Brique.

Néanmoins, à travers ces changements de destinée et de domicile, l'ancienne correspondance du frère et de la sœur avait retrouvé sa régularité, sinon les expansions intimes d'autrefois.

Ordinairement, Maurice donnait lecture à Marceline des lettres de Marie. Chose étrange! Sur ce terrain, la jeune fille ne se montrait pas sympathique, soit qu'elle fût jalouse de l'ancien empire de la sœur aînée, soit que, pour toute autre raison, le sujet ne lui plût pas.

Par contre, elle eût volontiers amené la conversation sur M. Le Grandier. Enfin, il y avait de ce côté un je ne sais quoi de tendu qui contrastait avec le libre charme de leurs autres entretiens.

D'ailleurs Maurice n'avait jamais reparlé à Marceline de cette lettre confidentielle, léguée par madame Fernandez à sa fille, et que celle-ci relisait quelquefois lorsque Maurice était absent.

Ce fond bleu offrait donc quelques menus points noirs.

A Pont-de-Brique, au contraire, c'était présentement un fond noir, sans le moindre coin de bleu.

Depuis la mort de sa femme, M. Le Grandier était comme passé à l'état automatique. Toutefois on a vu, par la scène qui précéda le départ de Maurice, qu'il avait conservé toute sa rigueur de principes, toute son inflexibilité sur certains sujets.

Sans vouloir porter l'ombre d'une atteinte au culte salutaire dû aux vieillards, on peut concevoir que Marie Le Grandier connut alors des jours assez maussades. Sa mère morte, et Maurice absent, avaient considérablement restreint le cercle de son activité.

Disons-le donc : parfois elle s'ennuyait.

Mais elle n'était pas de ces âmes que dissout l'ennui.

Au contraire, elle y puisa comme de nouvelles énergies... je ne sais quel réveil d'emportement assoupi depuis tant d'années!

M. Le Grandier, avec l'âge, était devenu taciturne et boudeur. A la moindre mention de son fils éloigné, il arrêtait de parler, ou bien il détournait la conversation.

Cela finit par indigner Marie, que l'on évitât le nom de Maurice, comme celui d'un scélérat qui aurait déshonoré la maison.

— Il me semble pourtant qu'il ne fait pas tant de mal, dit-elle, un jour que son chagrin de n'avoir pas reçu de lettre de Maurice l'avait poussée à bout.

— C'est ce que l'on verra, dit le vieillard, d'un ton un peu ironique! Peut-être n'avait-il pas bien entendu.

— On dirait, mon père, que cela vous ferait plaisir!

M. Le Grandier fixa les yeux sur Marie :

— Cela ne me regarde pas, vous le savez bien! lui dit-il d'un air glacial.

— Ah! Monsieur..., vous êtes cruel! Depuis vingt-trois ans..., n'ai-je pas tout expié?

— Et moi, depuis vingt-trois ans, je n'ai donc rien quitté... rien perdu! Non, Marie, poursuivit-il doucement, comme si ce grand effort l'eut accablé; non, Marie, je ne suis pas cruel.

Puis il y eut un long silence.

Au dessert, Marie prit seule du café. M. Le Grandier, qui depuis quelques jours souffrait d'insomnies, s'abstint d'en prendre, quoiqu'il l'aimât beaucoup... et il fut bientôt récompensé de son sacrifice... Sous les yeux de Marie, il s'assoupit par degrés.

Elle le vit, non pas s'endormir dans l'acception bienheureuse du mot, mais, sous l'excès de la tension nerveuse, s'abstraire assez du lieu et du moment présents, pour qu'il fût permis de l'étudier en face sans indiscrétion.

Les yeux clos, la tête légèrement remuée, il se tenait, le buste droit, une main appuyée sur un des bras du fauteuil.

Il restait assez de cheveux pour cacher la blancheur du crâne.

Le dessin de la tête et le visage offraient des lignes vraiment romaines. Les lèvres, amincies par le temps, annonçaient la bonté native, et, à l'état de vestige seulement, un fond de joyeuseté spirituelle.

M. Le Grandier avait eu des succès de monde; il s'y était vu très-accueilli, très-entouré, sans y avoir laissé le nom aujourd'hui justement ridicule d'homme à bonnes fortunes.

Mais sa façon ordinairement prévenante, dévouée et fine envers les femmes, lui avait conquis une grande

faveur parmi elles, et sa brusque et mystérieuse retraite avait causé un vide que les contemporaines de ces beaux jours de galanterie désintéressée rappelaient encore.

M. Le Grandier continuait de sommeiller doucement, et sa fille l'examinait avec un intérêt puissant et des sensations bizarres.

Le spectacle avait sa leçon, en même temps que son charme étrange.

On lisait dans les traits du dormeur le témoignage d'un renoncement déjà ancien.

C'était bien là l'homme qui a fini sa journée, et qui, satisfait ou non de sa gerbe, ne demande qu'à laisser à d'autres sa place *dans* le champ, pour aller prendre celle qui nous attend tous *dessous*.

Ce n'était pas un air de désespoir, ni de chagrin, ni même de lassitude ordinaire. C'était l'expression calme et terrifiante d'un grand être frappé dans son courage et dans sa force. Mais cette expression ne datait pas d'un récent malheur domestique.

En perdant sa femme, M. Le Grandier avait vu se dénouer, il est vrai, la seule attache qui le retînt encore à la vie... Mais celles qui l'avaient jadis relié au bonheur s'étaient rompues depuis longtemps.

M. Le Grandier ne l'avait jamais avoué... mais les choses qui ne se doivent pas dire ne se peuvent pas non plus dissimuler.

A Maurice personnellement, M. Le Grandier, on l'a vu, marquait une amitié grave et simple, trop discrète peut-être, sans intervention, et ne procédant que par conseils détournés et rapides.

Pour Marie, il avait des sentiments à part, délicats à démêler, mais inspirés par une immense affection.

Quels inexprimables regrets!... quelle mélancolie

divine dans le regard qu'il lui jetait quelquefois à la dérobée, en la remerciant d'un mot tout sec, lorsqu'elle venait de s'épuiser en sollicitude auprès de lui !

Alors ses yeux flétris reprenaient un fugitif éclat. Sur ses traits comme obscurcis, il passait un rayon de douceur.

Cependant la contemplation de Marie devant son père endormi durait toujours.

Soudain, le front du vieillard se plissa. Une expression intense de volonté et de tendresse se répandit sur son visage.

La pensée victorieuse, le souvenir invincible galvanisaient même ce fugitif repos.

Il allait parler..., un poids l'oppressait..., ses lèvres s'entr'ouvrirent.

— Marie !... ma fille !... ma vie !... tout perdu !...

Marie, abîmée dans une angoisse muette, s'agenouilla devant le vieillard, dont son front toucha les pieds.

Aussitôt M. Le Grandier s'éveilla... Et comme Marie lui demandait pardon d'avoir troublé son repos, il s'excusa lui-même. Il parlait comme entre somme et veille, avec une douceur touchante.

Puis il échappa à cette nature si maîtresse d'elle-même, si stoïque devant les péripéties de la vie, un cri sourd arraché par l'excès de l'accablement, et jailli spontanément des profondeurs de la douleur humaine.

XV

Le courrier du soir vint à propos trancher cette situation embarrassante, en apportant le journal anglais.

Marie en lut à haute voix à son père les dépêches intéressantes.

L'harmonie parfaite semblait revenue : quelque chose comme un air de bonheur.

Le bonheur, le bonheur!

Vraiment ne serait-il pas aussi loin que nous nous faisons l'extrême violence de le croire?

La voix de Marie trahissant quelque fatigue, M. Le Grandier l'invita à suspendre, avec ce compliment :

— Sais-tu bien, Marie, que tu lis parfaitement l'anglais ?

— N'avez-vous pas été mon professeur, et oublie-t-on vos leçons ?

Le vieillard resta silencieux.

Marie rougit.

Chose étrange! On sentait que, sous n'importe quel choc invisible, le charme s'était rompu.

Dans la mystérieuse existence des Le Grandier, on était fait à ces revirements quotidiens. Marie en souffrait chaque fois, autant qu'au premier jour.

Quant à Maurice, qui n'avait rien à dire lorsqu'il était habitant de la maison et témoin de ces variations insaisissables, las de s'ingénier à découvrir le pourquoi de ces étonnantes allures, las de fouilles sans résultat, il s'était arrêté à ne plus voir dans ces évolutions d'humeur qu'un effet non encore classé de magnétisme domestique.

XVI

Dans le présent, ce qui affligeait le plus Marie, ce n'était pas le fait matériel de l'absence de Maurice, ni même la difficulté de se soulager le cœur à en parler.

Les vraies séparations ne sont point là.

Nous ne sommes point séparés, nous qui nous aimions, par les obstacles, mais toujours par quelque chose de nous-mêmes.

Marie se trouvait donc surtout éloignée de Maurice par le ton, non pas précisément léger, mais banal et courant de ses lettres.

Quelquefois même elles se faisaient attendre.

Il était arrivé à Marie de faire inutilement, aux jours autrefois consacrés à la correspondance, quelques cent pas au-devant du facteur.

Elle pleurait en revenant, toute seule.... toujours seule!...

Mais elle avait le cœur bien plus endolori encore que dans ces jours d'oubli, les jours où elle recevait deux ou trois pages *vides* de tous ces *remplissages* d'un cœur qui n'a rien à dire ou qui veut tout cacher.

Marie, quoiqu'elle ne sût rien encore de positif, était vaguement inquiète.

Le cœur aimant a des messagers mystérieux qui lui disent toute la vérité sur ses affaires.

Après une longue consultation avec elle-même, Marie prit un grand parti.

Un jour donc, Maurice reçut de Pont-de-Brique une lettre très-longue et très-tendre.

Ce jour-là, Marie s'était senti vingt ans.

La lettre touchait à un sujet autrefois agité entre Marie et Maurice... c'est-à-dire l'amour et le mariage.

Cette conversation avait même alors déterminé entre eux une crise.

Marie ayant fait allusion aux avantages qu'il y a de se marier jeune, et cette idée ne cadrant pas avec l'état présent des visées du jeune Le Grandier, celui-ci avait répondu avec la plus malencontreuse légèreté :

— Comme tu es pressée ! On voit bien qu'il ne s'agit pas de toi !

— Évidemment non..., il ne s'agit pas de moi, avait riposté Marie, outrée de la remarque.

— Alors je demande à y réfléchir longtemps..., comme ma sœur.

Mari avait rougi. Quelle rougeur !

Maurice venait de se tromper grossièrement, de bavarder comme le plus obtus des collégiens, de causer une honte mortelle à cette âme fière et pure.

Mais tout cela était loin, et la lettre qu'on va lire n'éveillait pas la plus légère idée de dissentiment ni de rancune.

XVII

MARIE A MAURICE.

« Tu sais bien, autrefois, quand tu avais ces grandes conversations avec mon père sur la littérature, tu pou-

vais croire qu'en paraissant n'être pas avec toi contre M. Le Grandier, j'obéissais à des préjugés de vieille fille de province.

« Tu te rappelles ce temps-là, qui avait aussi ses beaux jours, puisque j'étais assurée à des époques fixes de te voir revenir tout à moi, n'apportant de Paris que l'impatience de m'embrasser, n'y remportant que le chagrin de ne plus me voir.

« Puis le temps avait marché.

« Sans être de ces personnes qui crient aux gouffres de Paris et s'exagèrent l'innocence des hameaux, à mesure que tu grandissais, je tremblais à te voir quitter notre chère solitude pour les agitations de la grande ville.

« Et tu me disais : « Pourquoi trembler, Marie bien-aimée? je ne suis point neuf à Paris, j'y ai été élevé; cette ville n'a point de surprises pour moi. L'immoralité de Paris, la fange de Babylone, il faut laisser cette grosse rhétorique aux Jean-Jacques, toujours si moraux, comme l'on sait, et aux sermonnaires de la Poméranie. »

« Voilà ce que tu me disais, Maurice.

« Mais tu avais beau me dire cela, j'étais moins inquiète en te voyant repartir pour ton collége, lorsque tu n'avais pas encore seize ans.

« Alors tu étais un enfant pour moi, j'aurais osé te commander, sûre de ton obéissance. Enfin, alors, cher Maurice, je te connaissais tel que je t'avais toujours connu.

« Il n'y avait pas la place d'un secret pour moi derrière tes yeux voilés ou souriants, ni sous ton front gai ou plissé.

« Aujourd'hui, il me semble qu'il est au dedans de toi un être nouveau à qui ne manqueront jamais ni ma ten-

dresse, ni mon dévouement... mais qu'en somme je ne connais pas.

« Bref, il m'a fallu dire adieu à l'enfant changé en homme.

« A l'âge où l'on a le plus besoin de ses affections premières, de la sauvegarde d'une position à conquérir, pour résister à l'enivrement des passions et de la première liberté..., à vingt-trois ans, te voilà jeté là-bas, tout seul, loin de ceux qui t'aiment, dans une carrière qui plus que nulle autre, par le découragement, l'impatience des lenteurs et le dépit des injustices, précipite un jeune homme dans le premier amour venu.

« J'ai attendu longtemps avant de te parler de ces choses.

« J'eusse préféré te les dire, nos mains entrelacées, et mes lèvres posées sur ton front.

« Aussi j'ai vécu d'alarmes.

« Autrefois, Maurice bien-aimé, je n'aurais pas eu besoin de t'interroger (un simple regard me montrait à jour ton âme). Ensuite, je n'ai plus osé le faire.

« Aujourd'hui, j'ai ce courage. Je sens que la fausse honte est plus dangereuse que la franchise.

« Donc, tu obéiras à la loi commune.

« Le temps n'est plus des exploits romanesques, des héroïques extravagances, de l'abus des grands sentiments.

« Je n'ai pas le cœur à maudire de pauvres créatures corrompues par la misère et la paresse, et à leur tour corruptrices du langage et de la raison plus encore que des mœurs. Je n'ai pas non plus à te garer contre elles.

« J'ai cru voir, en effet, que ton cœur tendre et méditatif te prédestinait surtout aux attachements sérieux.

« C'est un bien..., c'est aussi un mal.

« Hélas ! sous quelque aspect que l'on envisage la réalité, dans quelque voie qu'il paraisse meilleur de s'engager..., lorsqu'il s'agit d'un enfant si tendrement aimé, on en revient toujours à trembler.

« Aussi longtemps que tu n'as aimé, hors de moi, que des visions, des imaginations, des souvenirs, des lectures ou de tes propres rêves..., j'étais bien heureuse, mon cher petit Maurice.

« Tu ne saurais comprendre ce que c'est pour une femme d'avoir, comme moi, longtemps vécu seule et un peu triste, puis d'avoir tout à coup senti une seconde vie, fraîche, ardente et joyeuse l'envahir, grâce à la naissance auprès d'elle d'un enfant que pendant douze années elle n'a pas quitté un seul jour ni une seule nuit...; d'avoir passé chaque minute de ces douze années à prendre soin de lui, d'avoir tressailli de bonheur en lisant dans les yeux de cet ange que Dieu l'avait fait attentif et reconnaissant...; de voir qu'on remplit le cœur de celui que l'on chérit le plus sur la terre... Non, tu ne sauras jamais comme tu m'aimais, lorsque tu avais trois ans!

« Pour te revoir tel que tu étais à trois ans, je consentirais volontiers à subir l'effet contraire, et à vieillir de la différence tout de suite, enfant bien-aimé.

« On n'aime pas à voir grandir l'objet d'une amitié si tendre. Il est cruel de se dire : Il s'en ira de moi.

« Du moins, j'aurais voulu toujours être informée de tes travaux, de tes sentiments, de tes plaisirs; mes plaisirs à moi se bornant à t'écrire et à lire tes lettres.

« J'aurais ainsi continué à vivre par toi, après avoir vécu pour toi.

« Aujourd'hui, toute cette anxiété longtemps contenue m'emporte.

« Je viens t'adjurer de ne me rien cacher des événements de ton cœur, s'il vient un jour à se donner.

« Ne redoute pas de ma part trop de sévérité. Je ne suis au contraire que trop portée à juger favorablement ce qui t'aura captivé.

« Je crois me connaître assez en femmes — je parle de celles qui méritent ce nom — pour démêler bien vite les traits véridiques de l'original sous l'image écrite que tu m'en adresseras.

« Enfin, Maurice, s'il vient un jour où la solitude, jadis chère, commence à te peser, où ton cœur ne soit pas désagréablement surpris des nombreuses visites d'une figure nouvelle..., alors, je t'en supplie, ne rends pas tout de suite à l'*ennemi* le terrain qui m'appartient encore, avant de m'avoir décrit cet ennemi pour que je sache bien s'il vaut que je recule devant lui.

« Celle qui t'adore,

« Marie. »

XVIII

Maurice hésita quelques instants avant de communiquer cette lettre à Marceline.

Il aurait pu, d'ailleurs, sans éveiller la susceptibilité de mademoiselle Fernandez, se dispenser de cette preuve de confiance.

Il a déjà été dit que Marceline ne prolongeait jamais l'entretien, lorsque, par hasard, il était question de mademoiselle Le Grandier.

Pour des raisons mystérieuses, c'était comme une

sorte d'indifférence, qui attendait la tournure des événements avant de devenir hostilité ou alliance.

Cependant, comme Maurice était un esprit nativement résolu, et qu'il ne lui plaisait pas de tenir beaucoup plus longtemps secrètes ses intentions envers Marceline, il jugea que l'occasion était assez bonne de s'en ouvrir à Marie.

Mais auparavant il en conféra avec mademoiselle Fernandez, et après lui avoir lu le message de Pont-de-Brique, il la prévint qu'il comptait sur le secours de son tact féminin pour y répondre dignement.

Contraste intéressant ! Au lieu d'écouter avec froideur ou impatience mal dissimulée, Marceline, cette fois, avait pleuré à la lecture de la lettre de Marie.

Il fut convenu que l'on prendrait deux jours pour bien arrêter les termes d'une réponse aussi délicate.

Marceline était d'avis qu'il ne fût point fait de longs discours, et que Maurice, continuant à écrire à sa sœur comme par le passé, se bornât à lui faire part de ses projets de mariage.

De délais en délais, on atteignit cinq ou six jours sans avoir écrit une seule ligne.

Un soir, Maurice reçut ce peu de mots :

« Cher Maurice,

« Si tu m'aimes... reviens sur l'heure... Prends le premier train.

« Ta Marie désespérée. »

La première pensée qui s'offrit au jeune homme dans le désarroi produit par ce coup imprévu, c'est qu'il allait pour la première fois depuis cinq mois s'éloigner de Marceline.

Il en fut consterné comme d'un désastre, et indigné comme d'une impossibilité que l'on eût exigée de lui.

Mais l'appel n'était point de ceux que l'on n'entend pas.

Il n'y avait pas de train express pour Boulogne-sur-Mer avant quatre heures du matin.

Maurice passa la soirée à tâcher de deviner cette menaçante énigme, et à rassurer Marceline, quoiqu'il eût lui-même le cœur agité du pressentiment qu'il allait à une crise.

Mais quelle nouvelle crise ?

Marceline se montra forte d'abord..., puis elle finit par pleurer de chagrin et de tendresse tout le reste de la nuit.

Il avait été convenu que pour adoucir le chagrin de cette première séparation, et atténuer le premier choc de l'isolement, Marceline, le jour même du départ de Maurice, tiendrait la promesse qu'elle s'était laissé surprendre par madame Brignot (la femme de leur propriétaire), d'aller passer une journée avec elle dans sa maison de santé de Bellevue.

Au milieu d'explications plus urgentes, on a négligé de dire qu'il s'était formé des liens de cordialité entre l'ancien entrepreneur et ses jeunes locataires.

Madame Brignot venait de temps en temps rompre la solitude de son honnête mari.

Elle s'était du premier coup intéressée à ces beaux amoureux, si tranquilles et si fidèles, et dans une heure d'expansion elle avait arraché à Marceline l'engagement qu'on vient de dire.

Maurice s'y était prêté de bonne grâce, bien entendu. Le père Brignot devait conduire et ramener la jeune fille.

XIX

MAURICE A MARCELINE.

« Il faisait presque froid quand je quittai ce matin notre logis.

« Pour allonger la route, et ne m'éloigner que le plus tard possible, fût-ce à une seconde près, du coin de terre qui a vu deux êtres humains si joyeux d'être ensemble, j'ai fait le tour du carré de maisons, et je suis rentré un instant chez nous, dans la cour seulement.

« Vos fenêtres étaient closes, mais avec l'œil du cœur je vous voyais regagner votre chambre, frissonnante et toute en larmes.

« Hé quoi ! c'est par moi que vous pleurez, Marceline, source unique de mes espérances, âme de ma jeunesse, ma foi, ma vie !...

« J'ai bien regretté de ne vous avoir pas prévenue que je reviendrais furtivement.

« Vous n'auriez pas manqué d'ouvrir le volet, et de m'envoyer de la main un dernier baiser.

« Alors, fort triste, et demandant un peu de courage à cette idée que nous serions réunis bientôt et pour toujours, je suis sorti de cette cour, et me suis retrouvé sur la place.

« Puis, je me mis en route avec une fausse vaillance.

« Trois heures et demie sonnaient à l'horloge de la gare du Havre.

« Je résolus de faire à pied le trajet de notre maison au chemin de fer du Nord.

« J'ai perdu depuis longtemps l'habitude de ces réveils précipités et de ces excursions matinales, mais j'en ai gardé la sensation inexprimable. Elle me pénètre comme aux jours d'enfance, et ce matin, le déchirement des amours désunies ajoutait sa violence à la naïveté des émotions éternelles.

« Quand on a lu beaucoup d'histoires et qu'on porte inscrite dans sa tête la succession mémorable des grands mouvements de notre race, et des transformations d'une ville telle que Paris; quand à ces souvenirs se mêle l'avant-goût des révolutions inévitables... il en résulte un conflit de pensées presque fantastiques, lorsqu'il se livre en nous durant un pèlerinage à travers la ville silencieuse et déserte encore.

« Nous ne sommes rien que des ombres, bercées ou secouées par la main du grand Inconnu.

« Se promener à *la nuit noire* ne suscite pas, à beaucoup près, des émotions de cet ordre noble et délicat.

« Et puis, la chose est commune partout; et à Paris, habitude générale. On tient sa canne d'une étreinte plus nerveuse au coin de certaines rues, on regarde à droite et à gauche... et voilà tout.

« Mais traverser Paris, à *la nuit blanche*, par exemple en été, à trois heures du matin..., voilà une véritable expédition de poëte!

« Que de fois, lorsque je demeurais rue Vanneau, et que je m'étais attardé en quelque atelier de peintre à Montmartre, j'aimais au retour à rafraîchir mon front sous les arbres du faubourg Saint-Germain!

« Avec la rosée, il en descend sur nos têtes pleines d'ardeurs et de flammes un concert de murmures, une vigoureuse mélancolie! Ces arbres verts encore ont vu bien des hommes qui furent grands et qui ont fini d'être.

« Le trajet de chez nous à la gare du Nord n'offre pas les mêmes aliments aux réminiscences et à la songerie, mais il possède à mes yeux un mérite plus cher, c'est de m'offrir le théâtre de nos meilleurs entretiens.

« Ah ! je ne pourrai jamais t'aimer plus que ce matin, Marceline... Comment vivre loin de toi !

« Je t'ai décrit d'avance mon itinéraire de Paris à Boulogne-sur-Mer. L'express met environ cinq heures, en comptant un arrêt de quinze minutes à Amiens.

« Le train allait partir, comme j'arrivai.

« Tandis que j'avisais à m'installer le plus solitairement possible, une voix sortit d'un compartiment où il n'y avait que deux personnes, et me hêla par mon nom.

« Je fus tout heureux en reconnaissant D...., le célèbre avocat, qui allait plaider à Douai.

« Dans le coin opposé était plongé plutôt qu'assis un personnage petit, sec, passé soixante-cinq ans, enseveli dans un ample et vieux manteau..., le chef couvert d'une haute calotte en velours violet.

« Je regardais avec la sollicitude de l'humouriste ce grêle vieillard, lorsque D..., me tirant par la manche, me dit très-bas :

« — Ne le reconnaissez-vous pas ? c'est M..... » Et il me nomma l'un des plus célèbres ministres qui succombèrent avec la monarchie de Louis-Philippe, ce roi si proche de nous encore par le temps, mais qui, grâce au vol vertigineux de la vie que nous vivons, nous a tout l'air d'un contemporain des légendes.

« M... descendit ainsi que moi à Longueau. Ayant quitté le wagon avant lui, je l'aidai fort respectueusement, à cause de son âge, à extraire une valise tassée sous la banquette, et qui résista longtemps à nos efforts.

« M... me remercia avec un singulier sourire, qui semblait vouloir dire :

« — Est-ce que ce jeune homme a oublié que je ne suis plus ministre depuis 1848?

« Celui dont je parle a, au su de toute la France, du talent et du courage. Ce n'est qu'un vaincu de la fortune et non de l'honneur. Dans ces conditions, on est toujours un homme debout... et ceux qui vous rendent hommage ne sont jamais des flatteurs.

« Les axiomes de M. Le Grandier sur la nécessité d'une profession active et mêlée aux affaires courantes me revinrent à l'esprit.

. . . . . .

« Chère Marceline, j'ai, comme tu le vois, écrit la première partie de cette lettre au crayon, sur mon genou, dans le wagon, qui m'a déposé à Pont-de-Brique.

« Je la finis à l'encre dans ma chambre.

« J'ignore encore la raison de cet impératif rappel. Je ne la saurai pas avant une heure que je vais employer à t'écrire. Mais rassure-toi, comme je suis rassuré moi-même... il n'y a pas de sinistre.

« Tu connais mon mépris pour l'emphase, tu sais comme je tiens en piètre estime les gens fiers de briller par réverbération, et tirant leur joie et leur valeur d'un commerce plus ou moins authentique avec les gens riches ou titrés.

« J'aurais les écuries de la reine Victoria, et je commanderais à trente valets, qu'il me répugnerait encore de dire : Mes chevaux ! mes gens !

« Je laisse cette gloriole aux imbéciles et aux parvenus... s'il en reste.

« Cependant, il faut quelquefois incliner son goût devant la nécessité d'appeler les choses par leur nom.

« Donc, je te continue cette lettre du château paternel.

« Ce château est dans une situation délicieuse. Si

grand qu'il soit, à nous deux, nous en ferions un nid. Il se dresse à quelque demi-kilomètre d'une maison de campagne d'architecture massive, et de physionomie sombre, qu'habita, dit-on, l'empereur Napoléon Ier.

« Toute cette vallée de la Somme est fertile en enchantements, sans l'uniformité excessive des riches et laborieuses plaines de Flandre et d'Artois, ses illustres voisines. La verdure y a plus d'effets imprévus, et des chatoiements dus à sa contiguïté avec le flot. La côte environnante n'a point l'aspect lamentablement morose de certains villages maritimes de la Hollande et de la Belgique.

« Non loin de Pont-de-Brique, dans un entonnoir, ainsi qu'une anguille au fond d'un émail de Palissy, s'enroule la sinueuse Lianne, si gaie, si vivante, avec ses centaines de barques pavoisées, les jours de régates.

« Mais on dirait que je vois tout cela pour la première fois !

« Depuis que je suis né, Marceline, j'ai, par un privilége, quelquefois douloureux, toujours eu tant à observer à l'intérieur de mon être que j'ai pu passer pour un spectateur ingrat des bontés de la nature.

« Et depuis que je te connais, te contempler a suffi au bonheur de mes yeux.

« A la station de Pont-de-Brique, toute inquiétude que j'aurais pu concevoir sur la santé de mes proches disparut devant l'assurance à moi donnée par les gens de la gare que M. Le Grandier se portait bien, comme à l'ordinaire.

« Je montai en voiture.

« Il était dix heures du matin.

« A la chaleur extrême de la veille avait succédé cette atmosphère que j'appellerais volontiers méditative, parce qu'elle s'adresse particulièrement au moral, et qu'à ces

heures où le ciel est d'un bleu effacé, l'air tièdement frais, le souffle libre, nous oublions volontiers notre corps, en raison même de la soumission exquise avec laquelle ses organes sublimisés servent au souvenir intangible et à l'espérance idéale.

« Sur la route, je rencontrai un grand nombre d'Anglais, en famille, qui blasés sur les plaisirs, ou bien haïssant la promiscuité de la vie d'hôtel, ont installé dans les villages les plus proches de Boulogne une colonie permanente.

« Ces gens-là, pour lesquels on m'a longtemps reproché une partialité mal interprétée, sont d'assez grands artistes dans la conduite matérielle de la vie.

« Les succès mondains (terrain exclusivement français, et sur lesquels nous n'avons pas à redouter de Waterloo) leur étant interdits, ils se sont rejetés, non sans avantage, sur le bien-être chaque jour perfectionné du corps humain.

« Je sais, Marceline, que tu n'aimes pas beaucoup les gens de cette nation. Je reconnais avec toi qu'ils sont doués, sous leur flegme, d'une brutalité *sui generis*, et d'un égoïsme outrecuidants, bien faits pour agacer les nerfs parisiens.

« Mais il ne faut pas méconnaître que, malgré leur haine héréditaire contre nous, ils sont encore le seul peuple du monde (à part les Russes... trop éloignés), chez qui les qualités françaises soient équitablement appréciées.

« Je veux bien que leur habitude nationale des voyages leur donne un peu trop l'air de s'avancer partout comme en pays conquis. Dans les grands théâtres de Londres on n'est reçu qu'en toilette de marié... et il n'est point rare de voir l'habitant de Londres égayer nos stalles d'orchestre ou d'amphithéâtre à l'Opéra

de trop pittoresques gilets et de barbares chapeaux.

« C'est nous qui leur avons donné des armes contre nous-mêmes, en développant chez eux une sévérité critique qui, appliquée à la vie anglaise, la rendrait tout bonnement insupportable, et dont ils ont pris le germe dans l'excessive facilité de notre vie sociale.

« Le meilleur de leur argent leur sert à venir chaque année se ranimer au soleil de Paris, et, de retour chez eux, ils n'ont pas assez d'injures pour en flétrir la bonne ville... même dans son climat.

« Tel qui voit un nuage gris dans le ciel du voisin ne voit pas la nuit noire dans le sien.

« N'importe, il y a des Anglais admirables, et nombre de leurs femmes sont délicieuses à voir.

« Cependant, tout en cheminant au trot d'un bon vieillard de cheval, qui semblait lui-même ragaillardi par la fraîcheur de l'air, je m'abandonnais, sous l'influence de cette atmosphère sympathique et de ces verdoyantes contrées, à mille réflexions diverses.

« Mais ce matin il ne s'y mêle aucune teinte de découragement.

« Il y a des jours où, quand je descends de ma chambre dans la rue, j'ai tout de suite une sorte de sentiment que l'*air est contre moi*... Aujourd'hui, c'est tout le contraire, et si tu étais là, Marceline, j'étreindrais le bonheur.

« Parfois, quand nous arrivons au point culminant de la route, qui est comme onduleuse, et très-fatigante pour les chevaux, à cause du changement continuel d'allures, on distingue comme un immense miroir irisé... C'est la belle étendue des eaux... C'est la grande mer !

« Les oiseaux chantent dans les branches. Quelquefois un paysan s'arrête et regarde... Les groupes de

promeneurs en frais costumes d'été deviennent plus nombreux. De minute en minute, nous nous croisons avec les *paniers*, qui transportent les excursionnistes à la vallée Denacre. Je cueille sur la route deux ou trois : « Tiens! c'est Maurice Le Grandier! Bonjour, monsieur Maurice!... »

« Puis, aux approches de midi, un léger voile d'assoupissement descend du ciel dans les branches, et des branches sur la mousse. C'est l'heure où l'innombrable légion des mystères qu'enferme l'Océan poursuivent plus à l'aise sous les vagues moins troublées leur colloque imposant.

« Enfin, nous atteignons une grille bien connue.

« Je suis reçu par Marie qui m'embrasse. Quel mot rendra le mieux la situation? Disons : *nerveusement*. Elle fixe ses yeux sur les miens, comme si elle voulait lire au plus profond de mon cœur.

« Ma première impression, je dois te l'avouer, devant ces allures étranges, fut toute défavorable à ceux qui m'avaient fait venir de si loin, en termes si impératifs, sans motif sérieux — du moins je n'en ai pas encore vu trace.

« — Vous vous portez tous bien, à ce que j'ai appris? lui dis-je... Tant mieux... La dépêche m'avait rempli d'inquiétude pour vos santés... Et peut-on savoir?...

« — Tu le sauras bientôt, Maurice. M. Le Grandier t'attendra cette après-midi dans sa bibliothèque. Tu as une heure devant toi pour te remettre des fatigues du voyage.

« Ma sœur m'a paru un peu changée, non pas de figure, mais dans ses manières, qui sont moins libres envers moi. Quelque gêne semble la dominer. Cela ne m'étonne guère. J'ai toujours vécu là-dedans.

« Jusqu'à présent, chère Marceline, tu ne connais de

ma famille que le nom, et je t'en ai fort peu dit sur les êtres et les choses de la maison paternelle. Cependant, quand tu m'as vu contraint de te quitter en hâte à cause d'une lettre de huit mots, ta vive sollicitude a parlé pour les miens, que tu croyais frappés d'un coup subit. Il n'en est rien, sois bien tranquille; je ne suis pas le moins du monde inquiet.

« Mon père a eu hier ses soixante-douze ans, m'annonce Marie.

« Je ne manquerai pas à t'informer minutieusement de tout ce qui arrivera et sera dit.

« Cependant, tout en gagnant ma chambre, je regarde Marie, et je ne puis rien comprendre à ses nouvelles façons.

« Dans sa jeunesse, ma sœur était remarquablement jolie, à ce qu'on m'a dit, à ce que l'on peut voir encore... et d'une culture intellectuelle suffisante pour la faire traiter de *romanesque* par les provinciales, ses contemporaines.

« Au retour d'un long voyage en Italie, on la vit dépouiller soudain tous ses goûts d'autrefois et renoncer aux plaisirs du monde.

« Les indifférents jugeaient qu'elle entrerait au couvent.

« Peut-être s'y fût-elle résolue si ses tendresses naturelles et la voix du devoir ne lui eussent défendu d'abandonner mon père, ma mère et un jeune frère venu si tard, dans le besoin qu'ils avaient tous les trois de sa présence.

« Si je te parle, chère Marceline, de Marie avec cette insistance, c'est que pendant longtemps je n'ai vécu pour ainsi dire qu'à son ombre... et l'expression ne me paraît vraiment pas trop hasardée, appliquée à une personne dont le cœur nous fut un abri tutélaire...

mais dont le front est ordinairement voilé de mélancolie.

« Je pourrais, Marceline, t'en écrire là-dessus jusqu'à demain. Mais que peut donc avoir à me dire M. Le Grandier? (C'est ainsi que l'appelait toujours ma mère, nous en avons adopté la coutume d'après elle.) Et je ne puis, dans ce moment de trouble et de doute, chasser de ma mémoire certaines paroles de cette âme envolée. « Maurice, me disait-elle, chaque fois qu'elle me surprenait à la veille d'un entretien avec M. Le Grandier, tout ce qui sortira d'une telle bouche renfermant le secret de votre bonheur à venir, écoutez-le comme la loi d'en haut, modérez votre impatience et votre ardeur à parler. »

« Cela me sera facile ce matin... je ne suis pas en train ; le chagrin de notre séparation noue plus étroitement son voile autour de moi... Il est une heure, je vais descendre chez M. Le Grandier. Je t'écrirai aussitôt l'objet de cette conversation, car tu ne dois rien ignorer de ce qui intéresse un nom destiné à devenir le tien. »

XX

Maurice avait trouvé en arrivant toutes choses chez lui dans le même état, en apparence, qu'il les y avait laissées cinq mois auparavant.

Mais cette apparence n'aurait pu tromper que l'œil d'un étranger, et non celui d'un enfant de la maison.

Le premier changement, et le plus pénible, Maurice l'avait surpris dans l'attitude générale de Marie, qui, au lieu de se livrer franchement à la joie de revoir après

une si longue absence un frère tant aimé, était fiévreuse, agitée, hors d'elle-même.

Maurice, malgré l'empire sur soi et, si l'on peut dire, le raffermissement nerveux qu'il devait à son existence pleinement heureuse, résolue et libre des cinq mois précédents, ne put se défendre d'une vive émotion intérieure en approchant de la bibliothèque où Marie était venue lui annoncer, presque avec le cérémonial diplomatique, que M. Le Grandier l'attendait.

Le feu de bois flambait, malgré juillet, comme aux plus francs jours de novembre. M. Le Grandier était naturellement enclin à souffrir du froid.

La situation ne resta pas longtemps indécise.

Maurice se précipita au-devant de son père pour l'embrasser.

M. Le Grandier l'arrêta avec un geste d'une sécheresse impossible à rendre.

Puis il signifia à Maurice de s'asseoir.

Le jeune homme n'en fit rien.

L'ancien député ouvrit ainsi le feu :

— Monsieur, bien que je me fusse engagé, vis-à-vis de moi-même, à ne plus revenir sur la résolution que vous avez prise à l'encontre de mes conseils, je me trouve, avec la plus profonde répugnance, dans le cas d'y revenir.

Il paraît que je ne m'étais pas absolument trompé en préjugeant que cette indéracinable vocation pour les lettres signifiait surtout désir de vous livrer sans contrôle à la vie indépendante... j'entends indépendante de toutes les règles et de toutes les convenances.

— Mon père, répondit le fougueux Maurice, domptant à grand'peine les révoltes tumultueuses de son cœur, permettez-moi de trouver que ce premier accueil est bien dur, et que je n'y comprends rien.

— Vous allez tout comprendre, je serai clair et bref. J'aurais pu fermer l'oreille au récit d'exploits plus ou moins imaginaires, mais je tiens de source certaine que, depuis cinq mois, oubliant ce que vous devez à un nom qui n'est pas votre exclusive propriété, vous vous affichez...

Maurice, atterré par l'indignation, eut, à défaut de la parole, chez lui suspendue, un geste d'une telle sincérité que M. Le Grandier s'arrêta.

Le vieillard avait encore l'ouïe très-fine; il reconnut, dans le silence qui suivit, le pas de l'anxieuse Marie derrière la porte, qu'il alla ouvrir brusquement, en disant :

— Venez, il n'est point mal que vous soyez ici. Marie entra, blanche et froide.

— Je ne connais pas assez, reprit M. Le Grandier, la catégorie de créatures à laquelle appartient votre présente compagne...

— Alors, Monsieur, riposta Maurice, avec un emportement altier, vous n'avez rien à en dire, puisque vous ne la connaissez pas... et c'est à moi d'en parler, puisque je la connais. Vous avez dit : *créatures*... j'accepte le mot, pour *elle* et pour moi. Je voudrais seulement que la moitié des femmes que vous saluez au bras de leurs maris, et que toutes celles que sur leur mine vous tenez pour vertueuses, prissent exemple de pureté, de charité et de franchise sur cette *créature*.

M. Le Grandier se leva menaçant...

Marie, comme foudroyée, tomba sur un siége, et parut près de mourir.

Maurice alla se jeter à ses pieds.

Aussitôt, Marie se ranima. Elle parut repousser le jeune homme prosterné; mais tout son air exprimait seulement la défaillance matérielle, qui implore une

minute de silence et de repos pour se reconnaître... et non l'hostilité.

— J'attends que vous daigniez vous expliquer, dit le vieillard, rassuré au sujet de sa fille... et je vous prie d'être, sinon humble comme l'exigeraient les circonstances, du moins mesuré dans vos paroles.

— Mon explication sera aussi brève que sincère, riposta Maurice. Je n'ai pas à dire ma pensée sur la dénonciation probablement aussi anonyme que mal fondée...

M. Le Grandier eut un mouvement de surprise. Il s'agissait en effet d'une lettre anonyme, déposée par le facteur l'avant-veille, et qui représentait Maurice comme ayant débauché de ses prétendues leçons quelque institutrice *ad hoc*, pour s'enfermer avec elle dans les délices d'une Capoue au mois.

Maurice attendit.

— Continuez, fit M. Le Grandier.

— Alors, sans m'appesantir sur des précédents dont pas une heure ne saurait rien avoir à redouter de l'examen le moins bienveillant, laissez-moi vous dire que j'allais tout écrire à Marie, avec prière instante de vous communiquer ma lettre, lorsqu'est arrivée l'injonction comminatoire à laquelle je dois ma présence chez vous.

— Pardon, Monsieur, il ne s'agit pas ici de plaider... et vous-même vous ne sauriez refuser de convenir que ce serait s'y prendre bien tard, et d'une façon peu opportune! Il s'agit seulement de répondre à cette question : Est-il vrai que, sans être marié, vous viviez à Paris avec une femme?

— Oh! mon père! s'écria Maurice, si le seul fait de n'être pas marié m'a aliéné vos bonnes grâces, elles me seront rendues bientôt. Puisqu'à ma grande joie,

vous et Marie jouissez d'une excellente santé, je ne suis pas ici pour autre chose que pour solliciter votre adhésion à ce mariage.

L'enthousiaste jeune homme, sentant les larmes lui monter à la gorge, avait besoin d'embrasser quelqu'un. Il se tourna vers Marie (elle était toujours à demi insensible), puis vers M. Le Grandier.

Le rigide vieillard venait de se dresser de toute sa maigre hauteur sur ses jambes glacées et vacillantes?

— Ne trouvez-vous pas, dit-il, que vous nous avez déjà causé assez de honte et de douleur?

Marie, réveillée par l'imminence de la catastrophe, s'était jetée, comme une Romaine des vieux âges, entre les deux lutteurs, et à la vue de Maurice, l'œil flamboyant d'indignation, elle avait osé s'écrier du ton d'une prière suprême :

— Mon père n'a pas voulu dire cela, je te le jure, Maurice, tais-toi.

— Voilà, dit le jeune homme, des malédictions bien inattendues, pour quelques articles de journal et pour un acte d'humaine bienveillance.

— Tais-toi, Maurice...

— Aussi longtemps que je ne manquerai pas au respect, à la justice et à la vérité, je ne me tairai point que je n'aie dit tout ce que j'ai sur le cœur presque depuis aussi longtemps que j'ai eu atteint l'âge de connaissance.

Si j'ai quitté cette maison, où j'ai trouvé souvent que l'air faisait défaut à ma poitrine, bien qu'on y vive entre la mer et les forêts; si la première franche tendresse que j'aie rencontrée m'a donné l'idée du bonheur, c'est que parmi ceux dont le nom est, pour tous les autres hommes de mon âge, synonyme d'indulgence et de sympathie, je n'ai trouvé que des juges sévères, des con-

seillers de marbre ou des alliés toujours prêts à fuir ma cause. J'ai reçu de Dieu une âme aimante, que l'on a toujours refoulée.

Je retourne vers qui lui a permis de s'épanouir; ma conscience est pure comme mon amour, et je quitte cette maison où l'on maltraite un fils, où l'on condamne un innocent, afin de n'être plus exposé à trouver la paternité injuste et la famille mauvaise.

Monsieur, fit Maurice, je vous salue avec respect, et je m'en vais pour toujours.

Et le jeune homme se retira, malgré les supplications de Marie.

M. Le Grandier était retombé assis sur son fauteuil.

Un douloureux combat se livrait dans ce vieux cœur, jadis terrassé par un grand orage.

Marie s'accroupit à ses genoux :

— Oh! mon père, ne m'imposez pas encore cette épreuve, trop lourde pour mes forces. Tout ce que vient de dire cet enfant sort des lèvres de l'honneur même et de la sincérité. Mon père, la coupe déborde. Si le berceau vous a offensé, ayez pitié au nom de la tombe.

— S'il en est ainsi, Marie, vous pouvez aller le rejoindre. Je saurai mourir seul!

XXI

Maurice, sorti en désespéré du cabinet paternel, erra un instant dans le village.

Il atteignit une côte d'où l'on dominait la mer.

Il y avait des reflets d'argent sur les cimes des vagues.

Ce beau spectacle le remplissait toujours d'un sens de religion et d'amour dont ces deux mots, pour divins qu'ils soient, ne rendent encore qu'imparfaitement l'intime plénitude.

L'enthousiasme, la foi, le repos rentrèrent en foule dans son cœur devant le grand murmure de ces cavernes et l'hymne éternel de cette mystérieuse immensité!

Aussi comme l'on comprend bien l'air désorienté et nostalgique que promènent, dans les rues de nos villes, les fils taciturnes et contemplatifs de cet admirable Océan!

Bientôt le jeune homme fut arraché à sa rêverie par une voix suppliante; c'était Marie!

— Maurice bien-aimé, lui dit-elle, j'ai longtemps couru pour te retrouver. Je suis comme folle. Je suis épuisée.

— Marie, lui dit le jeune homme, une inopportune visite que je n'ai point provoquée a fait trop de mal pour que j'aie la moindre envie de la renouveler. Dans une heure, je serai reparti pour Paris. Je n'aurai pas de ces faiblesses cruelles (l'exemple de tes angoisses suffirait à m'en guérir) qui ne tolèrent que le mal et l'inquiétude, et ne permettent pas de faire son devoir.

De retour à Paris, j'y donnerai, ainsi que l'honneur et l'amour m'y engagent, mon nom et ma vie à une jeune fille chez laquelle tu trouveras la sœur la plus affectueuse, quand il te plaira... et qui est digne, je te le jure, d'être serrée sur ton cœur.

— Maurice! cher enfant! Qu'est-ce que je saurais te refuser, moi?... Mais ne sois pas si prompt et si violent!

Reste un jour de plus. Fais cela pour moi.

— Dans ta maison, très-volontiers; dans celle de M. Le Grandier, je ne suis ni chez moi, ni chez un

père, ni chez ma sœur; n'insiste donc pas davantage.

Il accompagna Marie jusqu'à l'entrée du château, et six heures après son arrivée, il reprenait le chemin de Paris.

XXII

Ces heures pleines de tempêtes pour la famille Le Grandier, Marceline les avait passées dans le calme des plaisirs champêtres.

Après le départ de Maurice, l'orpheline était allée, comme on l'avait décidé la veille, passer la journée auprès de madame Brignot, dans son établissement de Bellevue.

Le père Brignot accompagnait la jeune fille dans cette petite expédition.

Le digne homme, ayant vu sa femme en humeur de causer, la laissa avec Marceline, et alla se livrer à une petite partie de pêche solitaire dans le voisinage, en attendant le dîner, qui avait lieu à cinq heures, à l'établissement même.

Les deux femmes restèrent donc tête-à-tête.

Madame Brignot, on l'a dit, était native du village même de Pont-de-Brique. Elle connaissait presque d'enfance les parents de Maurice : M. Le Grandier, l'ancien député de la Somme, l'avocat le plus considérable du barreau d'Amiens, et sa femme, personne très-simple d'allures, fort expansive, toujours restée la même, après que son mari fut arrivé aux honneurs et que le nom de Le Grandier fut devenu un des noms célèbres de la période parlementaire.

Madame Brignot, qui était elle-même assez CAUSEUSE, comme elle disait des autres, s'étendit complaisamment, un peu poussée par Marceline, en nombreuses anecdotes rétrospectives dont l'imagination de la jeune fille emporta le tableau suivant :

Il y a des natures dont rien n'altère le métal originaire. Madame Le Grandier était née aux champs, elle leur avait gardé à travers toutes les phases de sa vie un amour filial, et bien qu'elle fût devenue une grande dame à la ville, toutes ses aspirations, tous ses plaisirs, toutes ses confidences avaient trait à la campagne natale.

Elle y eût toujours vécu, été comme hiver, si elle n'avait eu à cœur d'accompagner partout M. Le Grandier, qui avait, lui, le tempérament voyageur, et qui, par goût, non moins que dans l'intérêt de ses études politiques, aurait volontiers vu du pays. Et de fait, pendant la première moitié de sa vie de ménage, elle visita presque toute l'Europe avec sérénité, mais aussi avec une indifférence comique... et, lorsque l'on voulait forcer son admiration devant la *Yungfrau*, le Rhin ou le Danube, elle disait : « Oui... c'est grand !... » Mais c'étaient ses lèvres seules qui parlaient ; son cœur n'était pas sorti du nid.

Dans ce temps-là, M. Le Grandier était aimable et souriant. Il avait le bon mot facile. Il était le modèle des jeunes pères pour sa fille Marie, leur unique enfant, qui promettait déjà, née sous tant d'heureux auspices, d'être, aussi bien par la grâce que par le bonheur, le brillant témoignage d'une si rare sollicitude. En outre de tout cela, elle était vraiment belle, d'une beauté jeune et franche. Son père lui avait transmis l'œil éclatant d'intelligence, les nerfs actifs, l'aptitude au travail ; sa mère, le frais coloris qui avait été jadis son principal charme.

Le monde s'ouvrait donc devant Marie Le Grandier, encore enfant alors, comme un palais enchanté. On ne citait pas dans les meilleurs partis du pays trois jeunes gens dignes de prétendre à une aussi belle alliance. M. Le Grandier, avocat éminent, député en vue sous un régime qui vit arriver à un si haut point la fortune de tant d'avocats, était en passe de s'éveiller un jour ministre. Les choses allèrent d'un tel train que son nom fut prononcé une ou deux fois pour le département de la justice. On le tâta, il parut froid; cela est prouvé. D'une autre part, la fortune de M. Le Grandier, qui fût devenue considérable s'il avait transporté à Paris son cabinet d'avocat, s'était ressentie des empiétements de la politique. Mais on pouvait encore vivre grandement avec l'apport des deux époux, et l'héritage de l'oncle qui avait légué à madame Le Grandier le château de Pont-de-Brique. Leur installation dans cette résidence et le voisinage de la mer avaient décidé madame Le Grandier à passer chaque année deux mois à Boulogne.

Marie était la perle, la fleur de la plage, comme elle était, à la maison, l'orgueil et le bonheur de parents idolâtres. Elle avait alors dix-huit ans, et jamais plus charmante rose ne s'épanouit sous les rayons plus amis du soleil de toutes les espérances. Elle était belle, riche, aimée, et le meilleur, le plus sensible cœur battait sous cette séduisante enveloppe. Nul ne doutait que l'hiver suivant n'apportât l'annonce de son mariage avec quelque *prince charmant*.

Au contraire, l'hiver suivant, M. Le Grandier et sa femme, souffrants tous deux, partirent pour l'Italie, où ils séjournèrent près d'un an.

C'est alors que M. Le Grandier disparut de la vie publique.

Tandis que madame Brignot parlait, Marceline, les

yeux attachés avec une fixité étrange sur ceux de son interlocutrice, contint à grand'peine un soupir de soulagement, lorsque celle-ci acheva, d'un ton aussi naturel qu'elle avait commencé, sans réflexions ni sous-entendus, en disant :

— Mademoiselle Marie a fini, comme une sainte du calendrier, par être la garde-malade de madame Le Grandier, et comme la mère du petit frère qui était venu si tard lui prendre la *moitié du gâteau*.

Le dîner fini, Marceline retourna à Paris, et trouva en rentrant la lettre de Maurice, qui, malgré ses formules rassurantes, ne laissa pas de la tenir longtemps éveillée.

Vers deux heures de la nuit, il lui sembla entendre une voiture s'arrêter devant la porte de la rue, et un peu plus tard le bruit d'une clef dans la serrure de Maurice.

Mais elle crut à une hallucination de l'assoupissement, et bientôt elle s'endormit tout à fait.

C'était bien Maurice cependant qui rentrait chez lui et qui, non moins à cause de l'heure avancée que de la difficulté d'expliquer son brusque retour, voulait se recueillir quelques heures dans le repos et la solitude.

Le lendemain, à neuf heures, il se présenta chez Marceline.

Le premier mouvement fut tout au bonheur de se revoir et de sentir qu'on était à jamais l'un pour l'autre une famille d'élection, harmonique et indestructible.

Le grand charme, le grand empire de Marceline sur Maurice, c'est qu'elle devinait à merveille s'il avait envie de parler ou de se taire.

Au lieu de tourmenter le jeune homme de questions, elle lui dit :

— Je suis bien heureuse que tous les vôtres soient en bonne santé, et que votre absence n'ait pas duré plus longtemps.

— Tu es un ange que j'adore, lui dit Maurice ; bientôt tu seras une femme que j'aimerai toujours. Je t'avoue que j'ai en ce moment la tête un peu cassée de discussions d'affaires... et autres ; bien entendu, tu les sauras un de ces jours. En attendant, je tiens à te dire qu'il me paraîtrait convenable de prévenir dès à présent M. Brignot, qui a toujours été excellent pour nous, de ton désir de l'avoir pour témoin à notre mariage.

Marceline répondit :

— Mon cher amour, vous avez un peu de fièvre. Ne vous emportez pas, je vous en prie, à cause de moi. Je suis sûre de toi, Maurice, compte sur moi... J'attendrai.

Et elle étreignit passionnément contre elle l'amoureux bien-aimé à qui elle avait donné son âme et sa vie, et qui, loin d'arracher une feuille à sa couronne d'illusions, y ajoutait chaque jour les fleurs si rares aujourd'hui de l'amour heureux et fidèle.

Toutefois, au milieu de cette extase de la tendresse partagée, Maurice sentait une pointe aiguë pénétrer parfois jusqu'au fond de son cœur.

Placé entre ce qu'il devait à Marceline et à lui-même et une scission brutale avec sa famille, il n'eût peut-être hésité que dans les limites de l'agrément de mademoiselle Fernandez ; mais leur âge, à tous deux, présentait des obstacles légaux, dont on ne pouvait espérer de triompher par un acte de révolte.

Que faire ?

XXIII

A trois jours de là, Maurice avait été appelé à Versailles par la cérémonie des obsèques d'un ancien ami et frère en journalisme.

Il était environ deux heures de l'après-midi. Marceline était seule à la maison, et, après déjeuner, elle cousait à la fenêtre, interrompant quelquefois son travail pour constater avec ennui le progrès des constructions d'en face qui allait bientôt masquer leur splendide point de vue.

Au milieu d'un grand silence, la sonnette résonna, et vint presque douloureusement, comme un fâcheux augure, arracher Marceline à sa rêverie.

La femme de charge étant sortie, c'est Marceline qui alla ouvrir, mais non sans avoir, d'après les instructions de Maurice, demandé d'abord :

— Qui est là ?

On ne répondit pas sur-le-champ...

— Qui a sonné? répéta Marceline, d'un ton bref et fâché.

Une voix très-douce répondit :

— Une dame qui voudrait parler à M. Maurice Le Grandier.

Marceline ouvrit et vit une femme en riche costume de deuil, d'un âge voisin de la maturité, très-belle encore, et qui avait l'air paralysée par l'émotion.

— Madame, lui dit Marceline, elle-même un peu interdite, vous vous êtes trompée, voici la porte de M. Le Grandier. C'est là qu'il faudrait sonner; mais il

est absent, et je ne crois pas qu'il rentre avant six heures.

L'étrangère, remise de son premier émoi, reprit en ces termes :

— Si, comme je l'espère, c'est à mademoiselle Marceline Fernandez que j'ai l'honneur de m'adresser, je la prierai de me permettre de m'asseoir un instant chez elle. Je suis la plus proche parente de Maurice Le Grandier.

— Entrez, madame, répondit Marceline. Je regrette vivement l'absence de votre parent, mais s'il vous plaît de l'attendre chez moi, soyez ici chez vous.

Marie Le Grandier (car c'était elle) suivit Marceline.

Dans ces quelques minutes, l'effet, comme on dit, s'était produit, pour qui a l'habitude de lire dans l'œil la pensée des gens.

Évidemment, Marie avait été sur-le-champ frappée de la grande beauté de Marceline, de ses façons parfaites, de son ton digne et ferme. Évidemment, elle avait dû se dire : Je suis fixée, je ne tirerai point Maurice de là, la lutte est inégale. Ce charme est le plus fort...

Évidemment encore, elle était quelque peu terrassée par l'imprévu de sa démarche et le vertige des circonstances. Mais une autre émotion mystérieuse, comme le sillage d'une vision et l'éclair d'une ressemblance, semblait avoir dissipé toute autre impression.

Bientôt elle redevint à peu près maîtresse d'elle-même.

— Mademoiselle, je sens que vous êtes bonne autant que belle, et que la confiance doit fleurir vite dans votre cœur, lorsqu'on lui parle des dévouements anciens et des affections éternelles. Maurice a rempli toute ma vie et j'ai possédé toute son âme jusqu'au

jour où il vous a rencontrée. Oh! dites-moi si depuis lors il vous parle quelquefois de moi, si je ne suis pas morte pour lui.

— Madame, j'évite autant que possible d'amener M. Maurice sur le terrain de la famille, où, pour les gens placés comme nous le sommes l'un vis-à-vis de l'autre, il ne pousse d'ordinaire que de déplaisantes récriminations. Cependant, en toute vérité, je puis vous dire que, l'eussé-je tenté, je n'aurais point empêché Maurice de me parler souvent de vous avec le plus tendre respect.

Marie saisit la main de Marceline, qui, sans répondre à son étreinte, mais aussi sans la repousser, la regardait en face.

— Et maintenant, ajouta Marie timidement, oserai-je vous demander ce que Maurice vous a confié de sa dernière entrevue avec mon père, et s'il n'est pas désolé d'une violente rupture qui ressemblait à un défi de guerre.

— M. Maurice ne m'a pas touché mot d'une pareille scène, soit qu'il ne l'ait pas jugé à propos, soit à cause de sa certitude que je l'aurais blâmé.

— Au nom du ciel! mademoiselle, comment tout cela va-t-il finir?

— Madame, riposta Marceline un peu piquée, cela vous regarde plus que moi, qui n'ai point l'honneur de vous connaître, et ne vous demande rien. M. Maurice Le Grandier sera de retour à l'heure que je vous ai dite, et rien ne vous sera plus facile que de le questionner à loisir.

— Maurice nous a quittés en ennemi, sans daigner nous expliquer d'un seul mot sa conduite, comme si notre opinion et notre assentiment n'étaient de rien, comparé au bonheur qu'il goûte auprès de vous, et

comme si, bon gré mal gré de notre part, il était résolu de passer outre.

— Rassurez-vous, Madame. Je puis vous rendre votre entière sérénité sans attendre pour cela le retour de Maurice. Je vous promets bien, moi, de n'être pas unie à lui sans VOTRE consentement. J'ai dit le *vôtre*, et ne m'engage point d'autre part.

— Je ne vous comprends pas, Mademoiselle, fit Marie, humiliée des façons hautaines et protectrices de celle qu'elle avait prise peut-être pour quelque *étudiante*, dont on aurait raison avec les procédés du père d'Armand Duval dans la *Dame aux Camélias*, et qui trouvait devant elle une sorte de grande dame, de Parisienne, disons le mot, de *supérieure*.

— Vous allez me comprendre, dit Marceline, se dirigeant vers le tiroir dont elle avait seule la clef, et qui renfermait ses papiers de famille, avec divers objets de pieux souvenir ayant appartenu à madame Fernandez.

Elle en tira un pli couvert des timbres de diverses chancelleries.

— Madame, voici une lettre qui fut adressée confidentiellement à ma mère, peu de jours avant sa mort. A l'heure de l'agonie, ma mère m'a remis cette lettre, après m'avoir confiée, moi, à M. Maurice Le Grandier. M. Maurice n'a jamais eu connaissance d'une seule ligne de ces papiers, dont tout me porte à croire que le secret est désormais circonscrit entre trois personnes, dont je suis une. Le signataire de cette lettre, notre proche parent, est mort..., votre mère et la mienne sont mortes aussi. Lisez donc, Madame, continua Marceline, s'adressant à Marie, frappée de stupeur. Je vais me retirer et je respecterai votre lecture et vos réflexions, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'appeler ou de venir me rejoindre.

Elle laissa les papiers aux mains de mademoiselle Le Grandier, et rentra dans sa chambre à coucher.

De ses yeux voilés de larmes combattues par la honte, par la peur, par l'éblouissement de ces choses quasi-fantastiques, Marie put encore embrasser d'un seul regard tout le contenu de cette lettre aux lignes déjà pâlies, et d'une écriture beaucoup plus ancienne que la date de l'expédition.

« Ma cousine, je n'ai pas d'autre attache que vous sur la terre... Permettez-moi de vous laisser le peu de biens que je possède pour en disposer comme il vous plaira, à moins toutefois que vous ne trouviez sans ressources (mais ce n'est pas probable) un enfant dont je vais confier à votre honneur et à votre religion le nom et la résidence.

. . . . . .

« Nulle autre personne au monde, que cette jeune fille, ses parents et moi, ne détient ce secret. Un voyage en Italie a réussi à tout cacher. Je m'en ouvre à votre foi, parce que depuis tantôt vingt ans que j'ai dit pour toujours adieu à la France, cet enfant peut avoir connu les vicissitudes de la fortune.

« ... Adieu, ma cousine... Il m'est doux d'avoir pris sur moi de vous écrire cette lettre et de vous faire ce don qui, je l'espère, pour toutes sortes de raisons, sera définitif. »

Mademoiselle Le Grandier avait laissé glisser la lettre jusqu'à terre.

Renversée sur le fauteuil, les mains sur les yeux, elle paraissait surtout ne vouloir rien perdre du défilé prestigieux de souvenirs qui vinrent l'assaillir.

On dit que le noyé, avant de rendre l'âme, voit comme dans un miroir, ou comme du haut d'une montagne, tout le panorama de sa vie.

On dit que le matelot reconnaît dans le murmure d'un coquillage toutes les chansons et tous les tonnerres de l'Océan.

De même les douze lignes de cette lettre antique ressuscitèrent pour Marie tout un âge, tout un monde d'innocence, de joie, de rêves, de crises, d'ivresse, d'affreux réveil, et de séculaire expiation.

Elle se revit enfant, bercée par les gaietés et les refrains faits pour elle seule de ce père alors jeune homme à qui tout souriait, honneur et bonheur, et aujourd'hui, stoïque vieillard, empruntant son dernier reste de fermeté à la pétrification des jours extrêmes de la vie.

Elle se revit jeune fille, adorée, adulée... bien mieux, aimée.

Elle vit se dérouler chaque heure, chaque minute de ce funeste voyage à Boulogne.

Madame Le Grandier s'y était liée d'amitié avec une famille franco-anglaise, qui avait installé ses pénates auprès d'Ambleteuse... et chaque jour ce n'étaient que cavalcades, pique-niques et sauteries.

Elle revit, tel qu'il était alors, beau comme un ange, séduisant comme une femme, adroit comme le diable, le jeune homme, étranger au pays, qui, après s'être attaché à ses pas, dans les bals d'Amiens, avait réussi à s'implanter un beau jour comme par droit de conquête dans cette maison d'Ambleteuse où tout le monde, au bout d'une semaine, raffolait de lui.

Elle revit l'air offensé de son père lorsqu'il reçut un matin une lettre où l'inconnu, sans position, sans attache au sol, lui demandait la main de Marie... et comme on la lui refusa!

Elle revit, si l'on peut dire, tout son chagrin d'alors, et comme elle fut outragée que l'on traitât son désespoir en caprice de petite fille!

Elle se revit elle-même en larmes, presque morte, la taille enserrée dans les bras d'un amant qui souriait... et qui disparut.

Elle revit surtout la nuit lamentable où ce père et cette mère, entourés des respects du monde, se disaient en la regardant, elle à genoux devant eux :

— Voici qui nous aura tués, tâchons au moins de mourir ensemble !

Puis toute cette année en Italie, où littéralement elle n'avait rien vu, ni le ciel, ni l'Adriatique !

Ni saint Pierre, Ni Raphaël !

Puis, les vingt-trois ans qui suivirent la naissance de Maurice !

Marie, ouvrant les yeux, vit prosternée devant elle Marceline qui lui baisait les mains.

Elle l'attira sur son cœur, et la jeune fille lui murmura à l'oreille :

— Je vous appellerai toujours Marie !... comme Maurice.

Puis elle alluma une bougie et brûla jusqu'au dernier fragment de la lettre.

En revenant de Versailles, Maurice trouva Marceline, toute habillée comme pour sortir, et qui lui dit :

— J'ai reçu en votre absence une visite, qu'il faut que nous rendions ensemble.

Ils allèrent à l'hôtel du Louvre, où ils trouvèrent mademoiselle Le Grandier, qui le même soir emmena Marceline à Pont-de-Brique, en priant Maurice de vouloir bien attendre qu'on l'appelât.

Un mois après, M. Le Grandier écrivait à Maurice ces simples mots : « Revenez, je consens. »

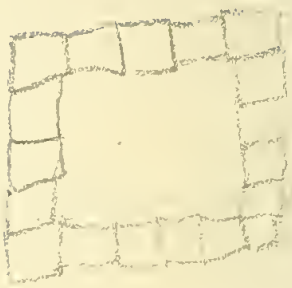

TABLE DES MATIÈRES

Un coup d'éventail..... 1
Rosine Passmore..... 42
Les pepins d'orange..... 105
Eucharis..... 116
Mémoires de n'importe qui..... 224
Gardel..... 248
Un sujet de roman..... 274
Maurice Le Grandier..... 311

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 899 4